This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

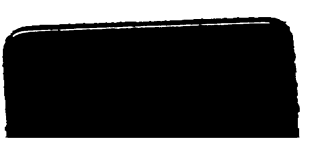
+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

NYPL RESEARCH LIBRARIES
3 3433 00036442 6



La Haye

K 21

ABRÉGÉ
DE
L'HISTOIRE GÉNÉRALE
DES VOYAGES.

TOME TRENTE.

T. 3e.

Pag. 268.

TEMPLE DE SCHOE-MADOU A PEGU

ABRÉGÉ
DE
L'HISTOIRE GÉNÉRALE
DES VOYAGES,

CONTENANT

CE qu'il y a de plus remarquable, de plus utile et de mieux avéré dans les Pays où les Voyageurs ont pénétré; les Mœurs des Habitans, la Religion, les usages, Arts et Sciences, Commerce, Manufactures, enrichi de Cartes géographiques et de Figures.

Septième volume du Supplément, et faisant suite aux Voyages d'Asie.

TOME TRENTE.

ASTOR LIBRARY
NEW-YORK

A PARIS,
Chez MOUTARDIER, Imprimeur-Libraire,
Quai des des Augustins, No. 28.

AN IX. — 1801.

ABRÉGÉ
DE
L'HISTOIRE GÉNÉRALE
DES VOYAGES.

LIVRE PREMIER.

VOYAGE dans l'intérieur de la Chine et en Tartarie, fait dans les années 1792, 1793 et 1794.

PAR LORD MACARTNEY,

Ambassadeur du Roi d'Angleterre, auprès de l'Empereur de la Chine.

CHAPITRE PREMIER.

DÉPART de Portsmouth. — Arrivée à Madère, Pic de Ténériffe. — Côtes de cette île. — Relâche à Praga, dans l'île Sant-Jago. — Cérémonies observées quand on passe la ligne. — Arrivée à Batavia. — Passage dans le détroit de Banca. — Relâche à Bantam. — Arrivée à Pulo-Condor. — Séjour dans la Baie de Turon, dans la Cochinchine. — Agilité extraordinaire des Cochinchinois. — Leurs amusemens.

LES Portugais furent les premiers qui fréquentèrent les côtes de la Chine. Il y a environ deux cents ans qu'ils y abordèrent; c'était Chine.

Chine.

l'époque de leur plus brillans exploits, & de la grande réputation qu'ils y acquirent. Ils rendirent de ſi importans ſervices aux Chinois, qu'en récompenſe, ceux-ci leur accordèrent, à l'extrémité méridionale de leur empire, un terrain pour bâtir une ville auprès d'un port ſûr, avec divers autres avantages; & quoique leur puiſſance déchue, & leur gloire ternie, ayent fait inſenſiblement enlever aux Portugais une partie de leurs priviléges, le ſouvenir de leurs anciennes & utiles liaiſons, leur attire encore, de la part des Chinois, un accueil plus facile & plus confiant qu'aux autres nations de l'Europe, et même, dans beaucoup d'occaſions, une préférence marquée ſur elles.

Vers le milieu du ſiècle dernier, les Hollandais aidèrent les Chinois à ſoumettre un dangereux rebelle, dont les flottes infeſtaient les mers orientales de la Chine. Pour prix de ce ſecours, le gouvernement les favoriſa quelque temps.

Les Anglais furent long-temps ſans trouver l'occaſion de rendre des ſervices à l'Empire Chinois, & de l'engager à reſpecter leur caractère national, & à protéger leur commerce; cependant leur gouvernement avait encouragé & ſoutenu, d'une manière impoſante, les opé-

rations mercantiles qu'ils avaient entrepriſes en d'autres pays lointains. Chine.

Quand l'Angleterre eut accru ſon commerce, au point d'envoyer annuellement un grand nombre de vaiſſeaux à Canton, & que le bruit de ſes victoires dans l'Indoſtan, & de la conquête des Iles Philippines dans les mers de la Chine, eût fixé l'attention de la Cour de Pékin; cette Cour chercha, sans doute, à connaître la nation qui ſe diſtinguait d'une manière ſi éclatante: mais les queſtions qu'elle fit à cet égard, ne purent être adreſſées qu'à des miſſionnaires, & leurs réponſes furent dictées par les préjugés religieux, que cette eſpèce d'hommes conſerve juſqu'à préſent contre les Anglais.

Les préventions qu'on a contre les étrangers, préventions qu'inſpirent toujours davantage ceux qu'on connaît le moins, ne pouvaient manquer de ſubſiſter à Canton, dans toute leur force. Non ſeulement elles influaient ſur la conduite des Chinois, mais elles la réduiſaient en ſyſtême; car ce peuple croit fermement être parvenu au plus haut degré de civiliſation; & la comparaiſon qu'il fait de ſes mœurs avec celles des autres nations, le portant à regarder ces nations comme des barbares, il prend toute ſorte de moyens pour maintenir

Chine. dans le devoir, tous les Européens qui abordent ſur ſes côtes : il ſemble auſſi qu'il veut éviter par là le dangereux effet que pourraient avoir de mauvais exemples. La Chine n'avait ouvert, aux vaiſſeaux étrangers, qu'un ſeul de ſes ports ; & quand la ſaiſon de leur départ s'approchait, on obligeait chaque Européen de s'embarquer, ou au moins d'abondonner le territoire Chinois ; ainſi la factorerie anglaiſe reſtait déſerte, & la terminaiſon d'une partie des affaires était forcément remiſe à l'année ſuivante : des lois ſi ſévères étaient impoſées, ſans ſcrupule, aux étrangers.

Il eſt vrai que, pendant long-temps, les marchandiſes d'Europe eurent fort peu de débit à la Chine. La néceſſité où étaient les étrangers, de payer en argent le ſurplus des objets qu'ils y achetaient, ne pouvait flatter les Chinois, comme elle aurait flatté d'autres nations qui font ſans ceſſe des remiſes de fonds de divers côtés. A la Chine, on eſt rarement dans ce cas. Il fallut donc dès lors, plus de métal pour y repréſenter la valeur des autres objets, & l'augmentation de ce métal y devint plutôt un inconvénient qu'un avantage.

Le commerce qui ſe fait entre les Chinois & les Anglais, s'élève chaque année à pluſieurs

millions ſterlings; & quoique l'Angleterre ſoit à quelques milliers de lieues de diſtance de la Chine, les territoires dépendans des deux empires, ne ſont éloignés que d'environ deux cents milles du côté de l'Indoſtan. La plus grande partie du pays qui s'étend entre les limites des poſſeſſions anglaiſes dans le Bengale, & l'extrémité occidentale de la province Chinoiſe de Schen-Sée eſt occupée par de petits Princes, qui ſe font preſque continuellement la guerre, mais qui, en même temps, recherchent avidement l'alliance & la protection de l'un ou l'autre de leurs puiſſans voiſins. Chine.

Le peu de voyageurs qui avaient trouvé le moyen de pénétrer à la Chine, contribuaient plutôt à exciter la curioſité qu'à la ſatisfaire. Quelques-uns, de leurs récits, ſont contradictoires, d'autres ſuspects; mais tous aſſurent que les productions du ſol & des arts, la politique conſtante du gouvernement, le langage, les mœurs, les opinions du peuple, les maximes de morale, les inſtitutions civiles, l'ordre & la tranquillité qui règnent dans l'état, ſont le ſpectacle le plus étonnant qui puiſſe être offert aux regards des hommes. Le gouvernement Chinois n'a oppoſé des obſtacles, aux obſervations des voyageurs, que parce qu'il s'eſt imaginé qu'il y avait du danger à communiquer

Chine. avec des étrangers turbulens, & ſans mœurs. Ce préjugé ne peut donc être détruit que par la conduite exemplaire des européens qui réſideront à la Chine.

De tous les peuples qui ont formé des liaiſons avec les Chinois, la nation anglaiſe eſt celle qui en a eu de plus ſuivies. Elle avait une loge dans l'île de *Chuſan*, du temps que les affaires ſe traitaient principalement à *Emouy*. Lorſqu'elles eurent été concentrées dans *Canton*, ſon activité fut toujours la même, l'obligation impoſée à ſa compagnie d'exporter des étoffes de laine, détermina ce corps à y entretenir aſſez conſtamment des agens chargés de les vendre. Cette pratique jointe au goût qu'on prit dans les poſſeſſions Britanniques pour le thé, fit tomber dans ſes mains preſque tout le commerce de la Chine avec l'Europe.

Cependant ces avantages ſont toujours reſtés précaires et inſuffiſans, à cauſe des préventions qui ſubſiſtent à la Chine contre les étrangers. Quelques-uns des plus ſages directeurs de la compagnie des Indes, qui connoiſſaient combien leur commerce à Canton avait à ſouffrir de gêne et de tracaſſeries, mais qui ſentaient auſſi quel tort immenſe ferait à la compagnie la ceſſation de ce commerce, propo-

sèrent au ministre d'envoyer à la Chine une ambassade qui n'aurait qu'un but commercial. On sait que les entreprises et les succès de la partie de la nation anglaise, qui s'occupe du commerce, fixe dans tous les temps l'attention du gouvernement et influe sur la plupart de ses démarches. Le projet fut agréé; mais il convenait que le gouvernement Britannique ne confiât une mission aussi importante & aussi difficile qu'à un homme, qui eût donné des preuves de sa prudence et de son habileté, par un long séjour dans des cours étrangères, et qui sans voulois jouir d'un avantage soudain, se contentât de préparer des succès. Chine.

C'est ce qui eut lieu en 1792, quand on nomma à l'ambassade de la Chine Lord Macartney. Il brillait au nombre de ceux dont la réputation de talent, d'habitude aux affaires & de probité, est solidement établie. Peu d'hommes ont eu occasion de se montrer dans des situations plus diverses, et peut-être était-il le seul, qui, après avoir rempli une des premières places dans l'Inde, eut réuni tous les suffrages des deux partis qui divisent le parlement.

On ne fut pas long-temps incertain sur la route que l'ambassade devait suivre; quoique Pékin soit du même côté de l'équateur

Chine.

que Londres, & qu'il n'y ait qu'une différence de onze degrés entre la latitude de ces deux villes; quoiqu'en tirant une ligne droite de l'une à l'autre, cette ligne paſſe ſur une très-petite partie de mer, & à travers des pays agréables, & où le climat eſt doux & ſalubre, il n'en eſt pas moins vrai, que la plupart de ces pays ſont habités par des nations trop peu civiliſées, pour qu'on puiſſe voyager parmi elles avec aiſance & ſécurité, & que la diſtance de Londres à Pékin, eſt de cinq mille neuf cent quatre-vingt dix milles anglais. On penſa donc que la route par mer était la ſeule praticable, bien que les circuits qu'elle oblige de faire, triplaſſent au moins la longueur du chemin.

L'objet de l'ambaſſade, n'était pas ſeulement d'étendre les rélations commerciales des Anglais en Chine. Lord Macartney devait viſiter, à ſon choix tous les autres pays de cette partie de l'Aſie, qu'on peut appeler l'Archipel Chinois. Il avait le pouvoir de traiter, en qualité d'ambaſſadeur, avec l'empereur du Japon, le Roi de la Cochinchine, & en général, tous les princes & ſouverains, dont les états ſont ſitués dans les mers de la Chine.

Enfin tout étant prêt & les vaiſſeaux le Lion & l'Indoſtan à l'ancre dans la rade de Portſmouth, l'ambaſſadeur ſe rendit dans ce

port au mois de ſeptembre 1792, avec les perſonnes qui devaient l'accompagner & qui étaient au nombre de cent. Ces deux vaiſſeaux mirent à la voile le 26 du même mois, & ſe trouvèrent le 10 octobre à la vue des îles de Porto-Santo & de Madère. Chine.

Vue de loin, l'île de Madère ſemble être rocailleuſe, ſtérile & ſans culture, mais à meſure qu'on s'en approche, ſes beautés frappent agréablement les yeux; il n'y a point de perſpective plus pittoreſque, plus attrayante que celle qu'offrent aux vaiſſeaux qui ſont dans la baie Funcal, les collines des environs.

Le Lion & l'Indoſtan étaient partis d'Angleterre au moment où la végétation avait déjà commencé à ſe ralentir, & où tout annonçait la prochaine langueur de la nature. Auſſi le luxe qu'elle déployait à Madère, n'en parut que plus frappant à des hommes nés dans des climats ſeptentrionaux, & pour leſquels ce changement s'était ſi rapidement opéré. Tout ce qui compoſe la création ſemblait plein de vie; il n'y avait preſque pas d'arbre qui ne fut couvert de fleurs ou de fruits; rien, enfin, n'y paroît foible & dégénéré, ſi ce n'eſt l'homme. Les gens du peuple y ont, en général, le teint brun, des traits rebutans, & ſont d'une très-petite taille. L'île de Madère

Chine.

a preſque la forme d'un parallélogramme, dont la moindre longueur a environ trente-ſept milles, & la moindre largeur onze milles, préſentant dans la totalité, une ſuperficie de quatre cent ſept milles carrés. Elle contient environ quatre-vingt mille habitans.

Une grande partie ne paraît pas ſuſceptible de culture. Les montagnes ſont très-hautes, très-eſcarpées & en beaucoup d'endroits dépouillées de toute eſpèce de terre. Sa principale richeſſe eſt la vigne, qui produit, dit-on, annuellement, près de vingt-cinq mille pipes de vin. C'eſt dans un petit nombre d'endroits, que croît auſſi la vigne qui porte ces raiſins ſi précieux & ſi doux, avec leſquels on fait le fameux vin de Malvoiſie. On ne recueille guère chaque année que cinq cents pipes de ce dernier vin.

La viande de cochon eſt le mets le plus recherché à Madère, les perdrix y ſont en grand nombre; mais il n'y a point d'animaux dangereux. On n'y trouve ni lièvres, ni renards & la côte eſt poiſſonneuſe.

La culture des cannes à ſucre eſt preſque abandonnée à Madère, parce qu'elle convient mieux aux climats ſitués entre les tropiques. La ville de Funcal s'étend environ trois quarts de mille le long du rivage & à un demi-mille

de profondeur. Elle contient, dit-on, quinze mille habitans. La population & la culture y augmentent chaque jour. Elle eſt environnée de quatre petits forts. Chine.

Les vaiſſeaux qui entreprennent de longs voyages, ont beſoin pour conſerver la ſanté à leur bord, de relâcher dans les endroits qui ſe rencontrent ſur leur route, afin de s'y procurer de la viande fraîche, des légumes, de l'eau & du bois à brûler; il ne fallut qu'une ſemaine au *Lion* & à l'*Indoſtan*, pour remplir cet objet à Madère; enſuite ils ſe rembarquèrent & ſortirent de la baie de Funcal, le 18 octobre 1792.

Après avoir navigué un jour, nous aperçûmes ces îles, auxquelles la richeſſe de leur ſol, la ſalubrité & la douceur de leur climat, ont fait donner le nom d'*Iles Fortunées*. Elles ont perdu ce nom brillant, ſans perdre ce qui le leur avait mérité. On les appelle maintenant les *îles Canaries*. Elles appartiennent à l'Eſpagne.

Les îles qu'on rencontre après les Canaries, & qui en ſont pourtant à une très-grande diſtance, ſont celles du Cap-Verd. Elles tirent leur nom d'un cap du Continent, dont elles ſont très-voiſines; & le cap & les îles dépendent du Portugal. Le 29 octobre, les

Chine.

matelots du Lion aperçurent l'île de Ténériffe ; cependant les vaiſſeaux n'y arrivèrent que le lendemain ; et on eſtima qu'ils l'avaient vue à dix-huit lieues de diſtance. Le mouillage eſt en général très-mauvais à Ténériffe. La ville de Santa-Cruz, quoiqu'agréablement ſituée, n'offre ni autant de population, ni autant d'activité qu'on en voit à Funcal : mais le ſéjour en eſt plus ſain et les rues plus larges, mieux alignées, plus propres.

L'île de Ténériffe eſt d'environ ſoixante-dix milles de long, & de vingt-deux milles dans ſa moindre largeur. Elle a quinze cent quarante milles carrés de ſuperficie. On tranſporte tous les ans un certain nombre d'habitans de Ténériffe, dans les poſſeſſions Eſpagnols de l'Amérique méridionale, afin que le nombre des colons balance les multitudes de naturels qui y ſont encore, et les tienne aſſujettis à la domination des Caſtillans.

Ténériffe n'eſt pas la plus grande des îles Canaries, mais ſi l'on en juge par le nombre de ſes habitans, elle eſt ſans contredit la plus fertile. D'après les meilleurs notions qu'on ait ſur la population de la grande Canarie, il n'y a pas plus de quarante mille ames ; l'île de Palme n'en a que trente mille : celle de Fortevéntura, que dix mille ; celle de Lan-

cerole, que huit mille : celle de Gomera, que sept mille ; et celle de Ferro, que quinze cents. Ferro est la dernière des Canaries, du côté du couchant, et l'extrémité la plus occidentale de l'ancien monde. Cette île de Ferro était autrefois un lieu très-important pour les géographes & les navigateurs. C'est de son méridien qu'étaient généralement calculés les degrés de longitude, comme ceux de latitude l'étaient de l'équateur. Mais depuis qu'on a élevé des observatoires en France & en Angleterre, les astronomes ont préféré prendre la longitude à partir du point où ils ont fait leurs observations ; et maintenant on ne les calcule que d'après le méridien de Paris ou de Greenwich. Chine.

Le 27 octobre le *Lion* & l'*Indostan* partirent de Santa-Cruz, & firent voile pour le port de Praga, dans l'île de Saint-Jago, où ils arrivèrent le trois novembre ; & après s'être pourvus de quelques provisions, ils se déterminèrent le 8 à continuer leur voyage.

L'heureux port de Rio-Janeiro promettoit toute sorte d'avantages : ainsi ce fut vers ce port que nos voyageurs dirigèrent leur course, en s'éloignant des îles du Cap-Verd ; et chemin faisant les matelots se préparèrent aux rejouissances qu'on a coutume de faire quand

Chine.

on passe la ligne. Voici en quoi consistent ces amusemens : on donne à un matelot d'une belle figure & d'une contenance imposante, le costume qu'on suppose être celui du dieu de la mer ; alors ce nouveau Neptune, armé d'un trident, et ayant ses vêtemens trempés de l'élément soumis à son pouvoir, parut à la proue du vaisseau, comme s'il sortait de l'Océan, & demanda d'une voix forte, quel était le vaisseau qui osait ainsi entrer dans son empire : au même instant, lord Macartney, sir Erasme Gower, les officiers et les passagers qui étaient sur le gaillard d'arrière, se levèrent tous, & dirent au dieu interrogateur le nom du vaisseau & le sujet du voyage. Neptune, avec une suite digne de lui, s'avança d'un pas majestueux, & après avoir fait un compliment à l'ambassadeur, il lui présenta un poisson nouvellement pêché, pour lui faire part des productions de ses domaines. Le dieu fut accueilli avec un grand respect, & tous les spectateurs lui donnèrent de l'argent pour lui & ses compagnons. Il est vrai que ces dons furent volontaires de la part des personnes qui avaient déjà passé la ligne ; mais on les exigea de celles qui osaient, pour la première fois, entreprendre de la passer. Il fallait payer le tribut, ou se soumettre à des cérémonies très-

gaies & très-réjouiſſantes pour ceux qui ſont initiés à ces myſtère. On conduiſait les nouveaux voyageurs ſur le gaillard d'avant, où on les faiſait aſſeoir ſur une planche étroite, poſée en travers ſur un cuvier, & les enfans de Neptune, qui ſe tiennent ſur les hunes & ſur les vergues, les inondent de ſceaux d'eau. C'eſt ce qu'on appelle le baptême de la ligne. La fête ſe termina par un grand repas, accompagné de la muſique d'une cornemuſe, & des libations, ſinon exceſſives, au moins copieuſes, d'une liqueur qui inſpire la joie. Chine.

Nous entrâmes enfin dans le port de Rio-Janeiro, où le vice roi nous reçut avec toutes ſortes d'égards. Lord Macartney, qui avait été malade à la mer, ſe rétablit au bout d'une quinzaine de jour; mais impatient d'arriver au lieu de ſa deſtination, dont il était encore ſi éloigné, il fit lever l'ancre le 17 décembre 1792.

La traverſée fut heureuſe. Dans les belles ſoirées, les muſiciens de l'ambaſſadeur, & qui accompagnoient quelquefois des amateurs, exécutaient des concerts avec auſſi peu d'interruption, que ſi l'on eut été à terre; la manœuvre du vaiſſeau ſe faiſait en général avec très-peu de bruit, et l'on entendait très-rarement ces juremens, ces imprécations,

Chine. que les marins croyaient autrefois devoir employer, pour ſe faire obéir de ſes matelots.

Le 23 décembre, le Lion et l'Indoſtan reçonnurent les îles de *Triſtan*, d'*Acunha*, dont la plus grande eſt la ſeule qui porte ce nom. Les deux autres s'appellent, l'une *l'île Inacceſſible*, l'autre, l'île du Roſſignol.

L'inacceſſible ſemble mériter ce nom, c'eſt un rocher eſcarpé, inabordable, & en apparence très-aride, d'environ neuf milles de circonférence.

L'île du Roſſignol eſt d'une forme irrégulière; ſa circonférence eſt d'environ de ſept à huit milles. La grande île de *d'Acunha*, eſt très-haute; elle ne paraît pas avoir plus de quinze milles de tour; dans ſon centre, elle forme ce que les marins appellent une *talle*. Les îles de Triſtan, d'Acunha méritent des obſervations étendues. Elles ne ſont pas à cinquante lieues de la route qu'on ſuit en allant à la Chine, & à la côte de Coromandel, par le paſſage le plus au ſud. Elles ſont ſéparées de toute eſpèce de terre à l'oueſt & au nord, par une étendue de mer d'environ quinze cent milles.

Il y a dans ces mers une immenſe quantité de baleines; le Lion & l'Indoſtan les voyaient bondir ſans ceſſe, & ſur-tout au coucher du ſoleil. Leurs énormes grouins paraiſſaient au-

deſſus

deſſus des vagues, & l'eau jailliſſait par l'ouverture qu'elles ont ſur la tête : tantôt leur dos monſtrueux & recourbé, s'élevait comme un rocher au milieu de l'océan ; tantôt elles déployaient leur queue, comme un immenſe éventail, et en frappaient les eaux avec violence. Chine.

Le 5 janvier 1763 le Lion traverſa le méridien de Londres : il était alors éloigné de cette capitale d'environ quatre-vingt-dix dégrés de latitude. En ſe rendant des îles de Triſtan d'Acunha à celles de Saint-Paul & d'Amſterdam, les voyageurs vîrent continuellement des troupes d'oiſeaux & des bancs de poiſſons. L'air était tranquille & chaud, convenablement à la ſaiſon, car on était alors dans le mois de janvier qui, dans cet hémiſphère, fait partie de l'été.

Les îles de Saint-Paul, d'Amſterdam, ſont ſituées à un même dégré de longitude ; l'une à environ dix-ſept milles au nord de l'autre. Il eſt pénible de marcher dans l'île d'Amſterdam, parce que le ſol y eſt par-tout ſpongieux & rempli de trous, que les oiſeaux de mer y creuſent pour faire leurs nids ; elle eſt dans un ſi grand état d'embrâſement ſouterrain, qu'en la contemplant la nuit de deſſus le pont du vaiſſeau, nous voyions, ſur les montagnes,

Chine. des flammes qui ſortaient des différentes crevaſſes. Pendant le jour, nous n'apercevions que de la fumée. La longueur de l'île eſt, du nord au ſud, de plus de quatre milles; & ſa largeur, de l'eſt à l'oueſt, d'environ deux milles; ce qui forme une ſurface de près de huit milles quarrés, dont le ſol eſt preſque par-tout fertile. Après avoir navigué dans les hautes latitudes méridionales, pendant tout le premier mois de l'année 1793, & après avoir traverſé un océan beaucoup plus vaſte que celui qui baigne les côtes d'europe, Lord Macartney & les autres paſſagers du Lion & de l'Indoſtan, commencèrent enfin à ſe flatter d'être bientôt dans les parages où les navires partis de Canton, pour retourner en Angleterre, pourraient leur apprendre l'impreſſion qu'avait faite en Chine la notification de l'envoi d'une ambaſſade.

Le Lion & l'Indoſtan s'écartèrent l'un de l'autre, plus que de coutume, afin d'embraſſer une plus grande étendue de l'horizon, & d'avoir conſéquemment plus de facilité à découvrir les vaiſſeaux qui ſortaient du détroit de la Sonde, & cinglaient vers l'europe; mais tandis qu'ils cherchaient à rencontrer d'autres vaiſſeaux, le Lion & l'Indoſtan ne purent pas ſe retrouver l'un l'autre. Chacun fit route de ſon côté pour l'île du nord, qui eſt le rendez-vous

accoutumé dans le détroit de la Sonde. Ce détroit eſt formé par le côté ſud-eſt de la grande île de Sumatra, & l'extrémité nord oueſt de celle de Java. On voit dans ſon cours un grand nombre de petites îles, dont l'agrément & la richeſſe peuvent être difficilement ſurpaſſés. Les îles de Java & de Sumatra, qui ont leurs rivages bas, & même en partie marécageux, s'élèvent graduellement vers le centre, & préſentent un amphithéâtre où ſe trouvent les ſites les plus variés, & toutes les teintes de la verdure. Chine.

Le Lion & l'Indoſtan ſe rendirent enſemble, de l'île du nord à Batavia. Cette traverſée reſſemblait aux promenades de plaiſir. La mer était extrêmement unie, & on voyait à ſa ſurface un nombre immenſe de groupes d'îles de Corail.

Le 6 mars 1793, le Lion & l'Indoſtan entrèrent dans la baie de Batavia. L'ambaſſadeur fut complimenté, à bord, de la part du gouvernement, & reçu à terre avec des honneurs diſtingués. Les dépêches des Commiſſaires de la compagnie des Indes anglaiſes à Canton, firent augurer à Lord Macartney, qu'il ſerait favorablement accueilli à la cour de Pékin. Le gouverneur & le conſul de Batavia, s'intéreſſaient au ſuccès de l'ambaſſade, & ſe

Chine. proposèrent de célébrer l'arrivée du Lord, par les réjouiſſances les plus brillantes.

Cette fête eût lieu dans la maiſon du gouverneur général, ſituée à quelque diſtance de la ville; le chemin qui y conduit, paſſe entre deux rangs d'arbres, & de canaux : d'un côté on voyait une beauté Flamande, qui eſſayait d'amuſer le peuple par ſes gentilleſſes; & de l'autre, pluſieurs comédiens Chinois étaient montés ſur une charrette. Le repas fut précédé d'un bal, ſuivi d'illuminations & de feux d'artifices dans le Jardin : la ſociété ne ſe ſépara que le matin.

La plupart des colons Hollandais de Batavia, & ſur-tout ceux qu'on rencontre communément ſur leur porte ou dans les rues, ſont blêmes, foibles, languiſſans, & paraiſſent déjà être aux priſes avec la mort. Il eſt vrai que la ville eſt environnée d'étangs & de marais, d'où s'élève, chaque matin, auſſi-tôt que la briſe de mer ſouffle, une immenſe quantité de vapeurs peſtilentielles.

Les Hollandais, dont on connaît l'amour pour les jardins dans leur pays natal, ont porté ce goût à Batavia, où ils peuvent aſſurément le ſatisfaire avec plus de ſuccès, & ils s'y livrent avec beaucoup de recherche dans les maiſons de campagne, qui ſont à peu de diſtance de la ville. Dans pluſieurs des princi-

pales maiſons de la colonie, la table eſt miſe le matin de bonne heure. On y ſert à déjeuner, non ſeulement du thé, du caffé, du chocolat, mais de la viande & du poiſſon : enſuite on trouve ſous un périſtile, attenant à la ſalle à manger, des vins de Madère & de Bordeaux; de l'eau de vie de Genièvre, de la bière Hollandaiſe & du porter Anglais. On préſente à chaque convive des pipes & du tabac. On reſte ainſi à fumer & à boire juſqu'à une heure après midi, & l'on ſert le dîner, & il n'eſt pas rare qu'en attendant ce repas, un fumeur boive une bouteille de vin. Immédiatement avant le dîner, deux eſclaves mâles ſervent du vin de Madère, dont chaque convive prend un verre, comme un tonique propre à aiguiſer l'appétit : après quoi on voit arriver trois jeunes filles, dont l'une porte un vaſe d'argent rempli d'eau, & même quelque fois d'eau roſe, avec laquelle on ſe lave les mains; la ſeconde tient un baſſin d'argent, avec un couvercle de même métal, concave & percé de pluſieurs trous petits, pour recevoir l'eau à meſure qu'on s'en ſert; & la troiſième offre des ſerviettes dont on s'eſſuie. Pendant le dîner, une bande de muſiciens jouent de divers inſtrumens à côté de la ſalle à manger. Un nombre conſidérable d'eſclaves s'ert à table.

Chine.

Chine. Là, on vit de manière que les vingt-quatre heures ſont diviſées en deux jours & deux nuits. Dès qu'on a pris du café, on ſe retire pour ſe coucher. Si le convive eſt un célibataire, ce qui a preſque toujours lieu, une jeune eſclave, tenant en main un éventail, reſte auprès de lui jusqu'à ce qu'il s'endorme. A ſix heures, on ſe lève, on s'habille, on boit du thé, on monte en voiture pour aller prendre l'air : les aſſemblées du matin ne ſont guère compoſées que d'hommes, car les dames de Batavia n'aiment à ſe montrer que la nuit.

Les Jawanais, c'eſt-à-dire les naturels du pays, ſont en général trop éloigné de toute eſpèce de civiliſation, pour avoir d'autres beſoins que ceux qu'on peut ſatisfaire aiſément dans un climat chaud & fertile; on n'eſſaie point de les réduire à l'eſclavage. Le Sultan de Mataran, règne dans la partie orientale; l'empereur de Java, au centre, & le roi de Bantam, à l'occident; mais le rivage de la mer, & la véritable puiſſance, appartient aux Hollandais. Les trois autres ſouverains ont, comme eux une origine étrangère. Ce ſont des Arabes qui, en établiſſant le mahométiſme à Java, ont ſoumis à leur joug, preſque tous les premiers poſſeſſeurs du pays. Le petit nombre de ceux qui leur ont réſiſté, s'eſt

retiré dans les montagnes, où il conſerve ſa religion & ſon indépendance, & continue de croire à la tranſmigration des ames. Chine.

Si l'on en croit les Hollandois, il n'y a point de tyrannie plus oppreſſive que celle des ſouverains mahométans de Java. Pour maintenir ſon autorité, l'empereur a une armée de pluſieurs millers d'hommes, diſperſés ſur ſon territoire, & il tient en outre auprès de ſa perſonne une nombreuſe garde de femmes. ces femmes ſont, à ce qu'on dit, élevées dans le métier des armes, ſans négliger les talens qui peuvent occaſionner à quelques-unes d'entr'elles un changement d'occupation, en les faiſant paſſer de l'état d'eſclaves à celui d'épouſes du monarque. La ſingulière inſtitution de cette garde doit ſans doute ſon origine à la facilité d'obtenir des recrues, s'il eſt vrai, comme on l'aſſure, qu'il naît à Java infiniment moins de mâles que de femelles.

Quelque temps après, la petite eſcadre quitte Batavia & fit route pour le paſſage qui conduit au détroit de Banca. L'extrémité orientale de l'île de Sumatra, forme le côté occidental de ce détroit. On viſita les petites îles du *Bonnet* et du *Bouton*, dont l'aſpect eſt ſi différent des îles planes qu'on voit dans les mêmes parages. Dans l'île du *Bonnet*, on trouve deux

Chine.

cavernes qui s'étendent horizontalement dans les flancs d'un rocher, & contiennent une immenſe quantité de ces nids d'oiſeaux qui ſont ſi recherchés par les gourmands de la Chine. Ces nids ſont compoſés de filamens très-délicats, que réunit une matière tranſparente, viſqueuſe, & aſſez ſemblable à celle qui reſte attachée aux pierres que les flots de la mer ont pluſieurs fois couvertes de leur écume, ou à ces ſubſtances animales & gluantes qui flottent ſur toutes les côtes. Les nids ſont adhérens les uns aux autres, ainſi qu'aux côtés de la caverne, & forment des rangs ſans aucune interruption. Les oiſeaux qui les conſtruiſent ſont des hirondelles griſes, au ventre blanchâtre. Elles vont en troupes conſidérables; mais elles ſont ſi petites & ſi rapides, qu'il eſt impoſſible de les tuer au vol.

Ces nids ſont l'objet d'un commerce très-important parmi les Javanais. Lorſque les oiſeaux ont employé près de deux mois à préparer leurs nids, ils pondent deux œufs dans chacun, & ils les couvent environ quinze jours. Quand les petits ont des plumes, on juge qu'il eſt temps d'enlever les nids; ce qu'on fait régulièrement trois fois chaque année. Pour deſcendre dans les cavernes, on ſe ſert ordinairement d'une échelle de bambou & de roſeau;

mais ſi les cavernes ſont trop profondes, on préfère une échelle de corde. Cette Opération ne ſe fait pas ſans beaucoup de danger. Les habitans des montagnes ſont preſque toujours ceux qui s'en chargent, & ils ne la commencent jamais ſans avoir ſacrifié un bufle, coutume qui eſt conſtamment obſervée par ces peuples la veille d'une entrepriſe extraordinaire. Ils prononcent auſſi quelques prières, ſe frottent le corps d'huile odoriférante, & parfument l'entrée de la caverne avec du benjoin. Chine.

Près de cette caverne on adore une déeſſe tutélaire, dont le prêtre brule de l'encens & étend ſes mains protectrices ſur tous ceux qui doivent y deſcendre. En même temps on prépare ſoigneuſement un flambeau qu'on fait avec de la gomme d'un arbre de ces montagnes, & qui ne peut pas être aiſément éteint par l'air fixe & les vapeurs ſouterraines.

La petite eſcadre réſolut de quitter ſa ſtation dans l'eſpoir d'en avoir une meilleure au cap *Nicolas*, qui eſt l'extrémité la plus ſeptentrionale de Java. Elle ne trouva là en effet ni marais ni épais nuages. Pour ſe rendre de l'île du Nord au cap Nicolas, on ne fait qu'environ dix-huit mille. La première baie qu'on rencontre eſt celle de *Bantam*, lieu fameux pour avoir été jadis le rendez-vous des

Chine.

vaiſſeaux d'Europe dans ces mers. Bantam étoit alors l'entrepôt d'où le poivre & les autres épiceries étoient diſtribuées dans le reſte du monde. Les compagnies des Indes Anglaiſes & Hollandaiſes y avoient leurs principales factoreries, & les marchands de l'Arabie & de l'Indoſtan s'y rendoient.

Cette ville fut long-temps floriſſante; mais les Hollandais ayant tranſporté le ſiége de leur trafic à Batavia, le commerce prit un nouveau cours, & Bantam ne conſerva que quelques reſtes de ſon opulence & de ſa ſplendeur primitives. En perdant ſon commerce, Bantam a vu décliner le pouvoir de ſon ſouverain. Dans les guerres qu'il eut à ſoutenir contre quelques autres princes de Java, il implora le ſecours des Hollandais, & dès lors il ne fut plus que leur captif. Ce monarque occupe maintenant un palais bâti à l'européenne, dans l'enceinte d'un fort, où il y a une garniſon détachée de celle de Batavia, & dont le commandant reçoit les ordres, non du roi de Bantam, mais d'un gouverneur Hollandais qui réſide dans un autre fort attenant à la ville, & plus rapproché de la mer. Le prince qui règne aujourd'hui à Batavia, joint la puiſſance temporelle à la puiſſance ſpirituelle. Il eſt prêtre de la religion mahométane, à laquelle

il mêle beaucoup de rites et des superſtitions des aborigènes de Java ; par exemple, il adore le grand Banyan, ou figuier indien, également ſacré dans l'Indoſtan, & ſous lequel on pratique les cérémonies religieuſes. Les peuples de Bantam croient auſſi que leurs affaires d'état doivent ſe traiter à l'ombre de certains arbres, lorſque la lune luit. Chine.

Pendant le ſéjour que nous fîmes à Bantam, deux vaiſſeaux y arrivèrent de la Chine. C'étoit vers la mi-avril. Ils confirmèrent les premières nouvelles que l'ambaſſadeur avoit reçues de la Chine, & ils fournirent une heureuſe occaſion d'écrire en Europe. Bientôt après les vents ſouffièrent & nous décidèrent à mettre à la voile. Le 28 avril, on découvrit les montagnes de *Banca*, à travers les brouillards qui cachoient le terrain bas. Cette île eſt connue en Aſie par ſes mines d'étain, elle eſt vis-à-vis du fleuve *Palambang*, qui arroſe une partie de l'île de Sumatra, & le ſouverain de *Banca* y fait ſa réſidence habituelle. S'il maintient ſon autorité ſur ſes ſujets, & s'il ſe fait reſpecter de ſes voiſins, il le doit en grande partie, au ſecours des Hollandais, qui ont un établiſſement & des troupes à Palambang.

Leſcadre remit à la voile le 4 mai & s'arrêta le 17 dans une baie ſpacieuſe, ſur la côte

Chine. orientale de l'île de Condor. Quelques perſonnes allèrent à terre. Au moment où nos gens débarquèrent, pluſieurs habitans s'avancèrent ſur la plage & les accueillirent avec de grandes démonſtrations de bienveillance; enſuite ils les conduiſirent dans la demeure de leur chef. Ils le trouvèrent dans une cabane de bambou proprement conſtruite & plus grande que les autres habitations du village. Il y avait dans la cabane autant de monde qu'elle pouvait en contenir. Il ſemblait que les habitans s'étaient raſſemblés pour quelque cérémonie, ou du moins pour ſe réjouir. L'habillement de ces gens conſiſtait en une pièce de toile peinte en bleu & rejettée négligemment autour de leur corps; & leurs viſages applatis, leurs petits yeux, montraient qu'ils étaient d'origine chinoiſe. Pluſieurs longs morceaux de papier ſuſpendus au plafond étaient couverts de colonnes d'écriture chinoiſe.

Les Anglais propoſèrent d'acheter des proviſions dans le petit village où ils étaient deſcendus, & les habitans promirent de faire leurs efforts, pour que ce qu'on demandait fut prêt pour le lendemain. On envoya à l'heure indiquée des meſſagers à terre, pour recevoir & payer les proviſions promiſes; mais en arrivant au village, ils furent bien ſurpris de le

trouver abandonné. Les portes des maiſons étaient ouvertes, et on n'avait rien emporté; dans la principale cabane, on trouva un papier écrit en Chinois, dont la traduction littérale ſignifiait à peu près. « Que les habitans de » l'île étaient peu nombreux & très-pauvres, » mais honnêtes & incapables de faire du mal; » qu'ils avaient été épouvantés à l'arrivée » d'auſſi grands vaiſſeaux & d'hommes auſſi » puiſſans que ceux qui étaient en rade, d'au- » tant qu'ils n'étaient point en état de les ſa- » tisfaire à l'égard de la quantité de bétail & » d'autres proviſions qu'ils demandaient; que » les pauvres habitans de *Pulo-Candor*, en » avaient très-peu à fournir & conſéquem- » ment ne pouvaient point faire ce qu'on at- » tendait d'eux, que la crainte d'être maltrai- » tés & le déſir de ſauver leur vie, leur avoit » fait prendre le parti de s'enfuir; qu'ils ſup- » pliaient le grand peuple d'avoir pitié d'eux; » qu'ils laiſſaient dans le village tout ce qu'ils » avaient; qu'ils priaient ſeulement qu'on ne » brûlât pas leurs cabanes, et qu'ils concluaient » en ſe proſternant cents fois aux pieds du » grand peuple. ». Chine.

On réſolut d'en agir avec eux, de manière à empêcher qu'ils ne continuaſſent à avoir mau- vaiſe opinion de nous. On ne toucha abſolu-

Chine.

ment rien dans leurs maiſons ; & on laiſſa dans la principale cabane un léger préſent qu'on crut devoir être agréable au chef, avec une lettre en chinois, qui diſait : « que les vaiſ-» ſeaux & les hommes qui les montaient étaient » Anglais ; qu'ils étaient ſeulement venus pour » acheter des rafraîſſemens & ſans aucune in-» tention dangereuſe ; que leur nation était » civiliſée & douée de principes d'humanité » qui ne leur permettraient ni de piller ou de » maltraiter ceux qui étaient plus foibles ou » en plus petit nombre qu'eux. »

Le ſignal de lever l'ancre fut donné le 18 mai, & on fit voile vers le nord, & le ſoir même de ſon départ de Pulo-Candor, la flotte découvrit l'extrémité méridionale de cette partie du grand continent, qu'on peut proprement appeler le continent Chinois. C'eſt auprès de cette côte qu'eſt ſituée la Cochinchine qui faiſait autrefois partie de l'empire Chinois.

Le 22 mai, l'eſcadre fut à la vue de Pulo-Canton ; de toutes les îles que l'eſcadre avait vue depuis quelque temps, c'était la ſeule qui ſemblait bien cultivée. Quelques ſymptômes dans l'air indiquent toujours au navigateurs attentif, l'approche des typhons, & lui donnent le temps de ſe préparer à leur furie. Ces pronoſtics furent en partie obſervés dans

la ſoirée du 23 mai. Au coucher du ſoleil, le ciel était extraordinairement rouge & une atmoſphère brumeuſe ſuccéda au jour le plus clair. Dès que le ſoleil fut deſcendu au-deſſous de l'horizon, on vit dans le nord-eſt un nuage ſombre & entremêlé de quelques teintes d'un rouge très-ardent & bordé d'un cercle lumineux. Bientôt après tout l'horizon fut couvert d'autres nuages, & on attendit le moment où la tempête alloit éclater. Le lendemain matin le temps fut beau, & l'on vit dans l'éloignement, un enfoncement de terres, qu'on jugea être la baie de *Turon*; l'île de *Campello* eſt au ſud de cette baie. Pluſieurs canots étaient occupés à pêcher entre l'eſcadre & la terre; mais les pêcheurs ne ſe ſouciant pas d'accoſter des vaiſſeaux qui leur ſemblaient extraordinaires, baiſſèrent auſſitôt leurs voiles & s'éloignèrent. Chine.

Cependant l'un d'eux fut enfin atteint par le canot de l'Indoſtan qui l'emmena à bord; c'était un vieillard qui n'avait que quelques cheveux ſur la tête, tenait les yeux baiſſés, & paraiſſait auſſi affaibli par la crainte que par l'âge. On avait trouvé avec lui deux jeunes gens, qui probablement étaient ſes fils. Quand le vieillard monta à bord de l'*Indoſtan*, il parut pétrifié à la vue du pont ſpacieux, des gros canons,

Chine. du nombre des matelots, & ſur-tout de la hauteur des mâts ; ſur leſquels il portait ſans ceſſe la vue, comme s'il avait eu peur qu'ils tombaſſent sur lui. Aucun des interprêtes chinois ne put ſe faire entendre de ce pauvre homme, ni comprendre un mot de ce qu'il diſoit. On écrivit en chinois quelques queſtions qu'on lui préſenta, mais il fit ſigne qu'il ne ſavait ni lire, ni écrire. Quelque peine qu'on prit pour le tranquilliſer & le ſatisfaire, il ſe proſternait ſans ceſſe en pleurant ; & quand le vaiſſeau revirait pour courir une nouvelle bordée, et s'éloignait un peu plus de terre, la douleur & le déſeſpoir de ce vieillard augmentaient encore, parce qu'il croyait qu'on allait quitter la côte et l'emmener pour jamais.

On lui préſenta quelques alimens, il n'en mangea que très-peu & avec répugnance ; mais quand on lui mit des piaſtres d'Eſpagne dans la main, il parut en connaître le prix, & les enveloppa ſoigneuſement dans un coin des haillons qui le couvraient. Enfin, après beaucoup d'efforts, on lui fit comprendre le motif pour lequel on l'avait fait venir à bord. Il parut alors tranquille, & il montra du doigt l'entrée de la baie de *Turon*, qui n'eſt nullement aiſée à apercevoir. A peine avoit-on jeté l'ancre, qu'un officier cochinchinois arriva

à

à bord, avec l'ordre de s'informer de tout ce qui avoit rapport à l'escadre, dont, à ce qu'il parut, la présence avait répandu l'alarme. Une conférence eut bientôt lieu entre l'officier qui était venu à bord & les interprètes chinois. On écrivit en caractères chinois les questions & les réponses. Les dispositions pacifiques de l'escadre furent annoncées, ses motifs généraux déclarés, & ses besoins immédiats accompagnés d'une demande de provisions. Chine.

Un Cochinchinois, élevé en dignité, ne tarda pas à arriver à Turon, pour présenter les complimens de son maître à l'ambassadeur. Il était dans une galère pontée, d'une construction légère, allongée, & propre à naviguer avec célérité. Le principal officier que portait cette galère, était vêtu d'une robe de soie très-ample, & avait les manières polies, un interprète l'accompagnait. Sa galère était suivie de neuf grands canots chargés de toute espèce de provisions que son maître envoyait en présent aux passagers & aux équipages de l'escadre. Le gouverneur de Turon vint aussi à bord, inviter l'ambassadeur à se rendre à terre avec sa suite, & lui offrir de tenir table ouverte pour lui, pendant tout le séjour qu'il ferait dans le pays. L'ambassadeur se borna à des remercîmens & à des messages de com-

Chine. plimens & de reſpect, & à envoyer des préſens en échange de ceux que l'eſcadre avait reçus ſi à propos.

La ville de Turon n'eſt guères plus qu'une bourgade; mais on dit qu'avant la guerre, dans le temps de la proſpérité du pays, elle était bien plus conſidérable. Les maiſons y ſont baſſes, preſqu'entièrement bâties de bambous, couvertes de joncs ou de paille de riz, & entremêlées d'arbres. Derrière la ville ſont pluſieurs boſquets d'orangers, de citronniers, de bananiers.

Cependant le gouverneur de la ville donna, à quelques perſonnes de l'eſcadre, un repas très-bien aſſaiſonné. L'après dîner, il conduiſit les convives à un ſpectacle qu'il avait fait préparer pour eux. On repréſentait une comédie dans laquelle, autant qu'on en put juger par les geſtes des acteurs, la gaîté était excitée par l'humeur d'un vieillard en colère, & par les bouffoneries d'un ruſtre, qui ne paraiſſait pas manquer de mérite en ſon genre. Le lieu où l'on jouait cette pièce était environné d'une multitude de peuple qui paraiſſait moins occupé de regarder les acteurs que les ſpectateurs.

Lorſque les Anglais s'en retournèrent de la fête que le gouverneur leur avait donnée, ils furent priés, par ſigne, de s'arrêter, pendant

qu'une dame très-âgée, & qui avait de la peine à marcher, ſortait de ſa maiſon & s'avançait vers eux. Elle avait entendu dire qu'il paſſait des européens devant ſa porte, & comme elle n'en avait jamais vu, elle voulait profiter d'une occaſion qui pourrait ne plus s'offrir à elle. Elle s'approcha d'eux avec des regards pleins de curioſité, mais avec beaucoup de politeſſe, & une contenance qui annonçait combien elle deſirait qu'ils ne fuſſent pas fâchés de ce qu'elle les arrêtait en les contemplant. Elle examina très-attentivement leur figure, leur mine, leurs habillemens, & parut jouir avec plaiſir, d'un ſpectacle qui lui était ſi nouveau. Après quoi elle ſe retira, en faiſant des ſignes pour remercier les Anglais de leur complaiſance, & témoigner la ſatisfaction qu'elle reſſentait d'avoir été exaucée dans un de ſes vœux les plus ardens. Chine.

Les Anglais s'arrêtèrent enſuite pour contempler un exemple ſingulier de l'extrême agilité de quelques jeunes Cochinchinois. Sept à huit d'entr'eux formant un cercle, s'amuſaient à jouer au volant. Ils n'avaient point de raquettes; ils ne ſe ſervaient de leurs mains. Mais lorſque le volant deſcendait vers eux, ils prenaient un peu la courſe, & faiſant un ſaut, le frappaient de la plante du pied, & le renvoyaient

Chine. en l'air avec beaucoup de force. Il reſtait aſſez long-temps à retomber, parce qu'il était rare que les joueurs le manquaſſent, ou ne lui donaſſent pas la direction qu'ils voulaient. Le volant était fait d'un morceau de cuir ſec, roulé en rond et lié avec un cordon. Dans ce cuir, ſont enfoncées trois longues plumes, qui s'écartent vers le haut, mais qui ſont ſi rapprochées par le bas, qu'elles paſſent par des trous qui n'ont pas plus d'un quart de pouce de diſtance entr'eux. Ces trous ſont toujours dans le centre d'une pièce de monnoie de cuivre. Deux ou trois autres pièces ſont au fond du volant pour lui ſervir de contre poids, & leur ſon fait connoître aux joueurs quand il approche d'eux.

Ce n'eſt pas ſeulement dans leurs amuſemens et dans leurs jeux, que les agiles & ingénieux Cochinchinois ſe ſervent de leurs pieds, comme d'autres peuples ſe ſervent de leurs mains. Ceux d'une claſſe inférieure & même quelques autres, vont ordinairement pieds nus, & leurs orteils ont par conſéquent un mouvement bien plus libre & une plus grande facilité de ſe plier, que ceux qui ſont toujours renfermés dans des ſouliers, de ſorte que dans beaucoup de métiers, et principalement dans celui de conſtructeur de canots, les

Orteils deviennent ainſi que le reſte du pied, les auxiliaires de la main. Chine.

Quoique les Cochinchinois n'aient preſqu'aucun principe des ſciences, ils ſont avec beaucoup d'adreſſe & d'attention, des expériences & les diverſes choſes qui peuvent leur procurer de l'avantage ou de l'agrément dans le cours ordinaire de la vie. Ils ſont parvenus, par la pratique, à ſe procurer de très-bon fer, & à en faire des fuſils à mèches, des lames & d'autres armes. Leur poterie eſt très-propre, & leur adreſſe ſe montre dans tout ce qu'ils entreprennent.

La Cochinchine eſt du petit nombre des pays où l'on mange de la chair d'éléphant. On l'y regarde même comme un mets très-délicat. Quand le roi fait tuer un éléphant pour ſa table, il en envoie des morceaux aux perſonnes élevées en dignité; & ces préſens ſont regardés comme une grande marque de faveur.

Le riz eſt le principal objet de la culture; il eſt d'une plus grande importance pour ce peuple, que le pain ne l'eſt pour les Européens, parce qu'avec ce grain, il n'a beſoin que d'un peu d'épiceries, d'huile & de viande. Les perſonnes de tout état & de tout ſexe mâchent des noix d'arec avec des feuilles de betel, & fument du tabac. Les femmes s'occu-

Chine. pent assidûment des soins de leur ménage & des travaux de l'agriculture ; dans les villes, elles font fréquemment l'office de courtiers pour les étrangers qui viennent y faire le commerce ; elles leur servent en même-temps de concubines, & à l'un & l'autre égard, elles sont remarquables par leur fidélité.

Le climat de la Cochinchine est généralement sain ; l'ardente chaleur des mois de l'été y est tempéré par des brises de mer qui soufflent régulièrement. La saison des pluies est en septembre, octobre & novembre ; les plaines sont alors fréquemment & soudainement innondées par d'immenses torrens qui se précipitent des montagnes. Les inondations ont ordinairement lieu toutes les quinzaines, & durent chaque fois pendant deux ou trois jours. Elles produisent à la Cochinchine le même effet que les débordemens périodiques du Nil ont en Egypte, & la rendent l'un des pays les plus fertiles du globe.

Après avoir passé quinze jours dans la baie de Turon, l'escadre se prépara au départ. On l'annonça aux officiers du gouvernement Cochinchinois, en faisant faire au prince les complimens & les remercîmens convenables, & l'on fit voile le 16 juin 1793.

CHAPITRE II.

Traverſée de la Cochinchine aux îles des Larrons près de Macao, & de là a Chusin. --- Obſervations ſur ces différens pays. --- Route de l'eſcadre dans la mer Jaune. --- Ville & baie de Téné-Chou-Fou. --- L'ambaſſade entre dans le Pei-Ho. --- Elle arrive à Tien-sing. Elle traverſe Pékin pour ſe rendre dans un palais qui eſt au-delà. --- Détails ſur cette Ville.

Le 21 juin l'eſcadre jeta l'ancre ſous le vent d'une des îles des Larrons, appelée Chouk-Chou. Les côtes de ces îles ſont compoſées de rochers noircis par l'action de l'eau ſalée. Ils ſervent de retraite habituelle aux pirates, & d'aſile momentané aux pêcheurs. Chine.

L'eſcadre ſe trouvant ſur les confins de la Chine, & l'ambaſſadeur ſe diſpoſant à envoyer un meſſage à Macao, deux chinois qui avaient accompagné les interprètes, & auxquels lord Macartney y avait donné paſſage ſur l'Indoſtan, le prièrent de profiter de cette occaſion pour

Chine.

les faire débarquer ; pendant tout le voyage ils s'étaient conduits avec beaucoup d'honnêteté ; l'un d'eux qui écrivait supérieurement les caractères chinois, s'était rendu très-utile en aidant à traduire en langue Chinoise, les papiers dont l'ambassadeur avait besoin à son arrivée. Ce ministre désira donc de le récompenser de sa peine ; mais quoique le Chinois n'eut d'autre moyen de subsister, que quelques légers secours que lui accordait la cour de Rome, il résista à tous les efforts qu'on fit pour l'engager à accepter de l'argent, ou quelqu'autre espèce de présent.

Trois autres Chinois, s'embarquèrent à bord du Brich avec les personnes que l'ambassadeur envoyait à Macao. On fit, en même-temps, passer les dépêches du gouvernement général des Hollandais dans l'Inde, à leur résident à la Chine, dépêches qui contenaient des ordres pour que ce résident agit de concert avec l'ambassade Anglaise. On envoya aussi au procureur général des missions à Macao, les lettres que lui écrivait, en faveur des Anglais, le cardinal préfet de la congrégation de la Propagande. L'empereur de la Chine avait déjà donné des ordres d'accorder à l'ambassade une réception convenable à sa dignité. Il terminait ces ordres par ces paroles remarquables : Que *comme un*

grand Mandarin venait de ſi loin pour le viſiter, il fallait le revevoir d'une manière diſtinguée & digne de l'occaſion. (Chine.)

Le Brick étant revenu de Macao, l'eſcadre partit de Chouk-Chou le 23 juin & fit route avec un vent favorable pour le détroit qui ſépare le Continent de la Chine, de la grande île *Formoſe*. Le lendemain 24 juin, les vaiſſeaux furent à la vue d'un grand rocher très-élevé. Il eſt extrêmement blanc, d'après cela, il a été nommé par les Portugais *pedra blanca*.

Le 25 juin l'eſcadre paſſa le tropique du cancer. Le 26 il y eut beaucoup de tonnerre, d'éclairs, & il tomba une pluie preſque continuelle. Le 27 l'eſcadre continua à eſſuyer des coups de vent. Le 28 le beau temps paraiſſant aſſuré, l'eſcadre fit voile pour les îles qui ſont en avant de *Chu-ſan*. Le 29 le temps fut brumeux & déſagréable; on reconnut un groupe d'îles appelées *les îles Noires*. Ce ne ſont guère que des rochers pelés. Ce groupe n'eſt qu'à quelques milles du Continent de la Chine. Trois jours après, l'eſcadre ſe trouva près de *Chu-ſan*. Ce ne fut pas ſans peine qu'elle fit cette route, parce que ſa marche était gênée par un nombre immenſe de canots chinois de toute grandeur qu'avait attirés la curioſité de voir des vaiſſeaux Européens. Le *Lion* en

Chine. compta plus de trois cents preſſés autour de lui. Ils avaient des voiles de nattes, & un équipage nombreux ; tout annonçait un grand commerce & une immenſe population.

L'eſcadre ſuivit ſa route entre les îles *Quéſan*, & un petit groupe d'îles appelées par les Anglais, l'*Ours* & les *Ourſins*. La plupart des îles *Chu-ſan*, ne ſont que des montagnes dont la pente eſt régulière & le ſommet arrondi. Ces îles ſont très-rapprochées ; quelques-unes ont l'aſpect le plus attrayant, l'une ſur-tout, qu'on nomme *Pou-tou*, eſt repréſentée comme un véritable paradis terreſtre. Ce ſont, ſans doute, ſes beautés naturelles, auxquelles l'art a depuis beaucoup ajouté, qui ont engagé un ordre religieux à y fixer ſa demeure. Ces moines, au nombre de trois mille en ſont les ſeuls poſſeſſeurs, & vivent en célibataires. Il y a quatre cents temples, auprès de chacun deſquels, ſont des jardins & des maiſons qu'habitent les moines. Ce vaſte monaſtère eſt richement doté & célèbre dans tout l'empire.

Entre les *Quéſan* & *Chu-ſan*, c'eſt-à-dire, dans une eſpace d'environ ſoixante milles de long, & trente milles de large, on compte plus de trois cents îles. Il n'y en a preſque point, où des vaiſſeaux de toute grandeur ne puiſſent trouver un port parfaitement ſur. Cet

avantage, & celui d'être au centre de la côte orientale de la Chine, & dans le voiſinage de la corée, du Japon & de Formoſe, attire un commerce conſidérable dans cet archipel, ainſi qu'à *Ning-Pou*, ville de la province de Ché-chiang, dont dépendent toutes les îles *Chu-ſan*. Un port ſeul de cette province, expédie tous les ans, douze vaiſſeaux pour aller charger du cuivre au Japon. Chine.

Bientôt après que le Clarence eut mouillé, & dès qu'on ſut que ce Brick appartenait à l'ambaſſade, pour laquelle la cour de Pékin avait envoyé des ordres ſur toute la côte, afin qu'on lui procurât des ſecours & qu'on lui rendit des honneurs qui n'avaient jamais eu lieu en pareille occaſion, le gouverneur envoya à bord, des préſens de toute ſorte de proviſions. Le lendemain il reçut les Anglais avec beaucoup de politeſſe; il leur donna un grand repas, & les fit aſſiſter à des ſpectacles.

Les Anglais allèrent viſiter la ville de *Ting-hai*, qui eſt ſituée à un mille du grand village bâti ſur le bord de la mer; pour ſe rendre à Ting-hai, ils traverſèrent une plaine coupée dans toutes les directions, par des ruiſſeaux & des canaux qui, indépendamment de tout autre uſage, ſont deſtinés à ſéparer les poſſeſſions. La plaine eſt cultivée comme un jar-

Chine. din, on n'y voit pas un seul endroit en friche, & le chemin, quoique commode est étroit, comme si l'on voulait qu'il y eut le moins de terrain possible perdu pour l'agriculture.

De toutes les villes d'Europe, Venise est celle à laquelle Ting-hai ressemble le plus, mais elle est moins grande, presqu'entièrement environnée & traversée par des canaux: il y a des ponts très-élevés, où l'on monte par des marches, comme sur le Rialto; mais les maisons au lieu d'être hautes, comme celles de Venise, sont très-basses, & n'ont en général qu'un seul étage. La ville est remplie de boutiques où sont principalement étalés, avec avantage, des vêtemens, des comestibles, & des ustensiles de ménage.

Les personnes des deux sexes portent des robes larges & des culottes longues. L'industrie & l'activité règnent dans toute la ville. Les hommes seuls passent d'un air occupé dans les rues; les femmes restent dans les boutiques, sur leur porte ou à leur fenêtre. La plupart de ces femmes ont le pied extrêmement petit, ou plutôt mutilé. Certainement ces femmes souffrent beaucoup, & s'estropient elles-mêmes pour imiter les dames de qualité, dont on a coutume d'arrêter dès l'enfance, la croissance du bas de la jambe aussi-bien que du

pied. On laisse l'orteil dans sa position naturelle, & on courbe les autres doigts, jusqu'à ce qu'à la longue ils restent comprimés sous la plante du pied & ne peuvent plus s'en séparer. Chine.

Tandis que les Anglais étaient occupés à satisfaire l'extrême curiosité qu'excitait en eux tout ce qui les environnait, ils étaient eux-mêmes l'objet de l'étonnement de ceux qui les contemplaient. On était alors au mois de juillet & la foule augmentait encore l'excessive chaleur. Les voyageurs habillés à l'européenne, de vêtemens qui pressaient leurs corps, & dont quelques-uns étaient serrés par des liens, souffraient beaucoup, tandis que la multitude, assemblée autour d'eux, ayant des habits amples & légers, ne paroissoit nullement incommodée.

Les Anglais cherchèrent un abri contre la chaleur, dans un temple rempli de grotesques & monstrueuses figures des divinités gardiennes de la ville. Les prêtres s'empressèrent de leur donner l'hospitalité, & de leur faire servir du thé.

Le lendemain matin les Anglais se rendirent dans la salle d'audience; des lampes & des lanternes de toute forme & de toute grandeur, étaient en grand nombre, suspendues aux poutres & autour des colonnes, par des cordes

Chine. de ſoie, ornées de glands de diverſe eſpèce & de diverſes couleurs. Tandis que les voyageurs prenaient des renſeignemens ſur les objets expoſés dans la ſalle d'audience, ils virent arriver le gouverneur. Cet officier était accompagné d'un magiſtrat civil, diſtingué par une broderie formant un carré ſur ſa poitrine, & ſur laquelle on avoit repréſenté, en ſoie de diverſes couleurs, un oiſeau imaginaire qui eſt le phénix des Chinois; le gouverneur, au contraire, avait ſur ſa robe une broderie qui offrait la figure d'un tigre, pour annoncer ſes fonctions militaires. Cet animal eſt l'emblème aſſez naturel des maux qu'occaſionne la guerre.

Après les premières civilités, on ſervit du thé; enſuite le magiſtrat fit un diſcours qu'il prononça avec des tons très-variés, & accompagna de beaucoup de geſtes. Le gouverneur fit chercher des hommes propres à diriger l'eſcadre dans la route qu'elle voulait faire; auſſitôt ils parurent, ils reçurent ordre de ſe rendre à bord du Clarence, où les voyageurs étaient déjà retournés. Ce brick ſortit du port de *Chu-ſan*, & alla joindre le Lion, où le gouverneur général de la province s'était rendu pour inviter l'ambaſſadeur & ſa ſuite à des fêtes qu'on lui préparait à terre; mais il s'en excuſa en alléguant qu'il lui était néceſſaire

de pourſuivre ſon voyage pour ſe rendre à la cour de l'empereur. Chine.

A *Chu-ſan*, l'eſcadre ſe trouvait aux bornes les plus reculées, où la navigation européenne était encore parvenue. Elle entra dans la mer Jaune, le mardi, 9 juillet 1793. Il eſt difficile d'expliquer pourquoi une mer peu profonde a preſque toujours au-deſſus d'elle une atmoſphère brumeuſe, mais c'eſt ainſi ſur le banc de Terre-Neuve & dans les autres endroits où il y a peu d'eau. Toute l'eſcadre trouva que la profondeur de la mer variait ſi fréquemment & ſi ſoudainement, que, malgré la préſence des pilotes, elle jugea à propos de ne naviguer qu'avec des précautions extraordinaires & quelquefois même de s'arrêter. Le grand nombre de jonques qu'on aperçoit dans preſque toutes les baies de cette côte, annonce des échanges conſidérables entre ſes habitans & ceux des autres provinces.

Après pluſieurs jours d'une navigation aſſez favorable, l'eſcadre jeta l'ancre dans la baie de *Ten-chou-fou*; lorſque le gouverneur de cette place fut informé que l'ambaſſadeur était à bord du Lion, il lui envoya un préſent de fruits & vint lui rendre viſite. Cet officier était accompagné d'un grand nombre de perſonnes, l'une deſquelles ayant occaſion de lui parler;

Chine. tandis qu'il passait sur le pont du vaisseau, tomba à genoux devant lui, & resta en cette posture tout le temps qu'elle lui adressa la parole. Le gouverneur invita Lord Macartney & sa suite à se rendre à terre & à participer aux festins & aux spectacles qu'il leur destinait; mais l'ambassadeur le refusa poliment, ainsi qu'il avait refusé le gouverneur de Chu-sen, dont il avait reçu une pareille invitation.

La baie de Ten-chou-fou, où l'escadre se trouvait alors, était si peu sûre, qu'on se détermina à entrer sans plus de délai dans le golfe de Pékin. Le 23 juillet, l'air étant doux & le temps très beau, l'escadre mit à la voile, laissant les îles de Mi-a-Tau à la droite. Le capitaine Camphel fut chargé d'une expédition pour reconnaître la rivière *Pei-Ho*; en y entrant, il vit un nombre considérable de jonques chargées d'une multitude d'hommes; quelques-unes des jonques allaient à la rame & & alors le patron chantait une chanson mélodieuse, & à chaque couplet les rameurs répondaient en chœur; non-seulement ce chant était un amusement pour eux, mais il servait à captiver leur attention & à rendre plus égal le mouvement de leurs avirons.

Deux des premiers mandarins, l'un civil, l'autre militaire, que la cour avait nommés pour

pour recevoir l'ambaſſadeur, vinrent avec une ſuite nombreuſe lui rendre leurs reſpects à bord du Lion. Il ſemblait que c'étoit la première fois qu'ils allaient ſur mer ; ils ne ſavaient comment s'y prendre pour eſcalader le côté du vaiſſeau. On fit deſcendre des fauteuils attachés avec des cordes. & par le moyen des poulies, ils furent hiſſés ſur le pont du vaiſſeau. Cette manière de monter, aiſée, rapide, mais en apparence périlleuſe, excita leur crainte, non moins que leur admiration. Chine.

Les mandarins complimentèrent l'ambaſſadeur, au nom de l'empereur & en leur propre nom, ils lui dirent que la cour impériale les avait chargés d'accompagner l'ambaſſade, que l'intention de leur ſouverain était qu'ils fiſſent un voyage agréable, qu'ils étaient diſpoſés à y concourir.

Le mandarin de l'ordre civil était un homme grave, mais non auſtère ; tout annonçait en lui un eſprit droit & ſolide ; le déſir de remplir ſon devoir avec fidélité & avec bienſéance, ſemblait être la ſeule choſe qui l'occupât ; il avait été inſtituteur d'un des enfans de la famille impériale. Il portait l'honorable diſtinction d'un bouton bleu ſur ſon bonnet. Tous les mandarins, ou autres perſonnes revêtues de quelqu'autorité, depuis le premier

Chine.

miniſtre juſqu'au dernier huiſſier, ſont diviſés en neuf claſſes, & portent auſſi des boutons ou petits globes ſur leurs bonnets; mais ces boutons ſont de différentes couleurs & de différente matière.

Le mandarin militaire qui accompagnait le civil, était ce qu'on doit être dans ſa profeſſion, ſimple, franc & brave, indépendamment du globe rouge, qu'il portait ſur ſon bonnet, il devait à ſes ſervices une autre marque d'honneur; ce n'était à la vérité, qu'une plume tirée de la queue d'un paon, mais elle lui avait été donnée par l'empereur, avec la recommandation de la porter pendante à ſon bonnet. On voyait ſur ſon corps pluſieurs bleſſures, qu'il avait reçues dans les batailles. La nature l'avait rendu propre à ſuivre la carrière des armes. Il était droit, bien muſclé & d'une taille au-deſſus de la médiocre. Sa converſation était enjouée & badine.

Une troiſième perſonne de grande conſidération, un homme de race tartare, avait été envoyé comme le principal légat de l'empereur, qui lui-même eſt d'une dynaſtie tartare; mais ce légat craignant beaucoup la mer & naturellement hautain, avait attendu à terre l'ambaſſadeur. Les deux mandarins furent accueillis à bord du Lion avec beaucoup d'atten-

tion & de cordialité. Ils s'informèrent ſi la lettre que l'ambaſſadeur portait à l'empereur était traduite en chinois & prièrent inſtamment qu'on leur fit connaître ce qu'elle contenait. On leur répondit que l'original & la traduction de la lettre étaient ſcéllés enſemble dans une boëte d'or pour être remis aux mains de l'empereur. Chine.

Pour entrer dans la rivière de Pei-Ho, l'ambaſſadeur & les principales perſonnes de ſa ſuite s'embarquèrent le 5 août 1793, à bord des bricks le *Clarence*, le *Jackall* & l'*Endeawour*, tandis que les gardes, les muſiciens, les domeſtiques & les autres perſonnes attachées à l'ambaſſade les ſuivaient dans les jonques qui portaient les préſens & le bagage. Près de l'embouchure & ſur la rive méridionale, on voyait un joli petit village avec un poſte militaire où l'on fit mettre les troupes ſous les armes pour faire honneur à l'ambaſſadeur. Une grande partie des maiſons de ces villages, ainſi que celles qui ſont ſemées en grand nombre ſur les bords de la rivière a des toits de chaume : mais on n'en voit aucune qui indique une médiocre aiſance, ni ces gradations multipliées qu'on voit ailleurs entre la richeſſe & la pauvreté.

La petite flotte compoſée de bricks anglais & de jonques chinoiſes, naviguant enſemble pour la première fois atteignit *Ta-Cou* dans la

Chine. soirée du 5 août. Cette ville eſt ſituée près du *Pei-Ho*, c'eſt-à-dire, de la rivière blanche, & la première place un peu remarquable des frontières nord-eſt de la Chine. L'ambaſſadeur entra auſſitôt dans le yacht préparé pour ſa réception. On avait mis dans le ſallon un ſiége d'honneur, c'eſt-à-dire un ſopha carré, tel qu'on en voit dans les maiſons de tous les premiers mandarins, & ſur leſquels ils font placer de grands carreaux & s'aſſeyent pour donner audience. A la ſuite du yacht, étaient pluſieurs chaloupes, portant des proviſions & des cuiſiniers pour que la table de l'ambaſſadeur fut toujours bien ſervie, ſans qu'on eut beſoin d'aller à terre. Seize autres yachts furent employés à porter le reſte de l'ambaſſade. Indépendamment des yachts dans leſquels étaient embarqués les paſſagers, il y avait un pareil nombre de bateaux de tranſports pour les préſens & le bagage. Il y avoit dans chaque yacht une table ſervie pour les principales perſonnes de l'ambaſſade, où l'on y imitait quelquefois, aſſez gauchement, la cuiſine angloiſe. On avait envoyé dans chaque yacht des jarres d'une eſpèce de vin jaune, ainſi que de l'eau de vie.

L'empereur voulut ſupporter entièrement cette dépenſe extraordinaire. Les Chinois ſont

remplis de cette idée; que ce ſerait manquer à l'hoſpitalité, que de ſouffrir qu'un hôte fût à ſa propre charge, & ils conſidèrent un ambaſſadeur, comme un hôte qui eſt venu les viſiter. Chine.

Tandis que le yacht de l'ambaſſadeur s'arrêtait devant *Ta-Cou*, il reçut une viſite du vice-roi de la province, & il alla le voir à ſon tour. Ce vice-roi avait des manières très-aimables, déjà fort avancé en âge, il avait l'air noble & vénérable. Le vice-roi avait établi ſa réſidence dans le principal temple de Ta-Cou, conſacré au dieu de la mer. On voit pluſieurs figures de ce dieu, en porcelaine, dans pluſieurs beaux édifices, placés dans la même enceinte. Il eſt repréſenté aſſis ſur les vagues avec fierté, aiſance & dignité; d'une main, il tient une pierre d'aimant, & de l'autre un dauphin; ſa barbe jetée dans tous les ſens, & ſes cheveux épars ſemblent indiquer qu'on a voulu perſonnifier en lui l'impétueux élément ſur lequel il règne. La confiance qu'un dieu paraît avoir en une pierre d'aimant, montre aſſez combien la connaiſſance des propriétés de ce métal eſt mêlée aux doctrines mythologiques des Chinois, & combien eſt ancienne l'époque où cette connaiſſance a été appliquée à la navigation.

Chine.

Le ſignal de remettre à la voile, fut donné dans la matinée du 9 août : preſque tous les yachts employés pour l'ambaſſade, avaient à bord des Européens & des Chinois. On aurait dû s'attendre qu'un mélange de gens, dont les habitudes, les beſoins, le langage étaient ſi nouveaux les uns aux autres, pourrait produire beaucoup de confuſion; mais il n'y en eût aucune. Dans toutes les occaſions, les Mandarins étaient attentifs à procurer aux paſſagers, les choſes dont ils avaient beſoin.

La nouvelle de l'approche de l'ambaſſade ſe répandait rapidement dans les villes & les villages voiſins : on s'en apercevait aiſément au nombre de bateaux qui couvraient la rivière. Des multitudes d'hommes étaient aſſemblés ſur le rivage & attendaient, quelquefois très-long-temps, pour voir paſſer le cortège; tandis que les femmes, non moins timides que curieuſes, le regardaient à travers leurs portes, ou par deſſus les murs de leurs maiſons : de leur côté, les Anglais étaient continuellement amuſés par une ſucceſſion d'objets nouveaux. Le pays & ceux qui l'habitaient, préſentaient preſqu'à chaque moment, quelque choſe de différent de ce qu'on voit par-tout ailleurs.

En remontant le *Pei-Ho*, l'ambaſſade ne s'avançait que lentement vers Pékin : le fleuve

eſt extrêment tortueux, & par conſéquent la route était très-prolongée. Les ſinuoſités de la rivière faiſaient que les mâts des vaiſſeaux paraiſſaient ſe mouvoir à travers les champs, & en différentes directions, tandis que les eaux reſtaient cachées. La campagne était parfaitement bien cultivée. Près de quelques villes & de quelques villages, les voyageurs aperçurent des pyramides de quinze pieds de hauteur, & de différentes dimenſions quant à la longueur & à la largeur; elles étaient compoſées de ſacs remplis de ſel, & arrangés de la même manière qu'on entaſſe la tourbe dans quelques parties de l'europe. Chine.

Dès que la nuit approchait, les bords de la rivière étaient éclairés avec des lanternes de papier blanc, bleu & rouge, & trés-agréablement varié. Le différent nombre des lanternes placées ſur les mâts des yachts, annonçait le rang des paſſagers qui étaient à bord, & la lumière de ces lamernes formaient une illumination mobile & colorée : ſorte de ſpectacle que les Chinois aiment beaucoup.

Le ſecond jour, les anglais aperçurent un vaſte enclos; c'était la réſidence du chef du diſtrict. On diſtinguait ſa demeure à une triple porte, & à deux poteaux de quarante pieds de haut, plantés auprès de la porte, & deſtinés

Chine. à porter des marques de dignité; & des lanternes qui, la nuit, étaient un ornement utile. L'enclos contenait plusieurs bâtimens & des arbres de différentes espèces. Sur le rivage était un bois de pins très-élevés : à l'ombre de ces arbres, on remarquait plusieurs monumens de pierre, érigés à la mémoire des personnes qu'on y avait enterrées : nul temple n'était bâti auprès de ce cimetière.

Les pyramides dont nous avons parlé étaient près de *Tien-sing ;* nom qui signifie en chinois, *lieu céleste*, & qui est en effet mérité, par un climat agréable, un sol fertile, un air pur & un ciel serein. *Tien-sing* est bâti au confluent de deux rivières & sur une éminence doucement inclinée. Le palais du gouverneur est placé dans un endroit avancé, qui domine un vaste bassin, formé par la réunion des deux rivières, & presqu'entièrement couvert de jonques de différentes grandeurs.

L'une des rivières qui se réuniſſent à *Tien-sing*, & sur laquelle l'ambassade devait poursuivre sa route, s'appelait le *Pei-Ho*, nom qu'elles conservent toutes deux quand elles sont réunies. L'autre se nommait, *Yun-leang-ho*, c'est-à-dire, la *rivière portant du grain*, elle doit cette dénomination à la quantité de froment qu'on envoie par cette rivière, & en-

ſuite par le *Pei-Ho*, dans les environs de Pékin. Quoique les voyageurs ne fuſſent pas très-avant dans la Chine, ils s'aperçurent que les noms de tous les objets qui les avaient frappés dans le pays, n'étaient ni des ſons arbitraires & vagues, ni des mots d'une origine étrangère; mais avaient une ſignification qui exprimait la nature & la qualités de ces mêmes objets. Chine.

Dans l'endroit où les deux rivières ſe joignent à *Tien-ſing*, on a établi pour la commodité des habitans, un pont de bâteaux qui ſe ſépare pour laiſſer paſſer les jonques. Le long des quais, il y a des temples & d'autres beaux édifices; mais le reſte n'eſt compoſé que de boutiques de détail, & de magazins pour les marchandiſes ordinaires. Les maiſons particulières n'offrent du côté de la rue, que des murs ſans preſqu'aucune ouverture, parce qu'elles reçoivent le jour par des cours intérieures. Les ſpectateurs étaient dans la rue ou dans les bateaux qui couvraient le côté de la rivière oppoſé à la ville. Il n'y avait que très-peu de femmes, cependant malgré ſon extrême curioſité, ce peuple conſervait beaucoup d'ordre & de décence; & par un ſentiment de convenance mutuelle, les Chinois de la claſſe inférieure, leſquels portent ordinairement des

Chine.

chapeaux de paille, reſtaient découverts pendant que l'ambaſſade paſſait.

La flotte des yachts s'arrêta à peu près dans le centre de la ville, & vis-à-vis d'un pavillon où le vice-roi attendait l'ambaſſadeur. Il s'y était rendu par terre. L'ambaſſadeur débarqua avec les principales perſonnes attachées à l'ambaſſade, & accompagné de tous ſes domeſtiques, ſes muſiciens & ſes gardes. Il fut reçu au rivage, & par le vice-roi, & par le légat dont nous avons déjà parlé. Un corps de troupes chinoiſes était aligné derrière eux. Comme il faiſait extrêmement chaud, pluſieurs de ces militaires portaient des éventails avec des armes.

Le vice-roi conduiſit l'ambaſſadeur & les principales perſonnes de ſa ſuite dans le pavillon, au fond duquel il y avait un endroit obſcur, un ſanctuaire, où la majeſté de l'empereur était ſuppoſée réſider ſans ceſſe. Il était enjoint de témoigner un grand reſpect à cette majeſté, & quelque ſingulier que cela fut, on allait y faire une profonde inclination.

Lorſqu'on eut ſervi le thé, les confitures & divers rafraîchiſſemens, & qu'on ſe fut fait des civilités réciproques, le légat annonça à l'ambaſſadeur que l'empereur était à *Zhé-hol*, en Tartarie, lieu qu'il avait coutume d'habi-

ter l'été, & où il voulait célébrer l'anniverſaire de ſa naiſſance. Il ajouta que c'était-là, que ſa majeſté impériale ſouhaitait recevoir l'ambaſſadeur. Indépendamment du deſir qu'avait lord Macartney, de complaire aux vœux de l'empereur, il fut extrêmement flatté de pouvoir aller en Tartarie, parce qu'il aurait occaſion de voir ſur les frontières la grande muraille de la Chine. Chine.

Dès que l'ambaſſadeur & les principales perſonnes de ſa ſuite furent rentrés à bord de leurs différens yachts, le vice-roi leur envoya ſervir à chacun un magnifique repas. Il joignit à cela, un préſent de thé, de ſoieries & de mouſſelines. Parmi les diverſes preuves de ſon attention, le vice-roi fit élever un théâtre, vis-à-vis de l'yacht de l'ambaſſadeur. Le dehors du bâtiment était peint de couleurs très-brillantes, très-gaies, très-variées. Les décorations du théâtre produiſaient des effets extrêmement agréables; les acteurs jouèrent ſucceſſivement pendant le jour, & des pantomines & des drames hiſtoriques. Ils avaient le coſtume que portaient les Chinois à l'époque où avaient vécu les perſonnages qu'ils repréſentaient. Le dialogue était un recitatif accompagné par pluſieurs inſtrumens. Chaque pauſe était remplie par un grand fracas. On

Chine. voyait les muſiciens par derrière le théâtre qui, quoique large, avait peu de profondeur. En paraiſſant pour la première fois, chaque acteur annonçait quel rôle il jouait, & en quel lieu ſe paſſait l'action qu'on repréſentait. L'unité du lieu était ſans doute obſervée, car pendant la durée d'une pièce, la ſcène ne changeait jamais. Les rôles de femme étaient remplis par des enfans ou par des eunuques.

Le ſoir le temps étant favorable au départ, pluſieurs yachts & autres bâtimens qui dépendaient de l'ambaſſade ou y avaient rapport, firent voile juſqu'un peu au delà de *Tien-ſing*. A meſure qu'on traverſait cette ville, on remarquait qu'elle était très-étendue. Les mandarins qui y réſidaient, aſſurèrent qu'elle contenait ſept cent mille ames; le nombre immenſe de ſpectateurs que les Anglais y virent, rendait ce calcul vraiſemblable.

Les maiſons de Tien-ſing qui, ayant des boutiques pour le détail des marchandiſes, ou pour les gens de métiers, étaient ouvertes ſur la rue, paraiſſaient auſſi remplies de monde que les jonques. On peut ſe former une idée des perſonnes qui logeaient dans les autres habitations, non-ſeulement par le nombre de ſpectateurs vus dehors, mais par le conſtant &

patriarchal uſage de ce peuple, qui raſſemble, ſous un ſeul toît & dans de petits appartemens, toutes les branches & les générations exiſtantes d'une même famille. D'après cet uſage, conſervé par les Chinois émigrés, qui ſont à Batavia, on trouva en faiſant un dénombrement exact de cette colonie, qu'il y avait dans chaque maiſon chinoiſe, dix hommes en état de porter les armes. Chine.

Les maiſons de Tien-ſing, ſont bâties en briques bleues, ou couleur de plomb. Pluſieurs ont deux étages, ce qui eſt contraire à la mode générale, que les Chinois affectent dans leur manière de bâtir. La plupart préfèrent des maiſons à un ſeul étage, & ils ſont ſouvent embarraſſés quand ils montent un eſcalier, ou qu'ils ſont dans un endroit élevé, & qu'ils regardent en bas.

En continuant ſa route, l'ambaſſade ne vit qu'un pays cultivé avec le plus grand ſoin. Les bords du *Pei-Ho* ſont, en quelques endroits, revêtus de parapets de granit, pour contenir l'effet des débordemens. Dans d'autres, il y a des digues, faites auſſi avec du granit, extrêmement longues, & garnies d'écluſes de diſtance en diſtance, pour diſtribuer avec égalité l'eau dont on arroſe les champs voiſins.

Chine.

Les marées dont le flux avait accéléré la marche des yachts qui portaient l'ambaſſade, ceſſèrent de ſe faire ſentir à environ trente milles au-delà de Tien-ſing. Quand il n'y avait point de vent, on voyait communément les matelots faire uſage de deux très-larges avirons. Leurs mouvemens étaient reglés par un air très-gai que chantait le piloté, & auquel les rameurs répondaient en chorus. Ce même air eſt chanté à bord de tous les bâtimens, & lorſque dans une nuit paiſible, par un beau clair de lune, on l'entend répéter de cent différentes jonques, qui ſuivent différentes directions, on ſe fait une agréable idée du contentement de cette claſſe laborieuſe, qui vit continuellement ſur l'eau, & forme une partie conſidérable de la population de la Chine.

Une foule d'objets attirait ſur le rivage l'attention des voyageurs, & les engageait ſouvent à quitter ſes yachts dont la marche était ſi lente, qu'on pouvait aiſément faire des excurſions à terre. Mais les Anglais s'aperçurent bientôt qu'ils étaient ſurveillés avec une jalouſie, une ſuſpicion qui ſurpaſſait tout ce qu'ils avaient lu ou entendu raconter de la rigoureuſe police des Chinois. Ce changement était l'effet des ordres du légat. On ne ſavait à quoi attribuer ces inutiles meſures de contrainte;

enfin, d'après plusieurs mots que les mandarins laissèrent échapper dans leur conversation familière avec l'interprête, celui-ci découvrit que la cour était depuis très-peu de temps mécontente de la nation Anglaise, qu'on avait accusée d'avoir secouru les ennemis de l'empereur de la Chine, dans une guerre qu'il faisait au Thibet. L'ambassadeur était convaincu que ce fait était faux; mais il n'en sentait pas moins que la foi qu'on y ajoutait suffisait pour que la cour de la Chine cessât d'avoir des dispositions favorables pour le gouvernement de la Grande Bretagne & même aucune confiance en lui. Chine.

Si avant de quitter le voisinage de Canton, Lord Macartney eût, par bonheur, été informé des événemens de la guerre du Thibet, il aurait pu détruire l'effet des faux rapports qu'ils avaient occasionnés; mais il ignorait encore complètement toutes les circonstances qui servaient de prétexte aux rumeurs injurieuses semées contre les Anglais; toutefois l'ambassadeur réussit dans les soins qu'il se donna pour convaincre les deux mandarins que l'histoire qu'on leur avait débitée, n'avait aucun fondement. Remplis de confiance en lui, ils ne pouvaient manquer de croire à la vérité de ces assertions; mais ils n'étaient point autorisés à communi-

quer directement avec la cour. D'ailleurs, comme ils étaient de race chinoiſe, ils n'avaient aucune eſpèce d'influence ſur le légat tartare. Une ſecrète antipathie ſubſiſte toujours entre ces deux nations.

Chine.

Le légat était le ſeul à qui il fût permis de correſpondre avec le gouvernement, relativement à l'ambaſſade. Lord Macartney employa tous les moyens poſſibles pour captiver ſa bienveillance. Il profita des occaſions qui ſe préſentèrent pour l'informer de la grande diſtance qu'il y avait de Calcutta au Thibet, & pour lui préſenter de quelles foibles conſéquences étaient les rélations des Anglois avec ce pays, en comparaiſon de leur commerce à Canton, & par conſéquent combien plus ils mettaient de prix à ce qui avait rapport à ce dernier objet; il fit auſſi mention des inſtructions conſtamment données au gouverneur général du Bengale, inſtructions qui portent d'avoir une attention particulière pour ceux de ſes voiſins, qui ſont alliés de l'empire de la Chine, ou ſous la protection immédiate de cet empire.

Le légat ne montra aucune diſpoſition à rendre juſtice aux anglais, ni à l'ambaſſadeur; ſoit par méfiance, ſoit par mauvaiſe volonté, il refuſa d'expédier par les meſſagers du gouvernement,

vernement, les lettres que Lord Marcartney écrivait aux commissaires de la compagnie à Canton. L'ambassade fut aussi privée des communications les plus nécessaires, & n'eût que fort peu d'espoir d'être mieux traitée à l'avenir. Le légat était l'ami et la créature du grand colao ou premier ministre ; d'après la conduite de l'un on pouvait juger des intentions de l'autre. Chine.

Telles étaient les circonstances contrariantes dans lesquelles se trouva l'ambassade avant d'arriver à la capitale ; elle n'allait que très-lentement contre le courant de la rivière. Dans cette route, on rencontrait à chaque pas de grandes jonques qui revenaient de porter du blé à Pékin ; sur le pont de chaque grande jonque est une longue rangée d'appartemens habitées par plusieurs familles. Les Anglais calculèrent que chacun de ces bâtimens ne contenait pas moins de cinquante personnes, & qu'entre *Tong-chou-fou* & *Tien-sing* ; il y avait au moins mille jonques à grains, ce qui faisait cinquante mille habitans. Une quantité immense d'autre bateaux de diverse espèce, descendait ou remontait la rivière, ou était à l'ancre devant les villes bâties sur ses bords, & les personnes qui demeuraient dans ces bateaux, étaient au moins au nombre de cinquante mille ; ainsi, sur un seul

Chine. bras d'une rivière, la population de ces habitations mobiles s'élevait à cent mille perſonnes.

Dans cette peu profonde rivière, la vaſe ou l'argile délayée que remuent les grandes jonques, ou qui ſe détache de ſes bords peu ſolides, ou enfin, qui eſt entraînée des montagnes éloignées, reſte mêlée à ſon eau, en ſi grande quantité, que cette eau en eſt peu potable; mais on l'éclaircit promptement par le procédé très-ſimple que voici. On met un petit morceau d'alun dans le creux d'un bambou percé de pluſieurs trous; enſuite on remue pendant trois ou quatre minutes avec ce bambou l'eau qu'on a puiſée dans la rivière. Les particules de terreſe mêlant avec l'alun, ſont précipitées au fond du vaſe, & l'eau qui eſt au-deſſus reſte pure & diaphane.

A la Chine, les perſonnes d'un rang élevé ſont ſi difficiles ſur la qualité de l'eau, qu'elles en boivent rarement, ſans qu'elle ait été diſtillée. Tous les autres chinois font infuſer du thé ou quelques autres végétaux ſalubres dans l'eau dont ils font uſage; ils la prennent ordinairement chaude, ainſi que le vin & les autres liquides. L'habitude a tant d'effet ſur les ſens, que lorſque les liqueurs ſpiritueuſes ou fermentées ſont chauffées, cette nation les

trouve plus agréables, comme plus ſaines.

Chine.

Quoique le thé ſoit le breuvage général des Chinois, qu'ils le boivent entre les repas & qu'ils en préſentent à toutes les heures du jour, à ceux qui leur rendent viſite, ils aiment auſſi beaucoup, & ſur-tout dans les provinces du Nord, les liqueurs fortes; ils ſavent cependant jouir pendant l'été de l'agréable fraîcheur que produit la glace. Les jouiſſances ſenſuelles et caſanières, plutôt que les exercices du corps & les plaiſirs de l'âme, ſemblent être les principales reſſources des Chinois pour remplir les heures où ils n'ont point d'occupations ſérieuſes.

Les deux mandarins paſſaient une grande partie de leur temps à s'entretenir avec l'ambaſſadeur & les principales perſonnes de ſa ſuite par le ſecours des interprètes; à la vérité ils faiſaient bien moins de queſtions que de réponſes; quoique leur opinion ſe reſſentit de la partialité nationale, ils ſemblaient s'attacher à être exacts dans les faits qu'ils racontaient.

Le légat avait rarement des converſations familières avec l'ambaſſadeur; on ne jugeait pas même convenable de faire, en ſa préſence, beaucoup de queſtions ſur la Chine, quoiqu'il fit la route par terre & avec beaucoup de pompe, il rendait chaque jour viſite au

Chine.

Lord Macartney. Sa marche était précédée par des ſoldats ou des domeſtiques, qui annonçaient à haute voix ſon approche.

Il eſt très-rare qu'un mandarin, d'un rang élevé, voyage ou ſorte jamais de ſa maiſon, ſans un train convenable à ſa dignité. Il eſt ſi eſſentiel pour les hommes revêtus de quelque dignité, de conſerver ſans ceſſe les dehors faits pour inſpirer du reſpect au vulgaire, que ſi on les voyait paſſer dans la rue ſans leur ſuite, on regarderait cela comme une ſorte de dégradation.

A chaque ville un peu conſidérable & à chaque poſte militaire, ſitué ſur le bord de la rivière, les troupes étaient rangées en ligne, juſqu'à ce que les yachts qui portaient l'ambaſſade euſſent paſſé, & on tiroit trois coups de canon pour la ſaluer. Ces canons étaient des eſpèces de petards courts qui ne ſervent que pour les ſaluts. On n'y met qu'une petite quantité de poudre; enſuite ils ſont placés perpendiculairement dans la terre & remplis de ſable.

Depuis leur arrivée en Chine, les perſonnes qui compoſaient l'ambaſſade avaient à peine vu un nuage ſe mouvoir dans les cieux; elles n'avaient pas non plus aperçu une ſeule éminence entr'eux & l'horizon. Ce ne fut que le

quatorzième jour après leur départ de Tien-sing, qu'elles distinguèrent de hautes montagnes bleues du côté du nord-oueſt; ces montagnes annonçaient l'approche de Pékin, au-delà duquel elles étaient ſituées. Deux jours après, le 6 août 1793, les yachts jetèrent l'ancre à deux milles de cette grande capitale, & à un demi-mille de la cité de *Tong-chou fou*, où le *Pei-Ho* ceſſe d'être navigable, ſi ce n'eſt par des canots. L'ambaſſadeur interrompit pour quelque temps ſes voyages par eau. Il y a de *Tien-ſing* à *Tong-chou-fou* environ quatre-vingt dix milles. Chine.

L'ambaſſade avait juſqu'alors, ſuivi ſa route vers la capitale de la Chine, ſans fatigue & ſans embarras. Les voyageurs n'avaient pu qu'être flattés de trouver, dans tous les objets qui s'offraient à eux, une nouveauté agréable aux yeux, ou intéreſſante pour l'eſprit. Ils conſidéraient cette vaſte plaine qui s'offrait à leurs regards comme un ſpectacle d'une étendue à laquelle on peut difficilement trouver ailleurs des objets de comparaiſon. Vers l'extrémité occidentale de cette immenſe plaine, eſt bâti Pékin capitale de la Chine. Il faut traverſer cette ville pour ſe rendre de Tong-chou-fou, au palais d'Automne de l'empereur; c'eſt là qu'il fallait dépoſer les préſens.

Chine.

L'ambaſſadeur & ſa ſuite devaient demeurer tout près de ce même palais, pendant qu'on ferait les préparatifs néceſſaires pour leur voyage en Tartarie.

Le temple ou monaſtère où logèrent l'ambaſſadeur & ſa ſuite, était deſſervi par douze prêtres de la religion de Fo, laquelle eſt le plus généralement répandue à la Chine. Cet édifice ſert de caravanſérai, où logent les perſonnes d'un certain rang, lorſqu'elles voyagent pour le ſervice public. La divinité la plus remarquable de ce temple, eſt une perſonnification de la providence, ſous la forme d'une femme, tenant dans ſa main un plateau rond au milieu duquel eſt peint un œil; cette figure a de la grâce & de la dignité.

La ſuite nombreuſe de l'ambaſſadeur occupa preſque tous les logemens du monaſtère; il n'y reſta qu'un ſeul prêtre pour ſoigner les lampes du temple. Les autres moines ſe retirèrent dans un monaſtère voiſin; mais ils ſe rendaient dans le temple, lorſque les heures de la dévotion les y appelaient; les appartemens qu'ils avaient cédés aux Anglais étaient frais & agréables, malgré la chaleur de la ſaiſon.

Le lendemain de l'arrivée de l'ambaſſade à Tong-chou-fou, tous les Anglais furent in-

vités à un feſtin que donnèrent les mandarins ; l'heure à laquelle ce banquet eût lieu leur fit juger que c'était un déjeuner. Il paroît d'après cet exemple, que quand les Chinois veulent traiter quelqu'un avec beaucoup de politeſſe, l'étiquette conſiſte non ſeulement à l'inviter lui-même, mais toutes les perſonnes de ſa ſuite quelles qu'elles ſoient. Les ſpectateurs étaient en ſi grand nombre ſur le vaſte & ſablonneux terrain qui s'élève entre le monaſtère & la rivière, qu'on y avait dreſſé des échoppes où l'on vendait différentes choſes, mais principalement des fruits & des liqueurs ; ni parmi la multitude aſſemblée près de Tong-chou-fou, ni dans la foule que l'approche de l'ambaſſade avait attirée ailleurs, depuis ſon entrée en Chine, on ne remarquait pas un ſeul homme vêtu en mandiant, ou qui parut vouloir demander l'aumône ; beaucoup de gens, il eſt vrai, avaient l'air peu aiſés, mais aucun n'était réduit à la néceſſité, ou nourri dans l'habitude d'implorer la charité d'un étranger. Chine.

L'ambaſſadeur avait, de temps en temps donné des gratifications aux équipages des yachts & aux autres Chinois employés pour l'ambaſſade ; mais ces largeſſes n'étaient jamais demandées, & on les faiſait à l'inſçu des mandarins qui prirent la peine d'accom-

Chine.

pagner quelques Anglais qui allèrent dans la ville voiſine pour faire de petites emplettes; on les fit paſſer par un grand faubourg qui touche à Tong-chou-fou. Cette ville eſt entourée de murailles bâties en briques & plus hautes que les maiſons qu'elles renferment, & qu'on a pour la plupart conſtruites en bois. Les principales rues ſont droites, pavées avec de grandes pierres carrées & des trottoirs de chaque côté; beaucoup d'hommes du peuple étaient nus depuis la ceinture juſqu'en haut. La plupart des maiſons avaient des boutiques ſur la rue, les unes remplies de marchandiſes, les autres occupées par des gens de métier, & de tous côtés on déployait une induſtrie qu'excitait, ſans doute, le voiſinage de Pékin. Le dehors des boutiques était peint de couleurs très-variées & très-agréables.

L'aſpect des Anglais interrompit, pour quelque temps les occupations du peuple, les habits courts, les viſages raſés de nos voyageurs, formaient un ſpectacle nouveau qui excitait la ſurpriſe; en parcourant les rues les voyageurs remarquèrent en pluſieurs endroits le type d'une éclipſe de lune qui devait avoir lieu ſous peu de temps. Le gouvernement Chinois, toujours attentif à fonder ſon autorité ſur l'opinion que le peuple a de

ſa ſageſſe ſupérieure, a profité du préjugé ſur les éclipſes, en ſe réſervant excluſivement la faculté de communiquer au peuple, tout ce que la ſcience & les obſervations aſtronomiques peuvent apprendre à cet égard. Cette communication ſe fait enſuite, comme dans l'occaſion dont nous venons de parler, au moment le plus propice & avec une ſolennité qu'accroît encore la vénération du peuple pour ce prévoyant pouvoir dont il reçoit des inſtructions ſi intéreſſantes. Chine.

Quand aux éclipſes de ſoleil, les habitans de la Chine croyent qu'ils préſagent quelque grande calamité; & comme on prend beaucoup de peine pour leur perſuader que leur proſpérité eſt due à la ſageſſe & aux vertus de leur ſouverain, ils croyent auſſi qu'il y a de ſa faute, s'il paraît dans les cieux quelque augure funeſte. L'empereur a la prudence de régler ſa conduite d'après cet incommode préjugé; il n'entreprend jamais rien à l'approche d'une éclipſe de ſoleil; il affecte, au contraire de ſe retirer loin de la préſence de ſes courtiſans, & d'examiner avec ſoin l'adminiſtration de l'empire, afin de corriger les erreurs qui peuvent avoir été commiſes, & par rapport auxquelles il ſemble que l'éclipſe a lieu; il

Chine.

invite en même temps ſes ſujets de lui dire librement leurs avis.

Quelques-uns des mandarins qui accompagnaient les Anglais, connaiſſaient fort bien la véritable cauſe des éclipſes ; ils ſavaient auſſi qu'il y avait à la cour de Pékin des Européens employés à les calculer ; mais ils croyaient que les Chinois étaient en état de les prédire avec aſſez d'exactitude. Il y a parmi les Chinois, d'attentifs, de patiens obſervateurs, mais ils ne poſſèdent pas aſſez la ſcience du calcul, pour parvenir à la ſolution d'un problême compliqué ; les premières opérations de l'arithmétique ne ſont pas généralement connues du peuple. Les chinois font leurs calculs, par le moyen d'une machine dans laquelle des boules ſont enfilées avec des fils d'archal ſur différentes colonnes, & arrangées dans le ſyſtême des chiffres arabes. Les boules repréſentant les unités, ſont ſur la première colonne, avec une progreſſion décuple pour les autres colonnes de droite à gauche.

Les temples chinois ne ſont guère plus hauts que les maiſons ordinaires ; on en a un exemple dans celui où logea l'ambaſſade, à ſon paſſage à Tong-chou-fou. La préſence des étrangers n'empêchait pas qu'il n'y eût une affluence de dévots ; & en aſſiſtant aux cérémonies de la

religion de Fo, les Anglais furent frappés de la reſſemblance qu'il y a entre les formes extérieures de cette religion & celles de l'égliſe romaine. Sur l'autel d'un temple chinois, on voit ſouvent derrière un écran une ſtatue qui reſſemble à celle de la Vierge-Marie; on la nomme *Chin-mou*, c'eſt-à-dire, la mère ſacrée : elle eſt aſſiſe dans une alcôve, & tient un enfant dans ſes bras; une auréole, qu'on appelle le cercle de gloire, eſt autour de ſa tête, & des cierges brûlent ſans ceſſe devant elle. Les longues & groſſières robes des prêtres de Fo, & leur ceinture de corde, les fait reſſembler aux moines de l'ordre de Saint François. Ils vivent comme ces derniers, en célibataires, demeurent enſemble dans des couvens, & s'impoſent quelquefois des pénitences volontaires & une rigoureuſe abſtinence. Chine.

Il n'y a point en Chine de religion dominante. Les prêtres d'aucun culte ne ſont payés, préférés ni encouragés par l'état. L'empereur profeſſe une religion; pluſieurs mandarins en ont une autre; la majorité du peuple en ſuit une troiſième, qui eſt celle de Fo. Non-ſeulement des offices habituels attirent dans les temples les prêtres & les femmes, mais tous les diſciples de Fo s'y rendent lorſqu'ils ſont à la veille de ſe marier, d'entreprendre un voyage,

Chine. ou de conclurre quelque affaire importante. Ils croient qu'alors il eſt néceſſaire pour eux de conſulter la divinité tutélaire, & ils s'y prennent de différentes manières.—Quelques-uns mettent dans le creux d'un bambou pluſieurs petits bâtons conſacrés, qui ſont marqués & numérotés. Le conſultant, à genoux devant l'autel, ſecoue le bambou, juſqu'à ce qu'un des bâtons tombe à terre. On en examine la marque, & celle qui y correſpond dans un livre que le prêtre tient ouvert, répond à la queſtion qu'on a faite. D'autres jettent en l'air un polygone de bois, dont chaque face a ſa marque particulière; & quand il tombe, la marque qui ſe trouve en haut, eſt celle qui indique la réponſe du livre du deſtin. Si cette réponſe eſt favorable, celui qu'elle concerne ſe proſterne avec gratitude, & entreprend avec confiance l'affaire qui l'intéreſſe. Les temples ſont toujours ouverts pour ceux qui déſirent interroger le ſort.

Peu de Chinois, dit-on, portent leurs vœux ſur d'autres objets que ceux qui ont rapport aux avantages de cette vie. Cependant la religion de Fo profeſſe la tranſmigration des ames, & promet le bonheur à des conditions qui, ſans doute, ſe bornaient dans l'origine à la pratique des vertus morales, mais qui,

depuis, ont été remplacées par des contributions pour l'édification ou la réparation des temples & l'entretien des prêtres ; & par une attention ſtricte à des règles particulières, ceux qui négligeront de remplir ce devoir, diſent les prêtres, en ſeront cruellement punis. Leurs ames paſſeront dans le corps des plus vils animaux, & les ſouffrances qu'elles éprouveront, ſeront proportionnées aux fautes qu'elles auront commiſes ſous une forme humaine. Chine.

Les cimetières des Chinois ſont loin de toute eſpèce de temple ; ils ne ſont ſanctifiés que par la vénération de ceux dont les cendres des pères y repoſent. Le peuple conſerve ces aſiles ſacrés avec tout le ſoin poſſible. Les Chinois préfèrent toujours, pour placer leurs cimetières, les endroits où la terre n'eſt pas propre à la culture, parce qu'alors ces lieux doivent naturellement reſter plus tranquilles : cependant, le plus pauvre payſan ne touche point à l'endroit où un peu de terre aſſemblée, annonce que les reſtes de quelqu'un y repoſent ; & cet humble monument eſt reſpecté juſqu'à ce que le temps & les effets graduels de l'air l'aient mis entièrement de niveau avec le ſol qui l'environne.

La campagne des environs de Tong-chou-fou eſt plane & fertile juſqu'à pluſieurs milles de diſtance : on fournit à quelques Anglais le moyen

Chine.

de s'y promener à cheval. Ils rencontrèrent pluſieurs cavaliers chinois qui, à leur approche, mettaient pied à terre par civilité : c'eſt, à la Chine, une marque de reſpect dont un homme ne s'abſtient jamais envers ſes ſupérieurs, & la coutume s'en eſt étendue dans les autres parties de l'Orient. Le gouverneur & les conſeillers de Batavia ne manquent point d'exiger un pareil honneur de toutes les perſonnes qui réſident dans la colonie. A la Cochinchine, à Java, à Sumatra, les Anglais remarquèrent en beaucoup de circonſtances que la Chine donnait le ton aux pays ſitués dans les environs des mers chinoiſes. La couleur jaune que porte l'empereur de la Chine, eſt affectée par tous les ſouverains de l'Orient de l'Aſie.

Les habitations des payſans ſont éparſes, au lieu d'être réunies en villages. Les cabanes ſont propres & commodes. On n'y voit ni clôtures, ni portes, ni aucune précaution contre les bêtes ſauvages & les voleurs. Il eſt vrai que le vol ne s'y commet que très-rarement : on ne l'y punit pourtant pas de mort, à moins qu'il ne ſoit accompagné de quelque dangereuſe violence. Les femmes des payſans chinois ſont d'un grand ſecours dans leurs familles ; non-ſeulement elles élèvent leurs en-

Chine.

ſans & ont tous les ſoins du ménage, mais elles ſont la plupart des travaux dont on peut s'occuper dans les maiſons : elles élèvent des vers-à-ſoie, elles ſont leurs étoffes, car les femmes ſont les ſeuls tiſſerands de l'empire.

Malgré toute l'utilité dont les payſannes ſont dans leur ménage, les maris s'arrogent un empire extraordinaire ſur elles, & les tiennent à une ſi grande diſtance, qu'ils ne leur permettent pas toujours s'aſſeoir à leur table, mais ſe font ſervir par elles. Les hommes avancés en âge vivent au milieu des jeunes gens de leur famille : ils modèrent, dans l'occaſion, leur impétuoſité & leur violence. L'influence de l'âge ſur la jeuneſſe eſt maintenue par les ſentimens de la nature, par l'habitude de l'obéiſſance, par les préceptes d'une morale, d'accord avec les lois du pays, & par les ſoins continuels qu'emploient les parens à cet effet.

Les vieillards qui n'ont plus la force de travailler, communiquent à ceux de leurs deſcendans qui ſont déjà dans l'âge viril, ou au moment d'y entrer, les règles qu'on leur a enſeignées dans leur jeuneſſe & la ſageſſe qu'ils doivent à l'expérience. Des ſentences d'une morale ſimple ſont écrites dans la chambre où ſe raſſemblent tous les mâles de la famille, &

Chine. il y en a toujours quelqu'un en état de les lire aux autres. Dans chaque maiſon, on voit un tableau contenant le nom de tous les ancêtres des perſonnes qui y demeurent. Les deſcendans d'une même race viſitent enſemble, à des temps marqués, les tombeaux de leurs pères; ce ſoin commun, & d'autres circonſtances, rapprochent, uniſſent les parens les plus éloignés: ils ne peuvent ſe perdre de vue, & rarement ils ceſſent de prendre un intérêt réciproque à ce qui les touche. Tout homme réduit à l'indigence a droit d'avoir recours à ſes parens; les mœurs, bien plus fortes que les lois, & une affection produite & nourrie par une intimité continuelle, aſſurent des ſecours à celui qui en a beſoin. Ces coutumes, ces mœurs expliquent clairement un fait qui malheureuſement paraît extraordinaire aux Européens, c'eſt qu'à la chine, on ne voit jamais des malheureux chercher à exciter la compaſſion ou implorer la charité des paſſans.

Après avoir fait les calculs des moyens néceſſaires au charroi des préſens & du bagage, les mandarins furent obligés de commander environ quatre-vingt-dix petites charettes, quarante brouettes, plus de deux cents chevaux, & près de trois mille hommes. Obſervons, en outre, que rien de tout cela ne devait ſervir

ſervir ni pour les mandarins eux-mêmes, ni pour les gens de leur ſuite; les plus gros, les plus peſans fardeaux étaient portés par des hommes. Chine.

L'ambaſſadeur & treize autres Anglais voyagèrent en chaiſe à porteur, qui ſont en Chine, les voitures les plus en uſage pour les gens d'un rang élevé, même lorſqu'ils font de longs voyages. D'autres Anglais étaient à cheval, ainſi que les mandarins, dont le principal ſe tenait à côté de la chaiſe de l'ambaſſadeur. Les ſoldats chinois marchaient à pied & faiſaient faire place ſur la route. Cette route forme pour Pékin, une magnifique avenue, & c'eſt par-là qu'arrivent toutes les perſonnes & les marchandiſes qui vont des provinces de l'eſt & du midi dans la capitale; elle eſt parfaitement unie. Le centre, d'environ vingt pieds de large, eſt pavé avec des tables de granit; de chaque côté eſt un chemin non pavé, aſſez large pour les voitures. La route eſt en grande partie bordée d'arbres & principalement de ſaules, d'une groſſeur conſidérable.

En ſuivant la route, quelques-uns des gardes de l'ambaſſadeur, fatigués d'être renfermés dans des voitures qui allaient très-lentement, prirent le parti de deſcendre & d'aller à pied: par ce moyen, le peuple qui s'était rendu en

Chine. foule sur la route pour voir les étrangers, eut occasion d'examiner leur figure, leur air & leur costume. Les joues rouges, les cheveux poudrés de ces gardes, & leurs habits serrés & courts, qui n'empêchaient point de distinguer leurs formes, excitèrent une attention particulière.

On fit halte, pour déjeuner, dans un village qui était sur la route. En partant de là, on était dans l'attente de découvrir cette capitale, qu'on dit être la plus grande ville du monde. Cependant, ni des édifices très-remarquables dans les environs, ni des maisons de plaisance, ne leur annonçaient que nous allions la voir incessamment. Enfin nous arrivâmes à l'entrée d'un des fauxbourgs du côté de l'est. On fut environ quinze minutes à traverser ce fauxbourg, après quoi on se trouva devant les murs de la cité de Pékin.

L'arrivée de l'ambassadeur fut annoncée par le bruit du canon. On avait préparé des rafraîchissemens en dedans de la porte de la ville, pour toutes les principales personnes de l'ambassade. Les murailles de la ville sont d'environ quarante pieds de haut, & de vingt pieds d'épaisseur à leur base ; les murs sont flanqués de tours carrées qui s'élèvent à environ soixante pas de distance l'une de l'autre ;

plusieurs hommes à cheval peuvent aller de front sur les remparts.

Chine.

L'entrée de Pékin offre un coup-d'œil bien différent de celui des villes Européennes, où les rues sont souvent si étroites, & les maisons si élevées. A Pékin, la plupart des maisons n'ont qu'un étage, & aucune n'en a plus de deux. Les rues qui les divisent ont beaucoup plus de cent pieds de large: aussi ces rues sont aérées, claires & gaies.

La rue où passa l'ambassade n'était pas pavée; on l'avait arrosée pour empêcher qu'il y eut de la poussière. Cette rue était interrompue par un mur du palais impérial, & qu'on appelle le *mur jaune*, d'après la couleur d'un petit toit de tuiles vernissées qui le couvre. Là, on aperçoit plusieurs édifices publics qu'on considère comme appartenant à l'empereur, & qui sont aussi couverts en jaune. Ces toits ne sont point interrompus par des cheminées. Les croupes & le faîte en sont symétriquement échancrés & forment un feston renversé, dont l'effet est plus agréable que celui que produiraient de longues lignes droites. En outre, ils sont ornés de figures, dont quelques-unes imitent des objets réels, & le plus grand nombre n'a de modèle que dans l'imagination.

Chine. Sur le devant de la plupart des maiſons de cette grande rue, ſont des boutiques peintes, dorées & ornées avec magnificence ; au-deſſus de quelques-unes, il y a de grandes terraſſes couvertes d'arbuſtes & de fleurs. Il y a devant les portes beaucoup de lanternes de corne, de mouſſéline, de papier, & la forme en eſt ſi variée, qu'il ſemble que les Chinois y aient employé tout le pouvoir de leur imagination.

La foule dans cette rue n'était pas peu augmentée par les principaux Mandarins, qui ne ſortent jamais qu'avec une nombreuſe ſuite. L'ambaſſade fourniſſait, dit-on, amplement matière aux contes qui captivaient en ce moment l'imagination du peuple ; il ſe preſſait pour voir paſſer ces étrangers. Les ſoldats Chinois, qui ſervaient de gardes, pour faire reculer les ſpectateurs, étaient armés de longs fouets, dont ils ſemblaient vouloir frapper les rangs les plus avancés : mais ils ne les menaçaient qu'avec une douceur analogue à leur caractère ; dans le fait, leurs fouets ne frappaient preſque jamais que la terre.

L'ambaſſade fit halte vis-à-vis de la triple porte qui eſt preſque dans le centre du côté nord du mur du palais impérial. Ce mur paroiſſait enclorre une grande quantité de terrain, qui n'était point uni comme celui qu'on

voyait en-dehors du mur. Une partie, au contraire, formait de petites montagnes preſque à pic. Les principales demeures de l'empereur ſont bâties ſur des montagnes de différentes hauteurs ; le tout a preſque l'air d'un enchantement. Sur le ſommet des plus hautes montagnes, de grands arbres environnent des pavillons, des kiosks, faits pour la retraite & le plaiſir. Chine.

De l'endroit où les Anglais eurent occaſion de jeter un coup d'œil à travers la porte de l'enceinte du palais, & d'apercevoir une partie des jardins & des bâtimens, ils virent auſſi une rue qui allait droit au nord, & aboutiſſait aux murailles de la ville; là, ils remarquèrent un vaſte édifice d'une hauteur conſidérable, lequel renferme une cloche de forme cylindrique, & d'une grandeur prodigieuſe. En frappant avec un maillet de bois ſur la partie extérieure de cette cloche, on lui fait rendre un ſon aſſez fort pour être diſtinctement entendu de toute la capitale.

Les Anglais continuèrent à marcher vers l'oueſt, on leur montra une maiſon où demeuraient quelques Ruſſes, & ce qui était plus ſingulier, ils virent une bibliothèque de manuſcrits étrangers ; l'un deſquels était, dit-on, une copie Arabe du Koran ; parmi les

Chine. ſpectateurs étaient quelques Mahométans diſtingués par des bonnets rouges. Il y avait auſſi des femmes qui, pour la plupart étaient nées en Tartarie, ou de race Tartare; quelques-unes de ces Tartares étaient bien parées, avaient des traits fort jolis & un teint relevé par les ſecours de l'art. Quelques dames Tartares étaient à cheval & montaient à califourchon comme des hommes. Après avoir paſſé devant beaucoup de temples, de magaſins & d'autres grands édifices, & avoir marché un peu plus de deux heures, depuis l'entrée du côté de l'orient, les Anglais arrivèrent à l'une des portes occidentales. Près de cette porte & en-dehors de la muraille de la ville, coule le petit ruiſſeau qui commence là à s'élargir beaucoup, fait enſuite preſque tout le tour de Pékin, & va du côté de Tong chou-fon ſe jeter dans le Péi-Ho.

En ſortant de Pékin & marchant droit au nord-oueſt, on trouve un chemin qui conduit à la ville de *Hai-tien*. Le palais d'automne eſt un peu au-delà de la ville, où il y a quelques miſſionnaires Italiens, que la cour emploie comme artiſtes. Entre la ville & le palais, était la maiſon de plaiſance où logèrent l'ambaſſadeur & ſa ſuite; les appartemens étaient beaux & commodes; il y en avait pluſieurs ornés de

payſages en minature qui paraiſſaient deſſinés correctement. Chine.

Le gouverneur du palais & l'ambaſſadeur, ſe firent réciproquement beaucoup de complimens et de politeſſes ; le premier deſira de connaître l'opinion de lord Macartney, relativement à la manière dont il fallait placer les préſens qui devaient reſter dans le palais. On décida que les principaux articles ſeraient mis de chaque côté du trône, dans une des ſalles d'audience. Cette ſalle ſpacieuſe & bien éclairée, était très-propre au déployement des préſens. Il n'y avait d'ailleurs que le trône, quelques grands vaſes d'ancienne porcelaine, avec une pendule à ſerinette, jouant douze vieux airs Anglais, & faite au commencement du dix-huitième ſiècle, ſuivant l'inſcription qu'elle portait, par Georges Clarke, à Londres.

Le trône placé dans une eſpèce de ſanctuaire, & ayant quelques marches ſur le devant & de chaque côté, n'eſt ni riche ni pompeux; il y a des deux côtés des trépieds & des encenſoirs, & devant le trône eſt une petite table, ou plutôt un autel ſur lequel on fait des offrandes de thé & de fruits, parce qu'en l'abſence même de l'empereur, on ſuppoſe que ſon eſprit eſt toujours préſent en ce lieu. Aux yeux

Chine. d'un nombre immenſe de ſes ſujets le reſte du monde eſt de très-peu de conſéquence, & ils croient que l'empire de ce prince s'étend virtuellement ſur la terre entière. D'après ces idées, il eſt rare qu'ils faſſent aucune différence entre ce que lui doivent les autres nations ou les individus étrangers, & les hommages ſans bornes qu'ils lui rendent eux-mêmes. Puiſqu'ils lui offrent des ſacrifices en ſon abſence, il n'eſt point étonnant qu'ils l'adorent préſent. Cette adoration conſiſte en neuf proſternemens ſolennels, à chacun deſquels le front doit frapper la terre. Il eſt difficile d'imaginer un ſigne extérieur d'une plus grande ſoumiſſion, d'une plus profonde humilité, & qui annonce une perſuaſion plus intime de la toute puiſſance de l'être à qui on rend un pareil hommage.

La cour de la Chine attend ces proſternemens de la part des étrangers, comme des ſujets & des vaſſaux de l'empire. Le légat qui en avait déjà fait mention à l'ambaſſadeur, commença à le preſſer de ſe ſoumettre devant lui à cet uſage, lorſqu'il approchait du trône impérial. Lord Macartney était préparé à répondre à cette demande; il connaiſſait avec quelle obſtination la cour de Chine exige des cérémonies, qui ne lui rendent peut-être les ambaſſades ſi agréables, que parce qu'elles

ſont accompagnées de marques d'humiliation de la part des puiſſances qui les lui adreſſent. C'eſt dans cet eſprit qu'on avait pris ſoin d'écrire en gros caractères chinois ſur les pavillons des yachts & des chariots de l'ambaſſade : *Ambaſſadeur portant tribut du pays d'Angleterre.* Chine.

Comme il était poſſible que la ſignification de ces caractères ne fût point expliquée à lord Macartney, il ne crut pas devoir s'en plaindre formellement, parce que d'ailleurs, ſi on lui avait refuſé une ſatisfaction à cet égard, ce qui ne pouvait manquer d'arriver, il eût été obligé de s'arrêter en chemin, & de terminer ſa miſſion d'une manière auſſi fâcheuſe que ſoudaine. Cependant, ces caractères avaient été remarqués; ils étaient répétés dans la gazette de la cour; ils devaient être inſérés dans les annales de l'empire; ils pouvaient paſſer en Europe par le moyen des Ruſſes qui réſident à Pékin & des miſſionnaires qui s'y rendent des divers pays catholiques, il importait donc que l'ambaſſadeur fût encore plus attentif à toutes ſes actions, de peur qu'on ne les repréſentât comme peu convenables pour le ſouverain qu'il avait l'honneur de repréſenter.

Sous le règne qui précéda celui de l'empereur actuel, de pareilles conſidérations empê-

chèrent l'ambaſſadeur de Ruſſie de ſe ſoumettre aux cérémonies d'uſage pour approcher le trône chinois, juſqu'à ce qu'on eut fait un pacte en forme, par lequel on convint, qu'en pareille occaſion, les Chinois rendroient les mêmes honneurs aux ſouverains Ruſſes. Chine.

Pour donner plus d'effet à ſes ſollicitations, le légat employa auſſi celles des mandarins le plus intimement liés avec l'ambaſſadeur. Ceux-ci s'acquittèrent de cette commiſſion d'une manière très-adroite & très-inſinuante. Ils commencèrent par des remarques ſur les coutumes des différentes nations, & l'avantage que trouvaient les voyageurs à ſe conformer à ces coutumes, dans quelque pays qu'ils allaſſent; parlant enſuite de la manière dont on était préſenté à l'empereur, ils citèrent le proſternement comme une cérémonie ordinaire, qu'il ſerait très-déſagréable de faire avec maladreſſe, & ils dirent, qu'en conſéquence, on avait coutume de le pratiquer quelque temps auparavant. On obſerva aux mandarins que dans les temps modernes, on regardait les actions des hommes publics, moins comme les leurs propres, que comme celles des ſouverains qu'ils repréſentaient; que d'après ce principe, un monarque ne devait point s'attendre que les ambaſſadeurs des puiſ-

ſances étrangères ſe ſoumiſſent à des cérémonies pratiquées par ſes propres ſujets, & qu'il y avait une diſtinction juſte & néceſſaire entre des actes d'hommage & de ſoumiſſion, & des marques volontaires d'eſtime & d'amitié. Chine.

Dans cette circonſtance délicate, l'ambaſſadeur réſolut d'employer tous les moyens qui étaient en ſon pouvoir pour ſatisfaire aux vœux ſuppoſés de l'empereur, ſans manquer à ſon devoir envers ſon propre ſouverain. Il ne prétendit donc point ſe diſpenſer de la cérémonie du proſternement ; mais il offrit de l'accomplir à des conditions qui, ſans la rendre moins reſpectueuſe pour la perſonne de l'empereur, en écartaient le principal inconvénient, c'eſt-à-dire, empêchaient qu'on ne pût la regarder comme un acte d'hommage & de dépendance du repréſentant d'un ſouverain étranger.

Les conditions qu'il propoſa, étaient qu'un Chinois, d'un rang égal au ſien, ferait devant un tableau où le roi d'Angleterre était peint en habit de cérémonie, les mêmes proſternemens qu'on exigeait du repréſentant de ce roi devant le trône impérial. Ces conférences donnèrent occaſion à l'ambaſſade de demander d'aller à Pékin, parce qu'on ferait plus commodément dans cette capitale les préparatifs

Chine.

néceſſaires pour le voyage de Zhé-hol. Le légat réſiſta à cette demande; mais le gouverneur du palais de *Yuen-Min-Yuen*, qui était d'un rang ſupérieur à celui du légat & avait plus de pouvoir que lui, ſe mêla de cette affaire, & auſſitôt l'ambaſſade fut conduite à Pékin.

Il était important que les propoſitions de l'ambaſſadeur fuſſent données par écrit. Il les fit traduire exactement en chinois, & les rédigea en forme de mémoire qui était adreſſé au colao, premier miniſtre de l'empereur. Ce mémoire fut remis au légat, qui promit de le faire parvenir immédiatement à la cour; il ſembla en même temps en approuver le contenu : les principaux Chinois à qui il fut communiqué ne doutèrent nullement que l'empereur n'acquieſçât à la demande de l'ambaſſadeur.

Dans cette perſuaſion, on ſe prépara immédiatement à ſe rendre en préſence de l'empereur. Ceux des préſens qui devaient être conduits en Tartarie furent, ainſi que le bagage de l'ambaſſade, portés de *Houng-Ya-Vuen* à Pékin.

Cette ville n'eſt pas auſſi grande, proportionnément au reſte de la Chine, que l'eſt Londres relativement à l'Angleterre. La principale partie de Pékin s'appelle la *Cité Tartare*,

parce qu'elle a été rebâtie au troiſième ſiècle, ſous la première dynaſtie Tartare. Elle forme un parallélograme dont les quatre murs ſont face aux quatre points cardinaux. Ces murs renferment une aire d'environ quatorze milles carrés, dans le centre de laquelle est le palais impérial, qui occupe en dedans du mur jaune au moins un mille en carré : le tout enſemble n'a qu'environ un tiers de plus que Londres, dans toute ſon étendue. Mais indépendamment du vaſte territoire qu'a acquis la Chine depuis la grande muraille juſques dans le voiſinage de la mer Caſpienne, ſes quinze anciennes provinces ſont à la Grande Bretagne à-peu-près comme de quinze à un. Chine.

Une autre partie de Pékin, attenante au mur de la Cité Tartare, eſt diſtinguée ſous le nom de *Cité Chinoiſe*. Là, logent pour la plupart, les habitans des provinces que leurs affaires conduiſent dans la capitale. Ses murailles, qui tombent preſqu'en ruine, renferment un vaſte eſpace d'enviton neuf milles carrés. Cependant il n'y a que peu de ce terrain occupé par des maiſons qui ſont peu élégantes, irrégulières & remplies de monde. Le reſte du terrain n'eſt point bâti, & il y en a une partie en culture : c'eſt là que l'empereur ſe rend tous les printemps, & conformément à l'ancien

Chine.

uſage, il prend en main la charrue & la dirige à travers un petit champ pour honorer la profeſſion du laboureur. Tandis que ce monarque eſt occupé à ce travail, qui dure environ une heure, un groupe de payſans l'accompagne, en chantant des hymnes en l'honneur de l'agriculture. Enſuite les princes de la cour & les grands officiers de l'état, prennent la charrue à ſon exemple, & tracent en ſa préſence pluſieurs ſillons. Ils ſont tous, ainſi que l'empereur, vêtus d'une manière analogue aux travaux du jour; le produit du champ labouré par leurs mains eſt recueilli ſoigneuſement, & ſuivant l'annonce qu'on en fait ſolennellement, il ſurpaſſe en qualité & en quantité ce qui a rendu dans la même année, tout autre terrain d'une égale étendue.

La célébration de cette fête qu'on peut appeler avec raiſon une *fête exemplaire*, eſt publiée dans les villages de l'empire les plus éloignés; elle eſt deſtinée à cauſer de la ſatisfaction au plus humble payſan, quand il ſe rappelle que ſa profeſſion a été adoptée & annoblie par ſon ſouverain, qui ſe trouve en effet incorporé dans la plus utile & la plus nombreuſe claſſe de ſes ſujets, & ſemble avoir dès-lors un intérêt commun avec eux.

C'eſt auſſi dans l'enceinte de la Cité Chinoiſe

qu'on a élevé le *Tien-tan*, c'eſt-à-dire, *l'éminence du ciel*. Le ſimple caractère *tien*, ou ciel, eſt tracé ſur le principal édifice de cette éminence. La forme de l'édifice eſt ronde, par alluſion à la voûte des cieux, qui paraît telle à nos regards. Ainſi le ti-tan, ou *temple de la terre* eſt carré, parce que les anciens Chinois croyaient que la terre était un carré parfait. Chine.

Dans le ſolſtice d'été, lorſque la chaleur du ſoleil eſt à ſon plus haut degré, l'empereur ſe rend en pompe ſur le *tien-tan*, pour y reconnaître le pouvoir de l'aſtre qui éclaire le monde, & le remercier de ſa bénigne influence. Dans le ſolſtice d'hiver, des cérémonies à peu près pareilles ſont accompliés dans le temple de la terre. Il n'y a rien de perſonnifié dans l'un ni dans l'autre temple; l'adoration ſolennelle du ciel & de la terre n'a lieu que de la part de l'empereur ſeul, & c'eſt pour ſa commodité qu'elle ſe fait à Pékin, où ce prince paraît dans pluſieurs autres grandes cérémonies, inventées par le double intérêt de la politique & de la religion. Ce ſont preſque les ſeuls ſpectacles publics qu'il y ait dans cette ville.

Pékin eſt ſeulement le ſiége du gouvernement de l'empire; il n'y a point de port; il n'eſt point le rendez-vous du commerce; il n'y a point de manufactures: il ne s'y raſſemble pas

Chine. de diète repréſentative avec un grand nombre de députés, pour aider, examiner ou réprimer les meſures du gouvernement; ce n'eſt pas non plus un lieu de plaiſir ou de diſſipation.

A la Chine, il y a moins d'inégalité dans les fortunes que dans les conditions des hommes. En outre, les richeſſes y donnent fort peu d'importance & point de pouvoir; il n'y a point de ces dignités héréditaires qui peuvent donner de la conſidération & de la prépondérance. On ne peut monter l'échelle de l'ambition, que par des études longues & pénibles, & en excellant dans les lettres, qui ſeules rendent capables de remplir les emplois publics.

A la Chine, il n'y a proprement que trois claſſes d'hommes. Les lettrés, parmi leſquels on choiſit les mandarins; les agriculteurs & les artiſans, dans le nombre deſquels on comprend les marchands. Ce n'eſt qu'à Pékin qu'on confère les derniers degrés dans les lettres à ceux qui, dans un examen public, montrent qu'ils ont acquis beaucoup de lumières ſur les ſciences de la morale & du gouvernement. L'empereur diſtribue parmi ces gradués, tous les emplois civils de l'état; ces examens ſe font avec une grande ſolennité.

Il

Il y a un tribunal chargé d'examiner les talens & les qualités que les mandarins développent dans leurs emplois, de proposer le déplacement de ceux qui manquent de capacité ou de justice ; un autre a pour objet la conservation des mœurs & de la morale de l'empire. Les Européens l'appellent le tribunal des cérémonies parce qu'il les règle, en établissant pour maxime, que les formes extérieures contribuent beaucoup à empêcher qu'on ne s'écarte des règles de la morale. Le plus difficile, le plus sévère des tribunaux est celui des censeurs ; il examine l'effet des lois subsistantes, ainsi que la conduite des autres tribunaux des princes, des grands officiers de l'État, & de l'empereur lui-même. Chine.

Dans le siècle dernier, le jésuite Grimaldi prétendait que la population de Pékin s'élevait à seize millions d'ames. Un autre missionnaire a beaucoup réduit cette estimation, & porté celle de la Cité Tartare à un million un quart seulement : d'après les meilleurs renseignemens fournis à l'ambassade, toute la ville contient environ trois millions d'habitans. Les maisons basses de Pékin semblent ne pouvoir pas suffire à une pareille population : mais il faut peu de place pour une famille chinoise. Elle n'a jamais d'appartement

Chine. ſuperflu. Dans une maiſon chinoiſe on trouve ſouvent une famille de trois générations, avec toutes les femmes & les enfans. Une petite chambre ſuffit pour les individus de chaque branche de la famille, qui couchent dans différens lits, ſéparés ſeulement par des nattes pendues au plafond; il n'y a qu'une chambre à manger commune.

Cette coutume de réunir les différentes branches d'une même famille ſous le même toit à les plus importans effets. L'autorité & l'exemple des vieillards, rendent la jeuneſſe plus modeſte & plus réglée dans ſa conduite. La multitude d'habitans que renferme Pékin, n'empêche pas qu'ils ne jouiſſent d'une bonne ſanté. Les Chinois vivent beaucoup en plein air; un très-grand ordre eſt maintenu parmi les nombreux habitans de cette capitale. Il eſt rare qu'on y ait des crimes à juger: ce n'eſt que dans les fauxbourgs, que ſont tolérées & enregiſtrées les filles publiques, encore y ſont-elles en petit nombre.

Les Chinois qui ſont dans l'aiſance ſe marient de très-bonne heure, & auſſitôt qu'ils ont le moindre eſpoir de pouvoir faire ſubſiſter les enfans qu'ils auront: cependant cet eſpoir n'eſt pas toujours réaliſé, & les enfans nés, ſans qu'on ait le moyen de les entretenir, ſont quel-

quefois abandonnés par les malheureux auteurs de leurs jours. La ſuperſtition eſt venue à l'appui de cet acte de barbarie, & en a fait un ſacrifice à l'eſprit de la rivière la plus voiſine. Le malheureux enfant eſt jeté dans cette rivière avec une cale baſe attachée au cou, afin qu'il ne ſe noye pas immédiatement. On choiſit le plus ſouvent des enfans femelles pour ce cruel ſacrifice, parce qu'on regarde leur perte comme un moindre mal. Les enfans ſont expoſés immédiatement après leur naiſſance, & avant que leur figure paraiſſe aſſez animée, & que leurs traits ſoient aſſez formés, pour captiver les affections qui naiſſent dans le ſein paternel. Cependant on a toujours un faible eſpoir que ces enfans pourront être dérobés à une mort prématurée, par les perſonnes que le gouvernement entretient pour recueillir ces innocentes victimes, afin de pourvoir à la ſubſiſtance de celles qu'on trouve encore vivantes & enterrer celles qui ont déjà expiré. Chine.

Les miſſionnaires partagent avec zèle un ſoin ſi rempli d'humanité. C'eſt un ſpectacle ſingulier que de voir des hommes animés par des motifs différens de ceux de la plupart des actions humaines, quittant pour jamais leur patrie, leurs amis & ſe conſacrant pour le reſte de leurs jours, au ſoin de travailler à

Chine.

changer le dogme d'un peuple qu'ils n'avaient jamais vu ; en pourſuivant leur deſſein, ils courent d'abord toutes ſortes de riſques, ils ſouffrent toute eſpèce de perſécution, & renoncent à tous les agrémens de la vie ; mais à force d'adreſſe, de talent, de perſévérance, d'humilité, d'application à des études étrangères à leur première éducation, & en cultivant des arts entièrement nouveaux pour eux, ils parviennent à ſe faire connaître & protéger ; ils triomphent du malheur d'être étrangers dans un pays où la plupart des étrangers ſont proſcrits, & où c'eſt un crime d'avoir abandonné le tombeau de ſes pères ; ils obtiennent enfin des établiſſemens néceſſaires à la propagation de leur foi, ſans employer leur influence à ſe procurer aucun avantage perſonnel. Les miſſionnaires de différentes nations ont eu la permiſſion de bâtir à Pékin quatre couvens, avec des égliſes qui y ſont jointes. Il y en a même quelqu'un dans les limites du palais impérial.

Lorſque l'ambaſſadeur fut à Pékin, la plupart des miſſionnaires lui rendirent viſite ; Lord Macartney en recevait chaque jour des mandarins de premier rang ; beaucoup de perſonnes ſe rendirent au palais où étaient les préſens qu'on y avait dépoſés pour l'empereur ; au nombre des ſpectateurs, étaient trois petits-fils de

l'empereur, qui admirèrent avec franchiſe, ce qu'ils voyaient. Quelques-uns des mandarins ſemblaient, au contraire, craindre de ſe livrer à des tranſports du même genre, & affectaient de conſidérer ces objets nouveaux, comme des objets d'un mérite ordinaire. Chine.

Pendant le ſéjour que l'ambaſſade fit à Pékin, quelques Anglais eurent ſouvent occaſion d'aller au palais impérial, ſitué dans la campagne, & retournant chaque fois par un chemin différent, ils purent facilement voir la plus grande partie de la capitale; l'ambaſſadeur ſe promena auſſi dans une voiture anglaiſe, attelée de quatre chevaux tartares, d'une belle taille. C'était un ſpectacle nouveau pour les Chinois, accoutumés à leurs voitures baſſes, groſſièrement faites & ne valant guère mieux que les mauvaiſes charettes d'Europe. Quand on eût déballé & monté le ſuperbe carroſſe deſtiné à être offert à l'empereur, il fut extrêmement admiré; mais il fallut donner des ordres pour en faire ôter le ſiège; car les mandarins voyant que ce ſiège ſi élevé était deſtiné pour celui qui devait mener les chevaux, témoignèrent le plus grand étonnement de ce qu'on propoſait de faire aſſeoir un homme au deſſus de l'empereur, tant la délicateſſe de ce peuple eſt difficile pour

Chine.

tout ce qui a rapport à la perſonne de ſon ſublime ſouverain.

Dans la ſoirée qui précéda le départ de l'ambaſſade pour *Zhé-hol*, un mandarin du premier rang ſe rendit chez Lord Macartney avec un meſſage très-gracieux, de la part de l'empereur. Ce prince ayant ſu que la ſanté de l'ambaſſadeur avait été altérée, en demandait des nouvelles, & recommandait à ce miniſtre de faire le voyage de la Tartarie à petites journées, comme il le faiſait lui-même; il ajoutait que l'ambaſſadeur & ſa ſuite ſeraient logés dans les palais qu'on a conſtruit ſur la route, pour ſervir de ſtations à ſa majeſté impériale lorſqu'elle ſe rend à *Zhé-hol*.

CHAPITRE III.

Voyage aux frontières ſeptentrionales de la Chine. --- Vue de la grande muraille. --- De ſa ſtructure. --- De ſes dimenſions. --- L'ambaſſade anglaiſe arrive auprès de l'empereur de la Chine, en Tartarie, dans le palais où ce Prince fait ſa reſidence pendant l'été.

Chine.

L'AMBASSADEUR, accompagné par le même nombre de Chinois qu'il avait eu juſqu'alors, & par la plus grande partie des européens attachés à l'ambaſſade, partit de Pékin le 2 ſeptembre 1793.

La plaine où cette capitale eſt ſituée, s'étend très-loin au nord & à l'eſt; ſur la gauche, c'eſt à-dire, à l'oueſt, les montagnes ne ſont qu'à peu de diſtance; des rangs de ſaules à l'écorce inégale, d'une groſſeur prodigieuſe, ombragent le chemin qui traverſe la plaine; c'eſt l'arbre qui ſemble le plus propre au ſol.

Dans cette partie du chemin, l'ambaſſadeur voyagea dans ſa voiture européenne; c'était ſans doute la première fois qu'une chaiſe de poſte anglaiſe roulait ſur la route de Tartarie.

Chine.

L'ambaſſadeur prit, de temps en temps, avec lui quelqu'un des mandarins ; d'abord ils eurent peur que la voiture qui était ſuſpendue très-haut, & qui leur ſemblait chanceler, ne ſe renverſât ; mais quand ils furent certains qu'elle était ſolide, ils parurent enchantés de ſon aiſance, de ſa légèreté, de ſa rapidité, ils admiraient l'élaſticité des reſſorts & les diverſes inventions pour lever & pour baiſſer les glaces, ainſi que pour accroître ou diminuer à volonté le jour que procurent les jalouſies.

Le premier jour de leur marche, les Anglais traverſèrent, le matin, une rivière étroite, mais aſſez profonde pour porter de petits bateaux ; il y en avait même une quantité conſidérable chargés de marchandiſes, qui venaient des confins de la Tartarie ; d'autres marchandiſes tirées du même pays, ſont tranſportées ſur le dos des dromadaires, ou chameaux à double boſſe, animaux qui ſont plus gros, plus forts, plus rapides que les chameaux ordinaires ; ils ſont auſſi beaucoup plus velus que ces derniers, & conſéquemment plus propres aux climats froids. On les charge ſouvent avec des pelleteries, la plus riche des productions de la Tartarie. Les moutons que les Anglais virent paître dans ces plaines étaient de l'eſpèce dont la queue très-courte,

mais très-groſſe, pèſe pluſieurs livres, & eſt ſingulièrement priſée par les gourmands de la Chine. Chine.

A environ vingt milles de Pékin, le pays qui s'étend vers la Tartarie, commence à s'élever à meſure qu'on monte, le ſol change & devient plus ſablonneux; à quelques milles plus loin les voyageurs firent halte pour le reſte de la journée dans un de ces palais bâtis pour la commodité de l'empereur & dont nous avons déjà parlé.

Au-delà du palais, les montagnes ſe rapprochent & forment un paſſage d'environ un mille de largeur; au-delà du paſſage, eſt une plaine très-étendue, où l'on voit pluſieurs villages, deux villes du ſecond ordre, entourées de mur, & un palais impérial; la plupart des montagnes auprès deſquelles paſſèrent les Anglais dans le ſecond jour de leur route avaient quelque choſe de ſingulier dans leur forme & dans leur poſition; elles avaient chacune leur propre baſe, & s'élevaient ſimplement du ſein de la plaine, dans laquelle elles étaient ſemées ſans ordre.

Les terrains les moins élevés de ces contrées, ſont en très-grande partie, plantés en tabac; les Chinois le fument dans des tubes de bambou, & la coutume de fumer eſt peut-être

Chine.

plus générale parmi eux, que dans tout autre pays, car elle s'étend aux perſonnes des deux ſexes, même à celles d'un âge tendre; des filles de dix ans, & même plus jeunes, que la curioſité faiſait ſortir des maiſons pour voir paſſer les voyageurs, avaient toujours une longue pipe à la bouche.

Le troiſième jour de leur voyage, les Anglais crurent s'apercevoir que la population diminuait un peu. Les chemins devinrent ſi roides & ſi raboteux en quelques endroits, que Lord Macartney fut obligé de deſcendre de ſa voiture, & de la faire traîner à vide: pendant ce temps il ſe faiſait porter en palanquin. Le coup-d'œil qu'offrait ce pays était très-agréable & très-romantique, des chèvres & des chevaux ſauvages paiſſaient & bondiſſaient ſur les montagnes, & des hommes eſcaladaient des précipices pour trouver quelques endroits propres à la culture.

A meſure qu'ils avançaient vers la Tartarie, les voyageurs remarquaient que les villes & les villages qu'ils rencontraient ſur la route, contenaient preſque autant de Tartares que de Chinois; & la différence entre les mœurs & les traits caractériſtiques de ces deux nations était moins frappante. Les Tartares ſont en général plus robuſtes que les Chinois, mais ils

ont moins d'expreſſion dans la phyſionomie & moins de civilité dans les manières ; leurs femmes ſont faciles à diſtinguer des autres, parce qu'elles ont le pied d'une grandeur naturelle. Chine.

Les mœurs des Tartares, moins régulières que celles des Chinois, étaient cauſe que les voyageurs rencontraient de temps en temps ſur la route, des mendians, comme on en voit ſur celles de l'Europe. Dans la matinée du quatrème jour de leur marche, les Anglais aperçurent au loin une ligne proéminente, ou plutôt une marque étroite & inégale ; la continuité de cette ligne, ſur le ſommet des montagnes de la Tartarie, ſuffiſait pour captiver l'attention des voyageurs ; & ils diſtinguèrent en peu de temps, la forme d'une muraille avec des créneaux, dans des endroits où l'on ne s'attend pas ordinairement à trouver de pareils ouvrages, & où l'on ne croit pas même qu'il ſoit poſſible de les conſtruire.

Tout ce que l'œil peut embraſſer à la fois, de cette muraille fortifiée, prolongée ſur la chaine des montagnes, & ſur les ſommets les plus élevés, deſcendant dans les plus profondes vallées, traverſant les rivières par des arches qui les ſoutiennent, doublée, triplée en pluſieurs endroits, pour rendre les paſſages plus difficiles, & ayant des tours ou de forts

Chine.

baſtions, à peu près de cent pas en cent pas ; tout cela, dis-je, préſente à l'âme l'idée d'une entrepriſe d'une grandeur étonnante.

Les Anglais conçurent aiſément, d'après ce qu'ils ſentaient, que quelques conſidérables qu'elles ſoient, les dimenſions de cette barrière deſtinée à arrêter les Tartares, n'étaient pas la ſeule choſe dont eût été frappée la vue des voyageurs qui l'avaient contemplée avant eux, ce qui cauſe de la ſurpriſe & de l'admiration, c'eſt l'extrême difficulté de concevoir comment on a pu porter des matériaux, & bâtir des murs dans des endroits qui ſemblent inacceſſibles. L'une des montagnes les plus élevées, ſur leſquelles ſe prolonge la grande muraille, a, d'après une meſure exacte, cinq mille deux cent vingt-cinq pieds de haut.

Cette fortification, car le ſimple nom de muraille ne donne pas une juſte idée de ſa ſtructure ; cette fortification a, dit-on, quinze cents milles de long ; mais à la vérité, elle n'eſt pas également parfaite. Cette étendue de quinze cents milles, était autrefois celle des frontières qui ſéparaient les Chinois civiliſés & diverſes tribus de Tartares vagabonds. Ce n'eſt point de ces ſortes de barrières que peut dépendre aujourd'hui le ſort des nations qui ſe font la guerre. La force des armées triom-

phe de toutes ſortes d'obſtacles. Il n'y a plus de fortifications imprenables ; mais elles peuvent ralentir les progrès de l'ennemi, elles empêchent un pays d'être ſurpris en temps de guerre par une invaſion ſoudaine ; ainſi tout braves & belliqueux qu'ils étaient, les Romains élevèrent dans la grande Bretagne, pluſieurs de ces barrières contre les Pictes ſauvages. Ce fut la raiſon qui en fit jadis élever en Égypte, en Syrie, en Médie. Une muraille fut conſtruite par un des ſucceſſeurs d'Alexandre, à l'orient de la mer Caſpienne, & l'autre dans le pays de Tamerlan ; toutes deux étaient deſtinées comme celle des Chinois, à arrêter les hordes errantes des Tartares. Le ſouvenir de ces travaux les place encore au rang des plus grands monumens des entrepriſes humaines. Cependant tous ces murs enſemble n'égalent pas la ſeule muraille de la Chine ; elle les ſurpaſſe également de beaucoup par la ſolidité & par la durée. A la vérité, pluſieurs des moindres ouvrages en dedans de ce grand rempart, cèdent aux efforts du temps, & commencent à tomber en ruines ; d'autres ont été réparés ; mais la muraille principale paroît, preſque par-tout, avoir été bâtie avec tant de ſoin & d'habilité, que ſans qu'on ait jamais eu beſoin d'y toucher, elle

Chine.

Chine.

ſe conſerve entière, depuis environ deux mille ans, & elle paraît encore auſſi peu ſuſceptible de dégradation, que les boulevards de rochers que la nature à élevés elle-même entre la Chine & la Tartarie.

Indépendamment des moyens de défenſe que la grande muraille fourniſſait en temps de guerre, elle était conſidérée par les Chinois, même en temps de paix, comme un grand avantage, parce que leurs mœurs réglées & leur vie ſédentaire s'accordent peu avec les inclinations inquiètes & vagabondes de leurs voiſins ſeptentrionaux, & la grande muraille les empêchait d'avoir aucune communication avec eux. Elle n'a pas même été ſans utilité pour écarter des fertiles provinces de la Chine les bêtes féroces qui abondent dans les déſerts de la Tartarie, non plus que pour fixer les limites des deux pays, & empêcher les malfaiteurs de s'échapper de la Chine & les mécontens d'émigrer.

La grande muraille de la Chine eſt devenue d'une bien moindre importance depuis que les territoires qu'elle ſépare ſont également ſoumis au même prince. Les Chinois, dont la curioſité ceſſe quand elle n'eſt pas excitée par des objets nouveaux, regardent la grande muraille avec une profonde indifférence, & la plupart des

mandarins qui accompagnaient l'ambaſſade ſemblaient n'y pas faire la moindre attention; mais un ſi vaſte monument de l'induſtrie humaine n'a pas manqué d'être remarqué par tous les étrangers qui l'ont vu en entrant en Chine. Chine.

La conſtruction de la grande muraille prouve non-ſeulement le courage & les vues étendues du gouvernement qui pouvait ſe livrer à une ſi vaſte entrepriſe, mais l'état avancé de la ſociété qui fourniſſait des reſſources pour un tel ouvrage, & en réglait les progrès; enfin, elle prouve auſſi la vigueur, la perſévérance avec leſquelles cet ouvrage fut portée à ſa perfection.

La grande muraille continue encore à ſervir de ligne de démarcation entre les Chinois & les Tartares. Quoique depuis que ces deux nations ſont réunies ſous une domination abſolue, la ſeule parole du monarque ſuffiſe pour faire obéir tous ſes ſujets indiſtinctement, chacune d'elles n'en connaiſſant pas moins des idées de prétentions & de juridiction locales.

A ſon entrée en Tartarie, l'ambaſſadeur reçut la viſite d'un mandarin militaire, de race tartare : il était attaché au palais. Quoique *Van-ta-zhin* eut le même rang que lui, à peine oſait-il haſarder de s'aſſeoir en ſa préſence; tant eſt grand le reſpect qu'affectent les

Chinois pour les Tartares de la cour. Le dernier des Tartares prend un air d'importance lorſqu'il eſt ſur ſa terre natale. L'un d'eux, qui était à la ſuite des mandarins chinois, devait être puni par leur ordre pour quelques fautes qu'il avait commiſes; mais il réſiſta avec audace, prétendant qu'aucun Chinois n'avait droit d'exercer de l'autorité ſur lui lorſqu'il était en dehors de la grande muraille.

Chine.

A meſure que les voyageurs avançaient dans la Tartarie, ils trouvaient la température plus froide, les chemins plus raboteux, les montagnes moins richement parées; les villages diſperſés dans les vallées, offrirent à la vue des Anglais pluſieurs perſonnes attaquées d'une maladie ſemblable à celle qu'on remarque fréquemment dans les Alpes, & qui y eſt connue ſous le nom de *goître*, ou de cou enflé. L'eſprit de beaucoup de perſonnes qui en ſont attaquées eſt très-affaibli; quelques-unes ſont réduites à un état d'imbécillité abſolue. Ces idiots ſont généralement gais, & mènent une vie animale, totalement exempte de penſées & de réflexion; leur perſonne eſt conſidérée comme ſacrée, & leurs familles les entretiennent avec un ſoin particulier.

Les Anglais ne rencontrèrent dans cette route aucune production volcanique; durant le ſeptième

zième jour & dernier jour de leur voyage, la chaîne des montagnes était presque parallèle au chemin. Cette chaîne représentait des lignes horizontales, consistant en rochers de granit, qui différaient beaucoup les uns des autres par leur grandeur, & étaient arrangés comme des vertèbres d'un quadrupède. Le haut de ces rochers était légèrement tapissé de gazon; mais leurs flancs restoient entièrement dépouillés, parce que la terre qui les couvrait jadis avait été entraînée beaucoup plus bas. L'élévation de la Tartarie est telle, que dans quelques endroits elle a quinze mille pieds au-dessus de la mer Jaune: on sait que cette élévation accroît considérablement le froid de l'atmosphère. Au milieu de ces terrains élevés, les montagnes s'écartant l'une de l'autre, découvrirent aux voyageurs la vallée de Zhé-hol, où l'empereur de la Chine a un palais & un jardin de plaisance qu'il habite l'été, de préférence à sa capitale: le palais se nomme *le séjour de l'agréable fraîcheur*, & le jardin, *le jardin des arbres innombrables*. Chine.

L'ambassadeur & sa suite s'avancèrent vers Zhé-hol, dans une ordre convenable. L'ambassade fut reçue avec des honneurs militaires & au milieu d'une foule de spectateurs, dont les uns étaient à cheval, les autres à pied; plusieurs

Chine. de ces derniers étaient entièrement vêtus de jaune & coiffés de chapeaux ronds de la même couleur; quelques enfans avaient auſſi ce coſtume. Tous ces gens-là étaient des lamas inférieurs, ou moines & novices dépendans des temples de la ſecte de Fo à laquelle l'empereur était attaché.

L'édifice, ou plutôt les édifices deſtinés à loger l'ambaſſade, étaient ſitués près de l'extrémité ſeptentrionale de la ville de Zhé-hol. Ils étaient ſur la pente douce d'une montagne; le tout était ſuffiſamment ſpacieux & commode: on y pouvait comtempler à-la-fois, les montagne de la Tartarie, la ville de Zhé-hol, & une partie du parc de l'empereur. La ville de Zhé-hol ne renferme que des maiſons de mandarins & beaucoup de miſérables chaumières remplies de monde; tout à côté le palais impérial, les temples, les jardins annoncent la grandeur: là, entre la magnificence & la miſère, on ne connaît point de milieu.

Bientôt après que l'ambaſſadeur fut arrivé, deux des premiers mandarins ſe rendirent à ſon logement pour le complimenter de la part de l'empereur. Un autre mandarin le complimenta de la part du grand colao, ou premier miniſtre, *Ho-Choung-Taung*. Celui-ci était perſuadé qu'il fallait que l'ambaſſadeur ſe ſou-

mît à rendre à l'empereur de la Chine l'hommage des vaſſaux, ſans que le gouvernement chinois reconnût l'indépendance du roi d'Angleterre; & l'on s'attendit que, lorſqu'une fois l'ambaſſadeur ſerait en préſence de ſa majeſté impériale, il ferait, ſans aucune condition, les proſternemens d'uſage. L'ambaſſadeur déſira vivement d'avoir une déciſion ſur l'affaire du cérémonial, avant d'être obligé de paraître dans le palais impérial; le colao, de ſon côté, voulait l'y voir ſans délai, afin d'apprendre de lui le contenu de la lettre du roi d'Angleterre à l'empereur. Le viſir de la Chine, qui jouiſſait preſque excluſivement de la confiance de l'empereur, était un Tartare d'une naiſſance obſcure, & tiré, par haſard, d'un emploi ſubalterne, depuis environ vingt ans. Il était de garde à l'une des portes du palais lorſque l'empereur paſſa & fut frappé de ſa bonne mine. Ce prince, trouvant enſuite qu'il avait reçu de l'éducation & poſſédait beaucoup de talens, l'éleva rapidement aux dignités. On peut dire qu'après l'empereur, il était l'homme le plus puiſſant de l'empire. Chine.

Quelque jours après le légat & deux autres mandarins ſe rendirent chez l'ambaſſadeur, & le preſsèrent de la part du colao de renoncer à ſes prétentions. En diſcutant cette affaire, ils

Chine. représentèrent le proſternement comme une cérémonie extérieure & inſignifiante ; ils haſardèrent même de faire entendre à l'ambaſſadeur qu'un refus abſolu de ſa part pourrait bien n'être pas ſans inconvénient pour lui. Mais cette menace indirecte lui fournit occaſion de montrer que le ſentiment de ſon devoir envers ſon roi l'emporterait de beaucoup ſur la crainte d'aucun danger. Cette réſiſtance força les mandarins à lui demander juſqu'à quel point il penſait que ſon devoir lui permettait de témoigner ſon reſpect à ſa majeſté impériale, ſans ſe ſoumettre au proſternement des tributaires. L'ambaſſadeur répondit qu'il pliait un genou quand il paraiſſait en préſence de ſon ſouverain, & qu'il conſentait volontiers à témoigner de la même manière ſon reſpect pour l'empereur de la Chine.

Les mandarins parurent extrêmement contens de cette réponſe, & dirent qu'ils rapporteraient bientôt la réſolution de la cour pour s'accorder ſur la cérémonie. Beaucoup de gens qui ne voyaient dans l'ambaſſade que quelques étrangers iſolés, entièrement à la merci de la cour où ils étaient venus, ne pouvaient pas concevoir comment ils oſaient propoſer des conditions à cette cour, ou héſiter d'obéir à ſes volontés.

Tandis que la déciſion ſur le cérémonial était en ſuſpens, divers Anglais firent un petite excurſion aux environs de Zhé-hol; ils furent bientôt ſur les hauteurs, d'où ils eurent occaſion de contempler la vallée de Zhé-hol, qui ſuit les ſinuoſités des montagnes & eſt très-fertile, mais non pas cultivée avec autant d'art & de ſoin que les campagnes renfermées dans les anciennes limites de la Chine. Le bois de haute-futaie eſt rare dans tout ce pays; l'imprévoyance des premières générations qui n'ont point planté de jeunes arbres à meſure qu'elles coupaient les vieux, eſt cruellement ſentie par leurs deſcendans. En s'en retournant, les voyageurs aperçurent au-delà de la ville de Zhé-hol une chaîne de hautes montagnes & une éminence ſur laquelle était une pyramide de terre ou de pierre. Quelques-uns d'entre eux eurent envie d'aller l'examiner; mais les mandarins leur obſervèrent gravement qu'il y aurait de l'inconvénient à le faire, parce que l'éminence ſur laquelle était la pyramide dominait la partie du jardin impérial conſacrée aux femmes du palais, & qu'on pourrait les voir ſe promener. Chine.

Toute l'ambaſſade était alors occupée à ſe préparer à être préſentée à l'empereur. On avait annoncé à l'ambaſſadeur que ſa majeſté

impériale ſe contenterait de la forme reſpectueuſe avec laquelle les Anglais avaient coutume d'aborder leur ſouverain. Cette détermination délivra l'ambaſſadeur de beaucoup d'inquiétude, & l'on choiſit le 14 ſeptembre pour la réception particulière de l'ambaſſade.

Chine.

Lord Macartney fit auſſi une viſite particulière au colao, qui l'accueillit avec aiſance & affabilité, & lui rendit tous les honneurs dus à ſon rang, ſans qu'il fut plus queſtion des conteſtations qui avaient eu lieu. L'entrevue ſe termina comme elle avait commencé, avec beaucoup d'apparence de cordialité & de ſatisfaction des deux côtés. Bientôt après l'ambaſſadeur reçut des meſſages de civilité & des préſens de fruits & de confitures de la part de l'empereur & du colao.

Les manières d'*Ho-Choung-Taung* étaient auſſi engageantes que ſon eſprit était pénétrant & éclairé. Il ſemblait poſſéder les qualités d'un homme d'état conſommé; il avait été appelé aux emplois & revêtu de l'autorité par la ſeule faveur du ſouverain, comme cela arrive dans la plupart des monarchies; mais il s'y maintenait par l'approbation de ces perſonnes qui, par leur rang & leur élévation, ont preſque toujours de l'influence dans les gouvernemens abſolus.

L'ambaſſadeur & toutes les principales perſonnes de l'ambaſſade ſe rendirent dans le jardin du palais de Zhé-hol avant qu'il fît jour, ainſi qu'on les y avait engagés. Dans le milieu du jardin était une tente ſpacieuſe & magnifique, ſoutenue par des colonnes dorées, ou peintes & verniſſées. La tente contenait un trône ſans vain éclat & ſans embelliſſemens recherchés. Pluſieurs petites tentes rondes étaient en face de la grande, l'une deſquelles devait ſervir à l'ambaſſade pour attendre l'arrivée de l'empereur; quelques tentes étaient auſſi deſtinées aux enfans mâles de la famille impériale & aux principaux officiers de l'état. Chine.

Les princes tributaires, ceux de la famille impériale, & les grands mandarins de la cour formaient un groupe très conſidérable devant la grande tente; & chacun était décoré des marques diſtinctives du rang que lui avait accordé l'empereur. Les princes étaient décorés du bouton rouge tranſparent, marque du premier des neuf ordres; quelques-uns étaient décorés de plumes de paon placées dans un tuyau d'agate, & pendantes à leur bonnet. Cette dignité a trois degrés, diſtingués par le nombre de plumes; celui à qui la faveur impériale accorde trois plumes, ſe regarde comme trois fois grand & trois fois heureux. Suivant

Chine. l'étiquette, la manière de prouver son respect à l'empereur, est de l'attendre long-temps; quelques courtisans passèrent pour cela une partie de la nuit dans le jardin; l'empereur devait y paraître un peu après l'aube. Une heure d'audience, si différente de celle des nations qui, passant par les divers degrés de civilisation, sont parvenues à celui du luxe & de l'insolence, rappelle l'usage journalier de ce peuple, qui part pour la chasse aussitôt que les premiers rayons du soleil lui permettent de distinguer & de poursuivre les animaux auxquels il fait la guerre.

Avant l'arrivée de l'empereur, la tente de l'ambassadeur fut remplie par une foule de personnes qui le félicitaient, & qu'attirait la curiosité ou le désir de faire des politesses à ce monarque. Peu après qu'il fut jour, le bruit de plusieurs instrumens & des voix connues d'hommes éloignés, annoncèrent l'approche de l'empereur. Bientôt il parut venant de derrière une haute montagne bordée d'arbres, comme s'il sortait d'un bois sacré, & précédé par un nombre d'hommes qui célébraient à haute voix ses vertus & sa puissance. Il était assis sur une chaise découverte & triomphale, portée par seize hommes. Ses gardes, les officiers de sa maison, ses porte-étendards, les porte-parasols

& la muſique l'accompagnaient. Il était vêtu d'une robe de ſoie, de couleur ſombre, & coiffé d'un bonnet de velours aſſez ſemblable, pour la forme, à ceux des montagnards d'Ecoſſe, & ſur le devant duquel on voyait une très-groſſe perle, ſeul joyau que portait l'empereur. Chine.

En entrant dans la tente, il monta ſur ſon trône par les marches de devant, ſur leſquelles lui ſeul a le droit de paſſer. Le grand Colao, & deux des principaux officiers de ſa maiſon, ſe tenaient auprès de lui, & ne lui parlaient jamais qu'à genoux. Quand les princes de la famille impériale, les tributaires & les grands officiers de l'Etat furent placés ſuivant leur rang, le préſident du tribunal des coutumes conduiſit l'ambaſſadeur Anglais juſqu'au pied du côté gauche du trône, côté qui, d'après les uſages chinois, ſi ſouvent le contraire des nôtres, eſt regardé comme la place d'honneur. L'ambaſſadeur était ſuivi de ſon page & de ſon interprète. Le miniſtre plénipotentiaire l'accompagnait.

L'ambaſſadeur était vêtu d'un habit de velours richement brodé & orné de la plaque de l'ordre du bain, en diamans. Par deſſus ſon habit il portait un manteau du même ordre, aſſez long pour couvrir ſes jambes. Le deſir

Chine. de montrer de l'attention pour les idées & les mœurs chinoiſes, rendoit aſſez important le choix du coſtume & eſt cauſe que nous en parlons ici. Le reſpect particulier qu'a cette nation pour tout ce qui tient à l'extérieur, influe même ſur le ſyſtême de ſes vêtemens, dont le but eſt d'inſpirer de la gravité & de la réſerve. En conſéquence, ils ont la forme la plus oppoſée à celles qui laiſſent apercevoir quelque partie du corps. Le grand manteau que l'ambaſſadeur avait droit de porter en qualité de chevalier de l'ordre du bain, était un peu analogue à la mode de s'habiller, la plus agréable aux Chinois. D'après les mêmes principes, le miniſtre plénipotentiaire qui était docteur honoraire de l'univerſité d'Oxford, prit la robe d'écarlate qui appartient à ce grade; ce qui ſe trouvait auſſi très-convenable dans un pays où les degrés en ſcience conduiſent à tous les emplois civils.

L'ambaſſadeur, inſtruit par le préſident du tribunal des coutumes, tint avec ſes deux mains & leva au-deſſus de ſa tête, la grande & magnifique boîte d'or, enrichie de diamans & de forme carrée, dans laquelle était renfermée la lettre du roi d'Angleterre à l'empereur. Alors montant le peu de marches qui conduiſent au trône, il plia le genou, fit un com-

pliment très-court, & préſenta la boîte à ſa majeſté impériale. Ce monarque la reçut gracieuſement dans ſes mains, la plaça à côté de lui & dit — » qu'il éprouvoit beaucoup de ſatisfaction du témoignage d'eſtime & de bienveillance que lui donnait ſa majeſté Britannique en lui envoyant une ambaſſade avec une lettre & de rares préſens; que de ſon côté il avait de pareils ſentimens pour le ſouverain de la Grande Bretagne, & qu'il eſpérait que l'harmonie ſerait toujours maintenue entre leurs ſujets reſpectifs. Chine.

Après quelques momens d'entretien avec l'ambaſſadeur, l'empereur lui donna pour premier préſent, une pierre appelée par les Chinois, *pierre précieuſe* & qu'ils eſtiment beaucoup; elle était de plus d'un pied de long, & on l'avait curieuſement ſculptée, dans le deſſein de lui donner la forme du ſceptre, qui eſt toujours placé ſur le trône impérial, & qu'on regarde comme l'emblême de la proſpérité & de la paix. Durant la cérémonie, l'empereur ſe montra très-ouvert, gai & ſans la moindre affectation; loin de s'envelopper d'un air triſte & ſombre comme on le repréſentait quelquefois, il avait l'œil brillant, le regard fixe & le maintien aiſé. Tel il parut du moins pendant tout le temps de ſon entre-

Chine.

tien avec l'ambaſſadeur, entretien que prolongea la néceſſité de faire interpréter réciproquement tout ce qu'on diſait. Auſſi l'entrevue fut-elle extrêmement fatigante.

Après que l'empereur eut ceſſé de parler aux Anglais, quelques embaſſadeurs du Pégu & des Mahométans des environs de la mer Caſpienne, furent préſentés à la droite de ſon trône. Ils repéterent neuf fois leurs humbles proſternemens & furent promptement congédiés. On conduiſit l'ambaſſadeur Anglois & les trois perſonnes qui l'accompagnaient, vers des couſſins, ſur leſquels ils s'aſſirent à gauche du trône. Les princes de la famille impériale, les chefs tartares des nations tributaires, & les premiers mandarins de la cour étaient placés, ſuivant leur rang, plus près ou plus loin du trône. Il y avait une table de deux en deux perſonnes. Auſſitôt que tous les convives furent aſſis, les tables furent découvertes, & on les vit chargées d'un ſuperbe repas. Elles étaient petites: mais chacune avait une pyramide de jattes contenant une grande quantité de viandes & de fruits. On avait placé une table devant le trône, & l'empereur fit honneur aux mets qui la couvraient. On ſervit auſſi du thé. Ceux qui préſentaient les jattes & les taſſes à l'empereur, tenaient leurs mains élevées au-deſſus

de la tête, comme l'ambaſſadeur Anglais lui avait offert la boîte d'or qui contenait la lettre de ſa majeſté Britannique. Chine.

Une choſe remarquable dans ces cérémonies, c'eſt le ſilence ſolennel qui les accompagne, & qui ſemble être inſpiré par une terreur religieuſe. Il n'y a nulle converſation entre ceux qui ſont aſſis, nul fracas parmi ceux qui les ſervent. Ce qui caractériſe le plus une telle ſcène, c'eſt cette dignité calme, cette pompe tranquille de la grandeur aſiatique, que n'ont point encore égalé les raffinemens européens.

Cependant, l'attention de l'empereur pour ſes hôtes Anglais ne diminua pas durant le repas, il leur envoya divers plats de ſa table, & quand on eût ceſſé de manger, il les fit approcher & leur préſenta de ſa main un gobelet de vin chinois, aſſez ſemblable à du vin de Madère. Il demanda à l'ambaſſadeur l'âge du roi d'Angletere. Il s'empreſſa de ſouhaiter qu'il vécut un auſſi grand nombre d'années que lui, & qu'il ſe portat auſſi bien. L'empereur avait déjà quatrevingt-trois ans ; mais il était d'un tempérament ſi ſain & ſi vigoureux, qu'à peine paraiſſait-il avoir autant d'années qu'il en avait regné, c'eſt-à-dire cinquante ſept. A la fin du banquet, il deſcendit du trône & marcha très-

Chine. droit, d'un pas ferme & ſans la plus légère apparence d'infirmité juſqu'au ſiége triomphal qui l'attendait.

Bientôt après que l'ambaſſadeur fut de retour dans le palais où il logeait, l'empereur lui envoya des préſens de ſoieries, de porcelaine & de thé pour lui & pour toutes les principales perſonnes de l'ambaſſade. La première marque de civilité qui ſuivit l'envoi des préſens de l'empereur fut une invitation adreſſée à l'ambaſſadeur & à ſa ſuite pour aller voir les jardins de *Zhé-hol*. Les Anglois ſe rendirent dans ces jardins de grand matin; car c'eſt l'heure où ſe commencent toutes les affaires dans cette cour ſi réglée. En ſe promenant, ils rencontrèrent l'empereur, qui s'arrêta pour recevoir les ſalutations de l'ambaſſadeur & lui dit, — » qu'il alloit faire ſa dévotion dans le *pou-tala*, grand temple de Fo; que comme ils n'adoraient pas les mêmes dieux, il n'engageait pas l'ambaſſadeur à l'accompagner, mais qu'il avait donné ordre à ſes miniſtres de ſe promener avec ſon excellence dans les jardins. »

Ces Chinois prirent la peine de conduire l'ambaſſadeur & ſa ſuite à travers de vaſtes terrains plantés pour l'agrément & ne formant qu'une partie de ces grands jardins. Le reſte était réſervé pour les femmes de la famille

impériale ; & l'entrée en était auſſi rigoureuſement interdite aux miniſtres chinois qu'à l'ambaſſade anglaiſe. Chine.

Les jardins étaient animés par le mouvement & le bruit de beaucoup d'oiſeaux & de quadrupèdes herbivores : mais on n'y apercevait aucune ménagerie de bêtes féroces. Pluſieurs ſuperbes eſpèces de poiſſons argentés & dorés, ſe jouaient dans des étangs diaphanes, dont le fond était garni de cailloux d'agate, de jaſpe & d'autres pierres précieuſes. Dans ces jardins, les Anglais ne trouvèrent point de ſentiers garnis de gravier, ni d'arbres plantés par rang, ou raſſemblés par touffes : tout ſemble y être fait de manière à éviter un air de régularité & de deſſin. Il n'y avait rien de longuement aligné ; les objets naturels ſemblaient accidentellement épars, & les ouvrages de l'homme, quoiqu'atteignant parfaitement leur but, paraiſſaient être faits par des mains ruſtiques, & ſans le ſecours d'aucun inſtrument.

Pendant pluſieurs heures que dura la promenade dans les jardins de Zhé-hol, les Anglais avaient poliment profité des moindres occaſions, pour témoigner leur approbation à leurs conducteurs, & louer tout ce qui leur avait paru en valoir la peine.

Cependant la célébration de l'anniverſaire du

Chine. jour de la naiſſance de l'empereur arriva ; c'était le 17 ſeptembre. L'ambaſſadeur & ſa ſuite furent invités de ſe rendre à cette cérémonie, comme à la première avant le lever du ſoleil. Cette cérémonie ne ſe fit point dans une tente, & il n'y eut point de banquet ; tous les ſpectateurs furent d'abord aſſemblés dans une vaſte ſalle ; enſuite on les conduiſit dans un édifice reculé qui reſſemblait à un temple ; il y avait beaucoup de grands inſtrumens de muſique, ces inſtrumens accompagnèrent le chant d'un hymne, lentement exécuté par des eunuques, dont les voix reſſemblaient de loin aux ſons de l'harmonica : l'enſemble de cette muſique faiſait un très-grand effet. Pendant qu'on chantait l'hymne, & à des ſignaux, neuf fois répétés, toutes les perſonnes préſentes ſe proſternèrent neuf fois, à l'exception de l'embaſſadeur & de ſa ſuite, qui ne faiſaient qu'une profonde inclination. Mais pendant la durée de cet hommage, celui à qui il était adreſſé reſta inviſible à l'exemple de la divinité : on renvoya au lendemain les amuſemens & la gaîté.

Dans l'excurſion que les Anglais firent ce jour-là, ils viſitèrent divers temples, quelques-uns étaient ſur de petites élévations, quelques autres dans la plaine ; il y en avait auſſi ſur le ſommet des plus hautes montagnes, auxquels

auxquels on ne pouvait arriver que par des escaliers taillés dans le roc & très-difficiles à monter; l'un de ces temples ne contenait pas moins de cinq cents ſtatues dorées, un peu plus grandes que nature, & repréſentant des lamas morts avec une réputation de ſainteté. Quelques-uns de ces ſaints étaient dans des attitudes contraintes & pénibles, que, par une dévotion extraordinaire, & par un déſir ſecret d'être admirés, ils avaient voulu garder toute leur vie. Huit cents lamas ſont attachés au ſervice du grand temple de Fo; les Anglais en trouvèrent pluſieurs aſſis ſur le pavé, par rangs, les jambes croiſées, chantant lentement, & tenant à la main des papiers où il y avait quelques lignes d'écriture tartare, très-propre; quelques-uns de ces prêtres ſont conſacrés au temple depuis leur enfance. Tous ſont employés à pratiquer les cérémonies extérieures de la religion: mais on dit qu'il en eſt peu, auxquels une éducation diſtinguée ou des mœurs très-pures aient acquis ſur la multitude, cette influence qui pourrait contribuer à maintenir la paix & le bon ordre de la ſociété; & par conſéquent remplir le but civil ou temporel des inſtitutions religieuſes. Chine.

Pendant pluſieurs jours, il y eut des divertiſſemens auxquels aſſiſta l'empereur environné

Chine.

de toute ſa cour. Les ſpectateurs eux-mêmes, formaient un ſpectacle impoſant : mais il y manquait ce luſtre particulier, qui anime la gaîté, & ſe trouve dans les aſſemblées compoſées d'hommes & de femmes : pour des yeux accoutumés à ces aſſemblées, celles où l'on ne voit que des hommes, paraiſſent toujours plutôt deſtinées aux affaires qu'aux plaiſirs.

Les individus qui excellaient dans quelque talent particulier, les hommes qui par leur force, leur agilité naturelle, ou par une extrême application, s'étaient rendus capables d'exécuter des choſes extraordinaires, furent raſſemblés en cette occaſion. La perſévérance des Chinois, fait qu'ils ſont très-habiles dans l'art de ſauter & danſer ſur un fil d'archal, de monter ſur une échelle en équilibre, en paſſant à travers les échelons ; & enfin d'eſcamoter ſi adroitement, en détournant l'attention des ſpectateurs, qu'ils trompent complettement la vue.

Des habitans des différentes parties des vaſtes États de l'empereur, parurent dans le coſtume qui leur eſt propre, & déployèrent tout ce qu'il y a de particulier dans leurs exercices habituels & dans leurs coutumes. Pluſieurs d'entr'eux danſèrent d'une manière agréable, & avec des attitudes gracieuſes ; il y avait auſſi

quelques chanteurs & une immenſe quantité d'inſtrumens de muſique. Les muſiciens affectaient pour la plupart, des airs lents & plaintifs, & ils ſuivaient en jouant, une meſure très-exacte. Aux muſiciens, ſuccedèrent pluſieurs centaines d'hommes, vêtus de longues tuniques uniformes, couleur d'olive. Ils chantèrent & exécutèrent divers ballets, repréſentant avec le ſecours de lanternes de différentes couleurs, des caractères Chinois, qui leur valurent beaucoup d'éloges de la part de l'empereur. S'il eut fait nuit, ces ballets auraient paru beaucoup plus brillans, à cauſe du contraſte: mais aucun amuſement ne pouvait avoir lieu qu'en plein jour, parce que l'empereur, qui ſe lève ordinairement avant le ſoleil pour vaquer aux affaires de l'État & à ſes dévotions, ſe retire avant que cet aſtre ſe couche. Après les ballets, vinrent les feux d'artifices; & quoiqu'en plein jour, ils firent un très-bel effet. Chine.

L'empereur qui, non-ſeulement dans les occaſions importantes, mais dans les circonſtances les plus ordinaires, ſemble être attentif à l'impreſſion qu'il doit produire ſur l'eſprit des étrangers, auſſi-bien que ſur celui de ſes ſujets, fit appeler l'ambaſſadeur & lui dit: — « Que ce n'était que dans des occaſions particulières, comme celle que lui offrait ce jour, qu'il aſſiſ-

Chine.

tait à de tels ſpectacles ; que le ſoin de veiller à la ſûreté de ſes peuples, & de faire des lois pour leur bonheur, demandait néceſſairement tous ſes momens.

Auſſitôt que les fêtes furent terminées, les princes Tartares ſe préparèrent à partir pour retourner chez eux ; ils ſont chefs de hordes nombreuſes, qui ne dépendent que d'eux, & ils peuvent mettre de grandes armées ſur pied ; ces princes Tartares épouſent ordinairement des filles ou des nièces de la famille impériale, & cette alliance leur donne à la cour un rang ſupérieur. Ils ont une grande vénération pour l'empereur, qu'ils conſidèrent comme le deſcendant de Kublai-khan, qui envahit la Chine au treiſième ſiècle.

Maintenant les frontières des états de l'empereur de la Chine, du côté de la Tartarie, ſont reconnues dans les cartes Ruſſes, chacun de ces deux empires, contient une ſurface d'environ quatre millions de milles carrés, ou de près d'un onzième du globe & égale aux deux tiers de l'Europe ; ces deux grands empires ſe touchent dans quelques-unes de leurs extrémités, & ils occupent enſemble un cinquième de la terre. Dans le territoire Ruſſe, eſt compriſe cette vaſte & inhabitable étendue de déſerts, bornés par la mer Glaciale ; ce

qui conſéquemment, fait que la partie habitée ſe trouve bien moins conſidérable. Mais dans l'empire Chinois, tous les pays conviennent à l'homme. La plupart ſont ſitués ſous la plus heureuſe partie de la zone tempérée, c'eſt-à-dire, par les cinquante degrés de latitude : une petite partie ſeulement s'étend du côté du midi, entre les tropiques. Chine.

L'empereur règle, ſuivant les ſaiſons, le ſéjour qu'il fait dans ſes différens États ; il paſſe l'hiver en Chine, & l'été en Tartarie. *Moukden* eſt la capitale des anciennes poſſeſſions de ſa famille ; il a beaucoup agrandi & embelli cette ville, & l'on croit qu'il y a accumulé d'immences tréſors. Les Tartares forment la garde à laquelle il confie ſa ſûreté perſonnelle : une telle préférence ſemble être à-la-fois, partiale & impolitique : mais elle fut jugée abſolument néceſſaire au commencement de la dynaſtie, lorſque la conquête du pays n'était pas encore achevée, & qu'on ne pouvait avoir que perdu confiance dans la fidélité des vaincus.

Le grand âge de l'empereur ne lui permettant plus d'aller à la chaſſe des bêtes féroces dans les fôrêts de la Tartarie, ainſi qu'il avait accoutumé de faire après la célébration de l'anniverſaire de ſon jour de naiſſance ; ce prince réſolut de retourner promptement à Pékin, &

Chine.

il fut décidé que l'ambaſſadeur Anglais l'y précéderait.

Quelque peu de temps qui ſe fut écoulé depuis que l'ambaſſade avait paſſé dans cette route pour ſe rendre à Zhé hol, il s'était fait un changement conſidérable dans la température, & les Anglais trouvèrent un bien plus grand degré de froid, qu'on n'en éprouve dans la même ſaiſon & dans une pareille latitude en Europe. Quand l'ambaſſade arriva à Kou-pé-kou, & que les Anglais furent près de l'endroit où ils avaient déjà viſité la grande muraille, quelques-uns d'entr'eux, entraînés par une inſatiable curioſité, eurent envie d'examiner encore une fois cet antique boulevard; mais ils eurent, en cette occaſion une nouvelle preuve de l'extrême méfiance du gouvernement Chinois. La brêche où ils avaient paſſé pour monter ſur la muraille était déjà fermée avec des pierres & des décombres, de manière à empêcher qu'ils ne puſſent encore l'eſcalader.

Le retour de l'ambaſſadeur à Pékin, fut un événement très-agréable pour ceux de leurs compagnons de voyage qu'ils y avaient laiſſés; ceux-ci avaient mené, durant l'abſence des premiers, une vie extrêmement retirée. Pluſieurs miſſionnaires déſiraient jouir de leur

ſociété, & au commencement, ils les avaient viſités preſque tous les jours ; mais cette intimité contribua peut-être à réveiller l'extrême jalouſie des Chinois ; le long ſéjour des miſſionnaires ne les exempta pas de la défiance générale que tous les étrangers inſpirent à cette nation, & rien ne pouvait être plus extravagant, que les deſſeins qui leur étaient attribués. Les officiers du gouvernement de Pékin, décidèrent promptement qu'on ne laiſſerait, que le moins qu'il ſerait poſſible, les anciens Européens communiquer avec les nouveaux ; ſous le futile prétexte d'empêcher les domeſtiques qui ſervaient les premiers, de dérober les effets que l'ambaſſadeur avait laiſſés dans ſon hôtel, on n'en permit l'entrée qu'au ſeul miſſionnaire, chargé d'interpréter les Anglais qui y étaient reſtés, & de leur procurer les choſes dont ils pouvaient avoir beſoin, & il fallait toujours expliquer très-particulièrement aux mandarins ce qu'on voulait en faire. Chine.

Ces mandarins ne refuſaient jamais verbalement ce que les Anglais déſiraient, mais dans le fait ils ne l'accordaient pas toujours ; quelquefois ils prenaient l'alarme, comme ſi ce qu'on leur demandait avait un but dangereux. Un des peintres de l'ambaſſadeur les pria une fois de lui procurer un chevalet afin d'y pla-

Chine.

cer la toile dont il voulait ſe ſervir pour faire le portrait d'un miſſionnaire. Les mandarins ne concevant pas la nature d'un chevalet quelque ſimple que cela fut, crurent probablement que ce pouvait être quelque partie d'un appareil de mathématiques, duquel on voulait ſe ſervir pour faire des mesurages ou des plans de fortifications, ou pour deſſiner les remparts de la capitale; & on ne put abſolument les engager à donner des ordres pour faire faire un pareil inſtrument.

On rendit à l'ambaſſadeur à ſon entrée, les honneurs accoutumés, cependant Lord Macartney ſentait qu'il convenoit de fixer un terme à ſon ambaſſade. La réſidence permanente d'une cour étrangère, en Chine, était une choſe inouie dans le pays. Il réſolut donc de partir après la grande fête du commencement de l'année chinoiſe, c'eſt-à-dire, en février. Durant cet intervalle, il devait avoir le temps de s'occuper de tout ce qu'il pouvait raiſonnablement eſpérer d'obtenir.

Cependant, ce miniſtre apprit qu'il devait s'attendre à recevoir bientôt quelque propoſition relative à ſon départ. Les Anglais qu'on avoit chargés de monter les machines, qu'on avait apportées en préſent, furent préſſés de finir leur ouvrage. On eut dans cette occaſion

celle d'obſerver l'intelligence & la dextérité des ouvriers chinois ; deux d'entr'eux deſcendirent les deux magnifiques luſtres de criſtal envoyés à l'empereur, afin de les placer dans une ſituation plus avantageuſe ; ils les ſéparèrent par pièce, & les remontèrent en peu de temps ſans difficulté & ſans ſe tromper, quoique le tout fut compoſé de pluſieurs milliers de petits criſtaux, & qu'ils n'euſſent jamais rien vu de ſemblable. Un autre Chinois tailla fort bien un étroit morceau du bord d'un vaſe courbe de criſtal, afin de remplacer dans le dôme du planétaire, un autre morceau qui avait été caſſé dans le tranſport. Les ouvriers Anglais avaient envain tenté de tailler ce verre avec un diamant, ſuivant la ligne courbe qu'il devoit avoir. Le Chinois ne fit pas connoître ſa méthode ; mais on dit qu'il réuſſit en commençant par tracer une ligne avec un fer chaud ſur la pièce qu'il vouloit ſéparer. Chine.

L'invention de ce Chinois eſt d'autant plus ſingulière, qu'il n'y a dans toute l'empire, d'autre manufacture de verre que celle de Canton, ou, au lieu de mettre en fuſion du ſable & d'autres ingrédiens, avec les procédés néceſſaires pour les convertir en verre, on ſe contente de faire fondre les morceaux de verre caſſés qu'on a ramaſſés, & de leur

Chine.

donner de nouvelles formes, ſuivant les uſages auxquels ils peuvent être deſtinés.

Les Chinois ont très-vraiſemblablement droit à l'honneur de ne devoir qu'à eux-mêmes l'invention des inſtrumens néceſſaires dans les premiers & plus utiles arts de la ſociété. L'hiſtoire des temps les plus reculés où ſubſiſtait l'empire Chinois, attribue les inventions les plus avantageuſes aux premiers monarques du pays. Il eſt bien plus probable qu'elles n'ont été que le réſultat graduel des efforts de pluſieurs individus obſcurs, qui, dans le cours de leurs travaux, ſentant le beſoin de ce ſecours mécanique, cherchèrent à ſe le procurer. Les hiſtoriens qui ſont venus enſuite, n'en pouvant point connoître les inventeurs, ont remplacé leurs noms par ceux des princes qui encouragèrent ces arts.

Il n'eſt pas ſurprenant que l'art de faire la poudre à canon, & celui de l'imprimerie, aient été découverts par les Chinois longtemps avant d'être connus en Europe. Quant au premier, il eſt vraiſemblable que dans tous les pays où la nature créa en abondance du nitre ou du ſalpètre, qui eſt le principal ingrédient dont on ſe ſert dans la compoſition de la poudre, les propriétés inflammables de cette ſubſtance doivent être obſervées, &

quelques expériences fondées ſur l'obſervation, conduit à la compoſition qui produit de ſi prompts & de ſi violens effets. Chine.

Pour l'art de l'imprimerie, dont les effets ſont ſi importans en Europe, il eſt évident que comme ſon objet eſt de multiplier les copies d'un même écrit, il n'a pu être cherché que dans une ſociété où il y avait beaucoup de lecteurs. Depuis les premiers ſiècles, l'état de ſociété, en Chine, rend le nombre de ces derniers prodigieux; là, ce n'eſt point comme dans le reſte du monde, où la valeur & les talens militaires, réunis quelquefois à une éloquence naturelle, ſont originairement le fondement de la puiſſance & de la grandeur, tandis que les lettres n'y ont guère ſervi que d'amuſement. A la Chine, l'étude de la morale écrite, de l'hiſtoire, de la politique, eſt la ſeule route par où l'on puiſſe acquérir, non-ſeulement du pouvoir & des honneurs, mais toute eſpèce d'emploi dans l'État; ainſi cette ſeule circonſtance a dû naturellement produire une invention auſſi ſimple que l'art de l'imprimerie des Chinois.

Le Papier dont on ſe ſert en Chine pour les livres, eſt trop foible pour pouvoir être imprimé des deux côtés, la planche gravée ſur laquelle on applique le papier pour en

Chine.

recevoir l'empreinte contient ordinairement des caractères pour deux pages ; quand le papier eſt imprimé, on le plie en mettant le blanc en dedans ; le pli forme la marge extérieure, qui, parce ce moyen, se trouve double ; & contre l'uſage des relieurs européens, on coud enſemble tous les fonds des feuilles, & on relie ainſi le volume ; lorſque l'édition eſt achevée, les formes ou planches ſont raſſemblées, & on indique ordinairement dans la préface, l'endroit où elles ſont dépoſées, en cas qu'on ait beſoin d'une ſeconde édition de l'ouvrage.

On publie fréquemment des gazettes à Pékin, ſous l'autorité du gouvernement, tous les actes publics forment une partie conſidérable des nouvelles publiques. Les détails domeſtiques de la maiſon du prince n'y ſont jamais mentionnés : mais on y trouve les événemens ſinguliers, les exemples de longevité, & quelquefois la punition des fautes commiſes par les mandarins. Quand la Chine était en guerre, ſes victoires, & la ſoumiſſion des rebelles étaient annoncées dans les papiers publics ; en tout autre temps les nouvelles du monde ſe bornent à la Chine.

L'art de l'imprimerie, pratiqué, ſans doute, dès les premiers temps de l'empire, a contribué a le conſerver juſqu'à ce jour, dans un état

preſqu'uniforme. C'eſt cet art qui a répandu univerſellement & établi dans tous les rangs des principes de juſtice invariables, & des règles de morale, qui ſont autant de barrières contre la fougue des paſſions humaines, & s'oppoſent au penchant des hommes dans la plénitude du pouvoir. Chine.

A chaque changement dans le gouvernement des contrées qui ſont voiſines de la Chine, mais dont les mœurs & les uſages ſont bien différens des ſiens, le ſuccès entraîne tout ce qui ſe rencontre devant lui, & détruit tous les premiers arrangemens de la ſociété: mais en Chine, les inſtitutions & les opinions ſurvivent aux ravages des conquêtes & des révolutions. Le ſouverain peut être détrôné, toute ſa famille diſparoître; mais les mœurs & la condition du peuple reſtent les mêmes. Le trône eſt appuyé par des maximes que propage la preſſe. C'eſt par elle que les vertus du poſſeſſeur du trône ſont peintes à tous ſes ſujets. Elle lui donne l'immenſe avantage de diriger leurs ſentimens comme il le juge convenable. On n'envie point ſes palais, ſes jardins, ſa magnificence, à un prince repréſenté comme doué des qualités les plus tranſcendantes, & occupé à travailler ſans relâche, au bonheur de ſon peuple.

Juſqu'à préſent le plus ſolide fondement de

Chine. la sûreté & de la tranquillité de l'empire a été le système patriarchal, lequel a continué d'être suivi par tous les individus des générations successives, vivant toujours avec les vieillards de leurs familles. La prudence & l'expérience de ces vieillards, en dirigeant les intérêts de leurs enfans, tend à détourner d'eux les funestes conséquences des événemens qui pourraient provoquer le mécontentement & la déloyauté; & comme ils se défient de toute innovation, ils leur donne l'exemple de se résigner au lot qui leur est échu dans le partage de la vie. Le sentiment naturel de respect pour l'âge, réuni à l'affection qu'inspirent les parens, s'enracinant de bonne heure, & se fortifiant par l'idée des services reçus chaque jour, lient les ames d'une manière plus douce; mais souvent plus efficace que toute la force des lois.

La religion de l'empereur est nouvelle en Chine, & ses cérémonies y sont pratiquées avec bien moins de pompe qu'en Tartarie. Les mandarins, les lettrés, parmi lesquels sont choisis les magistrats qui gouvernent l'empire & qui occupent le premier rang dans la société, révèrent, plutôt qu'ils n'adorent Confucius, & se rassemblent pour honorer sa mémoire, dans des édifices très-propres, mais d'une construction simple. Les classes nombreuses & infé-

rieures du peuple ſont moins en état de fournir aux moyens de conſtruire de grands & ſuperbes édifices pour le culte public, qu'elles n'y ſont naturellement portées. En outre, leur principale attention eſt dirigée vers leurs dieux domeſtiques. Chaque maiſon a ſon autel & ſes déités. Les livres de mythologie contiennent des images de celles qu'on croit veiller ſur les perſonnes & les propriétés & préſider aux objets extérieurs, dont l'effet peut être ſenſible. *Lui-shim* eſt ſuivant les Chinois, l'eſprit qui préſide au tonnerre, & dans ſon emblême, la violence de ce météore auquel rien n'eſt capable de réſiſter, la rapidité de l'éclair que rien ne peut ſurpaſſer & leurs effets réunis, ſont repréſentés par une figure monſtrueuſe qui s'enveloppe de nuages. Sa bouche eſt recouverte par un bec d'aigle, ſymbole des dévorans effets du tonnerre; & ſes aîles en peignent l'extrême vélocité. D'une main il tient un foudre & de l'autre une baguette, pour frapper diverſes timbales dont il eſt environné. Ses ſerres d'aigle ſont quelquefois attachées à l'axe d'une roue, ſur laquelle il tourne au milieu des nuages, avec une rapidité extraordinaire. Le pouvoir qu'a cet eſprit redoutable eſt indiqué par le ſpectacle d'animaux frappés de mort & couchés ſur la terre, de maiſons abattues & d'arbres déracinés.

Chine.

CHAPITRE IV.

Suite des observations qui ont rapport à la capitale & à la cour de la Chine. --- Départ de Pékin. --- Voyage fait, en partie, sur le canal impérial. --- Diverses observations faites pendant cette route. --- Fameux oiseau pêcheur. --- Arrivée de l'ambassade à Canton.

LES officiers de la maison de l'empereur & les domestiques des palais de ce prince, sont tous, ou du moins la plupart, des êtres qui, avant d'arriver à l'âge de puberté, ont été privés des moyens de devenir hommes, ou qui, s'ils ont eu le temps de le devenir, ont depuis cessé de l'être. Il leur suffit pour être propres à remplir ces emplois, d'avoir subi l'opération qu'on pratique quelquefois dans certaines parties de l'Europe, & qui, en perfectionnant la voix, ôte la faculté de devenir père. Mais pour garder les femmes de la cour, & pour pouvoir même approcher de leurs appartemens, il faut être ce que les Turcs appelent, sans aucun égard à la couleur, un eunuque noir, c'est-à-dire, un être qui a perdu toutes les marques de son sexe.

Les

Les lecteurs ſeront peut-être ſurpris, quand ils apprendront que l'opération qu'on fait pour celà, eſt, quoique très-délicate, exécutée même ſur des Chinois adultes, ſans compromettre leur vie. Un tel fait eſt d'autant plus extraordinaire, que l'art de la chirurgie eſt ſi peu connu en Chine, qu'on n'y fait pas même uſage de la ſaignée, & que l'anatomie y eſt non ſeulement ignorée, mais en horreur. On doit cependant remarquer qu'à la Chine on guérit de toute ſorte de maladies accidentelles, plus rapidement que dans la plupart des contrées de l'Europe, & qu'elles y ſont moins accompagnées de ſymptômes dangereux. Sans doute la pureté de l'air eſt, dans ces ſortes d'occaſions, très-propre; mais la manière de vivre contribue auſſi à former le tempérament, & le plus ou moins de diſpoſitions qu'ont les chairs à s'enflammer & à ſe corrompre : ni les Chinois, ni les Indous ne ſont enclins à aucune ſortes d'excès, & ils conſomment moins de viande, & boivent moins de liqueurs ſpiritueuſes & fermentées que les habitans de l'Europe. Chine.

Ceux qu'on rend eunuques à la Chine, peuvent ſubir l'opération, depuis la première enfance, juſqu'à l'âge de quarante ans. On dit que dans ces ſortes d'occaſions on ſe ſert,

Chine.

non du fer, mais de ligatures ointes d'une liqueur cauſtique. Souvent on voit, peu de jours après l'opération, le malade ſortir comme s'il ne lui était rien arrivé. Lorſqu'un adulte eſt ainſi tranſformé en eunuque noir, ſa barbe commence bientôt à tomber, & inſenſiblement il ne lui en reſte plus; en même temps il ſe flétrit, & en peu d'années ſon viſage eſt fillonné.

Les eunuques du palais ont ſouvent plus d'influence que d'autorité avouée, et on ſait que quelquefois leurs inſinuations ont fait diſgracier des premiers mandarins qui leur avaient déplu.

A la mort d'un empereur, toutes ſes femmes ſont, dit-on, conduites dans un bâtiment particulier, qui eſt dans l'enceinte du palais, pour y paſſer le reſte de leurs jours ſéparées du monde entier: on nomme ce bâtiment *le palais de chaſteté.*

Il y a, en Chine, quelques religieuſes payennes, qui font vœu de reſter vierges, & quoique ce ſoit contraire aux maximes générales de politique & de morale adoptées dans l'empire, on a, pour ces filles, l'admiration qu'inſpirent ordinairement les perſonnes qui, à force de perſévérance, réuſſiſſent à exécuter des choſes difficiles.

A l'avénement d'un nouvel empereur; les

principaux perſonnages du pays conduiſent leurs filles dans ſon palais, afin qu'il choiſiſſe ſes femmes parmi elles : les familles de celles qui ſont acceptées, en acquièrent beaucoup d'honneur & de crédit. Indépendamment de ces femmes réſervées pour l'empereur, d'autres ſont préſentées pour femmes ou pour concubines, aux princes de ſon ſang. Les concubines ſont conſidérées en Chine, ſous le même point de vue que les ſervantes de l'écriture. Chine.

Très-peu de temps après le retour de l'ambaſſadeur à Pékin, on annonça que l'empereur approchait de Yuen-min-yuen, & on avertit ſon excellence, que conformément à l'étiquette, on s'attendait qu'elle vint à quelques milles au devant de ſa majeſté impériale. En conſéquence, il partit au jour fixé, avant le lever du ſoleil ; il ſuivit un chemin parallèle à celui qui était excluſivement réſervé pour l'empereur, & qu'en ſéparait un foſſé peu profond. Tous les deux étaient illuminés avec des lanternes de diverſes couleurs, & ſuſpendues chacune à trois bâtons plantés obliquement dans la terre, & formant un triangle. Il ſe rendit dans l'endroit où devait paſſer l'empereur, & où il pouvait remarquer l'attention reſpectueuſe des Anglais. Bientôt après parut un palanquin, ou plutôt une chaiſe

Chine. couverte d'un drap d'un jaune brillant, & ayant des portières garnies de glaces; elle était portée par huit hommes, a côté desquels huit autres marchaient pour être prêts à les relever en cas de besoin. Aussi-tôt que l'empereur aperçut l'ambassadeur, il s'arrêta, & lui envoya un message gracieux, en lui faisant dire qu'il le priait de se retirer sans délai, parce que le froid & l'humidité du matin étaient très-contraires au rhumatisme dont il avait appris que son excellence était incommodée.

Le colao fit inviter l'ambassadeur à aller le voir le lendemain à Yuen-min-yuen où il avait quelques lettres anglaises à lui remettre. Cette invitation rejouit les Anglais, dans l'espérance qu'ils conçurent de recevoir, enfin, des nouvelles des amis qu'ils avaient dans leur patrie : quelques lettres leur furent en effet remises; mais elles étaient écrites de Chu-san, par les personnes qui étaient à bord du *Lion* & de l'*Indostan*.

La défiance qui s'était emparée de l'ame du colao, à l'égard des desseins des Anglais, le rendaient impatient de connaître le contenu des lettres adressées, de Chu-san, à l'ambassadeur : ces lettres étaient de sir Erasme Gower; l'ambassadeur dit au colao, que sir Erasme

lui mandait qu'il était dans l'intention de partir immédiatement de Chu-ſan; mais que l'Indoſtan ne pouvait pas mettre à la voile, juſqu'à ce que le capitaine l'eut rejoint. Lord Macartney remit en même-temps les lettres dans les mains du colao, afin d'écarter les doutes qu'il pourait avoir ſur la fidélité de cette explication. Chine.

En apprenant que le départ du Lion était réſolu, le colao fut inquiet; il dit --- « qu'il » eſpérait que ce vaiſſeau n'avait pas encore » mis à la voile, & qu'il attendrait que l'am- » baſſade eût le temps de ſe rembarquer; --- » que dès que l'empereur avait appris l'indiſ- » poſition de l'ambaſſadeur, & la mort de » quelques perſonnes de ſa ſuite, il avait » remarqué combien les hivers de Pékin » étaient rudes pour les étrangers, & que » craignant que le ſéjour de cette ville ne fût » nuiſible à la ſanté des Anglais, & ſachant » en outre que le voyage par terre était très- » incommode & très-fatigant, il avait penſé » qu'il leur convenait de partir avant que les » rivières & les canaux fuſſent gelés; ce qui » arrivait quelquefois de bonne heure & ſubi- » tement. L'ambaſſadeur obſerva combien il » ſerait affligé de quitter ſitôt une cour, où » il avait été ſi bien accueilli, que les intentions » de ſon ſouverain étaient qu'il y reſtât aſſez

Chine.

» long-temps aux propres frais de ſa majeſté » britannique, pour avoir de fréquentes oc» caſions de renouveller les témoignages de » ſon reſpect à l'empereur, & de cultiver & » cimenter l'amitié qui avait ſi heureuſement » commencé entre les deux nations; que dans » cette vue, le roi, ſon maître, lui avait re» commandé de faire connaître combien il » ſerait charmé que l'empereur put accorder, » avec les coutumes de l'empire, l'envoi d'un » ou de pluſieurs de ſes ſujets, comme am» baſſadeurs en Angleterre, & qu'en ce cas on » aurait ſoin de leur fournir des vaiſſeaux pour » ſe rendre en europe, & pour en revenir. » Lord Macartney pourſuivit, en diſant que » tandis qu'il était à Zhé-hol, le colao avait » eu la bonté de lui donner la flatteuſe eſpé» rance d'avoir pluſieurs entrevues avec lui, » & que, quoiqu'il le diſirât vivement, ſon » prompt départ l'en priveroit néceſſairement. »

Le colao ſut parfaitement diſſimuler tous ſes ſentimens, & n'entra dans aucune diſcuſſion ſur les objets que l'ambaſſadeur lui avait communiqués. Il le laiſſa ſortir ſans le prévenir en aucune manière, que la réponſe de l'empereur à la lettre du roi d'Angleterre, était déjà prête, & qu'il ſe propoſait de la lui remettre le lendemain; ce qui, ſuivant l'uſage

du pays, devait être regardé comme un congé.

Chine.

Le lendemain, le légat vint de bonne heure auprès de l'ambaſſadeur, pour le prévenir que le colao deſirait qu'il ſe rendit, auſſitôt qu'il lui ſerait poſſible, dans la grande ſalle d'audience du palais de Pékin où il l'attendait. Quoiqu'indiſpoſé, l'ambaſſadeur ne voulut point manquer ce rendez-vous; & bientôt il partit avec une ſuite convenable, traverſa une grande partie de la cité Tartare & arriva au palais. Entré dans ſon enceinte, il fut conduit à travers des cours ſpacieuſes; quand il fut auprès de la ſalle d'audience, il trouva la réponſe de l'empereur, contenue dans un grand rouleau de papier couvert d'une étoffe de ſoie jaune, & placée ſur une chaiſe de cérémonie, entourée de rideaux de la même couleur. La lettre fut ainſi portée dans la ſalle par l'eſcalier du milieu, tandis que le colao & les autres Chinois, qui s'étaient juſqu'alors tenus auprès de la lettre, montèrent, ainſi que l'ambaſſadeur & ſa ſuite, par les eſcaliers de côté; la réponſe fut placée dans le milieu de la ſalle, d'où elle devait être enſuite envoyée à l'hôtel de l'ambaſſadeur.

On n'annonça point le contenu de la lettre, mais tout ce qu'il pouvait y avoir de gracieux ou de favorable, n'était probablement dû ni

Chine.

au colao, ni à ſes adhérens qui, en refuſant obſtinément les préſens d'uſage que leur offrait l'ambaſſadeur, montrèrent clairement, ſuivant les mœurs orientales, qu'ils lui étaient contraires.

Cependant, il ſemblait qu'une partie de la cérémonie du jour où Lord Macartney fut reçu par le colao, était de lui montrer le palais impérial de Pékin. Le colao ſe préparait à le conduire par-tout; mais l'indiſpoſition de l'ambaſſadeur l'obligeant à ſe retirer, il laiſſa le miniſtre plénipotentaire, & quelques autres Anglais auprès du colao, qui les conduiſit dans un grand nombre d'édifices ſéparés, conſtruits ſur un plan régulier, d'un ſtyle relevé, & d'une grande magnificence; les appartemens particuliers de l'empereur, placés dans l'intérieur du palais, ne furent montrés que de loin.

Le même ſoir la réponſe de l'empereur à la lettre du roi d'Angleterre, fut portée en cérémonie à l'hôtel de l'ambaſſadeur; & en même temps on envoya différentes caiſſes, contenant les préſens de l'empereur pour ſa majeſté Britanniques; il y avait auſſi des préſens pour l'ambaſſadeur & pour toutes les perſonnes de ſa ſuite.

Juſqu'alors il n'y avait eu rien de poſitif

pour le départ de l'ambaſſade : mais il eût été difficile, & ſans doute inutile, de prétendre réſiſter aux volontés du colao. L'ambaſſadeur ſe détermina donc à lui annoncer qu'il était dans l'intention d'aller joindre immédiatement ſir Eraſme Gower à Chu-ſan, & à le prier de faire expédier, ſans le moindre délai, la lettre qu'il écrivait à ce commandant, parce qu'autrement il courrait riſque de le manquer. Chine.

Cette réſolution fut très-ſatisfaiſante pour le colao, & tout prouva qu'elle avait été ſagement priſe. Un ſi prompt déplacement parut très-fâcheux à quelques Anglais, attachés à l'ambaſſade, leſquels s'étaient arrangés pour paſſer l'hiver à Pékin. Jugeant de la température par la latitude de cette ville, ils ne ſongeaient pas aux violens effets que la grande chaîne des hautes montagnes de la Tartarie, éternellement couvertes de neiges, produit ſur cette capitale. Les habitans de Pékin ſentent moins le froid, non-ſeulement parce qu'ils en ont l'habitude, mais parce qu'ils ſe couvrent en raiſon de ſon intenſité ; leurs vêtemens conſiſtent alors en fourures, en étoffes de laines, & en toiles de coton piquées : ils ne ſont point accoutumés à voir le feu, il n'y a d'autres cheminées dans Pékin, que

Chine.

celles qui ſont dans les cuiſines des grands hôtels. Pluſieurs perſonnes de l'ambaſſade furent malades à Pékin, & toutes ne ſe rétablirent pas: le corps humain ſemble plus fait pour ſupporter l'air le plus chaud, que le plus froid, & pour vivre ſous l'équateur, plutôt que près du pôle.

Lorſque Lord Macartney eut réſolu de tâcher de joindre le *Lion* à Chu-ſân, il eut autant d'impatience de partir de Pékin, qu'il avait eu d'abord d'envie d'y prolonger ſon ſéjour. Les mandarins, qui accompagnaient l'ambaſſade, hâtèrent tous les préparatifs, afin de pouvoir être à temps de s'embarquer ſur le Péi-ho, pendant qu'il était encore navigable. Il fut décidé que l'ambaſſade ſe rendrait à Han-chou-fou, capitale de la province dont Chu-ſan fait partie.

Les doutes & les ſoupçons que les ennemis des Anglais avaient inſpirés au colao, & qu'ils avaient même tenté de faire parvenir juſqu'à l'empereur, procurèrent à l'ambaſſadeur un avantage plus grand encore que celui d'avoir auprès de lui les deux premiers conducteurs de l'ambaſſade. Le gouvernement Chinois crut, ce ſemble, qu'il fallait qu'un homme digne de la plus grande confiance, fut obligé d'accompagner ces étrangers ſuſpects, pendant le

long voyage qu'ils allaient faire dans l'intérieur de l'empire ; afin de veiller sur leur conduite, & de découvrir s'il était possible, quels étaient leur caractère & leurs desseins. Le choix tomba sur le colao *Sun-ta-zhin*, cet homme avait des manières ouvertes & engageantes. Ce choix fut considéré par les Chinois, comme un honneur qu'on rendait à l'ambassade, & ce fut de cette manière qu'on l'annonça à l'ambassadeur. Chine.

Dans la matinée du 7 octobre le grand colao se rendit avec d'autres colaos dans un des pavillons qui sont en-dedans des portes de Pékin, afin de se séparer de l'ambassadeur avec les cérémonies d'usage. On dit à ce dernier plusieurs choses flatteuses de la part de l'empereur, & les ministres qui représentaient ce prince, observèrent toute l'étiquette de la civilité chinoise. On mit sur une table deux tuyaux de bambou, couverts d'un drap jaune, & contenant des rouleaux de papier jaune, semblable à du vélin ; l'un des rouleaux contenait la liste des présens de l'empereur, & l'autre, une réponse aux dernières demandes de lord Macartney. En présence de l'ambassadeur les deux rouleaux furent attachés avec des rubans jaunes, sur les épaules d'un mandarin du cin-

Chine. quième ordre, qui, pendant cette opération, ſe tint conſtamment à genoux.

Après s'être ſéparé des miniſtres de l'empereur, l'ambaſſadeur avec ſa ſuite ordinaire d'Anglais & de Chinois, ſortit de Pékin & fut ſalué avec les honneurs accoutumés, & marcha ainſi droit à Tong-chou-fou, afin de s'y embarquer ſur le Péi-ho; il n'eſt pas néceſſaire qu'il y ait des étrangers, pour que ce chemin ſoit continuellement rempli de monde: indépendamment du nombre immenſe de perſonnes employées à porter des proviſions à Pékin, ou à en emporter des marchandiſes, la foule d'hommes qui accompagnent toujours les mandarins, qui y arrivent ou qui en partent, & les lentes proceſſions, particulièrement celles des funérailles, occupent ſouvent toute la largeur de la route.

On ne laiſſa enterrer perſonne dans l'enceinte de la ville; ſuivant les mœurs du pays, la mort d'un parent eſt certainement un des plus grands événemens; les ſentimens d'affection & de reſpect qu'on avait pour ce parent tandis qu'il vivait, ne s'éteignent pas tout à coup dans l'ame de ceux qui le perdent; c'eſt une ſatisfaction, une conſolation même, que de rendre des devoirs ſuperflus aux mânes de ceux qu'on regrette; les vœux de la nature ſont,

à cet égard, confirmés & fortifiés par la morale & les lois de l'empire. Chine.

Le premier convoi funèbre que les Anglais rencontrèrent en ſortant de Pékin, était précédé par pluſieurs inſtrumens, qui exécutaient une muſique ſolennelle; enſuite venaient des perſonnes portant diverſes enſeignes & des deviſes qui indiquaient le rang & les titres de celui qui n'était plus; immédiatement en avant du cerceuil marchaient les parens mâles, qui étaient ſoutenus par des amis, occupés à empêcher qu'ils ne ſe livraſſent aux excès de la douleur, à quoi leur air ſemblait annoncer qu'ils étaient diſpoſés. On portait au deſſus des pleureurs des paraſols avec de longs rideaux; lorſqu'un convoi ſe trouvoit vis-à-vis d'un temple ou d'un cimetière, pluſieurs perſonnes étaient occupées auſſitôt à brûler des morceaux de papier rond, couvert de légères feuilles d'étain; ſuivant l'opinion populaire, ces feuilles, comme le denier qu'on offroit à Caron pour paſſer le Styx, doivent dans les premiers inſtans d'une nouvelle exiſtence, être employées à acheter les choſes néceſſaires à la vie.

Les Chinois célèbrent le mariage d'une manière brillante & diſpendieuſe, mais avec beaucoup moins de pompe, qu'ils n'en met-

Chine.

tent dans leurs funérailles. L'impulſion qui réunit les deux ſexes n'a jamais eu beſoin du ſecours des fêtes publiques. Le myſtère ſert beaucoup mieux l'amour & eſt préféré pour ſes ſolennités. Les Chinois ne regardent le célibat d'aucun ſexe comme une vertu; la conſtance eſt la ſeule chaſteté qu'ils recommandent.

A ſon arrivée à Tong-chou-fou, l'ambaſſade fut très-bien accueillie dans le même temple où elle avait logé quelques jours, la première fois qu'elle avait paſſé dans cette ville. On remarque dans ce temple les ſtatues de la paix & de la guerre, de la tempérance & de la volupté, de la joie & de la mélancolie, avec des figures de femme, repréſentant la fécondité & le plaiſir; devant ces ſtatues, on voit tantôt un ſeul, tantôt pluſieurs vaſes de bronze, dans leſquels les prêtres & les dévots brûlent des mêches parfumées, & du papier couvert de feuille d'étain.

L'ambaſſade ne s'arrêta pas plus de vingt-quatre heures à Tong-chou-fou. Les eaux du Péi-ho étaient déjà baſſes; ſi on avait attendu quelques jours de plus, elle n'auraient pu porter les yachts, & il eut été également incommode de voyager par terre ou dans de petits bateaux.

Les yachats avaient encore fait peu de chemin, lorſque celui du colao Sun-ta-zhin, s'approcha de celui de Lord Macartney. Celui-ci voulant lui épargner la peine d'en ſortir, ſe rendit immédiatement à ſon bord; il commença par rappeler à ce nouveau compagnon de voyage les civilités qu'il en avait déjà reçues & il lui en renouvella ſes remercîmens; après quoi il lui dit qu'il s'était regardé comme très-heureux en apprenant qu'il avait été nommé pour lui faire l'honneur de l'accompagner dans le voyage de Chu-ſan. Chine.

Le colao reçut l'ambaſſadeur avec beaucoup de conſidération & témoigna le plus grand contentement d'avoir été choiſi en cette occaſion; il lut enſuite une partie de la lettre, qu'il avait reçue de l'empereur: laquelle diſait « qu'il fallait que Sun-ta-zhin, ſe chargeât particulièrement du ſoin de l'ambaſſade; qu'on traitât avec beaucoup d'attention & toutes les diſtinctions convenables » l'ambaſſadeur & ſa ſuite, dans leur voyage » à Chu-ſan, où Sun-ta-zhin les mettrait en » ſûreté à bord de leurs vaiſſeaux; mais que » ſi ces vaiſſeaux étaient partis, il accompa- » gnerait l'ambaſſade de la même manière, » juſqu'à Canton. »

Bientôt après l'ambaſſadeur prit congé de

Chine.

lui & ſe retira dans ſon yacht, où, au bout d'une demi-heure, Sun-ta-zhin lui rendit ſa viſite. Le colao apprenant que Lord Macartney avait demeuré trois ans en Ruſſie, parut ne pouvoir pas deviner quelles affaires politiques avaient exigé de ſi longues négociations. Sa ſurpriſe mit l'ambaſſadeur dans le cas de lui donner une explication des coutumes des nations européennes, à l'égard des relations, pour leſquelles les divers ſouverains ont habituellement des ambaſſadeurs à la cour les uns des autres; ce qui entretient une bienveillance réciproque, & prévient les jalouſies que pourraient occaſionner les mal attendus accidentels.

Les queſtions de Sun-ta-zhin ne paraiſſaient pas moins être l'effet de ſa curioſité perſonnelle, que du déſir de communiquer à l'empereur tout ce qu'il pourrait recueillir dans la converſation de Lord Macartney, relativement aux Anglais & aux autres nations européennes qui trafiquent en Chine. Les viſites réciproques de l'ambaſſadeur & de Sun-ta-zhin furent fréquemment répétées. Au premier ſignal, leurs yachts s'abordaient & le chinois ou l'anglais paſſait aiſément de l'un à l'autre; non ſeulement Sun-ta-zhin, avait l'ame remplie d'une généroſité naturelle, mais ſon goût pour la littérrature contribuait à corriger les préjugés

préjugés étroits & nationaux qu'avaient pu lui inſpirer, & ſon éducation & les maximes, & les ſentimens des perſonnes avec leſquelles il vivait ; il avait toutes les connaiſſances qu'on peut puiſer dans les livres chinois & tartares mantchous ; parmi tous les mandarins qu'avait eu occaſion de voir l'ambaſſadeur, il était le ſeul qui voyageât avec une bibliothèque : poli dans ſes manières, il croyait, cependant, qu'il lui était néceſſaire d'uſer de tous les priviléges attachés à ſon rang ; il avait le titre de colao, & il était, de plus, décoré du manteau jaune, qui reſſemble à un *ſpencer*, & qu'il portait par deſſus ſa robe. Ce manteau eſt maintenant la plus haute diſtinction connue en Chine, & il imprime à celui qui le porte, un caractère en quelque ſorte ſacré. Chine.

Les habitans des rives du Pei-Ho ont l'air très-pauvres, à en juger par leurs maiſons & leurs vêtemens ; mais leur bonne humeur prouve qu'ils ne manquent pas des choſes les plus néceſſaires à la vie, & qu'ils ne regardent pas leur état comme l'effet de quelqu'injuſtice exercée envers eux, ſentiment qui ne laiſſe pas ordinairement l'homme tranquille ; leur pauvreté n'eſt pas due non plus à la ſtérilité des champs, que cultive leur induſtrie ; mais leur

Chine.

population eſt trop nombreuſe pour que chaque famille ait une aſſez grande portion de terre pour pouvoir ſe procurer toutes les commodités de la vie.

Les Anglais virent quelques coins de terre, où l'on faiſoit paître des moutons ; mais on en fait venir de la Tartarie un bien plus grand nombre. Le peuple ne mange que très-peu de viande qu'il mêle avec les végétaux pour leur donner un peu de goût ; le lait, le beurre, le fromage, principale reſſource de la paſtorale, ſont peu connus des Chinois. Quand l'ambaſſadeur & les perſonnes de ſa ſuite déſirèrent d'avoir du lait, il ne fut pas très-aiſé de trouver un homme qui s'entendit à ſoigner les vaches ; cependant, il s'en trouva un, & il fut mis avec deux vaches & le fourrage néceſſaire dans un bateau qui ſuivait les yachts.

Après trois jours de navigation, les voyageurs arrivèrent dans l'endroit juſqu'où remonte la marée. Le reflux accélérant le courant de la rivière, les porta le lendemain à Tien-ſing ; ce fut-là que l'ambaſſade prit une nouvelle route, au lieu de ſuivre le même bras de Pei-Ho juſqu'à la mer, elle tourna à droite vers le ſud & paſſa devant l'embouchure de la rivière *When-ho*, qui, comme

le Péi-Ho vient des montagnes de la Tartarie & tombe dans le grand baſſin de Tien-ſing ; les yachts furent trois heures à traverſer la multitude de jonques qui étaient à l'ancre dans ce baſſin, & ils entrèrent dans la rivière de Yun-léang-ho, c'eſt-à-dire la *précieuſe rivière*. Le courant était ſi fort, que pour le vaincre il fallut employer dix-huit ou vingt hommes à haler chaque yacht ; mais l'aſpect charmant de la campagne dédommageait de la lenteur de cette navigation, dans d'autres endroits la rivière s'élargiſſait d'envion quatre-vingt pieds, & le courant oppoſait alors moins de réſiſtance. Chine.

En paſſant près de quelques villages, les voyageurs virent des femmes aſſiſes devant leur porte, occupées à filer du coton au rouet. Quelques-unes travaillaient à la moiſſon, & on ne pouvait guère les diſtinguer des hommes par la délicateſſe de leurs traits ou de leur teint. Une coutume qui ſubſiſte, dit-on, en Chine, doit rendre la beauté rare dans les claſſes inférieures. On aſſure que les jeunes filles diſtinguées par leur figure ou par les graces du corps, ſont, dès l'âge de quatorze ans, achetées à leurs parens, pour l'uſage des gens riches ou puiſſans. Les principaux Anglais de l'ambaſſade virent, par haſard, quelques-unes

Chine. de ces femmes, & d'après la blancheur & la délicateſſe de leur teint, la beauté & la régularité de leurs traits, ils jugèrent qu'elles avaient le droit d'être admiſes. Celles qui ne paraiſſaient pas ordinairement dans la foule, mais que la curioſité faiſait ſortir de leur maiſon pour voir paſſer les étrangers, étaient quelquefois obligées de ſe retirer à cauſe des huées des hommes qui ſemblaient leur reprocher de s'expoſer à la vue des barbares.

La rivière ſerpentait dans une plaine riche & bien cultivée. Les villages ſont quelquefois auſſi grands que des villes européennes; mais quand ils ne ſont pas entourés de murailles, les Chinois n'en font point grand cas, & ils ne les comprennent point dans l'un des trois ordres de leurs cités. Quoique les yachts remontaſſent lentement le cours de la rivière, les voyageurs n'étaient preſque jamais une demi-heure ſans découvrir quelque nouveau village. La plupart des maiſons de ces villages ne ſont faites que de maſſes de terre imparfaitement cuites au ſoleil, & moullées entre des planches qu'on y laiſſe attachées juſqu'à ce que les murs aient aſſez de ſolidité pour ſupporter un toit, qui eſt en général de chaume ou de gazon. Les appartemens ſont diviſés par des treillis, & tapiſſés de large papier ſur lequel on voit des

figures de divinités ou des colonnes de ſentences morales : tout cela eſt fait avec un ordre, une propreté qui atteſtent l'induſtrie du propriétaire, & ſuffiſent pour que le ſpectateur trouve moins déſagréable les matériaux groſſiers qui compoſent ces demeures. Chine.

Les villes ſont enceintes de murailles, plus hautes, pour la plupart, que les maiſons qu'elles renferment. Ces murailles forment, en général, un carré, dont les quatre côtés ſont face aux quatre points cardinaux ; les rues ſont ordinairement étroites, & il n'y a dans les villes aucune eſpèce de place ou de grand eſpace vide. Les vaſtes édifices y ſont en petit nombre, & conſacrés à des uſages publics ou habités par les principaux mandarins revêtus de l'autorité : les lois ſomptuaires de la Chine règlent les demeures auſſi-bien que les vêtemens des gens riches.

Tous les édifices publics & la plupart des palais ont leurs principales portes & leurs fenêtres tournées vers le midi. Les bâtimens publics les plus remarquables, ſont, dans chaque ville, une ſalle d'audience, où l'on entend ceux qui ont à ſe plaindre ; & où l'on adminiſtre la juſtice ; un collége, où l'on examine ſolennellement les étudians qui reçoivent les premiers degrés ; des temples pour le culte public de

Chine.

diverſes ſectes; des greniers où l'on tient du grain en réſerve pour les temps de diſette; enfin, une bibliothèque publique. L'intérieur des maiſons a peu d'ornemens, & les ameublemens ſont fort ſimples : chaque meuble ou uſtenſile de bois, eſt peint en rouge & verniſſé.

Chaque ville eſt miſe ſous la protection de certaines étoiles ou conſtellations, dont les Chinois comptent vingt-huit : mais ils ont, en outre, une diviſion d'étoiles qui répondent aux ſignes du zodiaque, & qu'ils appellent les *douze demeures du ſoleil*. Les Chinois n'ont point emprunté des autres nations ce qu'ils ſavent de ces aſtres, ainſi que le prouvent les noms par leſquels ils les diſtinguent, noms qui ſont analogues aux coutumes & aux événemens du pays. Leurs aſtrologues prétendent ſavoir prédire toutes les variations de la température dans les diverſes ſaiſons de l'année; & ils ne manquent pas de les publier dans leurs almanachs, ainſi qu'on a coutume de le faire dans ceux d'Europe.

Les Chinois ſont en général plus propres à ſupporter un travail modéré avec peu d'interruption que la plupart des européens d'une claſſe inférieure. On leur donne de bonne heure de meilleures & de plus ſaines habitudes; ils reſtent plus long-temps ſous la direction de leurs

parens; ils ſont, pour la plupart ſobres; ils ſe marient jeunes; ils ſont moins expoſés aux tentations du libertinage, & moins ſujets à contracter des maladies qui corrompent les ſources de la vie : leur manière de vivre eſt plus régulière & plus uniforme. Chine.

Les Chinois n'ont point de dimanche, ni même de diviſion qui ait quelque rapport avec les ſemaines. Leurs temples ſont ouverts chaque jour pour recevoir les dévots. Il y a eu de ces dévots qui ont fait quelques fondations peu conſidérables pour l'entretien du clergé; mais aucune terre n'eſt ſujette à la dîme eccléſiaſtique.

Le 18 octobre, l'ambaſſade entra dans la province de *Schang-tung*; ce jour étant celui de la pleine lune, les Chinois employèrent la nuit à leurs cérémonies religieuſes. Les coups de canons ſe ſuccédaient continuellement; une muſique bruyante ſe faiſait entendre; on tirait des feux d'artifices & on brûlait des mêches parfumées : tout cela continua depuis minuit juſqu'au lever du ſoleil. Le 22 octobre, les yachts s'arrêtèrent devant *Lin-ſin-chou*, ville du ſecond ordre, près de laquelle eſt une très-belle pagode à neuf étages. *Ta* eſt le nom que les Chinois donnent à ces édifices; ils ſont en grand nombre dans la partie de la Chine où

Chine.

il y a des montagnes, ſur le ſommet deſquelles elles ſont ſouvent placées. Les pagodes ont, en général, depuis cent vingt juſqu'à cent ſoixante pieds de haut, ce qui fait quatre ou cinq fois le diamètre qu'elles ont à leur baſe. Le nombre de leurs étages ou galeries eſt toujours impair, c'eſt-à-dire, de cinq, ſept ou neuf.

A Lin-ſin-chou, les yachts quittèrent le Yunleang-ho, qui, depuis ſa ſource ſituée à l'occident, coule juſques-là dans une direction nord-eſt, & y eſt réuni au canal impérial qui va au ſud. Ce canal, l'ouvrage le plus grand & le plus ancien en ce genre, ſuit une ligne irrégulière d'environ cinq cents milles de longueur. Il paſſe non-ſeulement ſous des montagnes & dans des vallées, mais à travers des rivières & des lacs.

Ce grand ouvrage diffère beaucoup des canaux d'Europe, leſquels ſe prolongent ordinairement en ligne directe & ſont étroits & ſans courans. Celui de la Chine fait beaucoup de ſinuoſités dans ſon cours; il eſt d'une largeur inégale & même quelquefois très-conſidérable, & ſes eaux ſont rarement ſtagnantes. Leur cours eſt, en outre, modéré par des écluſes qui traverſent le canal; mais il eſt rare qu'elles ſoient à moins d'un mille de diſtance l'une de l'autre. Les écluſes de ce canal n'ont point de portes

comme celles d'Europe ; elles ſont d'une conſtruction ſimple, faciles à ouvrir & à fermer, & n'exigent qu'un entretien fort peu coûteux. Le canal paſſe dans le lit de pluſieurs rivières, auxquelles il reſſemble par l'irrégularité de ſa profondeur, les ſinuoſités de ſon cours & ſa largeur dans les endroits où il n'y a point d'écluſes. Chine.

Dans la ſoirée du 23 octobre, les yachts arrivèrent à Yung-wang-ho. Près des murs étaient rangés trois cents ſoldats, nombre ordinaire des troupes qui, dans chaque ville où il y avait garniſon, ſe raſſemblaient pour honorer le paſſage de l'ambaſſade. Il était alors nuit ; chaque ſpectateur avait une lanterne à la main, & la différence des mouſſelines qui couvraient ces lanternes produiſait ſur l'eau un effet très-agréable. Quand une ville était traverſée par le canal, les ſoldats étaient rangés de chaque côté. Quelquefois l'on s'attendait que l'ambaſſadeur débarquerait, & au premier ſignal, ces ſoldats tombaient à genoux pour le recevoir. Aux yeux d'un voyageur européen, un pareil ſpectacle reſſemblait à celui d'une troupe de pélerins demandant la bénédiction.

Depuis que les Anglais étaient partis de *Tien-ſing*, tout le pays qu'ils avaient traverſé n'était qu'une immenſe plaine remplie de villes,

Chine. de villages, de chaumières & de champs bien cultivés : on n'y voyait pas la plus petite éminence; le ſol n'offrait pas l'apparence d'une ſeule pierre. Le 25 octobre, les yachts arrivèrent dans la plus haute partie du canal impérial; là, la rivière de *Luen*, la plus conſidérable de toutes celles qui fourniſſent de l'eau à ce canal, s'y jette avec rapidité. C'est, ſans doute, de ce point elevé, que celui qui conçut l'idée de ce canal, vit, avec l'œil du génie, la poſſibilité de former cette communication importante, entre les différentes parties de l'empire Chinois.

Les Anglais n'avaient pas encore fait beaucoup de chemin dans la partie méridionale du Canal, lorſqu'ils arrivèrent dans le voiſinage de l'endroit où le fameux oiſeau-pêcheur de la Chine, le *leut-ze*, eſt élevé dans l'art de fournir à ſon maître une grande quantité de poiſſon. Le leut-ze eſt une eſpèce de pélican, reſſemblant au cormoran ordinaire : mais ayant été préſenté au docteur Shaw, il l'a caractériſé de la manière ſuivante. — « Pélican, ou cormoran brun, avec le plumage de la gorge » blanc, le deſſous du corps blanchâtre, & » tacheté de brun, la queue ronde, l'iris bleu » & le bec jaune. »

Dans un vaſte lac, ſitué à l'eſt du canal im-

périal, & tout près de ſes bords, on voit des millions de petits bateaux & de radeaux, qui ſervent à la pêche qu'on fait avec le leut-ze. Sur chaque canot ou radeau, il y a dix ou douze de ces oiſeaux, qui plongent à l'inſtant où leur maître leur fait un ſigne. On ne peut voir ſans étonnement les énormes poiſſons que ces oiſeaux prennent & rapportent dans leur bec. Ils ſont ſi bien inſtruits, qu'on n'a beſoin de leur mettre au cou ni anneau, ni cordon, pour les empêcher d'avaler quelque partie de leur proie. Ils ne mangent que ce que leur maître leur donne pour les encourager & les nourrir; le canot dont ſe ſervent les hommes qui font cette pêche, eſt extrêmement léger; il eſt quelquefois charié juſqu'au lac avec les oiſeaux, par les hommes qui doivent s'y embarquer. Chine.

La partie occidentale du lac eſt bornée par une haute chauſſée qui la ſépare du canal, dont l'eau eſt bien plus élevée que celle du lac. Cette chauſſée s'étend dans toute la longueur du lac : il a fallu pour la faire une immenſe quantité de terre, qui n'a ſans doute été raſſemblée qu'avec beaucoup de travail & de dépenſe. Les voyageurs qui n'avaient encore vu qu'un côté du canal avec une chauſſée, trouvèrent bientôt qu'il y en avait des deux côtés. Quoiqu'il y ait de modernes exemples d'un

Chine.

pareil ouvrage, c'était un curieux ſpectacle que cet immenſe volume d'eau, forcée par l'humaine induſtrie, de ſe reſſerrer dans un étroit canal, pluſieurs toiſes au-deſſus de ſon premier lit, & de couler ainſi en l'air juſqu'à une diſtance très-conſidérable, où elle rencontre un terrain qui eſt à ſon niveau.

Dans toute la partie où le canal eſt auſſi élevé, la chauſſée eſt ſoutenue par des murs de marbre gris & commun: ces murs ont environ douze pieds d'épaiſſeur, & les grands blocs qui les recouvrent ſont liés avec des crampons de fer. Là, le canal n'eſt en effet, qu'un aqueduc très-élevé au-deſſus du ſol, & par-tout où ce ſol eſt deſſéché, il y a beaucoup de villages; le terrain qui environne l'aqueduc eſt inondé une grande partie de l'année; les Anglais y virent du riz, dont la tige s'élevait au-deſſus de l'eau.

La grande élévation du canal impérial, dans la partie où naviguaient alors les Anglais, a permis de placer beaucoup d'écluſes ſur ſes bords; elles ſont toutes ſur des arches en pierre, & ſervent à verſer le ſuperflu de l'eau dans les marais voiſins: mais bientôt les voyageurs furent dans une autre partie du canal, & dans une ſituation toute différente. On ne découvre là, ni montagne, ni éminence ſaillante: c'eſt encore une plaine immenſe à la vue; mais cette plaine

eſt tellement élevée par degrés au deſſus de ſon premier niveau, que le canal eſt creuſé, au moins à vingt-pieds au-deſſous de la ſurface du ſol. Chine.

Dans quelques endroits où paſſe le canal impérial, le lac & les marais rendent la culture impraticable. Là, cependant il n'y a pas un coin deſſéché, où l'on ne voie de petites chaumières. Les habitans ſe nourriſſent principalement de la pêche, & le voiſinage du canal les met à même d'échanger une partie de leur poiſſon, pour ſe procurer les autres objets dont ils ont beſoin.

A ces marais ſans culture, les Anglais virent bientôt ſucéder un pays dont la perſpective était ſuperbement variée; il y avait de riches plaines, des petites hauteurs, des côteaux plus élevés, des chaînes de montagnes entremêlées de vallées, & par-tout des villages bien bâtis & très-rapprochés les uns des autres; la population y eſt très-nombreuſe, & chaque coin de terre eſt cultivé.

Le canal paſſe enſuite à travers un pays bas, ſujet aux inondations, & coupé de lacs & de marais; quelques petits villages mal conſtruits, quelques ſaules & des champs de riz, ſont là les ſeules objets qui frappent la vue. Mais bientôt une ſuite de villes & de jolis villages,

Chine. une immenſe quantité de vaiſſeaux de toute eſpèce, & une nombreuſe population, annoncent les approches du fleuve Jaune, où le canal épanche ſes eaux avec un cours modéré, en conſervant toujours ſa direction vers le ſud.

Le 2 novembre, les yachts qui portaient l'ambaſſade, arrivèrent dans la partie du canal où il ſe réunit au fleuve Jaune : ce fleuve doit ſon nom à la couleur du limon qu'il charie, & qui y eſt mêlé en ſi grande quantité, qu'il reſſemble plus à de la terre délayée qu'à de l'eau. Du côté où eſt l'embouchure du canal, ainſi que ſur la rive oppoſée, eſt une ville très-étendue & très-peuplée : là, le canal a environ trois quarts de mille de large, & forme un excellent port.

Ni ce canal, ni aucun autre en Chine, n'eſt entretenu aux frais & pour le profit de quelques individus; il eſt ſous l'inſpection & la direction immédiate du gouvernement, dont la politique eſt de maintenir une communication facile entre les diverſes parties de l'empire, parce qu'elle favoriſe le commerce & l'agriculture du pays, & par conſéquent, augmente les revenus de l'état & les reſſources du peuple.

L'extrême rapidité qu'a le fleuve Jaune dans l'endroit où les yachts & les barques de l'ambaſſade devaient le traverſer, rendait néceſ-

faire, ſuivant la coutume des Chinois, un ſacrifice à la divinité du fleuve, afin de s'aſſurer un paſſage heureux : dans ce deſſein, le pilote entouré de tout ſon équipage, ſe plaça ſur le devant du yacht, & tenant dans ſa main un coq deſtiné à ſervir de victime, il lui arracha la tête, la jeta dans le fleuve, & conſacra le bâtiment en arroſant, avec le ſang de l'oiſeau, le pont, les mats, les ancres, & les portes des appartemens, & y attachant quelques plumes du même animal. Alors pluſieurs grandes jattes remplies de viandes furent rangées ſur le pont en ligne tranſverſalle : au devant de ces jattes, on avait placé une coupe remplie d'huile, une de thé, une de liqueur ſpiritueuſe, & une quatrième de ſel. Le pilote s'inclina trois fois profondément, en tenant ſes mains élevées, & en marmotant quelques paroles, comme pour invoquer la Déité. Pendant ce temps-là, on battait avec force le loo, des mêches allumées étaient élevées vers le ciel, du papier couvert de feuilles d'étain ou d'argent était brûlé, & l'équipage faiſait partir un grand nombre de petards. Le pilote, s'avançant vers la proue, fit des libations au fleuve, en y verſant les coupes qui contenaient l'huile, le thé & la liqueur, après quoi il y jeta celle où était le ſel. La cérémonie étant

Chine.

Chine.

achevée, on emporta les jattes de viande, dont l'équipage ſe régala : enſuite les yachts furent lancés avec confiance à travers le courant du fleuve. Auſſitôt qu'ont l'eut paſſé, le pilote remercia le ciel par trois inclinations profondes.

Indépendamment des offrandes journalières & des adorations qui ſe font à l'autel placé du côté gauche de la chambre, côté que les Chinois regardent comme le plus honorable ; on fait des ſacrifices ſolennels, tels que celui que nous venons de décrire, afin d'avoir un vent favorable, ou d'écarter un danger imminent.

Parmi les fleuves de l'ancien continent, il n'en eſt guère qui traverſe une plus grande étendue de pays & porte le plus d'eau à la mer, que le fleuve Jaune. Ses ſources ſont dans deux lacs ſitués au milieu des montagnes de la Tartarie. La longueur du cours de ce fleuve a deux mille cent cinquante milles. L'endroit où il traverſe le canal impérial n'eſt éloigné de la mer que de ſoixante-dix milles ; il n'a guère là qu'un mille de large, & dans le milieu du courant la profondeur eſt de neuf à dix pieds. Cependant quoique le pays ſoit très-plane, le courant du fleuve eſt ſi rapide qu'il fait ſept à huit milles par heure. Il eſt vrai que jamais la rapidité d'une rivière ne dépend de la pente d'une partie du pays qu'elle traverſe, mais de l'impétuoſité

l'impétuoſite de ſa chute, lorſqu'elle eſt encore près de ſa ſource, & de l'étréciſſement du canal dans lequel elle eſt enſuite forcée de couler, ou bien de l'accroiſſement ſoudain de ſes eaux dans le même canal. Chine.

Pour pouvoir ſe former quelque idée de la quantité de limon mêlé aux eaux du fleuve Jaune, on fit l'expérience ſuivante. Dans l'endroit où le courant étoit de ſept à huit milles par heure, & où le fleuve avoit neufs pieds de profondeur, on prit un gallon trois quarts d'eau, meſure commune. Cette eau dépoſa un ſédiment qui, lorſqu'il fut compacte & preſſé en forme de brique, forma une maſſe de deux pouces & un tiers cubes. Ce ſédiment était compoſé d'un limon argilleux très-fin & d'une teinte jaunâtre; & lorſqu'il fut ſec, on le réduiſit facilement en poudre impalpable, en le preſſant entre les doigts.

Tandis que les yachts qui portaient les Anglais, s'avançaient vers le fleuve Jaune, il y eut une correſpondance ſuivie entre l'empereur & le nouvel & reſpectable conducteur de l'ambaſſade. Sun-ta-zhin fit ſouvent part à l'ambaſſadeur des expreſſions flatteuſes qu'employait l'empereur, en parlant de lui dans ſes dépêches. Les gracieuſes expreſſions de l'empereur étaient quelquefois accompagnées de préſens de vian-

Chine.

des sèches, qu'il choisissoit de sa table, & envoyoit, suivant la manière des Orientaux, comme des marque de son attention particulière.

Les lettres qu'écrivait l'empereur & celles que lui adressait Sun-ta zhin, étaient mises dans un sac ou panier plat, qu'un homme à cheval portait attaché autour de son corps. Au bas du sac, étaient suspendues des clochettes dont le bruit annonçait à chaque station l'arrivée du messager, qui y était changé ainsi que le cheval. la distance entre les stations était de dix à douze milles.

Au Sud du fleuve Jaune, les yachts allaient beaucoup plus vîte, parce qu'à partir de ce fleuve, le canal impérial a un courant beaucoup plus rapide. Plus loin, le canal passe sur les bords d'un lac, mais il est beaucoup plus élevé que ce lac & une chaussée l'en sépare. Au delà du lac, le pays est si marécageux qu'il est impossible de le cultiver comme les autres. Dans les endroits ainsi submergés, les Chinois déploient un nouveau genre d'industrie. Ils font des radeaux ou des claies de bambou, qu'ils chargent d'une couche de terre, & laissent flotter sur l'eau : ensuite ils y cultivent plusieurs espèces de végétaux. Aussi, à bord des vaisseaux, on se procure une petite quantité de jardinage,

en ſemant les graînes dans de la terre arroſée, ou bien dans des morceaux de flanelle montés ſur des châſſis & humectés avec ſoin. C'eſt, par exemple, de cette manière qu'on a promptement du ſenevé; ce qui eſt extrêmement agréable aux perſonnes qui ſont depuis long-temps en mer. Chine.

Bientôt les yachts ſe trouvèrent devant une jolie ville, où toutes les maiſons qui bordaient le canal étaient à deux étages & peintes en blanc; les habitans étaient mieux vêtus & les femmes plus belles & plus jolies que la plupart de celles que les Anglais avaient vue dans le Nord de la Chine. Après avoir fait encore ſept à huit milles, les voyageurs virent une ville du premier ordre, qui ſemblait être d'une haute antiquité. Une partie des murailles & des maiſons était en ruine, & couverte de mouſſe, d'herbe & de ronces. Cette ville paraiſſait, cependant, faire un grand commerce: il y avait à l'ancre au moins mille vaiſſeaux de différente grandeur. La campagne des environs était plane, bien cultivée & couverte de riz & de mûriers. Ces arbres ne ſemblent pas beaucoup différer des mûriers communs d'Europe; les arbres ſont fréquemment élagués & étêtés, parce qu'on veut faire pouſſer conſtamment des jeunes branches & des feuilles tendres.

Chine.

diviſées, comme celles de Veniſe, par des canaux qui partent tous du principal canal : la flotte des yachts & des bateaux qui portaient les Anglais, fut près de trois heures à traverſer les faubourgs de Sou-chou-fou pour arriver juſqu'aux murs de la ville près deſquels il y avait un nombre immenſe de bâtimens qu'on avait mis à ſec.

La ville de Sou-chou-fou paraît extrêmement grande & extrêmement peuplée. Les maiſons y ſont bien bâties & agréablement décorées. Les habitans, qui, pour la plupart ſont vêtus de ſoie, ont l'air d'être riches & heureux. Les Anglais trouvèrent les femmes de Sou-chou-fou plus belles, plus jolies & vêtues avec plus de goût que la plupart de celles qu'ils avaient vues dans le Nord de la Chine. Les dames de Sou-chou-fou, portent quelquefois ſur le devant de la tête un petit bonnet de ſatin noir, qui forme une pointe entre les deux ſourcils, & eſt enrichi de brillans. Elles ont auſſi des pendans de criſtal ou d'or.

A peu de diſtance de Sou-chou-fou, eſt le ſuperbe lac de Tai-hou, environné d'une chaine de montagnes pittoreſques ; ce lac fournit beaucoup de poiſſons aux habitans du pays, & en outre, il eſt pour eux un lieu de rendez-vous public & d'amuſement ; beaucoup de canots

qui ſervent aux promenades de plaiſir, ſont conduits par une ſeule femme, chaque canot à une chambre trés-propre, & on prétend que celles qui le conduiſent, exerçent plus d'une profeſſion. Chine.

Au-delà de Sou-chou-fou, on voyait des plantations de mûriers très-étendues & ſemblables à une forêt; il y a auſſi parmi les mûriers quelqu'arbre à ſuif; du fruit de cet arbre, les Chinois retirent une eſpèce de graiſſe végétale avec laquelle ils font une grande partie de leur chandelle, Ce fruit reſſemble beaucoup extérieurement aux graines de lierre; cependant elle n'égale ni la bougie, ni les chandelles de blanc de baleine. L'arbre à ſuif a été, dit-on, tranſplanté à la Caroline, & y réuſſit auſſi bien qu'en Chine; c'était preſque la ſeule eſpèce d'arbre qui ombrageât les bords du grand canal dans la partie où l'ambaſſade anglaiſe était alors. Là, le canal était ſans aucun courant & ſi large, qu'un pont de pierre, qui le traverſait, n'avait pas moins de quatre-vingt dix arches.

De Sou-chou-fou, à Han-chou-fou, c'eſt-à-dire, dans une étendue d'environ quatre-vingt-dix milles; le canal impérial continue à avoir une largeur de ſoixante à cent toiſes, & ſes bords ſont révêtus de muraille

Chine.

de pierre. Tout le pays qu'il traverſe dans cette partie, eſt non moins beau que riche.

Les yachts s'arrêtèrent dans un village près de Han-chou-fou, pour recevoir le nouveau vice-roi de Canton, lequel vint, dans ſon bateau, faire la première viſite à Sun-ta-zhin & à l'ambaſſadeur; le vice-roi nommé, Chaung-ta-zhin paraſſait avoir un caractère doux & des mœurs aimables; il ſe prévalait peu, & de l'avantage d'être parent de l'empereur, & du poſte qu'il occupait comme gouverneur général des deux provinces de Quang-tong, & de Quangſi; indépendamment des honneurs qu'il tenait de l'empereur, le vice-roi Chaung-ta-zhin avait reçu des habitans de la province de Ché-kiang le plus flatteur de tous les titres; pour le récompenſer de les avoir gouvernés avec équité & avec bienfaiſance, ils l'avaient nommé le ſecond Confucius. Le vice-roi entra avec Sun-ta-zhin & l'ambaſſadeur à Han-chou-fou, le 9 novembre 1793.

Un baſſin vaſte & irrégulier termine le canal impérial dans les fauxbourgs de Han-chou-fou. La population de cette ville eſt immenſe; car, on prétend qu'elle égale preſque celle de Pékin; cependant la ville n'a en apparence rien de grand que les murailles qui l'entourent. Les maiſons ſont baſſes; il n'y en a

point qui ait plus de deux étages ; les rues ſont pavées avec de grands quartiers de pierre dans le milieu, & de petites pierres placées ſur les côtés. Toutes les maiſons des principales rues ont des boutiques ou des magaſins ſur le devant, & pluſieurs de ces magaſins ne ſont point inférieurs aux plus brillans de ceux qu'on voit à Londres ou à Paris dans le même genre ; il eſt difficile de paſſer dans les rues à cauſe de la foule. Dans les magaſins & les boutiques on voit des hommes & point de femmes ; quoique les dames chinoiſes mettent l'embonpoint au rang des beautés d'un homme, elles le regardent comme un grand défaut dans leur ſexe & elles s'efforçent de conſerver la fineſſe & la délicateſſe de leur taille. Elles laiſſent croître leurs ongles ; mais elles ne conſervent de leurs ſourcils, qu'une ligne arquée très-mince. Chine.

Tandis qu'on s'occupait à Han-chou-fou des préparatifs du départ, Van-ta-zhin, avec ſa bonté ordinaire, invita quelques Anglais à faire une promenade ſur le lac de Sée-hou ; ce lac forme une ſuperbe pièce d'eau de trois à quatre milles de diamètre, & environnée au nord, à l'eſt & au ſud de montagnes pittoreſque, entre la baſe deſquelles & les bords du lac eſt un terrain étroit mais uni, dont on a

Chine.

tiré le parti le plus agréable; on y voit des maiſons charmantes, & des jardins de mandarins, ainſi qu'un palais appartenant à l'empereur & des temples & des monaſtères pour les prêtres de Fo. Sur le ſommet de ces montagnes on a bâti des pagodes, l'une deſquelles attira l'attention de nos voyageurs; cette pagode s'appelle, *le temple des vents foudroyans*; il y reſte quatre galeries entières, les unes au deſſus des autres; le haut eſt preſqu'entièrement briſé. La mouſſe, l'herbe & les ronces croiſſent ſur ces ruines; le centre & les moulures de la pagode ſont peints en rouge & les murailles en jaune; elle n'a maintenant qu'environ cent vingt pieds de haut, on aſſure qu'elle a été bâtie du temps de Confucius, qui vivait il y a plus de deux mille ans.

Dans les bois, croiſſant ſur le haut des montagnes & dans les vallées, il y a pluſieurs milliers de tombeaux qui ſont bâtis comme des maiſons; ils ſont environ de ſix à huit pieds de hauteur, & ſont pour la plupart peints en bleu. Les tombeaux des Chinois d'un rang élevé, ſont à part, ſur le penchant des montagnes, & ils ont des murailles de pierre avec des portes de marbre blanc, ou l'on écrit les noms, les qualités & les vertus de ceux dont ils renferment les reſtes; ces

monumens des grandeurs passées, sont environnés de différentes espèces de cyprès dont la couleur sombre & mélancolique semble avoir été choisie par-tout pour parer les scènes de douleur; il ne se passe guère de nuit, sans qu'on vienne visiter le cimetière des environs du lac; des Chinois s'y rendent avec des torches, pour honorer les cendres de leurs parens; ils décorent leur tombe de banderoles, d'étoffes de soie ou de papier peint; ils y sèment des fleurs & y brûlent des parfums. Chine.

Ceux des Anglais qui étaient destinés à aller à Chu-san étant en plus petit nombre, & plutôt prêts que les autres, partirent le 13 novembre 1793; ils avaient à leur tête le respectable Sun-ta-zhin, qui dit affectueusement adieu à l'ambassadeur & à ses principaux compagnons.

Le vice-roi, l'ambassadeur & les autres Anglais, quittèrent Han-chou-fou bientôt après le départ des voyageurs qui allaient à Chu-san. Tandis que l'ambassadeur traversait la ville pour se rendre au lieu où il devait s'embarquer, on plaça devant lui, pour la première fois, des parasols de cérémonie, ce qui est une grande marque d'honneur. On avait rassemblé sur le bord de la rivière, plus de deux mille hommes de cavalerie tartare,

Chine. habillés ſuperbement & portant différens uniformes, ils avaient tous l'air très-guerrier. En Chine, la cavalerie ne ſe ſert que de l'arc, qui paraît être l'arme la plus eſtimée. Cet arc eſt fait d'un bois élaſtique & renforcé par deux cornes, dont la racine ſe joint dans le milieu de l'arc, d'où elles s'étendent vers les extrémités, & forment chacune une courbe diſtincte. Il eſt garni d'une corde de fils de ſoie fortement tordus enſemble. La force de l'arc varie depuis ſoixante juſqu'à cent livres; les flèches ſont emplumées & parfaitement bien faites; leur bout eſt garni d'une pointe d'acier qui reſſemble au fer d'une lance. Les Chinois & les Tartares font grand cas de leur adreſſe à ſe ſervir de cette arme.

Les cavaliers tartares & chinois ont un caſque de fer qui a la forme d'un entonnoir renverſé. La crête qui répond au tuyau de l'entonnoir, eſt haute de ſix à ſept pouces, & ſe termine comme une lance; le caſque eſt orné d'un gland rouge; le cou du cavalier eſt couvert d'une étoffe de drap piquée & garnie de fer; cette pièce s'étend tout autour du viſage, ils portent une veſte & des culottes également piquées & garnies de fer, la veſte deſcend au deſſous de la taille, & les culottes vont juſqu'à mi-jambe. Cet uniforme a les

inconvéniens d'une armure ſans en avoir les avantages.

Chine.

Toutes les troupes ſaluèrent l'ambaſſadeur, lorſqu'il paſſa pour entrer dans la barque qui lui était deſtinée. Le nombre de bateaux était immenſe dans cette partie de la rivière ; mais malgré cela, il n'y avait point de confuſion ; les matelots étaient extrêmement adroits : on voyait pluſieurs grands bâteaux conduits par un ſeul homme qui ramait, allait à la voile, gouvernait & fumait ſa pipe dans le même temps ; d'une main il tenait la bouline, de l'autre la barre du gouvernail, & avec ſon pied il faiſait mouvoir un aviron qu'a chaque coup il pouſſait auſſi loin qu'il aurait pu le faire avec la main.

Le vent étant favorable, les barques remontèrent aſſez loin contre le courant ſans avoir beſoin d'être traînées avec une corde. Les petites vallées ſituées entre les montagnes où ſe trouvaient les voyageurs étaient ſoigneuſement cultivées & très-pittoreſques. L'arbre à ſuif croît, en général, ſur les bords de la rivière, & le camphrier à une certaine diſtance : on voit auſſi une immenſe quantité d'autres arbres qui s'élèvent à une prodigieuſe hauteur, dans la vallée où eſt bâtie la ville de Yen-chou-fou.

Au delà de cette ville, la rivière était ſi

Chine.

baſſe, que quoique les barques des anglais tiraſſent moins d'un pied d'eau, les hommes qui les conduiſaient avaient beſoin d'employer toute leur force pour les faire avancer. Durant cette lente navigation, les barques furent jointes par deux jeunes & beaux hommes qui, curieux de voir l'ambaſſadeur, le ſuivaient depuis Han-chou-fou. Ils étaient eux-mêmes honorés du même titre par le roi de l'île *Léou-Keou*. Leur habillement était compoſé d'une eſpèce de ſchal très-fin, d'une ſuperbe couleur brune, & garni, à la manière chinoiſe, d'une fourrure de peaux d'écureuils. Ils portaient des turbans de ſoie élégamment pliſſés, l'un couleur de pourpre & l'autre jaune; ils ne paraiſſaient avoir ſur le corps ni linge ni toile de coton. Ces jeunes gens avaient le teint très-brun, mais une figure intéreſſante; ils étaient bien élevés & converſaient avec facilité : ils venaient d'arriver à Han-chou-fou pour ſe rendre à Pékin, où leur chef envoie régulièrement tous les deux ans des délégués pour porter le tribut & rendre hommage à l'empereur. Ils parlaient le chinois; mais ils avaient en outre une langue particulière. Ils dirent qu'ils ne ſe rappelaient pas d'avoir jamais vu aucun vaiſſeau européen aborder dans leur île : mais que s'il y en allait quelqu'un, il y ſerait bien accueilli, parce

que l'entrée n'en était pas défendue aux étrangers. Chine.

Peu de temps après avoir vu les envoyés de Léou-Keou, l'ambaſſade continua ſa route ; la rivière s'éloignant un peu des montagnes, s'élargiſſait & devenait plus profonde. Dans les vallées ſituées le long de la rivière, on voyait beaucoup de cannes à ſucre qui étaient preſque mûres & avaient environ huit pieds de haut. Près des cannes à ſucre, les anglais virent pluſieurs boſquets d'orangers. Il y a dans ces contrées une très-grande quantité d'eſpèces d'oranges ; quelques-unes ſont plus petites que celles de Portugal, d'autres auſſi groſſes que les plus groſſes des Antilles, mais les plus douces, les plus remplies de jus, ſont les oranges d'un rouge foncé : on les préfère à toutes les autres ; & il eſt aiſé de les diſtinguer, non-ſeulement à cauſe de leur couleur, mais parce que la pulpe ne tient à l'écorce que par quelques fibres légères.

On ſervait à nos voyageurs beaucoup d'eſpèces de fruits. Les Chinois n'en ont point pluſieurs qu'on voit en Europe ; tels que des groſeilles, des framboiſes, des olives ; mais ils en ont beaucoup d'autres que l'Europe ne produit point. Nos voyageurs virent pour la première fois l'arbuſte qui produit le thé ; il

Chine.

croiſſait comme une plante commune, & ſemée au haſard ſur les côtés & ſur le haut des levées qui ſéparaient les jardins & les boſquets d'orangers. Cependant cet arbuſte eſt régulièrement cultivé à la Chine : on le sème par rangs, à la diſtance d'environ quatre pieds, & l'on a ſoin de ſarcler les herbes dans les champs où il croît : on l'empêche de devenir très-haut, afin d'avoir la facilité d'en cueillir les feuilles, qu'on ramaſſe d'abord au printemps, & enſuite deux fois dans le cours de l'été. Tous les renſeignemens que prirent les Anglais concernant l'arbre à thé, leur confirmèrent que ſa qualité dépendait du ſol où il croiſſait & de l'âge auquel les feuilles étaient recueillies, ainſi que de la manière dont on les préparait.

Les jeunes feuilles ſont ſoumiſes à beaucoup de préparations avant d'être expoſées en vente. Chaque feuille paſſe d'abord par les doigts d'une femme, qui la roule & lui donne la même forme qu'elle avait ſur l'arbre avant de ſe déployer. Enſuite on la place ſur un plat de terre ou de fer, le plus mince que puiſſe le faire un Chinois. Le plat de terre ou de fer eſt placé ſur le feu, où le reſte de l'humide que contenaient les feuilles ſe diſſipe, & en ſe deſſéchant elles ſe roulent davantage.

On

On conſomme en Chine une ſi immenſe quantité de thé, que quand les Européens ceſſeraient tout-à-coup d'en demander, le prix n'en diminuerait preſque pas dans les marchés de ce vaſte empire; mais cela dérangerait peut-être un peu ceux des cultivateurs qui ſont habitués de fournir aux négocians de Canton celui qu'on exporte. Chine.

En continuant leur navigation ſur la rivière, les Anglais virent pluſieurs excavations faites dans des montagnes voiſines pour en tirer cette eſpèce de granit fin qu'on emploie dans les manufactures de porcelaine. Non loin de la route que les Anglais ſuivaient pour ſe rendre à Canton, il y avait une ville non-murée & appelée *Kin-ce-thin*, où trois mille fourneaux pour cuire de la porcelaine étaient, dit-on, allumés tous à-la-fois, ce qui faiſait que pendant la nuit la ville avait l'air d'être toute en feu. Le génie, ou l'eſprit du feu, eſt la principale divinité qu'on adore dans cet endroit; &, certes, ce n'eſt pas ſans quelque raiſon. Le ſuccès de la fabrication de la porcelaine y eſt incertain, attendu que les Chinois n'ont pas une méthode exacte pour régler le degré de chaleur dans les fourneaux. Auſſi quelquefois tout ce que ces fourneaux contiennent ne devient qu'une maſſe informe.

Chine.

A Chan-fan-chen, la rivière ceſſa entièrement d'être navigable. C'eſt dans une chaîne de montagnes qui environne cette ville que la rivière prend ſa ſource; de-là elle ne parcourt pas plus de deux cent milles. Une autre rivière prend ſa ſource au ſud des mêmes montagnes; il fut décidé que l'ambaſſade s'y embarquerait, après avoir fait par terre le chemin qu'il y a de l'une à l'autre. La grande route de Pékin à Canton paſſe à Nankin, ancienne capitale de l'empire; mais la néceſſité d'aller à Han-chou-fou, ville entre laquelle & Canton les relations par terre ſont rares, obligea nos voyageurs de traverſer des pays où peut-être jamais aucun autre européen n'avait paſſé: auſſi eurent-ils une occaſion très-favorable de connaître le véritable état de quelques provinces de l'intérieur.

Le vice-roi & l'ambaſſadeur furent bientôt informés que tout était prêt pour continuer leur route. Cependant les préparatifs avaient d'abord éprouvé quelques difficultés: il avait rarement paſſé par ce chemin autant de voyageurs à-la-fois; il n'était pas aiſé de trouver pour eux un aſſez grand nombre de chevaux, dans un pays où l'on ne s'en ſert point pour les travaux de l'agriculture, & où les claſſes inférieures voyagent à pied, & les autres dans des palanquins portés par des hommes.

Les gardes de l'ambaſſadeur, avec leurs pompons rouges & leurs armes brillantes, étaient conſidérés comme des hommes qui avaient droit de ſe faire porter ; les Chinois croyaient même devoir fournir quelque eſpèce de voiture pour tous ceux qui appartenaient à l'ambaſſade. Chine.

Faute de chevaux, on ſe procura des chaiſes, auxquelles on attacha des bambous, afin de pouvoir les faire porter par des hommes : mais quelques-uns de ces hommes avec leurs haillons, leurs chapeaux de paille & leurs ſandales, étaient ſi maigres, & avaient l'air ſi faibles auprès de ceux qu'ils portaient, que pluſieurs de ces derniers, rougiſſant du contraſte, quittèrent leurs voitures & continuèrent la route à pied.

Au ſud du chemin, on voyait pluſieurs hautes montagnes en pain de ſucre, & détachées les unes des autres ; elles étaient couvertes d'herbes & d'arbriſſeaux, & leur forme était ſi régulière, leur pente ſi également gradée depuis leur ſommet juſqu'à leur baſe, qu'elles avaient moins l'air d'être l'ouvrage de la nature que celui de l'art ; il paraiſſait qu'on avait dépouillé les rochers de la terre qui les avait anciennement couverts, afin de la placer dans les endroits où elle put plus facile-

Chine.

ment nourrir des plantes ; là, où les montagnes ne ſont pas tout-à-fait perpendiculaires, la pente régulière eſt convertie en terraſſes, placées les unes au-deſſus des autres, & toutes ſupportées par des murs de pierre ; par ce moyen, la montagne eſt cultivée juſqu'au ſommet, ces terraſſes ne ſont pas employées à un ſeul genre de culture : on y voit du grain, des légumes, des ignames, des patates douces, des oignons, des navets, & pluſieurs autres plantes potagères ; on a creuſé un réſervoir ſur le ſommet de la montagne, l'eau de la pluie y eſt raſſemblée, & enſuite, on la conduit par des canaux ſur les différentes terraſſes qui ſont au deſſous.

Parmi les végétaux qu'on cultive le plus généralement & en plus grande quantité eſt une eſpèce de chou, appelé par les Chinois *pe-tſai*, ou herbe blanche ; il eſt d'un goût délicat, reſſemble un peu à la laitue pommée ; & les Chinois, ainſi que les étrangers qui ſont en Chine, l'aiment beaucoup ; dans le voiſinage de toutes les villes bien peuplées, on voit des acres entiers couverts de ces choux. Le matin on a quelquefois de la peine à paſſer à travers l'immenſe quantité de petites charrettes à bras & de brouettes qui en ſont chargées, & encombrent les portes de Pékin &

de Han-chou-fou. Du riz, des choux & un peu d'ail ou d'oignon, au lieu de viande, avec un breuvage de thé commun, ſont ſouvent tout ce qui compoſe les repas des payſans & des ouvriers chinois. Chine.

Dans le petit voyage que firent les Anglais pour ſe rendre de la ville de Chan-ſan-chen à la rivière, ils ne virent pas un ſeul coin de terre où ne ſe déployât l'induſtrie du cultivateur. A la Chine, les auberges ſont communes ſur les grandes routes; mais comme le pays des environs eſt très-peu fréquenté, il ne ſe trouva point dans la ville où l'ambaſſade arriva le ſoir, un ſeul cabaret propre à la recevoir. Chan-ſan-chen eſt ſitué ſur les bords de la rivière ſur laquelle les Anglais devaient s'embarquer le lendemain. La maiſon où l'on a coutume d'examiner les jeunes lettrés du diſtrict, lorſqu'ils veulent prendre leurs degrés, fut choiſie pour loger nos voyageurs, & on l'arrangea de manière qu'ils y furent aſſez commodément.

L'examen des étudians chinois, ſe fait, dit-on, toujours en public; le nombre des auditeurs, ainſi que la préſence du gouverneur & des principaux magiſtrats du diſtrict qui y préſident, doivent empêcher les juges de montrer de la partialité. La récompenſe de ceux

Chine. qui réuſſiſſent, n'eſt pas bornée aux ſimples honneurs de l'univerſité, car, ces honneurs deviennent les degrès qui conduiſent à tous les emplois, à toutes les dignités de l'empire.

Une manière d'avancement ſi ouverte à toutes les claſſes, tend à les réconcilier avec le pouvoir auquel tous les individus ont droit de parvenir. Les jeunes gens nés de parens riches ont ſans doute plus de facilité & de meilleures occaſions de s'inſtruire que les enfans des pauvres; malgré cela, le génie a quelquefois la force de triompher des obſtacles, & quoi qu'il en ſoit, la poſſibilité du ſuccès flatte toujours ceux même qui ne peuvent pas l'obtenir; la perſuaſion où l'on eſt auſſi, que l'autorité a été acquiſe par le mérite, fait qu'on eſt plus diſpoſé à la reſpecter & à lui obéir, à moins qu'elle ne ſoit accompagnée de trop d'abus; mais quand ces abus ont lieu, le ſavoir & le talent ne ſuffiſent pas toujours pour ſauver ceux qui les commettent.

Les voyageurs étaient à peine embarqués qu'un vent violent, mêlé de pluie, retarda ou plutôt arrêta leur marche; après que la pluie eût ceſſé, ſon effet continua ſur la rivière qu'elle avait groſſie; & le courant étant favorable, les barques naviguèrent avec rapidité. Le pays offroit une perſpective ſau-

rage ; de chaque côté de la rivière on voyait d'énormes maſſes de rochers nus, prodigieuſement élevés. Ces rochers étaient d'une pierre rougeâtre & noire ; la rivière était alors ſi large & ſi profonde, que les barques couvertes dont on s'était ſervi lorſqu'il y avait peu d'eau, furent changées pour des yachts plus grands & plus commodes. Chine.

Toutes les fois que le vent contraire, les ſinuoſités de la rivière, ou quelqu'autre circonſtance retardaient la marche de l'ambaſſade, pluſieurs Anglais quittaient les yachts pour aller à pied le long des bords de la rivière ou des canaux, ou bien ils traverſaient la campagne pour examiner ce qui s'offrait à leur vue & faire toutes les obſervations dont ils étaient capables. Deux d'entre eux, qui, chaque jour, avaient coutume de faire quelques excurſions, furent une fois rudement arrêtés par un mandarin accompagné de quelques ſoldats inſolens ; il ordonna aux Anglais de retourner à bord, & menaça de les y envoyer par force, s'ils ne s'empreſſaient d'obéir.

Chow-ta-zhin & Van-ta-zhin, informés de cet événement, obligèrent les ſoldats de ſe coucher ventre à terre & les firent tenir par quelques militaires, en ordonnant à d'autres de les frapper avec une latte de bambou, châ-

Chine. timent que l'on inflige ordinairement en Chine, pour de légères offenſes ; mais les Anglais qui avaient été maltraités, obtinrent la grâce des ſoldats.

Cependant Chow-ta-zhin porta des plaintes au vice-roi contre le mandarin qui était le principal offenſeur, & qui, dans cette occaſion, n'avait agi par aucun autre motif que pour le ſeul plaiſir d'abuſer de ſon autorité contre des étrangers qu'il avait ſans doute crus ſans protection ; les pauvres payſans du diſtrict où commandait cet homme, n'avaient ſans doute guère d'eſpoir d'en être traités avec douceur ; mais le vice-roi mit un terme à ſes duretés, en le privant de ſon emploi, & il lui fit, de plus, infliger une punition corporelle.

Quelqu'aviliſſante que puiſſe paraître à un européen la punition du bambou, il ne faut que ſe plaindre légèrement pour la faire infliger aux individus qui ne ſont point au rang des mandarins. Un vice-roi a non-ſeulement le pouvoir de dégrader les bas officiers, mais de faire ſubir, ſans un jugement en forme, à des officiers inférieurs, une punition qui n'eſt point capitale ; la plupart des Chinois ſont tellement accoutumés à leur condition, qu'ils ne conſidèrent dans ces ſortes de châtimens,

que la douleur phyſique qu'ils peuvent leur cauſer. Chine.

Il eſt rare qu'une peine capitale ſoit infligée ſans que l'empereur ait confirmé la ſentence; ordinairement tous les coupables, condamnés à mort, ſont transférés à Pékin, où leur procès eſt revu par le grand tribunal des crimes. Les coutumes de l'empire, qui ſuppoſent le ſouverain doué des plus grands principes d'humanité, exigent qu'il prenne l'avis du conſeil pour ſavoir s'il peut, ſans danger, pour l'état, éviter de faire exécuter les ſentences de mort.

L'exécution de tous les criminels ſe fait dans le même temps, & leur nombre eſt rarement de plus de deux cents, ce qui ſemble bien peu dans un empire ſi vaſte & ſi peuplé; le plus ſouvent, une amende, un empriſonnement, le fouet, l'exil ſont les peines qu'on inflige; il faut pour être puni de mort, avoir commis quelque crime contre l'État, ou contre l'empereur, ou avoir verſé le ſang, ce qui n'admet ni pardon, ni commutation de peine.

Parmi les divers ſupplices capitaux connus des Chinois, ils regardent celui de la corde comme moins infâme que la décapitation; la perte d'une partie du corps eſt pour eux une

Chine.

honte exceſſive. Le ſupplice du *cha*, eſt ordinairement infligé pour les crimes les moins graves; ceux qu'on punit de ce ſupplice, ſont obligés de porter une grande table dans laquelle il y a trois trous, l'un pour paſſer le cou, & les autres pour paſſer les mains; c'eſt une eſpèce de pilori ambulant, & le coupable y eſt quelquefois condamné pour des ſemaines & des mois entiers; s'il a aſſez de force, on le fait promener dans cet état; mais ordinairement il préfère de reſter appuyé contre la muraille ou contre un arbre.

On cite quelques exemples de coupables auxquels on a permis de mettre quelqu'un à leur place pour ſubir la peine qu'ils avaient méritée. La loi, dont les principes ſont raiſonables & juſtes, ne permet sûrement pas un pareil abus: mais ſes diſpenſateurs oſent la tolérer; & la piété d'un fils peut en Chine, plutôt qu'ailleurs, le porter à ſouffrir un châtiment pour l'épargner à ſon pere. L'adminiſtration des priſons de la Chine, eſt, dit-on, parfaitement entendue. Les criminels & les hommes empriſonnés pour dettes, ſont dans des lieux ſéparés. Il ne leur eſt pas permis d'avoir de communication, parce qu'on penſe qu'il eſt impolitique & immoral d'aſſocier le crime avec l'imprudence & l'infortune.

Chine.

On a cherché à rendre les juges impartiaux, en ne les élevant jamais à cet emploi dans la province où ils ſont nés. Mais ſi ce n'eſt pas par affection qu'ils penchent en faveur d'une des parties, ils peuvent être entraînés par le poids des préſens. Des préſens ſont offerts par un inférieur, à un ſupérieur, & par un plaideur à un juge ; c'eſt une coutume générale en Chine, comme dans la plupart des autres contrées de l'Orient.

Dans toutes les difficultés qui ont lieu entre les Tartares & les Chinois, la partialité a occaſion de ſe manifeſter ; & l'on ne doit guère s'attendre que la balance de la juſtice ſoit tenue d'une main ferme entre le conquérant & le vaincu. Mais dans les provinces méridionales, c'eſt un mal qui ſe fait très-peu ſentir. On n'y trouve guère d'autres Tartares, que ceux qui ſont élevés aux premiers emplois, & conſéquemment ils n'ont pas beaucoup d'occaſion de témoigner de la préférence aux individus de leur nation. Il n'y avait pas un ſeul Tartare établi dans le voiſinage de Koung-ſin-fou, ville où le mauvais temps retint les Anglais pendant toute une journée. La campagne autour de la ville était inondée & preſqu'entièrement remplie de plantations de riz. Il y avait beaucoup de gens occupés à pêcher, & d'autres à ramaſſer les

Chine. graines de l'arbre à ſuif, qui étaient déjà mûres, & commençaient à s'ouvrir comme les gouſſes du cotonnier.

Pour ne pas abandonner leurs yachts, les Anglais dirigérent leur courſe un peu au nord-oueſt, & bientôt ils entrèrent dans cette vaſte étendue de pays plat & marécageux où ſe trouve le lac Po-yang, le plus grand, ſans doute, de l'empire Chinois. A pluſieurs milles tout autour de ce lac, la campagne n'eſt qu'un déſert marécageux, couvert de joncs & de roſeaux, & entièrement ſous l'eau pendant la plus grande partie de l'année. On n'y voit pas un ſeul village, pas même de trace d'habitation, ſi ce n'eſt quelques miſérables & ſolitaires huttes, habitées par quelques pêcheurs, & dont on ne peut approcher qu'avec un canot. Les vagues du lac s'élevent quelquefois ſi haut, que les marins chinois les regardent comme auſſi dangereuſes que celles de la mer; on voit dans le Po-yang quelques îles de ſable, qui s'élèvent à peine au deſſus de la ſurface de l'eau & ſont couvertes d'humbles cabanes de pêcheurs.

A meſure que nos voyageurs s'éloignaient du lac Po-yang, & qu'ils paſſaient de la province de Kiangnan dans celle de Kiangſi, la campagne devenait plus fertile & ſon aſpect plus

agréable. La population accoutumée reparaiſſait.

Chine.

La marche des yachts étoit lente, parce qu'ils avaient beſoin de vaincre le courant d'une rivière rapide qui venait du ſud-oueſt. Aux marais des environs de Po-yang, ſuccédèrent de vaſtes plantations de cannes à ſucre. Les vallées qu'on voit entre la rivière & les montagnes, ne ſont pas très-ſpacieuſes ; mais quand tout le pays n'eut formé qu'une plaine, il n'aurait pas été plus peuplé. La province de Kiangſi a beaucoup de manufactures de poterie commune & de très-belle porcelaine. En quelques endroits, la rivière baigne le pied des montagne, du haut deſquelles d'énormes maſſes de rochers ont ſouvent roulé dans l'eau.

Au delà des rochers, la ſurface de l'eau était unie, & les voyageurs la virent preſqu'entièrement couverte de petits bateaux, dans chacun deſquels il y avait un ou deux cormorans. Ces canots ſont ſi petits & ſi légers, que les pêcheurs les portent ſouvent ſur leurs épaules, d'un lac à l'autre, ainſi que l'oiſeau qui leur ſert à prendre le poiſſon. Quelquefois les pêcheurs n'ont point de canot, & ils ſe mettent avec leurs oiſeaux, ſur de petits radeaux qui ne ſont compoſés que de cinq bambous attachés enſemble.

Au paſſage de l'ambaſſade anglaiſe, dans

Chine. cette province méridionale, le froment commençait à pouſſer, & on en voyait des champs à côté des plantations, de hautes cannes à ſucre, qui ne devaient pas tarder à être bonnes à paſſer au moulin. Dans cette province les femmes de la derniere claſſe ſont affranchies du préjugé des petits pieds, & elles ſont ſi robuſtes & ſi accoutumées au travail, que les payſans des autres provinces, vont ſouvent chercher dans le Kiangſi, ce qu'ils appellent une femme laborieuſe. On voit ſouvent un cultivateur de cette province tenir d'une main la charrue, à laquelle ſa femme eſt attelée, & de l'autre ſemer le bled. A la vérité, la terre eſt meuble & la charrue d'une conſtruction & d'un bois très-léger: mais la tâche impoſée à la femme paraît bien peu convenable à des yeux européens, ſurtout n'étant pas également partagée par les deux ſexes. Les femmes du Kiangſi ſont diſtinguées des filles, en ce que ces dernières laiſſent tomber leurs cheveux du devant de la tête juſque ſur leurs ſourcils, & que les autres relèvent tous les leurs ſur le ſommet de la tête.

La rivière, dont les yachts des Anglais avaient ſi long-temps remonté le courant, devint peu profonde, & ceſſa bientôt d'être navigable. Les Anglais furent obligés d'entreprendre un ſecond voyage par terre de la même manière que le

premier. Bientôt les Anglais commencèrent à escalader la plus haute de ces montagnes, le sommet de laquelle était confondu avec les nuages qui l'environnaient. La montagne est couverte de plantations d'arbres jusqu'au sommet, d'où l'œil découvre une vaste & riche perspective. Une descente douce, régulière & de plusieurs milles de longueur, s'offre de chaque côté, & un pays presqu'entièrement couvert d'une brillante verdure, & au milieu duquel sont semés des villages, des villes & des maisons de fermier est, pour nous servir de l'expression de M. Barrow, mis aux pieds du spectateur, tandis que des plaines d'une étendue immense, & des montagnes qui s'élèvent à l'horizon, terminent la vue. Chine.

Le chemin de la montagne était rempli de payſans, qui portaient de grandes jarres d'huile. Les voyageurs virent auſſi ſur la montagne quelques chevaux extrêmement petits, vifs & leſtes. Ils n'avaient pas le devant du corps très-joli; mais ils étaient d'ailleurs bien faits, & ils avaient les jambes auſſi fines & auſſi ſèches que celles d'un cerf.

Nan-chou-fou, ſituée à dix-huit milles du paſſage de la montagne, eſt une ville frontière de la province de Quong-tong: en y arrivant, le voyageurs trouvèrent des barques qu'on

Chine. avait préparées pour les tranſporter eux & leur bagage. Ces barques étaient couvertes & commodes, mais petites & aſſorties au peu de profondeur que la rivière a près de ſa ſource. Cette rivière appelée le Pé-kiang, fait environ deux cent ſoixante milles avant d'arriver à Canton.

Au nord de Canton, la rivière court longtemps entre deux chaînes de montagnes, dont quelques-unes s'avancent juſque ſur ſes bords, tandis que d'autres en ſont inégalement reculées, de ſorte qu'on y voit & des plaines étroites & des plaines ſpacieuſes. Dès que nos voyageurs furent vis-à-vis des montagnes qui étaient moins eſcarpées, ils virent que de l'un & de l'autre côté de la rivière, on avait planté du tabac ſur les flancs obliques de ces montagnes, choſe contraire à la méthode des agriculteurs, qui élèvent des terraſſes par-tout où il y a de la pente. D'autres montagnes avaient le plus ſtérile, le plus horrible aſpect; on n'y apercevait pas la moindre végétation : des rochers très-élevés, en préſentant toute eſpèce de formes bizarres, menaçaient de leur chute les bateaux qui paſſaient au-deſſous d'eux; cinq de ces énormes maſſes, qui ſont les plus remarquables, ont été nommées par les Chinois, les *cinq têtes de cheval;* l'une ſur-tout eſt facile à diſtinguer, parce

parce qu'elle a pris de ſon ſommet quelques couches de pierre de différente couleur ; d'autres montagnes de cette partie de la Chine, ſont remplies de mines de charbon. Chine.

Les canots qui naviguent d'une partie de la ville de Chau-chou-fou à l'autre bord, ſont conduits par des femmes qui, pour la plupart, jeunes, proprement miſes, montrent clairement l'envie d'attirer l'attention des étrangers. Les fragiles femelles qui conduiſent les canots & cherchent à plaire à ces étrangers, n'ont point embraſſé leur double occupation après avoir quitté leurs parens, ou pour avoir été abandonnées par eux à cauſe de leur inconduite. Les parens n'attachent quelque prix à la chaſteté de leurs filles, que parce qu'elle peut contribuer à leur faire trouver un époux riche, & lorſqu'ils n'ont pas cet eſpoir, ils ont peu de répugnance à leur donner un métier qui leur fournit l'occaſion d'en faire un autre plus lucratif.

Les femmes Chinoiſes, de quelque rang qu'elles ſoient, reſtent pour la plupart, privées de l'avantage de lire, & de pouvoir acquérir des connoiſſances par l'obſervation. Leur ignorance, leur inexpérience, leur retraite, leur crainte de ceux qu'elles conſidèrent comme leurs ſupérieurs, les empêchent de devenir

Chine. les amies & les compagnes habituelles du loisir de leurs époux. Par-tout où les femmes ne font point partie de la société des hommes, on ne peut trouver ni une délicateſſe de goût & de ſentiment, ni la prévenante douceur & les graces d'une converſation élégante, ni le raffinement & le jeu des paſſions : dès-lors, les hommes plus libres dans leurs mœurs, ſont ſujets à s'élever à de groſſières plaiſanteries & à des alluſions déplacées. La politeſſe extérieure des Chinois eſt très-cérémonieuſe ; elle conſiſte en divers mouvemens du corps, en inclinations de tête, dans la manière de plier le genou, de rendre la jambe, de joindre & d'écarter les mains. Toutes ces choſes ſont conſidérées en Chine, comme la perfection d'une bonne éducation ; & les peuples qui les ignorent, n'y ſont guère plus eſtimés que des Barbares.

Cependant, après leurs premières civilités, les Chinois deviennent aiſés & familiers : ils parlent aux étrangers ſans timidité & ſans contrainte ; ils ſe préſentent même avec un air de confiance, & comme des hommes ſupérieurs qui croient que leurs mœurs & leurs manières ſont exemptes de défauts : cette habitude de confiance en eux-mêmes, vient de ce qu'ils ſont perſuadés qu'ils ſurpaſſent leurs voiſins en toute eſpèce de mérite.

A meſure que les voyageurs approchaient de Canton, ils voyaient le long de la rivière des jardins remplis de plantes curieuſes : ils remarquèrent auſſi pluſieurs maiſons de campagne appartenant aux principaux marchands Chinois. Le vice-roi était allé devant, pour faire préparer à Canton la reception de l'ambaſſadeur ; il envoya aux Anglais de grands & magnifiques yachts, ornés de glaces, de peintures, & de dorures : c'eſt dans ces yachts que l'ambaſſade arriva à Canton le 19 décembre 1793. Les honneurs extraordinaires que le vice-roi fit rendre à Lord Macartney, & les égards qu'il eut pour lui, ne furent point une vaine & inutile parade. Ils apprirent aux habitans de Canton à conſidérer que les Anglais n'étaient pas dénués de protection, & qu'ils méritaient d'être reſpectés. Preſque toutes les perſonnes attachées à l'ambaſſade eurent, à Canton, le plaiſir de voir enfin réaliſer leurs eſpérances trop long-temps déçues, & de recevoir des nouvelles de leurs amis. Chine.

CHAPITRE V.

Séjour de l'ambaſſade Anglaiſe à Canton. --- Deſcription de cette ville. --- Son commerce. --- État de la médecine en Chine. --- Traverſée de Canton à Macao. --- De ſa proſpérité & de ſa décadence. --- Traverſée de Macao à Sainte-Hélène. --- Notice ſur cette île. --- Retour en Angleterre.

Chine. LA ville & les faubourgs de Canton ſont ſitués en grande partie ſur la rive orientale du Pé-kiang. L'ambaſſade Anglaiſe fut logée ſur la rive occidentale ; quoique Canton ſoit dans le voiſinage du Tropique, le Solſtice d'hivers y fit trouver, aux Anglais, l'uſage des cheminées très-agréable. Comme port de mer & ville frontière, Canton ſe reſſent beaucoup du mélange des étrangers avec les gens du pays ; les factoreries des différentes nations de l'europe, qui y font le commerce, ont de belles maiſons alignées ſur le bord de la rivière, en dehors des murs de la ville, & ſur chacune deſquelles flotte le pavillon de ſa nation : ces maiſons contraſtent avec celles des Chinois, &

ſont un ornement pour l'enſemble de Canton. Le grand nombre d'étrangers qu'on voit dans les faubourgs, & dont on charge ou l'on décharge les vaiſſeaux, leurs différens langages, leurs vêtemens, leurs manières, tout, enfin, pourrait faire douter à quelle nation cette partie de la ville appartient, ſi l'on n'en était pas prévenu d'avance. Chine.

Le voiſinage des factoreries étrangères eſt rempli de magaſins où l'on dépoſe, ſoit les marchandiſes d'Europe, avant de les livrer aux négocians Chinois, ſoit les marchandiſes Chinoiſes, avant de les embarquer. Le devant de chaque maiſon eſt une boutique, & les boutiques, d'une ou pluſieurs rues, ſont louées aux étrangers : tous les achats ſe font par des individus appartenans aux vaiſſeaux, & par les agens des compagnies européens ; les grands objets d'importation & d'exportation, ſont preſque entièrement confiés aux derniers ; il n'y a jamais eu, de leur part, le moindre exemple de fraude ; mais on en a vu plus d'un dans les marchés faits par les autres.

L'on porte de Canton diverſes eſpèces de marchandiſes ; mais la principale, celle en comparaiſon de laquelle les autres ne ſont preſque rien, eſt le thé ; pendant que Lord Macartney fût à Canton, le vice-roi & lui ſe

Chine. rendirent ſouvent & réciproquement viſite : le vice-roi n'était pas très-jaloux de l'orgueil & des prétentions du rang ; il était le premier qui, dans cette place éminente, eut permis, aux marchands Chinois de Canton, de s'aſſeoir en ſa préſence, & qui eut même conſenti à manger avec les agens de la factorerie Anglaiſe : car cet officier voulut bien aſſiſter à un repas que la factorerie donna à l'ambaſſadeur.

Les diſpoſitions favorables du vice-roi, à l'égard des Anglais, furent peut-être fortifiées par l'opinion qu'il avait conçue de leur ſcience & de leurs talens, le haſard contribua à lui inſpirer cette opinion. La coutume de fumer, comme de prendre du tabac en poudre, eſt générale à la Chine, & s'étend juſqu'aux perſonnes du plus haut rang : le vice-roi ayant beſoin d'allumer ſa pipe, dans un moment où ſes domeſtiques n'étaient point autour de lui, l'ambaſſadeur tira de ſa poche une phiole phoſphorique, l'ouvrit, & eut bientôt allumé une mêche qu'il préſenta au vice-roi ; celui-ci parut très-étonné de voir qu'un homme put porter du feu dans ſa poche, ſans courir aucun riſque : Lord Macartney lui expliqua le phénomène en termes généraux, & lui fit préſent de la phiole, qui n'avait pas peu de prix aux yeux de ce Chinois.

Cet incident de peu de conſéquence, donna lieu à une converſation ſur d'autres objets curieux ; & il fut alors aiſé de voir combien les Chinois, quoique très-intelligens & très-adroits dans leurs actes particuliers, ſont loin des nations européennes pour ce qui concerne les ſciences utiles & philoſophiques. Chine.

L'ambaſſadeur n'était point fâché d'avoir occaſion de faire connaître, en Chine, quelques-unes des modernes découvertes des européens, & ſur-tout celles qui étaient les plus propres à frapper l'imagination ; comme, par exemple, la méthode de s'élever dans les airs avec le ſecours d'un ballon rempli de gaz ; la machine pneumatique, & l'opération par laquelle on rend la vue aux perſonnes qui ont la cataracte.

Le docteur Dinwiddie, fit des leçons ſur l'électricité, & ſur d'autres parties de la phyſique expérimentale. Il eut pour auditeur, non ſeulement les agens de la factorerie Anglaiſe, mais encore auſſi les Chinois qui ſavaient un peu l'anglais, & qui furent enchantés de pluſieurs expériences ; le docteur Gillan fut très-utile à pluſieurs mandarins, en leur preſcrivant des remèdes propres à leurs maladies, & quelques-uns de ceux qui rempliſſaient les premiers emplois, vinrent à Canton pour le conſulter.

Chine.

En Chine, l'état de la médecine eſt très-peu avancé, il n'y a point d'école publique, ni d'école particulière, où cet art ſoit enſeigné. Un jeune homme qui deſire de devenir médecin, n'a d'autre moyen d'acquérir des connaiſſances que de s'attacher, en qualité d'apprentif, à quelqu'un qui exerce cette profeſſion. Les Mandarins du premier rang ont un médecin qui fait partie de leur maiſon; les médecins de l'empereur, ainſi que la plupart de ſes domeſtiques, ſont eunuques; la chirugie a fait, parmi les Chinois, encore moins de progrès que la médecine & la pharmacie; perſonne, en Chine, ne profeſſe les ſciences qui ont rapport à la médecine: le corps humain n'y eſt jamais diſſéqué, à moins que ce ſoit en particulier, & il eſt douteux que l'hiſtoire naturelle & la chimie ſoient, comme ſciences, plus perfectionnées que l'anatomie.

En Chine, il n'eſt pas permis à un médecin de ſaigner une femme enceinte, & il peut encore moins pratiquer l'art des accouchemens. Les deux ſexes ſemblent être d'accord pour croire qu'il y aurait à cela de l'inconvenance: il y a des livres pour l'inſtruction des ſages femmes, avec des deſſins qui repréſentent la poſition & l'état de l'enfant à tous les périodes de la groſſeſſe. Il y a auſſi une multitude de

preſcriptions pour tous les cas poſſibles, & à ces preſcriptions ſont mêlées beaucoup de pratiques ſuperſtitieuſes. Chine.

Pluſieurs charlatans, qui exercent la médecine, ſont comme ceux des autres pays; ils profitent de l'obſcurité qui enveloppe leur art, & de l'ignorance & de la crédulité du peuple pour gagner de l'argent, en vendant des remèdes de leur compoſition, & des ſecrets merveilleux; mais il était réſervé à la ſecte des *Tao-tzées* de prétendre hardiment poſſéder un ſecret médecinal pour ne point mourir.

Ceux qui poſsèdent toutes les jouiſſances de la vie, n'ont d'autre vœu à former que de pouvoir les conſerver toujours : auſſi divers ſouverains de la Chine ſe ſont, dit-on, flattés que les remèdes des diſciples de *Lao-kin* avaient la vertu qu'ils lui attribuaient; ils ſe ſont mis, pleins de ſanté, entre les mains de ces religieux empyriques, & ont pris de fortes doſes de leur fameux breuvage de l'immortalité : cette liqueur n'eſt pas compoſée d'ingrédiens innocens, mais probablement d'extrait de pavot, & d'autres ſubſtances qui, occaſionnant une exaltation momentanée, font croire qu'elle à des effets vivifians. Encouragés par cette idée, les ſouverains, qui ne voulaient point mourir, ont répété l'uſage du remède

Chine.

qui les a bientôt plongés dans la langueur & dans l'affaibliſſement, & ils ſont ſouvent à la fleur de leur âge, devenus victimes de l'impoſture & de la folie.

Les Chinois ſe ſervent beaucoup de lunettes, qu'ils attachent au tour de la tête ; les ouvriers de Canton les font avec du criſtal, qu'ils coupent en lames : les ouvriers qui font ces lunettes ne connaiſſent aucun principe d'optique, pour pouvoir donner au verre les degrés de convexité ou de concavité qui le rendent propre à ſuppléer aux divers défauts de la vue ; mais ils laiſſent les acheteurs choiſir les lunettes qui leur conviennent le mieux.

Les artiſtes Chinois ſont exceſſivement adroits à imiter les ouvrages d'europe ; ils raccommodent des montres, & en font même quelquefois ; ils copient des tableaux, & colorient des gravures avec beaucoup d'art ; ils fourniſſent aux étrangers des bas de ſoie faits au métier ou tricotés dans le pays. Nous diſons aux étrangers, car les Chinois ne portent des bas d'aucune eſpèce, excepté pourtant quelques jeunes gens qui aiment beaucoup en ſecret, à imiter les modes européennes. Ces magots qui ſe balancent & qu'on fait à Canton, ſont tenus en équilibre par le moyen du vif-argent. Les Chinois emploient auſſi ce métal

comme les européens, & le croient ſpécifique contre certaines maladies; mais les gens du peuple ont, à cet égard, un préjugé, ils s'imaginent qu'il détruit le pouvoir d'un ſexe, & rend l'autre ſtérile. Chine.

L'on obſervera qu'à la Chine, les mariages ſont auſſi féconds que précoces : à quoi ſans doute, contribue beaucoup l'établiſſement du ſyſtême patriarchal. L'expoſition même des enfans, prouve qu'il y a trop de population, relativement aux moyens de ſubſiſtance. Le célibat eſt rare en Chine; même parmi les militaires de profeſſion. Quelquefois une exceſſive ſéchereſſe; quelquefois des inondations extraordinaires, occaſionnent la famine dans des provinces particulières, & la famine eſt ſuivie de maladies; mais la population eſt bien rarement diminuée par des cauſes morales, telles que l'émigration & la navigation étrangère.

Toute la ſurface de l'empire eſt, à très-peu d'exceptions près, employée à produire de quoi nourrir l'homme. Il n'y a que très-peu de pâturages & fort peu de prairies; point de champs cultivés en avoine, en fèves, ou en navets pour aucune eſpèce de bétail. On n'y voit guère d'autres maiſons de plaiſance que celles qui appartiennent à l'empereur. Les

Chine.

chemins n'occupent pas beaucoup de terrain : ils ſont étroits & en petit nombre. L'eau y eſt le principal moyen de communication : l'on n'y laiſſe point de terre en friche par négligence, par caprice, ou pour l'amuſement des grands propriétaires ; & les terres labourables n'y demeurent jamais en jachère.

Le ſol, ſous un ſoleil qui l'échauffe & qui le fertiliſe, donne preſque toujours deux récoltes par an, parce que la culture eſt adaptée à la qualité du terrain, & qu'on ſupplée à ſes défectuoſités par le mélange d'autres terres, par les engrais, par l'arroſage, & par toute eſpèce de ſoins & d'induſtrie. Le travail de l'homme y eſt très-peu détourné de ces ſoins & de cette induſtrie, pour être employé à ſervir le luxe des gens opulens & puiſſans, ou à des choſes inutiles.

En conſidérant l'influence de ces différentes cauſes, on ne ſera peut-être pas ſurpris de voir avancer que chaque mille carré, en Chine, contient l'un dans l'autre, plus de trois cents habitans, ce qui excède d'environ un tiers, le nombre de ceux qu'il y a auſſi par mille carré, dans les contrées les plus peuplées de l'Europe.

Chow-ta-zhin, qui était accoutumé aux affaires & à l'exactitude, qui n'avançait les faits qu'avec précaution, & qui ne parlait ordinairement que d'après des documens officiels,

voulut bien, à la ſollicitation de l'ambaſſadeur, lui fournir un état des habitans des quinze anciennes provinces de la Chine. L'étendue de ces provinces eſt déterminée par des obſervations aſtronomiques, ainſi que par l'eſtimation: elles contiennent plus de douze cents milles carrés, c'eſt-à-dire, plus de huit fois l'étendue de la France; le nombre des habitans eſt régulièrement pris dans chaque diviſion d'un diſtrict, par un dizenier, ou par chaque dixième chef de famille; ces relevés ſont raſſemblés par des officiers, qui réſident ſi près des lieux où on les a faits, qu'ils peuvent en corriger les erreurs majeures, & enſuite on les dépoſe tous dans le grand regiſtre de Pékin. Chine.

Après toutes les déductions raiſonnables, pour les erreurs accidentelles, & les exagérations partiales que peuvent contenir les relevés de la population Chinoiſe, le réſultat en eſt encore immenſe. C'eſt un grand & curieux ſpectacle offert à l'eſprit, qu'une ſi nombreuſe partie de la race humaine, liée par un grand ſyſtème politique dans un ſi vaſte pays, ſe ſoumettant tranquillement à un ſeul ſouverain, uniforme dans ſes lois, dans ſes mœurs, dans ſon langage; mais différant eſſentiellement, à cet égard, de toute autre nation, & ne déſirant de com-

muniquer avec le reſte du monde, ni ne formant aucun deſſein contre lui.

Chine.

Il fut impoſſible aux Anglais de ſe procurer aucun renſeignement exact ſur la population de la Tartarie-Chinoiſe. Les Chinois regardent encore ce pays comme étranger pour eux. On croit que par de la Zhé-hol, il eſt très-peu peuplé; les revenus de la Chine propre s'élèvent, dit-on à un peu moins de deux cent millions d'onces d'argent, qui font à peu près ſoixante-dix millions de livres ſterlings, c'eſt-à-dire, quatre fois autant que les revenus de la grande Bretagne, & trois fois autant que ceux de la France avant la révolution.

Les Anglais ne purent apprendre rien de certain ſur les revenus de la Tartarie: indépendamment de ce que l'empereur retire des domaines particuliers qu'il a dans cette partie de ſes États, les princes Tartares lui payent un tribut, qui augmente fréquemment à proportion de leur richeſſe. Toutes les marchandiſes qui viennent de la Tartarie, ou qui la traverſent pour entrer en Chine, comme les cuirs & les fourrures, payent un droit léger en paſſant la grande muraille: mais les marchandiſes qui ſortent de la Chine, pour entrer en Tartarie, ſont affranchies de tout droit.

Van-ta-zhin aſſura qu'en y comprenant les

Tartares, la totalité de l'armée soldée, en Chine s'élevait à un million de fantassins, & à huit cent mille hommes de cavalerie : une grande partie des troupes, sur-tout parmi la cavalerie, est composée de Tartares. L'empereur fournit à tous les soldats, les armes, l'équipage & l'habit. Indépendamment de leur paye & des rations qu'on leur accorde, ils obtiennent des gratifications de l'empereur, dans des occasions particulières, comme lorsqu'ils se marient, ou qu'il leur naît des enfans mâles. A la mort de leurs parens, le prince leur fait un présent de consolation; & quand les soldats eux-mêmes meurent, un pareil don est accordé à leur famille. Chine.

La vie militaire est plus faite pour un Tartare que pour un Chinois. L'éducation dure, les mœurs grossières, l'esprit actif, les inclinations vagabondes, les principes relâchés & la conduite irrégulière du Tartare, sont plus propres à la guerre que les habitudes calmes, réglées, & les goûts domestiques, moraux & philosophiques du Chinois. La Tartarie semble faite pour produire des guerriers, & la Chine des lettrés.

Quelque peu avancés que soient maintenant les Chinois dans la science astronomique, ils ont quelques idées des cercles imaginaires des cieux,

Chine.

tels que l'écliptique, qu'ils nomment la voie jaune, le cercle équinoxial, et la ligne méridienne; ils ne connoiſſent que cinq planètes, nombre égal à celui des ſubſtances élémentaires qu'ils ſuppoſent entrer dans la compoſition de tous les corps. Ces ſubſtances ſont le feu, l'eau, la terre, le bois & le métal; & à chacune d'elles, ſuivant les Chinois, préſide une des cinq planètes.

Peu de Chinois ſemblent avoir quelqu'idée du mouvement de la terre: mais ils s'imaginent que le ſoleil ſe meut parmi les étoiles fixes. Leur jour comme celui des anciens Egyptiens, eſt diviſé en douze heures, chacune deſquelles équivaut à deux heures européennes. La première heure Chinoiſe, commence à onze heures du ſoir; ces portions de temps ſont meſurées avec aſſez d'exactitude, par le moyen d'un flambeau fait avec la moëlle d'un arbre particulier, flambeau qui brûle avec tant de régularité, qu'étant diviſé en douze parties égales, chacune d'elles ſe conſume exactement dans la douzième partie des vingt-quatre heures. Les Chinois ont auſſi appliqué au même objet, le mouvement graduel du ſable & la chute des liquides.

Les Chinois emploient quelquefois des moyens très-fatiguans & très-peu ingénieux, pour

pour exécuter diverſes choſes utiles à la ſociété. A pékin même, la meilleure manière qu'on ait pour annoncer l'heure, eſt de frapper avec un maillet ſur une groſſe cloche, le nombre de coups qui répond à celui des heures; & il faut pour cela qu'un homme veille le progrès du temps, tel qu'il eſt réglé d'après quelqu'une des méthodes dont nous venons de parler. Chine.

L'ambaſſadeur, ſa ſuite & tous les européens & Chinois, qui étaient auprès d'eux, continuèrent à être défrayés de leurs dépenſes par l'empereur pendant tout le temps qu'ils furent à Canton; cette ſeule conſidération ſuffiſait pour engager Lord Macartney à quitter cette ville & à s'embarquer ſur le *Lion* pour ſe rendre à Macao, où l'on pourroit ſuppoſer que n'étant plus ſur le territoire chinois, il ceſſerait conſéquemment d'être à la charge de l'empereur. A ſon départ de Canton, on lui rendit les mêmes honneurs qu'il y avait reçus à ſon arrivée. L'attention du vice-roi ne ſe démentit pas un ſeul inſtant.

Les mandarins, amis de l'ambaſſadeur Chow-ta-zhin, & Van-ta-zhin, verſèrent des larmes en ſe ſéparant de lui & des autres Anglais avec leſquels ils avaient été le plus intimement liés. Après que ces Chinois eurent quitté leurs amis, ſans eſpoir de les revoir jamais; ils

Chine. envoyèrent à bord du *Lion* des préſens, des rafraîchiſſemens & quelques autres marques de ſouvenir & d'eſtime ; en voyant les forts qui défendent le paſſage de la rivière par où l'on ſe rend à Macao, l'ambaſſade s'aperçut que les garniſons étaient beaucoup plus fortes dans la province frontière de Canton que dans l'intérieur de l'empire ; c'eſt une meſure de précaution qu'exige la ſituation de cette province ; on veut par là inſpirer de la crainte & du reſpect aux divers étrangers qui fréquentent ſon principal port.

L'ambaſſadeur Anglais fut accueilli avec beaucoup de politeſſe par le gouverneur de Macao, qui s'empreſſa de lui donner des fêtes. L'établiſſement portugais de Macao eſt ſitué à l'extrémité méridionale d'une grande île, qui n'eſt ſéparée que par des rivières de la côte ſud du continent de la Chine. Cette extrémité méridionale de l'île & le port qu'elle forme, ont été accordés par les Chinois au gouvernement portugais ; elle n'eſt liée avec le reſte de l'île que par une langue de terre fort longue, qui n'a pas plus de cent pas de large ; ſur cette langue de terre on a bâti une muraille qui, de chaque côté s'avance dans la mer & dans le milieu de laquelle il y a une porte & un corps de garde pour des ſoldats

Chinois ; la muraille eſt conſtruite d'écailles d'huitres qu'ont trouve dans ces mers & qui ſont d'une prodigieuſe grandeur ; c'eſt avec ces mêmes écailles, diviſées par la mer & polies, qu'on fait des carreaux pour les fenêtres de Macao & des parties méridionales de la Chine. Chine.

Il eſt rarement permis aux Portugais de paſſer la muraille ſervant de borne à leur territoire qui a à peine huit milles Anglais de circuit. Ce petit coin de terre fut concédé aux Portugais dans le temps de leur puiſſance & de leurs plus grandes entrepriſes, & ils y firent long-temps un commerce conſidérable ; ce commerce enrichit bientôt les Portugais, & l'on en voit encore des preuves dans pluſieurs grands édifices publics, dont quelques-uns ſont maintenant fort négligés ; mais enfin le luxe ſuivit l'opulence. L'eſprit de la nation portugaiſe perdit ſa vigueur & la colonie ſa ſplendeur première.

Les Portugais de Macao arment encore quelques navires, & envoyent des cargaiſons dans les contrées voiſines ; mais ces Portugais ſont trop orgueilleux, trop inſolens pour embraſſer l'état de cultivateur ou d'artiſan ; ils croiraient trop deſcendre. Il n'y a peut-être pas dans tout le territoire de Macao, un la-

boureur, un ouvrier, ou un marchand qui
Chine. ſoit Portugais ou d'origine portugaiſe.

Le nombre des habitans de Macao s'élève à environ douze mille dont beaucoup plus de moitié ſont Chinois, qui ſeuls y exercent les arts utiles. Les Portugais croient au-deſſous d'eux tout autre genre d'induſtrie que le commerce & la navigation.

Pour exercer la dévotion d'un peu plus de quatre mille Portugais, il y a treize égliſes ou chapelles & plus de cinquante prêtres; l'on croit que dans les royaumes de Tonquin & de la Cochinchine, il y a environ cent miſſionnaires & deux cent mille néophites. Cent ſoixante mille chrétiens, tout au plus, ſont, dit-on, répandus dans le vaſte empire de la Chine, où les prêtres ſont ſurveillés avec exactitude & expoſés à des perſécutions continuelles.

Preſque par-tout ailleurs qu'à Pékin, les miſſionnnires mènent une vie laborieuſe, indigente, précaire, & ſans aucune eſpérance, du moins quant à ce monde. Les ſecours qu'on leur fait paſſer d'Europe ſont très-peu de choſe, & ſouvent il les partagent avec leur troupeau, encore plus miſérable qu'eux; en général leur conduite annonce des ſentimens & des maximes rares, dont l'exiſtence eſt à

peine ſoupçonnée par le reſte du genre humain. Chine.

Macao offre un frappant contraſte entre l'induſtrie ſans ceſſe agiſſante des Chinois & l'éternelle indolence des Portugais, qui ſe promènent gravement ſur la place du conſeil, pendant l'intervalle qu'il y a de matines à vêpres. Les Chinois traitent fort leſtement les Portugais, lèvent de temps en temps, des droits dans le port de Macao, font quelquefois dans la ville des proceſſions idolâtres. Toutes les fois que les Portugais veulent faire la moindre réſiſtance, le mandarin qui commande dans le petit fort ſitué près de Macao, arrête auſſitôt les proviſions deſtinées pour cette ville, & ne les laiſſe paſſer que quand on s'eſt ſoumis tranquillement.

Les Chinois ont à Macao deux temples conſacrés à l'idolâtrie; l'un eſt dans une ſituation pittoreſque, à l'extrémité méridionale de la ville; parmi pluſieurs grandes maſſes de granit entaſſées confuſément, d'autres rochers ſont un peu au deſſous d'une des plus hautes éminences de la ville & forment une grotte, appelée la *grotte* du *Camoens*; c'eſt-là que la tradition dit que le poète de ce nom, a compoſé ſon fameux poème de la *Luſiade*. Il eſt certain que le camoens réſida long-

temps à Macao; l'intéreſſante grotte à laquelle
Chine. il a donné ſon nom, eſt ſituée dans le jardin
d'une maiſon ou l'ambaſſadeur & deux per-
ſonnes de ſa ſuite réſidèrent pendant leur ſé-
jour dans l'île.

Bientôt après que Lord Macartney fut à Macao, il ſe détermina ſur le parti qu'il devait prendre, d'après les lettres qu'il reçut d'Angleterre & de Batavia; il ſe décida à abandonner toute idée de politique générale dans l'archipel de la Chine, ainſi que les avantages qu'il pouvait eſpérer d'un plus long ſéjour dans ces contrées; il réſolut de convoyer avec le vaiſſeau le Lion qui était à ſes ordres, la flotte de Canton, & de mettre par ce moyen, en ſûreté une partie conſidérable de la fortune publique.

Cette réſolution étant annoncée dans différens ports de l'Aſie orientale, deux vaiſſeaux richement chargés, l'un Portugais, l'autre venant de Manille, ſe mirent ſous le convoi du Lion; auſſitôt que tous les vaiſſeaux furent prêts & aſſemblés à Macao, l'ambaſſadeur s'embarqua avec toutes les principales perſonnes de l'ambaſſade. Le 17 mars, 1794, les vaiſſeaux chargés à Canton pour la compagnie des Indes Anglaiſes, joignirent le Lion ſous la petite île de Samcock, près

de Macao ; en gouvernant au ſud, la flotte rencontra plus de jonques chinoiſes que d'autres vaiſſeaux ; ces jonques partent ordinairement de la Chine avec une mouſſon & y retournent avec l'autre. Chine.

Les Anglais rencontrèrent près du détroit de *Banca*, un ſénau & dix bâtimens malais ; le premier était armé de quatorze livres de balle, & chacun des autres avait depuis quatre juſqu'à huit canons de ſix livres de balle. Le capitaine du ſénau était un Mahométan, & ſemblait né en Arabie ; ces navires remplis d'hommes armés de piques & de ſabres, avaient leurs ponts parſemés d'une eſpèce de grappe deſtinée à charger les canons, & compoſée de cailloux renfermés dans de petits paniers faits exprès.

L'eſcadre malaiſe était ſans doute armée contre qu'elqu'ennemi particulier, ou pour exercer la piraterie. Cependant, ſir Eraſme Gower, chargé d'une miſſion trop importante pour la perdre un inſtant de vue, ne voulut point s'expoſer à des délais en cherchant à découvrir les motifs de l'armement de ces étrangers, & à les punir, s'ils le méritaient. L'un des avantages des mers d'Europe, c'eſt qu'au moins les ſujets des grandes puiſſances peuvent y naviguer en ſûreté, ſans autre protec-

Chine. tion qu'un paſſeport contre les corſaires de Barbarie. Dans les mers de la Chine, la force ſeule peut garantir la ſûreté des navigateurs.

Le Brik le *Jackall*, ayant à bord l'arbre à thé, l'arbre à ſuif & celui qui produit le vernis de la Chine, joignit dans le détroit de la Sonde, les vaiſſeaux armés de Calcutta, afin de ſe rendre avec eux au Bengale. Le 19 avril, le convoi remit à la voile avec un beau temps & une briſe favorable. Bientôt il entra dans le vaſte Océan indien, où l'on rencontre peu d'îles & de continens, & où les vents ſoufflant du ſud-eſt, & obéiſſant aux cauſes générales qui les produiſent, reſtent conſtamment dans la même direction. La navigation de la flotte & le temps qu'elle eût un mois entier, furent non moins agréables qu'uniformes; pendant ce temps-là, elle traverſa le grand Océan indien, depuis les pointes occidentales de Java & de Sumatra, juſqu'auprès du méridien de la grande île de Madagaſcar & de la côte méridionale d'Afrique.

Lorſque la flotte fut dans ces parages, le ciel parut couvert de nuages: on fut très-inquiet, & on prit toutes les précautions poſſibles pour réſiſter à la tempête qui ſemblait approcher rapidement.

A peine tout était-il bien arrangé, comme

disent les marins, que la tempête éclata par un des plus terribles coups de tonnerre qui aient jamais été entendus. Il fut suivi de plusieurs éclairs extrêmement perçans. L'air était en même temps si épais, que d'un bout d'un vaisseau on ne voyait pas l'autre. La pluie tombait en torrent; le vent ne se faisait point sentir; le tonnerre tomba sur le derrière du *glatton*, au moment où le capitaine & les officiers étaient à dîner : plusieurs d'entr'eux reçurent une violente commotion dans diverses parties du corps, & en restèrent un moment étourdis; mais aucun ne fut dangereusement frappé. Chine.

Tandis que la flotte doubla le cap de Bonne-Espérance, le mauvais temps ne cessa point. Elle dirigea sa route vers l'île Sainte-Hélène, qui est un si petit point dans la partie méridionale de l'Océan Atlantique, qu'à moins de suivre précisément la ligne sur laquelle elle se trouve, on peut manquer de la voir.

L'île de Sainte-Hélène, située dans la partie méridionale de la mer Atlantique, est séparée par plusieurs degrés de latitude & de longitude, des continens & des autres îles. Elle peut être considérée comme le sommet d'une grande montagne, dont la base & les flancs sont ensevelis dans la mer. Les hauteurs de l'île sont boisées, mais si froides, que les fruits ont de

Chine. la peine à y mûrir. Des ruiſſeaux dont l'eau eſt très-claire, prennent leur ſource dans ces hauteurs, & courent rapidement à travers les vallées qu'ils fertiliſent. Il y a peu de tempêtes tout près de Sainte-Hélène : rarement on y entend le tonnerre & on y voit des éclairs ; d'où l'on peut conjecturer qu'il y a peu de matière électrique dans l'atmoſphère. L'île Sainte-Hélène a un peu moins de vingt-huit milles de circonférence : c'eſt dans les vallées que ſe trouvent les principaux établiſſemens. Les hauteurs eſcarpées qui les ſéparent, rendent lente & difficile la communication d'une partie de l'île à l'autre. On a placé nouvellement des ſignaux ſur toutes les hauteurs de l'île, de ſorte que ſi des vaiſſeaux paraiſſent de quelque côté que ce ſoit, on en eſt inſtruit ſur le champ.

Sainte-Hélène ſe trouve ſur le paſſage des vaiſſeaux qui reviennent de la Chine en Europe. Cette ſituation a engagé les directeurs de la compagnie des Indes, à s'efforcer à faire de cette île, un lieu qui put fournir des proviſions fraîches aux vaiſſeaux, & particulièrement à ceux qui retournent en Angleterre. On a fait pour cela des dépenſes conſidérables, & l'on a réuſſi. Avant que l'île fut habitée, les productions ſpontanées du ſol ne pouvaient point ſervir à nourrir l'homme ; il n'y avait guère que

Senhoux ; le roulis du vaiſſeau était très-fort : malgré cela, la chaiſe conſervait ſa poſition horizontale, & les objets reſtaient dans le champ du téleſcope. Chine.

On peut cependant douter que cette chaiſe ſoit jamais portée à un point de perfection, qui permette, dans toute ſorte de temps, d'obſerver aſſez bien les ſatellites de Jupiter, pour pouvoir calculer la longitude d'après leurs immerſions & leurs émerſions. Ce qui s'oppoſe le plus à ce qu'on porte la chaiſe juſqu'au point de perfection néceſſaire, eſt l'effet produit par le mouvement ſoudain & compliqué du vaiſſeau, dans les mers où les lames ſe croiſent dans tous les ſens. On n'a point encore trouvé le moyen de faire agir cette machine avec aſſez de promptitude, pour conſerver conſtamment ſa poſition horizontale. Malgré cela, elle peut être d'un grand ſecours pour les obſervations dans un temps ordinaire ; & on peut s'en ſervir dans les groſſes mers, pour prendre les diſtances angulaires des corps céleſtes ; opération qui, dès que la mer eſt mauvaiſe, exige beaucoup de pratique & de dextérité.

La flotte continua ſa route avec des vents variables, & ſans faire beaucoup de progrès. Le deux ſeptembre elle ſe trouva à la vue de

l'extrémité méridionale de l'Irlande, & le 6 du même mois, le Lion jeta l'ancre dans le port de Portſmouth, où Lord Macartney & les autres paſſagers débarquèrent après une abſence de près de deux ans.

Chine.

Chine.

LIVRE SECOND.

VOYAGE fait en 1795, par le Major Michel SYMES, *dans le Royaume d'Ara ou l'empire des Birmans.*

CHAPITRE PREMIER.

LE Major Symes part de Calcutta. --- Vue des îles des Cocos. --- Relâche aux îles d'Andaman. --- Arrivée à Rangoun. --- M. Symes part pour Pégu. --- Il assiste à la fête qu'on célèbre tous les ans, dans le grand temple de cette ville. — Retour à Rangoun. — Sa description. --- Détails sur les Carainers.

LA relation de l'ambassade anglaise dans l'empire Birman, fait suite en quelque sorte à celle de Lord Macartney en Chine; & c'est une des raisons qui ont engagé à la placer ici. Elle offre le tableau des mœurs, de la religion, des richesses & du commerce d'une nation nombreuse, puissante & belliqueuse, & qui, cependant, est restée jusqu'à présent presqu'in-

Chine.

connue à l'Europe. Dans la dernière moitié du ſiècle qui vient de s'écouler, cette nation a conquis une grande partie de la vaſte péninſule qui ſépare le golfe du Bengale des mers de la Chine; & c'eſt aujourd'hui pour la première fois que nous entendons prononcer ſon vrai nom. Mais ſi le nom des Birmans reſtait ignoré de nous, tout ce qui concerne leur pays ne l'était pas moins. La relation de l'ambaſſade anglaiſe remplit un grand vide dans la géographie de l'Inde. Elle contient des détails authentiques ſur l'hiſtoire des Birmans, des Péguans & de quelques autres peuples; & elle montre de quelle importance eſt pour les Anglais le commerce qu'ils font dans l'empire Birman.

Le gouverneur général du Bengale ayant réſolu d'envoyer un miniſtre plénipotentiaire à l'empereur des Birmans, il confia cette miſſion au major Michel Symes, qui s'embarqua à Calcutta le 21 février 1795. Les vents contraires furent cauſe que le vaiſſeau qui le portait deſcendit lentement la rivière: mais le 26, dit le major Symes dans ſa relation, nous eûmes paſſés tous les écueils qui ſont dans le canal, & le 4 mars nous étions à la vue de la grande & de la petite île des Cocos, ainſi nommées parce qu'elles ſont couvertes de ſuperbes

herbes cocotiers. Ces îles ont peu d'étendue & ſont baſſes & marécageuſes; on n'y trouve ni de l'eau à boire, ni des habitans. Chine.

En nous dirigeant entre l'île des Cocos qui eſt au ſud & la pointe de l'île d'Andaman, nous découvrîmes le port Cornwallis ſur la côte de cette dernière, & nous y entrâmes dans la matinée du 5 mars. La grande île d'Andaman a environ cent quarante milles de long & ſeulement vingt milles de large. Il eſt difficile d'imaginer un point de vue plus pittoreſque & plus romantique que celui qu'offrent le port Cornwallis & le port de Chatam. La mer y eſt ſemblable à un vaſte lac, parſemé de petites îles, & entouré de hautes montagnes que couvrent d'épaiſſes forêts. Dans ce lieu ſi retiré, la nature offre un ſpectacle curieux & extrêmement impoſant.

Aucun des voyageurs qui ont parlé des peuples ſauvages, n'en a rien dit qui approche de l'état de barbarie dans lequel vivent les habitans d'Andaman. Comparés à ces inſulaires, les féroces habitans de la nouvelle Zélande, & les ſauvages grelotans de la terre de feu, peuvent paſſer pour des nations civiliſées. La nature n'a pas plus favoriſé ces inſulaires dans leur forme extérieure que dans leurs facultés intellectuelles. La plupart n'ont pas cinq pieds

Chine.

de haut : ils ont les bras & les jambes exceſſivement grêles, le ventre fort pointu, les épaules hautes, la tête très-groſſe, les cheveux laineux, le nez plat & les lèvres épaiſſes.

Les gens d'un vaiſſeau qui était à l'ancre dans le port de Cornwallis, feignant de vouloir donner du poiſſon à deux jeunes filles ſauvages, s'en emparèrent & les conduiſirent à leur bord. Le capitaine les traita avec beaucoup de douceur; de ſorte qu'en peu de temps elles parurent n'avoir plus aucune crainte, excepté pour leur chaſteté qu'elles étaient extrêmement jalouſes de conſerver. Quoiqu'on les eût logées dans une chambre où elles étaient ſeules, elles ne ſe couchaient jamais toutes les deux à-la-fois; l'une veillait pendant que l'autre dormait. Elles ſouffrirent qu'on les habillât; mais bientôt après elles jetèrent tous leurs vêtemens comme inutiles & embarraſſans. Quand leurs craintes furent diſſipées, elles montrèrent de la gaîté, causèrent librement, & eurent le plus grand plaiſir à ſe regarder dans un miroir. Elles aimaient beaucoup à chanter, quelquefois d'un ton lent & mélancolique, quelquefois très-gaiement. Souvent elles danſaient ſur le pont avec beaucoup d'agilité, & en ſe frappant le dos avec leurs talons.

Elles ne pouvaient s'accoutumer à boire du vin ni des liqueurs ſpiritueuſes, & elles ne mangeaient avec plaiſir que du poiſſon, du riz & du ſucre. Au bout de quelques ſemaines, n'étant plus dans cet état de maigreur & de faibleſſe où on les avait trouvées à terre, elles s'ennuyèrent de leur priſon, & ſongèrent aux moyens de recouvrer leur liberté. Au milieu de la nuit, tandis que tout l'équipage dormait, elles traversèrent ſans bruit la chambre du capitaine, ouvrirent la fenêtre de la grande chambre, s'élancèrent dans la mer & gagnèrent à la nage une île qui était à un demi-mille du vaiſſeau. Chine.

Les Andamaniens vont à la pêche dans des troncs d'arbres creuſés en forme de canots, ou ſur des radeaux de bambou. Leurs huttes ne valent guère mieux que les repaires des plus ſauvages animaux. Comme ils ſont expoſés à être très-incommodés par les inſectes, leur premier ſoin, chaque jour, eſt de ſe couvrir le corps d'une épaiſſe couche de vaſe ou de boue qui ſe durcit bientôt au ſoleil. Ils teignent en outre leurs cheveux laineux avec de l'ocre rouge & de l'eau, de ſorte que leur aſpect eſt vraiment hideux.

La religion des Andamaniens eſt cet hommage ſimple & naïf que la nature porte l'être

Chine.

humain le plus ſauvage à rendre à l'incompréhenſible moteur de l'univers. Ils adorent le ſoleil comme ſource première de tout bien; la lune, comme puiſſance ſecondaire; les génies des bois, des eaux & des montagnes, comme agens des prémières divinités. Ils croient qu'un eſprit malfaiſant excite les tempêtes; & pendant les orages & les pluies, ils ſe raſſemblent ſur la plage ou ſur les rochers eſcarpés qui s'avancent le plus dans la mer, & là, par des chants barbares qu'ils adreſſent à cet eſprit, ils cherchent à calmer ſa rage.

Après avoir paſſé cinq jours dans l'île ſauvage d'Andaman, nous nous préparâmes à continuer notre route. Nos matelots indiens, à qui leur religion ne permettait pas de boire de l'eau puiſée par des mains impures, avaient achevé de remplir leurs tonneaux, & la proviſion du reſte de l'équipage était également renouvellée.

Le 10 mars, nous nous rembarquâmes; le vent étant contraire, nous fîmes ce jour-là peu de chemin. Le 13, le vent paſſa au ſud & accéléra beaucoup notre marche. Le 16, une obſervation ſolaire nous indiqua que nous étions par la latitude de la baie de Rangoun, & le ſoir nous mouillâmes par cinq braſſes d'eau : nous apercevions alors aiſément les

feux qui étaient ſur la côte. A midi, nous étions dans la rivière de Rangoun. Nous voyions de chaque côté une terre baſe & marécageuſe, & les bords de la rivière, ou de l'Irraouaddy, étaient couverts de brouſſailles & de roſeaux. Chine.

Nous avions déjà fait quatre milles & nous étions vis-à-vis d'un petit village, lorſque nous aperçûmes un canot qui ramait vers nous. C'était un canot de garde, obligé de ſe tenir à l'embouchure de la rivière pour attendre l'arrivée des vaiſſeaux & en donner avis à un poſte plus éloigné, qui en informe le gouverneur de Rangoun. L'officier birman qui était dans ce canot avait l'air aſſez commun : il était vêtu d'un gilet de coton tout déchiré, & une longue pièce d'étoffe de ſoie, dont la couleur était entièrement foncée, faiſait deux fois le tour de ſon corps, tombait négligemment juſqu'à moitié de la cuiſſe & ſe ratrachait par derrière.

Ce perſonnage, qui ſemblait ne pas ſe croire d'une médiocre conſéquence, ſe plaça ſur une chaiſe ſans la moindre cérémonie ; puis il demanda d'un ton fort élevé, à l'un des trois domeſtiques qui l'accompagnaient, les choſes dont il avait beſoin pour écrire. L'officier demanda, en mauvais portugais, le nom du vaiſſeau, celui du capitaine, d'où il venait, & quelles armes, quelles munitions il y avait

Chine.

à bord. Enſuite il écrivit avec ſoin les réponſes qu'on fit à ces différentes queſtions, & prit congé de nous auſſi lentement qu'il nous avait abordé.

Vers les deux heures après midi, un petit canot birman acoſta notre vaiſſeau. Un des hommes qu'il portait héla le pilote & lui dit, dans la langue de l'Indoſtan, de jeter l'ancre parce que l'intention du gouverneur de Rangoun était de venir au-devant de l'ambaſſade anglaiſe. A l'inſtant nous fîmes ce qu'il deſirait.

Nous attendîmes là juſqu'au lendemain la viſite qu'on nous avait annoncée. Vers midi, nous découvrîmes vingt à trente chaloupes qui deſcendaient enſemble la rivière. Les trois principaux perſonnages qui étaient dans les chaloupes montèrent à notre bord, prirent des chaiſes, où ils s'aſſirent ſans faire la moindre attention aux perſonnes qui reſtaient debout. Nous apprîmes bientôt que l'un des trois chefs qui nous rendait viſite était un homme d'une haute conſidération. Il était gouverneur de la province de Dalla, appanage de la mère de la reine, & ſituée vis-à-vis de Rangoun. Cet homme était d'une petite ſtature & avait une phiſionomie très prévenante; le ſecond, homme âgé & ſimple dans ſes manières, nous dit qu'il était *nak-haan-gée*, ce

qui ſignifie littéralement l'*oreille du roi*; enfin le troiſième était un *serée*, c'eſt-à-dire un ſous-ſecrétaire. Chine.

Nous nous entretînmes avec ces trois chefs par le moyen d'un interprète qui parlait la langue de l'Indouſtan. Ils paraiſſaient fort curieux de ſavoir quel était l'objet de notre miſſion. Après une heure de converſation, ils ſe levèrent & prirent congé de nous en nous faiſant beaucoup de proteſtation de bienveillance & d'amitié. Tandis qu'un vent aſſez fort enflait nos voiles & que nous voguions avec rapidité, nous jetâmes l'ancre au-deſſous de la ville de Rangoun.

Les Indous qui, comme on ſait, obſervent très-rigoureuſement les préceptes de leur religion, n'oſent manger d'aucun des alimens qu'on prépare à bord, ce qui les met ſouvent dans un grand embarras. Ils ne ſe nourriſent à la mer que de fruits ſecs, de fèves rôties & de confitures; auſſi dès qu'ils entrent dans un port, ils ſont très-empreſſés d'aller à terre. Voulant les y envoyer, ainſi que quelques autres de nos gens, j'en fis prévenir le gouverneur de Dalla, qui répondit auſſitôt qu'il me priait d'attendre juſqu'au lendemain parce que le logement qu'on nous deſtinait n'était pas prêt.

Le lendemain, à quatre heures après midi,

Chine.

je descendis à terre avec M. Wood & le docteur Buchanan. On nous conduisit dans un grand bâtiment qu'on avait construit pour nous recevoir.

Il n'avait qu'un seul étage, mais il était posé sur des poteaux d'environ trois pieds de haut; précaution bien nécessaire, car la marée montait jusques-là. Cet édifice d'environ quatre-vingt-dix pieds de long & construit de bambous & de nattes de roseaux, était divisé en plusieurs appartemens, dans l'un desquels on avait étendu de petits tapis, ce qui était sans doute une marque de distinction. Dès que nous entrâmes dans la galerie de la maison qui nous était destinée, une bande de joueurs d'instrumens fit entendre une musique très-discordante. Le gouverneur avait eu l'attention de nous envoyer, non-seulement des musiciens, mais une troupe de danseuses & de sauteurs, dont plusieurs montrèrent beaucoup d'adresse.

Lorsque nous eûmes congédié cette bruyante compagnie, nous examinâmes notre logement, & nous convînmes d'un commun accord qu'il fallait retourner à bord, au moins pour cette nuit, parce que nous n'avions à terre ni nos matelats, ni les autres choses dont nous avions besoin pour coucher. En conséquence nous laissâmes une partie de notre suite pour gar-

der la maiſon & nous nous rembarquâmes.

Chine.

Le 22 nous retournâmes à terre. Nous ne trouvâmes dans notre logement aucune perſonne de diſtinction; mais la curioſité y avait raſſemblé une foule conſidérable d'hommes & de femmes du peuple. Les muſiciens que nous avions eu la veille revinrent nous jouer différens airs. A midi l'on nous annonça la viſite d'un homme revêtu d'un emploi important, & nommé *Baba-ſchin*. Il entra avec une nombreuſe ſuite : il était d'une taille haute, aſſez avancé en âge, & avait une mine très-gracieuſe & des manières aiſées & polies. Après m'avoir appris, par le moyen d'un interprète Portugais, qu'il occupait la place d'*ackawoun*, la ſeconde de la ville, il me fit des excuſes de la part du gouverneur, qu'une indiſpoſition empêchait, dit-il, de venir me voir, & il ajouta qu'il ſe feſait un plaiſir de me donner toutes les marques d'attention qui dépendaient de lui.

Après les complimens d'uſage, je dis à l'ackawoun que le gouverneur général de l'Inde était ſi ſatisfait de la bonne intelligence qui ſubſiſtait entre le gouvernement britannique & celui des Birmans, que pour perpétuer des liaiſons également avantageuſes aux deux pays, il m'envoyait en qualité de miniſtre

Chine.

plénipotentiaire auprès de l'empereur d'Ava. Qu'en conſéquence j'avais apporté pour l'empereur & le vice-roi de Pégu, non-ſeulement des lettres, mais un choix des productions de mon pays que je devais leur remettre moi-même : que j'étais extrêmement affligé de trouver dans le gouvernement de Rangoun un défaut de confiance dont je ne pouvais pas deviner la cauſe, &. de voir que les perſonnes qui m'accompagnaient & moi-même, nous étions retenus dans un état de gêne auquel je ne m'étais nullement attendu.

L'ackawoun me répondit que ni lui ni le conſeil de Rangoun n'avaient intention de me manquer d'égards, ni de me donner le moindre ombrage ; qu'ils ne faiſaient que ſuivre à mon égards les uſages de leur nation, & qu'il eſpérait que je verrais bientôt ceſſer la gêne qui me ſemblait ſi incommode. Le 23, je me rendis à terre de bonne heure. De quelque côté que nous portaſſions nos pas, trois ou quatre ſoldats birmans nous accompagnaient. A midi nous retournâmes à bord. Aucun de nos gens n'avait encore obtenu la permiſſion d'entrer dans la ville ni de rien acheter : ils ne pouvaient pas même aller puiſer de l'eau à quelques pas de notre logement ſans être accom-

pagné par un ſoldat. Chaque matin on nous apportait le préſent de proviſions accoutumé. Chine.

Le 26, je me fis mettre à terre de grand matin. Tandis que j'examinais les ruines d'un temple, on vint m'avertir que l'ackawoun m'attendait à mon logement: je me hâtai de m'y rendre. Je reçus le lendemain une autre viſite à laquelle je ne m'attendais pas. Le raywoun, ou gouverneur de la ville, qui s'était juſques alors diſpenſé de venir nous voir ſous prétexte d'indiſpoſition, ſe rendit à bord du vaiſſeau, & ſon air prouvait aſſez qu'il n'avait pas été long-temps malade.

C'était un homme d'environ ſoixante ans; il portait l'habit militaire; il avait un juſtaucorps de drap avec des boutons pointus; une pièce d'étoffe tachetée, du Pégu, ceignait ſes reins & tombait juſqu'à moitié cuiſſe: une bande de mouſſeline entourait ſa tête, & des ſandales, pareilles à celles des Cipayes, lui ſervaient de chauſſure: il avait l'épée au côté & était accompagné de ſept à huit domeſtiques armés de ſabres; l'un de ces gens-là portait une boîte peinte, contenant des noix d'areque & des feuilles de betel; l'autre était muni des choſes néceſſaires pour écrire, & un troiſième tenait dans ſes mains un grand flacon plein d'eau, dont la couverture était une coupe d'or

Chine.

qui ſervait auſſi pour boire. Toutes ces choſes étaient portées à la ſuite du gouverneur, non-ſeulement comme utiles, mais comme marques de dignité.

Les Birmans ne ſont pas très-cérémonieux : auſſi après un léger ſalut, le gouverneur s'aſſit ſur une chaiſe qu'on avait placée ſur le gaillard d'arrière ; il montra dans ſa converſation plus de connaiſſances que je n'en avais encore vu dans les autres Birmans. A la ſollicitation de Baba-ſchin, je fis apporter les préſens deſtinés au vice-roi ; le gouverneur & l'ackawoun examinèrent tous ces objets avec beaucoup d'attention. Un de leur gens en écrivit la liſte, & je ſus depuis qu'ils avaient eſtimé la valeur de chaque article. Lorſque les Birmans rentrèrent dans leurs chaloupes, j'engageai le capitaine Thomas à ſaluer le gouverneur de ſept coups de canon.

Les circonſtances que j'ai déjà rapportées & quelques autres petits griefs, me déterminèrent à ne rendre viſite au vice-roi du Pégu, qu'après avoir eu un éclairciſſement avec le gouverneur de Rangoun ; en conſéquence, j'envoyai dire à Baba-ſchin, que je deſirais le voir le plutôt poſſible. Le 28 à dix heures du matin, il ſe rendit dans le logement qu'on nous avait donné : je lui rappelai toutes les raiſons que

j'avais de me plaindre de ceux qui commandaient à Rangoun, & je lui dis que j'étais réſolu de ne point aller à Pégu, juſqu'à ce qu'on m'eût expliqué les motifs d'une ſi étrange manière d'agir. J'ajoutai que ce que je devais au gouvernement qui m'avait envoyé, ne me permettait pas de me ſoumettre plus long-temps à la contrainte qu'on m'impoſait, & que, puiſque nous ne pouvions pas avoir des rapports enſemble ſans éprouver de la défiance, il fallait nous ſéparer amicalement. Chine.

Baba-ſchin était loin de s'attendre que je ſongeaſſe à m'en retourner; il en parut alarmé; il me pria inſtamment de renoncer au deſſein de partir: cependant voyant que je perſiſtais dans ma réſolution, il me quitta en me diſant qu'il conſulterait le raywoun, & qu'il m'apporterait une réponſe dans l'après dînée.

A quatre heures, j'étais à terre avec M. Wood, lorſqu'on nous annonça le raywoun & Baba-ſchin. Sans accéder à mes demandes, les deux chefs Birmans, employèrent beaucoup d'adreſſe pour me faire changer de réſolution; ils eurent même recours aux ſupplications: mais je demeurai inflexible. Alors ils m'invitèrent à expliquer les conditions auxquelles je voulais reſter. Ils combattirent encore pendant trois heures, tantôt offrant d'accorder une choſe,

Chine. tantôt une autre ; & enfin, ils consentirent à tout ce que je voulais.

Conformément à nos nouveaux arrangemens, M. Wood partit pour Pégu le 30 mars avec Baba-schin. Ce jour-là, je donnai à dîner aux capitaines Anglais qui étaient à Rangoun, le raywoun ayant appris que je devais traiter ces capitaines, m'envoya une gazelle & une grande quantité de légumes. Le 30 nous employâmes la matinée à faire les préparatifs de notre voyage & le raywoun fut exact à envoyer vis-à-vis de mon logement, les chaloupes qu'il m'avait promises.

L'embouchure de la rivière de Pégu n'est qu'à trois milles au-dessous de Rangoun, & nous profitâmes du commencement du flux, pour entrer dans cette rivière ; les bords étaient fort bas des deux côtés, & la terre y semblait propre à porter de riches moissons : mais entièrement abandonnée par les hommes, elle était devenue le paisible domaine des animaux sauvages.

Nous nous mîmes en route, dès que la marée nous le permit ; bientôt après nous vîmes à notre droite un village composé d'une vingtaine de maisons ; la rivière se rétrécissait beaucoup en cet endroit, car elle n'avait pas plus de quarante pas de large. Ses bords étaient couverts

d'arbuſtes & de grands roſeaux ; quand nous eûmes dépaſſé un ſecond village où il y avait un corps de garde, nous vîmes que des deux côtés de la rivière, le pays était cultivé & couvert de villages & de hameaux. A ſept heures du ſoir nous découvrîmes la ville de Pégu ; nous jugeâmes que nous avions fait environ quatre-vingt-dix milles, à cauſe des ſinuoſités de la rivière : en droite ligne, la diſtance de Rangoun à Pégu, doit être bien moins conſidérable. Chine.

Nous trouvâmes M. Wood qui nous attendait dans l'endroit où nous débarquâmes. Le récit qu'il nous fit de la manière honnête dont il avait été reçu, n'ajouta pas peu au plaiſir que nous avions d'être arrivés. Baba-ſchin était auſſi venu au-devant de nous, & nous conduiſit dans le logement qu'on nous avait préparé ; logement bien plus agréable que celui que nous avions à Rangoun.

Peu de temps après notre arrivée, deux officiers du gouvernement vinrent nous rendre viſite, & nous faire des complimens de la part du maywoun ou vice-roi. Le 2 avril, l'officier qui commande après le maywoun, le ſecrétaire du gouvernement & Baba-ſchin, nous firent une viſite & prirent le thé avec nous. Ils nous dirent que le vice-roi, qui était extrêmement

Chine. occupé des préparatifs de la fête qu'on allait célébrer, espérait que nous voudrions bien oublier l'étiquette pour quelque temps, & venir le joindre le lendemain matin au grand temple de Selvé-madon, pour être témoin des amusemens de la journée; j'acceptai volontiers cette invitation, autant par curiosité que par politesse.

Le 3 avril à huit heures du matin, Babaschin & un officier de la maison de maywoun, vinrent nous prendre pour nous conduire au temple; nous entrâmes dans la nouvelle ville, & après avoir marché plus d'un quart de mille dans la principale rue, nous fûmes arrêtés par un grand concours de peuple, & nous vîmes de chaque côté de la rue, une longue file de soldats qui s'avançait lentement vers le temple; il y avait cinq à six cents hommes mal vêtus & mal armés; quelques soldats n'avaient pour tout vêtement qu'une espèce de pagne retroussé. Les autres portaient des habits ou des vestes de velours, de drap ou de toute autre étoffe, se souciant fort peu que ces vêtemens fussent trop larges ou trop étroits, trop courts ou trop longs. C'était une parure, & la parure quelle quelle soit, plaît beaucoup aux Birmans; il y en avait qui étaient coiffés avec des chapeaux hollandais, bordés en or, & d'autres ne portaient que des formes de chapeaux

chapeaux ſans bords. Les officiers qui, pour la plupart étaient des chrétiens d'origine Portugaiſe, avaient une mine encore plus groteſque que les ſoldats. Chine.

Les premiers perſonnages d'un rang diſtingué que nous vîmes paſſer, étaient trois enfans du vice-roi, que des hommes portaient à califourchon ſur leurs épaules; le vice-roi ſuivait de près ſes enfans; il était monté ſur le cou d'un ſuperbe éléphant qu'il conduiſait lui-même. Son habillement était noble & riche; il avait une robe de velours noir, galonnée en or, & à longues manches, & il était coiffé d'un bonnet de la même étoffe, richement brodé, & dont la pointe était très-élevée : à ſa ſuite marchaient un grand nombre d'éléphans magnifiquement enharnachés. Comme nous n'avions pas encore été préſentés au vice-roi, il paſſa devant nous ſans nous ſaluer; quand il fut arrivé près des marches qui ſont à l'entrée du temple, & qu'il voulut mettre pied à terre, ſon éléphant s'agenouilla. Les éléphans qui le ſuivaient s'agenouillèrent auſſi, & tout le peuple s'aſſit ſur les talons; le vice-roi monta les marches, ôta ſa chauſſure & fit le tour du temple : il n'avait pas même ſon paraſol, par reſpect pour la ſainteté du lieu.

Après cette cérémonie, il s'avança vers le

Chine.

lieu deſtiné aux amuſemens. C'était un théâtre élevé dans un coin de la place, au milieu de laquelle était le temple. Il formait un carré d'environ cinquante pieds, & des deux côtés oppoſés il y avait une grande ſalle ouverte; à l'extrémité d'un des ſallons il y avait un ſuperbe dais ſous lequel il était un ſiége pour le maywoun & ſes enfans, & plus bas on avait mis un banc pour les principaux officiers de la cour du maywoun. Vis-à-vis on voyait les ſiéges deſtinés aux Anglais; ils étaient couverts de ſuperbes tapis.

Les amuſemens de cette journée conſiſtaient en des combats, à la lutte & aux coups de poing. On avait couvert l'arène d'un ſable humide, afin qu'en tombant les combattans ne ſe fiſſent point de mal. Les lutteurs déployèrent beaucoup d'adreſſe; à la fin de chaque combat, les champions s'avançaient juſqu'auprès du ſiége du maywoun & ſe proſternaient le front contre terre: en même temps ils recevaient chacun deux pièces de toile de coton qu'un officier leur étendait ſur les épaules, & qu'ils emportaient en ſe traînant ſur leurs genoux & ſur leurs mains, juſqu'à ce qu'ils ſe fuſſent perdus dans la foule.

Avant que nous quittaſſions nos ſiéges, le vice-roi nous fit ſervir du thé & des confitures en

abondance. Nous nous retirâmes ſans cérémonie, accablés par la chaleur qui était exceſſive. Chine.

Dans la matinée du 4 avril, le vice-roi nous envoya un meſſager pour nous annoncer qu'il nous donnerait ce jour là audience. Baba-ſchin vint peu de temps après nous offrir de nous ſervir d'introducteur. A l'heure qui nous avait été indiquée nous montâmes à cheval, & nous marchâmes précédés par nos gardes cipayes & par nos domeſtiques. Six birmans marchaient auſſi devant nous, portant les préſens que je devais offrir au vice-roi; nous nous rendîmes au palais à travers une foule immenſe de ſpectateurs attirés par la curioſité.

Arrivés à la première porte, nous entrâmes dans une vaſte enceinte au milieu de laquelle le palais était bâti; avant de monter les premières marches, on nous fit ôter nos ſouliers & l'on nous conduiſit dans un veſtibule ou, en tournant à droite, nous entrâmes dans une grande ſalle; Baba-ſchin nous fit aſſeoir ſur de petits tapis qu'on avait étendus au milieu de la ſalle; les préſens étaient poſés devant nous dans des eſpèces de baquets.

Bientôt le vice-roi entra par une porte pratiquée à l'un des bouts de la galerie; nous ne fîmes aucune ſalutation parce qu'on ne nous le dit pas; mais tous les birmans ſe

Chine.

ſe proſternèrent. Le vice-roi s'aſſit, après un moment de ſilence, je lui adreſſai la parole par l'organe de Baba-ſchin; je me levai & lui préſentai la lettre du gouverneur général du Bengale; il la prit, la poſa devant lui & parla de choſes indifférentes; il fut extrêmement poli dans ſes expreſſions & dans ſes manières. Après une demi-heure de converſation aſſez vague, il nous invita à voir un grand feu d'artifice qu'on devait tirer le lendemain & il ſe retira ſans cérémonie. Alors on nous ſervit du thé & des confitures après quoi nous retournâmes à notre logement.

Le lendemain, dès les huit heures du matin, une foule innombrable s'étant raſſemblée entre l'enceinte de la nouvelle ville de Pégu & les murailles de l'ancienne, on tira le feu d'artifice; les fuſées volantes firent le plus ſuperbe effet; c'était la ſeule choſe qu'il y eût de beau. Les cylindres de ces fuſées étaient des tronçons d'arbres creux, pluſieurs deſquelles avaient ſept à huit pieds de long & deux ou trois pieds de circonférence. On les avait fortement liés à de gros bambous qui avaient juſqu'à vingt pieds de long. Ils s'élevaient à une prodigieuſe hauteur & en éclatant, ils lançaient des feux très-variés & très-beaux.

La clarté du jour nuiſait beaucoup à l'ef-

fet de ces feux, mais on avait choiſi cette heure par attention pour le peuple; pendant la nuit la chute du bois des groſſes fuſées aurait pû être très dangereuſe. Elle le devint même en plein jour, car un homme fut frappé d'un tronçon d'arbre qui le tua ſur la place. Chine.

C'étoit un ſpectacle non moins agréable que nouveau pour des Européens, que ce concours de toutes les claſſes du peuple aſſemblées pour ſe livrer à la joie & aux amuſemens, ſans commettre le moindre acte répréhenſible, & ſans avoir parmi elles un ſeul homme qui eut oublié les règles de la tempérance. De quel tumulte, de quelle débauche n'aurait pas été accompagnée une pareille fête dans le voiſinage de quelqu'une de nos grandes villes. Cette réflexion, je l'avoue, eſt humiliante pour un Anglais, quelque fier qu'il ſoit d'ailleurs du caractère de ſa nation.

Pendant quatre jours, nous fûmes exempts d'aſſiſter à des ſpectacles & à des cérémonies publiques; cependant nous reçûmes la viſite de toutes les perſonnes de diſtinction qui étaient à Pégu. Accoutumés à vivre entre eux avec une grande liberté, les birmans ne ſe font point ſcrupule d'aller chez des étrangers ſans la moindre cérémonie. Ceux qui venaient chez nous commençaient toujours par s'aſ-

Chine.

ſeoir ſur la natte qui couvrait le porquet. Ils ne ſe mêlaient point de ce que nous faiſions ; ils ne nous demandaient rien ; dès qu'on leur diſait de ſortir, ils s'en allaient ſans paraître mécontens. Ce qui leur paraiſſait le plus ſingulier dans nos uſages, c'était notre manière de manger. Le nombre, la variété de nos uſtenſiles de table, & la façon de nous aſſeoir, excitaient toujours leur étonnement.

Quoique pour nous conformer aux règles de l'étiquette, nous ne puiſſions pas avoir beaucoup de rapports directs avec le maywoun, cet officier daignait avoir de grandes attentions pour nous. Il fit choiſir dans ſes harras deux chevaux, petits, mais très-jolis & pleins de vivacité, & il eut l'honnêteté de nous les envoyer avec deux palfreniers pour en prendre ſoin. Pendant tout le temps de notre ſéjour à Pégu, ces chevaux nous fournirent le moyen de prendre un exercice agréable.

L'année ſolaire des birmans était près de finir. Ce peuple conſacre ordinairement les trois derniers jours de l'année à des fêtes & à des réjouiſſances. Le vice-roi nous invita pour la ſoirée du 10 avril à aſſiſter à la répreſentation d'une pièce de théâtre. Le théâtre était en plein air, mais parfaitement bien éclairé avec des flambeaux & des lampes ; dès que

nous fûmes assis la pièce commença ; elle surpassait beaucoup les meilleurs drames indiens que j'ai vus. Le dialogue en était vif, mais naturel ; l'action rapide, mais vraisemblable ; le costume des personnages était magnifique & bien assorti aux rôles qu'ils jouaient. Chine.

Pendant les entr'actes, un bouffon, vêtu en payſan, amusait les spectateurs ; & ses discours, ainsi que ses gestes, ses manières & ses changemens de ton, excitaient de grands éclats de rire. Le 12 avril, dernier jour de l'année des birmans, le-vice roi nous invita à aller voir une cérémonie fort gaie qui se pratique dans toute l'étendue de l'empire. Pour laver toutes les souillures de l'année qui finit, & en commencer une nouvelle avec pureté, les femmes Birmanes ont coutume ce jour là de jetter de l'eau sur tous les hommes qu'elles rencontrent & les hommes ont le droit de leur rendre la pareille ; cela occasionne beaucoup de joie & de divertissement, sur-tout parmi les jeunes filles qui, armées de pots & de grandes seringues cherchent à mouiller les gens qui passent dans les rues & rient de bon cœur quand on leur lance quelque potée d'eau.

Cet usage, tout gai qu'il est, n'est jamais accompagné de la moindre indécence, non plus que les autres amusemens des birmans. On ne jette

Chine.

point de l'eau mal propre. Un homme n'a pas droit de toucher une femme, mais il peut lui jetter de l'eau tant qu'il veut, ſi elle a commencé par lui en jeter elle-même; lorſqu'une femme avertit qu'elle ne veut pas qu'on lui jette de l'eau, c'eſt ſigne qu'elle eſt enceinte, & on la laiſſe paſſer tranquillement.

Environ une heure avant le coucher du ſoleil, nous nous rendîmes au palais du maywoun. Sa femme avait fait préparer tout ce qu'il fallait pour nous bien arroſer. Il y avait dans la ſalle d'audience trois grands vaſes de porcelaine, avec des jattes & de grandes cuillères. Quand nous entrâmes, on nous préſenta à chacun, une bouteille d'eau roſe, dont nous verſâmes quelques gouttes dans la main du maywoun, & il les jetta ſur ſa veſte qui était d'une belle mouſſeline brodée. Alors la femme du maywoun parut à la porte, & annonça qu'elle ne voulait point jetter de l'eau elle-même: mais ſa fille aînée, jolie enfant, portée par une nourrice, tenait une coupe d'or dans laquelle il y avait de l'eau roſe & du bois de Sandal. Elle en verſa d'abord un peu ſur ſon père, & enſuite ſur chacun des Anglais qui étaient préſens, c'était un ſignal pour que l'eau parut de tous côtés. Nous attendant à cette cérémonie, nous ne nous étions vêtus que de veſtes de mouſſeline. Une vingtaine de

jeunes femmes qui étaient entrées dans la ſalle, inondèrent ſans pitié quatre hommes qui ne pouvaient avoir que du déſavantage dans un combat ſi inégal. Le vice-roi eut bientôt abandonné le champ de bataille. M. Wood s'empara d'un des grands vaſes de porcelaine, & avec ce ſecours nous nous défendîmes aſſez long-temps. Les aſſaillantes paraiſſaient aſſez contentes en voyant le déſordre ou elles nous avaient mis. Enfin, quand tout le monde fut bien fatigué & bien trempé, nous nous retirâmes chez nous pour changer de hardes. Nous trouvâmes en chemin pluſieurs jeunes filles qui auraient volontiers agi avec nous comme les femmes du palais; mais voyant que nous ne les provoquions pas, elles n'oſèrent nous rien faire, parce qu'elles ne ſavaient comment nous prendrions leur badinage. Elles s'en dédommagèrent ſur Baba-ſchin qu'elles inondèrent ſans cérémonie. Il ne pouvait y avoir aucun riſque pour nous à être mouillés. La température était très-favorable au paſſe-temps. Quand nous eûmes changé de vêtemens, nous retournâmes chez le vice-roi, où nous vîmes un jeu de marionnettes & des danſes qui durèrent juſqu'à onze heures du ſoir. Chine.

Quoique depuis midi juſqu'à cinq heures du ſoir la chaleur ſoit exceſſive, les matinées

Chine.

avaient une fraîcheur agréable & les nuits étaient preſque froides. Je profitais ordinairement du matin pour monter à cheval ou me promener à pied une couple d'heures dans la ville ou dans les environs, dans ces promenades je fus frappé des ruines de l'ancienne ville de Pégu. Les reſtes du foſſé & de la muraille qui l'environnaient montrent encore qu'elle était ſon étendue. Elle formait un carré de près d'un mille & demi ſur chaque face. Je jugeai que le foſſé avait eu environ ſoixante pas de large & dix à douze pieds de profondeur, & je crois que les murailles n'avaient pas moins de trente pieds de haut ſur une baſe de quarante pieds de large. Elles étaient conſtruites avec des briques & de l'argile. L'intérieur des rempars eſt peut-être ce qui peut donner l'idée la plus frappante des ravages que fait la terrible main de la guerre. Lorſqu'en 1757 Alompra s'empara de la ville, il en fit raſer toutes les maiſons, diſperſa une partie des habitans, & réduiſit les autres en captivité, les temples nombreux de cette capitale furent les ſeuls édifices qu'épargna la rage du vainqueur.

L'empereur actuel des Birmans, Mindeagée-praw, dont le règne a été bien plus tranquille que celui d'aucun de ſes prédéceſſeurs, a voulu de bonne heure accroître la population de ſes

états, ainſi que leur étendue, & en perfectionner la civiliſation. Il s'eſt attaché à gouverner ſes ſujets avec douceur. Chine.

Le gouvernement birman n'a rien fait de plus propre à contenir les Péguans ſous ſon joug, que le rétabliſſement de leur ancienne capitale & les embelliſſemens du temple de Schoé-madou, & depuis cinq ans il a donné des ordres pour rebâtir la ville de Pégu, & invite ſes anciens habitans à venir la repeupler. Ces ſages meſures ont eu, en partie, le ſuccès qu'on en attendait, une nouvelle ville a été bâtie ſur les ruines de l'ancienne.

La nouvelle ville de Pégu occupe environ la moitié de l'eſpace de l'ancienne & eſt bâtie ſur le même plan, les rues en ſont fort larges, ainſi que celles de toutes les villes birmanes que j'ai vues & de chaque côté des rues il y a un écoulement pour les eaux, ſes habitans ſont au nombre de ſix à ſept milles. A Pégu & à Rangoun les ſeuls édifices bâtis avec des briques ſont les maiſons qui appartiennent à l'empereur & les temples de Gaudma. Les maiſons ſont toutes conſtruites avec des planches ou des nattes ſoutenues par des poteaux de bois ou de bambou. La nature de ces matériaux rend les maiſons ſi combuſtibles que les habitans vivent dans une crainte continuelle des incendies, &

Chine.

prennent toutes les précautions poſſibles pour s'en préſerver.

L'édifice qui mérite le plus d'attention, eſt le ſuperbe temple de Schoé-madou, c'eſt-à-dire, du dieu d'or. Ce temple eſt bâti ſur une double terraſſe; la première a dix pieds d'élévation au-deſſus du ſol, & la ſeconde en a vingt au-deſſus de la première; je les meſurai, je trouvai la première longue de treize cent quatrevingt-onze pieds ſur une de ces faces, & la ſeconde de ſix cent quatevingt-quatre pieds. On monte ſur les terraſſes par de grands eſcaliers de pierre; on voit de chaque côté les demeures des Rhahaans, ou prêtres, élevées de quatre ou cinq pieds au-deſſus du ſol.

Le temple de Schoé-madou, eſt une pyramide conſtruite avec des briques & du mortier, dans laquelle il n'y a ni ouverture, ni aucun autre eſpèce de vide. Il forme à ſa baſe un octogone &, il s'arrondit en s'élevant. Chaque face de l'octogone a cent ſoixante-deux pieds de large; mais l'immenſe diamètre de la pyramide diminue tout-à-coup.

A ſix pieds de hauteur, il y a un grand avancement, ſur lequel ſont poſés, à une égale diſtance l'une de l'autre, cinquante-ſept colonnes pyramidales de vingt ſept pieds de haut & de quarante pieds de circonférence à leur baſe; au-deſſus eſt un autre avancement qui porte

également cinquante-trois colonnes de la même forme & de la même grandeur que les premières. Chine.

L'édifice eſt couvert de moulures en forme de cercle, & à la corniche, il y a des ornemens qui reſſemblent à des fleurs de lys; au-deſſus des dernières moulures ſont d'autres ornemens en ſtuc, pareils au feuillage d'un chapiteau corinthien, & le tout eſt couronné par un *tée* en fer, ſurmonté d'une aiguille & d'une girouette dorées.

Le tée, qui n'eſt qu'une coupe renverſée, ſe voit ſur tous les édifices ſacrés qui ſont en forme pyramidale. L'inauguration de cet ornement eſt un acte religieux, ſolennel & accompagné de fêtes & de réjouiſſances. Le *tée* du temple de Schoé-madou a cinquante-ſix pieds de circonférence. Il eſt ſupporté par une barre de fer plantée dans la pyramide. Beaucoup de cloches ſont ſuſpendues autour du *tée*, & agitées par le vent elles font entendre un tintement continuel.

Le temple de Schoé-madou s'élève de trois cent ſoixante-un pieds au-deſſus de la terraſſe où il eſt placé; preſque au milieu du côté de la terraſſe, il y a, ſous un dais doré, deux ſtatues en ſtuc. L'une repréſente un homme debout, ayant un livre devant lui & une plume à la main. On l'appele *Thaſtàmi*, c'eſt-à-dire, celui

Chine.

qui écrit les bonnes & les mauvaiſes œuvres des mortels. L'autre ſtatue repréſente une femme agenouillée. C'eſt *Mahaſumdera*. Les Birmans croient qu'elle protégera le monde juſqu'à l'époque ou le deſtin a fixé ſa deſtruction, & qu'alors ce ſera elle dont la main puiſſante briſera la terre & replongera l'univers dans le cahos. Tout près du temple il y a trois groſſes cloches, fort bien travaillées, & ſuſpendues entre quatre colonnes, mais à peu de hauteur. Pluſieurs cornes de daims ſont ſemées tout au tour. Les perſonnes qu'un zèle religieux attire en ce lieu, prennent une des cornes, & frappent trois fois la cloche & trois fois la terre, de manière que les coups alternent. C'eſt pour annoncer à *Gaudma l'approche d'un de ſes* adorateurs.

On voit ſur les deux terraſſes pluſieurs longs bambous plantés dans la terre, au bout deſquels ſont des drapeaux blancs & ronds : ces drapeaux appartiennent aux Rhahaans, & déſignent la pureté & la ſainteté de leurs fonctions. Au-deſſus de chaque drapeau eſt une oie, ſymbole des nations Birmane & Péguane.

N'ayant pu ſatisfaire ma curioſité ſur l'antiquité du temple de Schoé-madou, j'allai voir le *firedaan*, ou principal Rhahaan de Pégu ; ſa demeure était placée au milieu d'un boſquet ombreux de tamarins. Le tout ſemblait analogue

au grand âge & à la dignité de celui qui y habitait. Les arbres étaient majeſtueux, une eau pure coulait dans un joli réſervoir; un petit jardin produiſait des racines & diverſes eſpèces de fruits, & une paliſſade de bambou défendait cette retraite contre les attaques des animaux ſauvages. Quelques jeunes Rhahaans vivaient auprès du vieillard, & s'occupaient avec zèle à pourvoir à ſes beſoins. Chine.

Il était âgé de quatre-vingt-ſept ans, & conſervait toutes ſes facultés intellectuelles. Les Rhahaans vivent de charités, mais ne demandent jamais l'aumône, ni n'acceptent de l'argent; c'eſt pourquoi j'offris au vénérable pontife une pièce d'étoffe, qu'il reçut en me comblant de bénédictions.

Le grand prêtre me dit qu'on ſavait, d'après la tradition, que le temple de Schoé-madou, était bâti depuis 2300 ans; & qu'il avait pour fondateurs deux frères qui faiſaient le commerce; ces pieux fondateurs commencèrent par élever un temple haut ſeulement d'une coudée. Sigéami, eſprit qui préſide à l'ordre des élémens, & lance la foudre & les éclairs, accrut la hauteur du temple de deux coudées, dans l'eſpace d'une nuit; les marchands l'élevèrent d'une coudée de plus que Sigéami doubla la nuit ſuivante. Le temple parvint de cette ma-

Chine.

nière à douze coudées de haut : alors les marchands n'y ajoutèrent plus rien ; mais l'édifice fut ſucceſſivement élevé par divers monarques, dont les noms ſe ſont perdus avec les regiſtres où ils étaient inſcrits.

A un mille des murailles de Pégu, eſt une plaine fort étendue, couverte d'herbe & de brouſſailles ; mais où il n'y a d'autres arbres que des boſquets ſacrés : on y voit un petit nombre de villages, compoſés de vingt à trente cabanes : quoique les payſans aient du bétail, ils vivent d'une manière miſérable, attendu que leur religion leur défend de manger de la viande, & qu'ils n'oſent même pas preſque boire du lait.

Les boſquets ſacrés dont je viens de faire mention, ſont l'aſile des Rhahaans qui ſe conſacrent à la retraite ; & préfèrent la tranquillité des campagnes, aux embarras & au tumulte des villes ; ils choiſiſſent preſque toujours les lieux les plus ſolitaires, où des arbres ombreux, les protégeant contre les ardeurs du ſoleil, ils y conſtruiſent leurs *kioums* ou demeures, & ils y coulent des jours paiſibles.

Tous les *kioums*, ſoit dans les villes, ſoit dans les campagnes, ſervent pour l'éducation de la jeuneſſe ; on y enſeigne à lire ou à écrire, ainſi que les principes de la morale & de la religion. Les villageois y envoyent leurs enfans,

fans, qui y ſont élevés gratis. Les Rhahaans ont un jardin clos, attenant à leurs boſquets; ce qu'on y voit en plus grande quantité, ce ſont des patates & des bananes. La charité des gens de la campagne ne laiſſe pas les Rhahaans manquer de riz, ni du petit nombre d'autres articles qui leur ſont néceſſaires. Exempts de tout intérêt mondain; ils ne ſe livrent point aux occupations ordinaires de la vie; jamais ils n'achètent, ne vendent, ni ne touchent d'argent. Chine.

Quand nous eûmes paſſé près de trois ſemaines à Pégu, & vu toutes les choſes remarquables qui, dans une ville ſi nouvellement ſortie du ſein des ruiues, ne pouvaient être en très-grand nombre, nous ſongeâmes à retourner à Rangoun. Je fis part de mon intention au vice-roi, & ayant réſolu de prendre congé de lui le 25 avril, je me rendis à ſon palais en cérémonie. Après nous être entretenus une demi-heure aſſez gaîment, il me demanda avec beaucoup de gravité, ſi moi & mes compagnons de voyage, nous étions contents de l'accueil qu'il nous avait fait, & de la manière dont il nous avait traités. Je l'aſſurai que nous étions parfaitement ſatisfaits à cet égard, je lui témoignai toute ma reconnoiſſance, & je lui dis que j'oſerais déformais compter ſur ſon amitié.

Le capitaine Thomas & le docteur Buchanan,

Chine. partirent de Pégu le 21 avril ; M. Wood & moi nous nous embarquâmes le 26, après midi ; le lendemain matin à deux heures, nous abordâmes à Diza, village ſitué ſur la rive orientale de la rivière. Peu après notre arrivée dans ce village, le *miou-gée* ou chef, vint nous rendre viſite ; il m'apprit que dans cette ſaiſon, preſque tous les hommes de Diza & des villages voiſins, étaient contraints par le gouvernement, d'aller travailler dans les ſalines ſur le bord de la mer ; & que pendant ce temps-là, les femmes, les enfans & les vieillards, gardaient leurs maiſons. Ces corvées durent au moins quatre mois de l'année ; les habitans de ce canton ſe plaignent beaucoup des dégats que leur font dans la ſaiſon des pluies, les éléphans ſauvages. Des troupeaux nombreux de ces énormes animaux, viennent dans les champs de riz & de cannes à ſucre, qu'ils ravagent ſouvent tout entiers ; & alors les malheureux cultivateurs perdent en un ſeul jour tout l'eſpoir de l'année.

Combien il eſt déplorable que le pays dont je viens d'eſquiſſer le tableau, & qui eſt un des plus beaux & des plus habitables du globe, ſoit en grande partie déſert ; tandis que tant d'hommes ſont condamnés à traîner une vie languiſſante, dans des climats inſalubres, ou à arracher, par des efforts continuels, à une

terre avare, d'insuffisans moyens d'existence!

Chine.

Le 28 avril, à la pointe du jour, nous profitâmes du reflux pour partir de Diza; à dix heures nous arrivâmes à Rangoun, & nous débarquâmes au-dessus de la ville, vis-à-vis de notre logement. Délivrés de la contrainte où nous étions avant d'aller à Pégu, nous pûmes nous occuper à connaître Rangoun, & à visiter tout ce qui méritait d'y être remarqué.

La prospérité du commerce & l'accroissement de population qui en est la suite nécessaire, font que la ville de Rangoun s'étend beaucoup au-delà des limites marquées par son fondateur à Lompra. Elle a un mille de long sur le bord de la rivière, & tout au plus un tiers de mille de large. Ses rues sont étroites, & bien moins belles que celles de Pégu; mais elles sont propres & bien pavées. Les maisons sont, ainsi que dans les autres villes Birmanes, élevées de quelques pieds au-dessus du sol; les petites sur des bambous, les grandes sur de grosses pièces de bois.

On voit dans les rues de Rangoun une immense quantité de chiens, car les Birmans les aiment beaucoup. Ces chiens sont d'une petite espèce, mais extrêmement bruyans; dès que nous mettions les pieds hors de chez nous, les

Chine.

habitans en étaient avertis par les aboiement de ces importuns animaux.

Les principaux officiers du gouvernement de Rangoun me rendirent ſucceſſivement viſite ; mais malgré leur honnêteté, ils montraient toujours dans leurs manières & dans leur langage, la plus grande réſerve. Baba-ſchin était le ſeul avec qui nous communiquions familièrement.

L'un des étrangers qui vinrent nous voir à Ragnoun, était un miſſionnaire italien, nommé Vincento San Germano. Il avait été envoyé au Pégu par la congrégation de la propagande, & il y était depuis vingt ans. C'étoit un homme ſage & très-intelligent. Il parlait & écrivait la langue birmane avec beaucoup de facilité, & il jouiſſait d'une grande conſidération parmi les gens du pays, à cauſe de la douceur de ſon caractère & de la pureté de ſa vie. Les chrétiens catholiques de Ragnoun ſont les deſcendans des anciens colons portugais. Ils ſont nombreux & en général fort pauvres. Mais malgré leur indigence, ils ont bâti une chapelle, ainſi qu'une petite maiſon pour loger leur curé. Cette maiſon, ſituée à un mille de la ville, eſt aſſez jolie & a un jardin clos. le curé vit du produit de ſon jardin & des dons volontaires de ſes paroiſſiens. En retour, il apprend à lire & à écrire

aux enfans, les inſtruit des principes de la religion catholique, & dit la meſſe deux fois par jour. Chine.

Ce bon prêtre m'apprit des choſes très-curieuſes ſur le Pégu; il me parla d'une nation ſingulière qui, quoique originaire de ces contrées, paraît être d'une race différente des autres indigènes. Les gens de cette nation ſont connus ſous le nom de *Carainers*, ou *Carianers*. Ils ſont répandus dans pluſieurs provinces, & principalement dans celles de Dalla & de Baſgien.

Les Carainers ont des mœurs fort ſimples, & une religion analogue à leurs mœurs. Ils parlent une langue différente de celle des Birmans. Ils mènent une vie paſtorale & agricole, & ils ſont extrêmement laborieux. On ne voit pas s'établir dans leurs villages des gens qui ne ſont pas de leur nation, ils n'habitent point les villes, ni ne s'allient avec des perſonnes d'une autre race que la leur. Faiſant profeſſion de vivre en paix avec tout le monde, ils ne prennent jamais les armes, ni ne ſe mêlent des querelles du gouvernement, ce qui les oblige néceſſairement d'être toujours ſoumis au parti qui s'empare du pouvoir. Leur principale & preſque ſeule occupation, eſt de travailler à la terre, & d'élever des troupeaux & de la volaille. Ils

Chine.

excellent, ſur-tout dans l'art de cultiver les jardins. C'eſt à eux qu'on doit une grande partie des proviſions qui ſe conſomment dans le pays. Depuis quelques années les Birmans étant devenus les grands propriétaires des terres, ont opprimés les Carainers, dont un grand nombre s'eſt retiré dans les montagnes de l'Arracan.

Les Carainers n'ont point de lois écrites, mais ils ſe gouvernent d'après les maximes d'une juriſprudence traditionnelle. Ils ſont doux, timides, bienfaiſans & extrêmement hoſpitaliers.

Chine.

CHAPITRE II.

Temple de Schoé-Dagon. — Rhahaans de Rangoun. — Population de cette ville. — L'ambaſſade ſe prépare à partir. — Magnifique aſpect des bords de l'Irraouaddi. — Arrivée à Prome. — Différentes villes. — Mœurs — Agriculture. — Idée que les Birmans ont de l'or. — Statue giganteſque de Gaudma. — Temple de Schoé. — Gouya. — Ummera-poura. — Accueil que l'ambaſſade Anglaiſe reçoit dans cette capitale.

Le temple de Schoé-Dagon ſitué à deux milles & demi au nord de Rangoun, eſt un très-grand édifice ; quoique moins haut de vingt-cinq à trente pieds que le temple de Schoé-madou qu'on voit à Pégu, il étoit bien plus richement orné. Le *Tée* & la pyramide ſont parfaitement bien dorés, & quand le ſoleil les frappe, ils ont le plus éblouiſſant éclat.

On a planté ſur les bords de la terraſſe du temple de Dagon, pluſieurs rangées d'arbres qui donnent beaucoup d'ombre. La vue y eſt très-belle. De là on découvre la rivière de Pégu

Chine.

& celle de Rangoun, qui arroſent, en ſerpentant une campagne plane & bien boiſée, & l'on voit s'élever au confluent de ces deux rivières, le temple de Sircam, preſqu'auſſi magnifique que ceux de Dagon & de Schoémadou.

Le chemin qui conduit de Rangoun au temple eſt fait avec ſoin. On a élevé ſur les bords un grand nombre de pyramides, dans leſquelles ſont pratiquées des niches, pour de petites images de Gaudma. On voit auſſi, à peu de diſtance de la route, divers kioums, toujours placés à l'ombre des boſquets. Les Birmans, ainſi que tous les autres habitans de l'Inde, aiment beaucoup les proceſſions, & il ne ſe paſſe guère de ſemaine ſans qu'on voie à Rangoun quelqu'une de ces pieuſes cérémonies. Tantot c'eſt pour brûler avec pompe, les corps des perſonnes qui, en mourant, lèguent des ſommes conſidérables à ceux qui ſont chargés de leur élever un bûcher, tantôt c'eſt pour accompagner les jeunes gens qui ſe conſacrent au ſervice de Gaudma. Les parens n'épargnent rien pour mettre de la magnificence dans cette dernière cérémonie, qui eſt toujours accompagnée de grands repas & de préſens pour les Rhahaans. Le récipiendaire eſt ordinairement âgé de huit à douze ans.

Chine.

Les kioums ou couvens des Rhahaans ont des toits à pluſieurs étages, ſoutenus par de fortes colonnes, & ils ne ſont compoſés que d'un ſeul appartement ouvert de tous les côtés, & où l'on voit quelquefois des ſculptures faites avec beaucoup de ſoin, & repréſentant divers ſymboles de la divinité. Là, il n'y a aucun lieu particulier, ni pour s'occuper, ni pour s'amuſer. Les Birmans veulent que tout ſe faſſe au grand jour. Leur religion ni leur politique n'admettent point de ſecrets. Les Rhahaans vont pieds nuds, ils ont la tête raſée & toujours découverte. Voués au célibat, ils s'abſtiennent de tous les plaiſirs ſenſuels & il eſt fort rare que ces prêtres violent cet engagement.

Les Rhahaans ne préparent jamais eux mêmes leur manger, ni ne s'occupent d'aucune autre fonction ſociale. Ils croiraient que ce ſerait perdre une partie de leur temps, qu'ils conſacrent tout entier à la contemplation de l'eſſence divine. Ils reçoivent du public des alimens tout apprêtés. Dès le matin, ils entrent dans la ville afin de recueillir ce qu'il leur faut pour ſe nourrir dans la journée. Pendant cette courſe ils ne regardent jamais ni d'un côté ni d'autre; mais ils tiennent leurs yeux fixés ſur la terre. Ils ne s'arrêtent point pour demander, ni ne portent leurs regards ſur ceux qui leur font

Chine.

l'aumone, & qui paraiſſent toujours bien plus empreſſés à leur donner, qu'ils ne le ſont eux mêmes pour recevoir.

Je connaiſſais la grande vénération qu'on avait pour le Siredaou, ou chef des Rhahaans de Rangoun. Un ſoir que je faiſais ma promenade accoutumée, je le rencontrai comme il revenait du temple; il n'avait rien ſur lui qui le diſtinguat du commun des Rhahaans; il portait comme eux une robe jaune & il marchait les pieds nus. Mais ſon âge & la profonde méditation dans laquelle il paraiſſait plongé, me firent demander qui il était. Sur la réponſe qu'on me fit, je le joignis & marchai à côté de lui, car il ne ſe ſerait pas ſûrement arrêté, ni n'aurait changé de route, quand c'eût été l'empereur qui eût voulu lui parler.

Le pontife converſa volontiers avec moi, ſans toutefois ceſſer un ſeul inſtant de regarder la terre. C'était un homme d'une taille aſſez médiocre; quoiqu'âgé de ſoixante-quinze ans, il marchait d'un pas aſſez ferme, mais quand il monta les degrés de ſon kioum, il fallut qu'on le ſoutint. En approchant de ſon boſquet, le grand prêtre m'offrit obligeamment d'entrer dans le kioum & de me repoſer, je le ſuivis, nous nous aſſîmes ſur des nattes étendues au milieu d'une vaſte ſalle dont le comble était très-

élevé. Pluſieurs jeunes Rhahaans, qui avoient accompagné le pontife, ſe rangèrent à une certaine diſtance. J'avoue que ſes diſcours ne répondirent pas à l'idée que je m'étais formé de lui. Il décela dans la converſation un orgueil peu digne de ſa vielleſſe & de ſon miniſtère. Auſſi m'empreſſai-je de le quitter, conſervant pour lui bien moins de reſpect que je n'en avois avant de l'avoir vu. Caine.

La population de Rangoun eſt conſidérable, elle s'élève à trente mille hommes. Là on trouve des gens de tout pays & de toute couleur. La bourſe, ſi on peut donner ce nom au lieu où ſe raſſemblent les marchands, offre un mélange de figures tel qu'on n'en trouve guère dans les plus grandes villes. Les Malabares, les Mogols, les Perſans, les Parſis, les Arméniens, les Portugais, les Français, les Anglais s'y mêlent & s'y livrent à différentes branches du commerce.

Tous les membres d'une ſociété ſi variée, non ſeulement vivent tranquilles ſous la protection du gouvernement, mais jouiſſent de la plus grande tolérance en matière de religion. On entend à la fois dans la même rue la voix lente du muſſetim, appellant les pieux Iſlamites aux prières du matin, & la cloche de l'égliſe portugaiſe qui avertit les catholiques de ſe rendre à

Chine.

la meſſe ; des proceſſions de deux ſectes différentes ſe rencontrent, ſans que l'une ni l'autre en ſoient ſcandaliſées. Les Birmans ne cherchent point à connaître les principes d'une religion étrangère, ni n'en proſcrivent les cérémonies, pourvu que ceux qui la profeſſent ne troublent pas l'ordre public, ni ne ſe mêlent pas du culte de *Gaudma*.

Le mois de mai était preſque écoulé, nous vivions dans l'incertitude ſur la manière dont nous ſerions reçus à la cour. Heureuſement que nous fûmes tout à coup tirés de cet état d'anxiété par une lettre du maywoun du Pégu. Cette lettre annonçait au conſeil de Rangoun, que le maywoun venait de recevoir un ordre de l'empereur qui lui enjoignait de s'occuper ſur le champ de tous les préparatifs néceſſaires pour nous faire conduire dans la capitale, & que de plus l'intention du monarque était que le maywoun nous y accompagnât lui-même.

Baba-ſchin ne perdit pas de temps pour me faire part de cette nouvelle. Bientôt après le maywoun du Pégu arriva à Rangoun. Sa ſuite était très-nombreuſe ; & comme un officier, quelque ſoit ſon rang, alors qu'il lui eſt enjoint de ſe rendre *aux pieds dorés*, n'eſt plus sûr de retourner à ſon poſte, il s'était préparé à tous les événemens & il emmenait avec lui ſa femme

& ſes enfans. Le lendemain de ſon arrivée, je lui rendis viſite; il me reçut de la manière la plus polie, & m'aſſura que je pouvais compter ſur lui dans toutes les occaſions. Chine.

Le maywoun du Pégu, dont le gouvernement n'eſt pas le plus étendu de l'empire, mais bien le plus lucratif, entretient un très-grand nombre de Brhames, pour leſquels les Birmans ont une grande vénération & dont ils regardent la ſcience comme bien ſupérieure à celle des Rhahaans. Lorſqu'il fut arrivé à Rangoun, il ne voulut pas ſe mettre en route, ſans ſavoir de ſes Brhames quels étaient le jour & l'heure qu'il devait choiſir pour ſon départ. Ils tinrent conſeil entr'eux, & après une longue délibération, ils lui dirent que le moment le plus propice était celui où huit heures ſonneraient dans la matinée du 28 mai. En conſéquence, le départ fut fixé à cette époque.

Par malheur nos chaloupes ne pouvaient pas être prêtes pour ce jour-là; mais il n'y avait pas moyen de réſiſter aux aſtres. Le maywoun déclara donc qu'il était bien fâché qu'une volonté ſurnaturelle le forçât de partir avant nous : je convins avec lui qu'il était bien juſte de ſe conformer aux ordres du deſtin. Le 28, à ſept heures du matin, il paſſa avec un nombreux cortége devant notre maiſon pour ſe

Chine. rendre au quai. Il s'arrêta quelque temps dans la maiſon qui ſert de bourſe ; & dès que le grand tambour qui ſert de cloche retentit du premier coup de huit heures, il s'embarqua avec ſa famille : les matelots pouſsèrent un grand cri, ſignal du départ.

Les ſix chaloupes qu'on arrangeait pour nous ne tardèrent pas à être prêtes : la mienne avait ſoixante pieds de long & tout au plus douze de large, & nous nous embarquâmes le ſoir du 29 mai. Nos matelots ramèrent ſans interruption juſqu'à trois heures après midi. Dès l'inſtant que nous fûmes à bord, nous éprouvâmes un changement de température qui nous fut extrêmement agréable. Le lendemain matin nous jetâmes l'ancre près de la ville de Panlang. Elle avait été jadis très-grande & très-riche ; le nombre de chaloupes & de bateaux qui y étaient mouillés, montrait qu'elle faiſait encore un aſſez grand commerce.

A deux heures après midi nous continuâmes notre voyage. Cette partie de la rivière eſt connue par l'immenſe quantité de maringouins qui l'infeſtent : ils ſont d'une groſſeur extraordinaire. Deux paires de bas très-épais ne ſuffiſaient pas pour garantir mes jambes des piqûres.

A une heure après midi du premier juin,

nous rejoignîmes le maywoun du Pégu, qui nous attendait avec ſa nombreuſe flotte. Il nous envoya auſſitôt un préſent de lait, de fruits & d'excellent riz. Chine.

Le 3 juin, à huit heures du matin, toute la flotte leva l'ancre. A neuf heures nous dépaſſâmes *Denoubieu*. La campagne voiſine nous parut bien cultivée. Nous laiſsâmes la ville de *Segahghé* à l'eſt & celle de *Summeingroh* à l'oueſt. Nous eûmes un très-beau temps & un vent ſi favorable, que, quoique la rivière nous opposât un courant rapide, nous faiſions trois milles par heure. Notre flotte était compoſée de plus de cent chaloupes & bateaux, & c'était un ſpectacle vraiment unique que cette quantité de bâtimens, ſi variés dans leur forme, faiſant tous voile du même côté.

Le 4, nous rencontrâmes pluſieurs îles de ſables. Dans la matinée nous paſsâmes devant Tai-kiat, longue ville ſituée ſur la rive occidentale de l'Irraouaddi. A quatre heures & demie nous nous arrêtâmes vis-à-vis de Rioumzeik pour y paſſer la nuit. Nous vîmes là deux temples de médiocre grandeur, mais qui dorés du haut juſqu'en bas, offraient un coup-d'œil très-brillant. Il y avait auſſi pluſieurs kioums: les Rhahaans ſe promenaient ſur le rivage, attirés ſans doute par la curioſité.

Chine. Le 5 juin nous remîmes à la voile de très-grand matin. Pluſieurs villages devant leſquels nous paſsâmes ne m'offrirent rien de remarquable. Le 6 juin nous partîmes à l'heure accoutumée. A deux heures après midi le temps s'obſcurcit, & d'épais nuages couvrant l'horizon au nord-oueſt, nous annoncèrent un de ces violens orages qui ſont fréquens dans cette ſaiſon. Le patron qui conduiſait ma chaloupe jugea convenable de jeter l'ancre ſur la rive occidentale.

A peine avions-nous mouillé, que le docteur Buchanan & moi nous allâmes à terre. Tous les environs étaient couverts de roſeaux de la hauteur d'un homme. Il y avait pluſieurs ſentiers; mais les Birmans nous détournèrent d'y entrer, en nous aſſurant que les tigres étaient très-communs dans ce canton, & qu'ils aimaient ſur-tout à ſe tenir dans les roſeaux.

L'orage éclata ſans arriver juſqu'à nous. Au bout de deux heures nous nous remîmes en route : à huit heures du ſoir nous nous arrêtâmes près de la ville de *Gnapizuck*. En partant de là le 7, nous ne tardâmes pas à découvrir *Kanoung-ghé*, ville fort longue, où l'on voit un quai très-bien conſtruit, avec un parapet où l'on monte par un eſcalier en bois qui a cent

cent marches. La population de cette ville paraît très-conſidérable. Chine.

Le lendemain, 8 juin, nous naviguâmes avec plus de rapidité. Nous fûmes bientôt à la vue de *Magahoun*. C'eſt une ville très-ancienne, & qui occupe un eſpace de deux milles ſur le bord de la rivière. Elle eſt remarquable par le nombre de ſes temples dorés & par ſes vaſtes kioums; de grands arbres de différentes eſpèces entourent ces retraites, & à leur ombre ſont aſſis des multitudes de Rhahaans. Bientôt après nous découvrîmes ſur la rive occidentale *Tirroup-miou*. Pendant tout le temps nous diſtinguâmes la grande chaîne de montagnes occidentales qui ſépare le territoire d'Ava de celui d'Arracan. Un peu avant d'arriver à *Peing-ghé*, nous trouvâmes tout-à-coup la rivière hériſée de rochers qui avaient deux ou trois cents pieds de haut, & ſur les flancs deſquels étaient comme ſuſpendus des arbres dont la variété du feuillage rendait ce ſpectacle encore plus pittoreſque.

Notre navigation avait été ſi difficile pendant la journée du 9 juin, que la flotte ſe trouva ſéparée. A un demi-mille au-deſſus de *Sahlahdan*, je joignis le maywoun qui s'était arrêté pour m'attendre. Comme les matelots étaient exceſſivement fatigués, il me conſeilla

Chine. de paſſer la nuit en cet endroit. L'après-dîner nous allâmes nous promener dans la campagne. Le maywoun était accompagné par huit ou dix ſergens armés de lances & de mouſquets. Nous tirâmes lui & moi quelques coups de fuſil ſur du gibier que nous n'atteignîmes pas.

Le pays que nous traverſâmes le 10 juin était entremêlé de collines & de vallées. Nous vîmes *Podang-mieu*, ſituée ſur la rive occidentale de l'Irrouaddi, & *Schouayé-do-mieu* ſur la rive oppoſée. Le ſoir je gagnai *Piage-mieu* ſur la rive orientale.

Impatient de voir une ville dont il eſt ſi ſouvent parlé dans l'hiſtoire birmane, & qui a été le théâtre de tant de ſiéges & de ſanglantes batailles, je me hâtai de faire amarrer ma chaloupe & de deſcendre à terre. A quelques pas du rivage j'entrai dans une rue fort longue & fort étroite, où je marchai l'eſpace d'un mille. Je n'y trouvai rien de bien remarquable; je m'aperçus en revanche que j'étais moi-même l'objet de l'étonnement univerſel. Les chiens qui infeſtaient les rues aboyaient d'une manière épouvantable; les hommes me contemplaient d'un air effaré, les enfans me ſuivaient, & les femmes riaient aux éclats & frappaient des mains. Cependant on ne voyait dans la multitude ni aucun indice de mépris,

ni la moindre intention de m'offenſer. Partout où je portais mes pas, la foule s'ouvrait reſpectueuſement devant moi, & les perſonnes les plus avancées étaient retenues par les autres. Les ſoins que je pris pour raſſurer une petite fille que mon aſpect avait effrayée, parurent faire beaucoup de plaiſir à ſes parens, & la mère, en la careſſant, la porta tout près de moi. Je ſuis certain que ſi j'étais entré dans quelque maiſon, on m'y aurait offert ce qu'il y avait de meilleur. L'hoſpitalité & la bienveillance envers les étrangers ſont religieuſement obſervés par les Birmans. Chine.

On trouve, au bout de la nouvelle ville de Piagé-mien ou Prome, les ruines de l'ancienne. Elle formait un petit pentagone dont l'enceinte était bâtie en briques. La nouvelle ville n'eſt entourée que de paliſſades qu'on a garnies de terre en-dedans. Tout près de la ville eſt un manège impérial où l'on dreſſe des éléphans. On m'aſſura qu'elle était plus peuplée que Rangoun.

Le 11 juin nous partîmes de Prome, nous paſſâmes devant *Ponoudang*; derrière ce petit village, s'élève preſque à pic, & en forme de cône, une montagne, ſur le ſommet de laquelle eſt un temple d'une ſainteté renommée puiſqu'on prétend qu'il a été la demeure de

Gaudma. On y voit une table de marbre qui
Ohine. porte l'empreinte du pied de ce Dieu. Le 12 nous eûmes une navigation déſagréable; nous vîmes à notre gauche un petit village, d'où l'on peut, me dit-on, aller directement à Arracan par un chemin qui traverſe les montagnes.

Dans la matinée du 12 le vent du ſud continua de ſouffler avec force. A midi nous arrivâmes à *Miaiday*, ville appartenant au maywoun de Pégu; nous nous préparâmes à y paſſer quelques jours.

Lorſque les grands de l'empire Birman voyagent par eau, on leur conſtruit des maiſons ſur le rivage dans les endroits où ils ont envie de s'arrêter. Cet uſage s'obſerve encore plus exactement pour l'empereur, ſoit qu'il voyage par terre, ſoit qu'il s'embarque: partout où il fait halte, on élève auſſitôt un édifice d'un ordre d'architecture qui lui eſt ſpécialement réſervé. Toutes les maiſons qu'on bâtit chez les Birmans, ſont d'une forme analogue au rang de celui qui l'occupe; c'eſt une règle dont il n'eſt pas permis de s'écarter. Un ſujet, quel qu'il ſoit n'oſe jamais donner à ſa maiſon une ſtructure à laquelle il n'a pas droit. La diſtinction dans les maiſons conſiſte

principalement dans le nombre d'étages dont le toit eſt compoſé. Chine.

Les Birmans ſont religieux obſervateurs des diſtinctions du rang, non-ſeulement en ce qui concerne l'extérieur des maiſons, mais pour les meubles & les uſtenciles, tels que les boîtes où ils mettent les feuilles de bétel, & pour les caraffes, les gobelets, les harnois de chevaux. Toutes ces choſes indiquent par leur forme & par leur richeſſe, quel eſt le rang de celui qui s'en ſert. Nul Birman ne peut en cela empiéter ſur les droits d'un autre, ſans s'expoſer à une punition très-ſévère, pour laquelle il n'y a jamais de grâce.

Conformément à l'uſage que je viens de citer, le maywoun avait eu ſoin de donner des ordres pour qu'on nous conſtruiſit une maiſon ſur le bord de la rivière; elle était d'un ordre d'architecture qui appartient à la nobleſſe. Ces édifices ſont conſtruits avec des matériaux qu'on ſe procure toujours aiſément. La ſtructure en eſt ſi ſimple, qu'une maiſon ſpacieuſe, très-commode & aſſortie au climat, peut être bâtie dans un jour; la nôtre conſiſtant en trois petites chambres & une ſalle ouverte du côté du nord, fut commencée & achevée dans l'eſpace de quatre heures; il ne faut pour ces édifices que des bambous,

Chine.

des ratans & des joncs ; il n'y entre pas un clou. Ces maiſons ont un avantage, ſi la tempête les renverſe, ceux qui les habitent ne courent pas riſque d'avoir la tête fendue ou quelque membre fracaſſé. La chute d'un pareil édifice ne pourrait pas écraſer le plus petit épagneul.

Quand nous fûmes établis à terre, nous ſortîmes pour jeter un coup d'œil dans la ville & la campagne voiſine. Miaiday n'eſt pas une ville conſidérable ; mais elle eſt très-jolie & très-propre ; il y deux rues principales. Nous remarquâmes, hors de la ville, pluſieurs temples & couvens placés dans des boſquets de la plus grande beauté. Le maywoun avait une maiſon de plaiſance ce côté là ; le 14 juin, il m'envoya dès le matin un meſſage, pour m'inviter, ainſi que mes compagnons de voyage, à y aller l'après dinée ; me trouvant indiſpoſé, je ne pus y aller & je lui fis faire des excuſes. Le docteur Buchanan ſe chargea de me repréſenter. Nous demeurâmes à Miaiday juſqu'au 22 juin ; pendant mon ſéjour je fis de petites excurſions dans différentes parties du pays. La campagne m'offrit peu de variétée ; elle était belle, mais ſeulement à demi-cultivé. Je fus traité par-tout avec beaucoup d'égards ; la nouvelle de notre arrivée nous avait précédé & excitait une

grande curiſioté; chacun voulait voir le *koumien des colars*; c'eſt-à-dire, le général des étrangers, car c'eſt le titre qu'ils me donnaient. Chine.

Non-ſeulement nous reçûmes la viſite de tous les principaux habitans, mais la nobleſſe de pluſieurs villages, vint de trente milles à la ronde pour ſatisfaire ſa curioſité; quand quelques perſonnes déſiraient de me voir, elles m'envoyaient demander la permiſſion de ſe préſenter chez moi, & ſi je l'accordais; elles entraient en ſe courbant, & s'aſſeyaient ſur leurs talons; les femmes n'exigeaient pas plus de cérémonie que les hommes. Tous ceux qui entraient, m'apportaient des préſens; jamais perſonne n'entrait les mains vides, car on aurait cru me manquer de reſpect.

Le 22 juin au matin nous fîmes les arrangemens néceſſaires pour continuer notre voyage. Le 23 à ſept heures du matin nous continuâmes notre route & nous atteignîmes une grande île qui partage la rivière en deux; j'allai avec le docteur Buchanan, voir un kioum qui me ſemblait plus remarquable que les autres. Il était en effet très-bien bâti; nous montâmes les marches & nous entrâmes ſans cérémonie. La propreté du dedans répondait parfaitement à l'extérieur; pluſieurs ſtatues de Gaudma, richement dorées & de différente grandeur, étaient rangées ſur

Chine.

un banc pour recevoir les hommages des adorateurs de cette divinité. C'était le huitième jour de la lune, qui eſt le dimanche des Birmans. Beaucoup de devots ſe promenaient en attendant l'heure de la prière.

Le fils du maywoun était indiſpoſé depuis quelque temps & ſa maladie devint très-dangereuſe. Le père, alarmé de l'état de cet enfant, m'envoya Baba-ſchin pour me prévenir qu'il déſirait de s'arrêter juſqu'à ce que ſon fils ſe trouvât mieux. Je n'eus garde de m'oppoſer à un vœu ſi naturel. Le maywoun fit partir une chaloupe de guerre pour aller à *Ummerapoura* chercher des remèdes & un médecin célèbre. En attendant, tous les médecins du pays au nombre de vingt, s'aſſemblèrent pour faire une conſultation ſur l'état de l'enfant malade, & lui donner leurs ſoins.

Nous reſtâmes à *Loung-ghé* juſqu'au 2 juillet, jour où le fils du maywoun fut déclaré hors de danger. Tandis que ſon était incertain, j'envoyai chaque matin mon interprète Indou s'informer de ſa ſanté. Le maywoun fut très-ſenſible à cette attention ; l'Indou obtint l'honneur d'être introduit dans la chambre du malade où il fut témoin des tendres marques d'affection que cet enfant recevait de ſes paparens. Le père & la mère à genoux à côté

de ſon lit le ſervaient eux-mêmes ſans le quit- Chine.
un ſeul inſtant ; il avait une fièvre inflamma-
toire qu'on traita d'une manière fort ſimple.
On lui fit prendre beaucoup d'eau chaude,
dans laquelle on avait fait infuſer du ſerpolet,
& on lui donna de temps en temps, quelques
décoctions d'autres plantes. On laiſſa la nature
faire le reſte, & on eut raiſon, car le malade
guérit. Cependant on ne manqua pas d'invo-
quer le ſecours des remèdes ſurnaturels : on
employa des ſortilèges, des amulettes, & on
leur attribua un grand ſuccès.

Rien ne s'oppoſant plus à notre départ, on décida que le premier juillet nous quitterions Loung-ghé ; nous étions dans cette attente, lorſque le 29 juin nous fûmes ſurpris par la viſite du ſchambouder de Rangoun. L'empereur avait fait donner ordre à ce Portugais de venir au devant de l'ambaſſade anglaiſe, & il vint avec toute la pompe que ſon rang lui permettait d'étaler. Pluſieurs pavillons flottaient ſur ſa chaloupe, & ſes rameurs étaient en uniforme. La mine de ce portugais était plus faite pour exciter le rire que pour inſpirer de la conſidération. Il portait une longue & vieille tunique de velours, garnie d'une dentelle d'or qui avait perdu tout ſon éclat, & il était coiffé d'un très-grand chapeau rond, bordé en or.

Chine. Il parlait imparfaitement la langue de l'Indoſtan ; cependant il ſe faiſait comprendre. Après un ſalut aſſez gauche, moitié à la birmanne, moitié à l'européenne, il me dit qu'il avait été expédié par le *lotou*, ou conſeil d'état, afin de m'annoncer que l'empereur avait donné ordre que trois officiers d'un rang diſtingué ſe rendiſſent à *Pagahm-miou*, ville ſitué à ſept journées au deſſous d'Ummera-poura pour y attendre l'ambaſſade & l'accompagner dans la capitale.

Le Schaudouber nous quitta le 1er. juillet, & le lendemain à ſept heures du matin, nous nous embarquâmes. La partie de l'Irraouaddi, que nous remontâmes ce jour-là, était bordée des deux côtés de villes & de villages ; dans tous les endroits où la rivière n'était pas retrécie par des îles, nous jugeâmes qu'elle avait deux milles de large. Nous depaſſâmes le village de *Schoé-lirona*, qui doit ſont nom à ce qu'il eſt habité par des matelots qui ſont au ſervice de l'empereur. Les canots, ainſi que tout ce qui appartient à ce monarque, ont toujours l'épithète de *ſchoé*, c'eſt-à-dire, doré ou d'or. On ne fait même mention de ſa perſonne qu'en y joignant le nom de ce précieux métal. Quand un Birman raconte que l'empereur a été informé de quelque choſe, il dit : cela eſt parvenu aux oreilles d'or,

celui qui a eu audience de ce prince, a été admis aux pieds d'or. Un noble Birman m'observait un jour que l'eſſence de roſe avait un parfum agréable au nez d'or. Chine.

Chez les Birmans l'or eſt le ſymbole de l'excellence; mais quoi qu'ils eſtiment ſingulièrement l'or, ils n'en font jamais de la monnoie. Ils s'en ſervent pour faire des ornemens pour les femmes; mais la plus grande quantité de ce métal s'emploie à dorer les temples; & il eſt certain qu'à cet égard, la prodigalité eſt exceſſive. Les Birmans conſacrent l'or à leurs dieux & attribuent ſes qualités à leur roi.

Le 5 à 6 heures du ſoir, nous nous arrêtâmes à *Sillah-niou*, ville grande & remarquable par ſes manufactures de ſoieries. A peine la flotte était-elle à l'ancre, que les petits marchands vinrent en foule ſur le bord de la rivière; ils portaient des boîtes verniſſées, remplies de ſoieries & d'autres étoffes mélangées de ſoie & de coton; chaque pièce d'étoffe a les proportions néceſſaires pour ſervir d'habillement à un Birman.

Le 6 juillet nous fîmes peu de chemin; nous voyions à l'oueſt les montagnes d'Arracan, & à l'eſt le mont Pompa, qui s'élève en pain de ſucre. Quelques villages & beaucoup de temples ornaient les bords de la rivière; quoi-

Chine.

que dans ce canton & dans celui que nous vîmes le jour ſuivaut, les terrains qui bordaient la rivière fuſſent, en grande partie ſtériles ; nous obſervâmes qu'à meſure que nous avancions dans le nord, la population augmentait. Chaque coline, chaque éminence était couronnée d'un temple. Celui de *Logah-nundah* eſt remarquable par ſa grandeur ; c'eſt une maſſe énorme de maçonnerie ſans élégance, la baſe en eſt peinte de différentes couleurs & la coupole ſuperbement dorée.

Quand nous eûmes dépaſſé le temple de *Logah nundah*, nous approchâmes de la cité de Pagahm, jadis ſi magnifique. Nous abordâmes à *Néoundah* le 9 juillet au matin. Les trois officiers envoyés par l'empereur attendaient mon arrivée ; l'après midi je quittai ma chaloupe, & me rendis dans la maiſon qu'on m'avait préparée ; j'y fus reçu par les officiers Birmans avec de grandes marques de reſpect. Le principal des officiers qui compoſait la députation, était un conſeiller d'État du ſecond rang. Les plus grandes formalités furent obſervées dans notre entrevue ; quand nous nous fûmes entretenus quelques inſtans, on fit entrer une troupe de muſiciens & de baladins. Nous fûmes preſqu'aſſourdis par le bruit des tambours, des guittares indiennes, des harpes

birmanes, & des criardes & dures clarinettes.

Chine.

L'une des danſeuſes ſurpaſſait ſingulièrement ſes compagnes par la juſteſſe & la grâce de tous ſes mouvemens; elle était belle, richement vêtue, & imitait avec beaucoup de talent les danſes des différens pays. Cependant tout cela ſemblait n'avoir aucun prix ſur les Birmans d'un certain âge. Ils étaient gravement aſſis, mâchant leur betel en regardant, de l'air le plus froid, les attitudes voluptueuſes d'une fille charmante.

Les amuſemens durèrent juſqu'à neuf heures du ſoir; je fis diſtribuer de l'argent aux muſiciens & aux baladins. Le lendemain matin les officiers birmans me firent une ſeconde viſite de cérémonie; vers onze heures nous nous ſéparâmes & il fut arrêté que nous nous remettrions en route le lendemain.

J'employai tout le temps dont je pus diſpoſer dans le reſte de la journée, à viſiter les ruines de la ville de *Pagahm*; l'après-midi, j'allai me promener du côté du ſud; je fus, je l'avoue très-étonné du nombre immenſe d'édifices religieux que je trouvai. Ils étaient d'une ſtructure différente de ceux que j'avais vu dans les provinces maritimes. Au lieu d'une mince aiguille, placée ſur une vaſte baſe, & s'élevant à une très-grande hauteur; les tem-

Chine.

ples de pagahm conſervent le même diamètre juſqu'auprès de leur ſommet, ſe terminent tout à coup en pointe, ce qui fait qu'ils ont très-peu d'élégance.

Le 11 juillet, à neuf heures du matin, je m'embarquai dans le yacht impérial, avec les cérémonies d'uſage. L'officier principal & Babaſchin m'accompagnèrent au-delà de *Neoundah*. Le rivage oriental de l'Irraouaddi eſt abſolument à pic, & a quatre-vingt ou cent pieds d'élévation. On voit dans les flancs du rocher & à peu près à mi-hauteur, des ouvertures reſſemblant à d'étroites allées, qui, me dit-on, conduiſent dans des cavernes anciennement habitées par des hermites. Les Birmans ne s'infligent pas eux-mêmes des châtimens révoltans comme les faquirs indous; mais ils croient qu'il eſt méritoire de mortifier ſa chair par une abſtinence volontaire & par l'abnégation de ſoi-même. La vie ſolitaire a, dans la plupart des pays, été regardée, à diverſes époques, comme digne d'éloge. Pendant le regne des ſuperſtitions monacales, elle était très-commune dans preſque toute l'Europe.

Le jour de notre départ de Pagahm, nous fîmes peu de chemin. Le 12 juillet nous continuâmes notre navigation, tantôt avec rapidité, tantôt très-lentement, ſuivant que nous étions

plus ou moins favorisés par le vent. Les grandes sinuosités de la rivière faisaient qu'il nous était souvent contraire; à mesure que nous avancions vers le nord, la population nous paraissait plus considérable & l'agriculture perfectionnée; mais par-tout la terre manquait d'eau. Les habitans attendaient la pluie avec la plus grande impatience. Ils se plaignaient de ce que la moisson ne leur en avait pas encore apporté une seule goutte, quoique suivant l'ordre des saisons, il en eut dû tomber depuis trois semaines. Ces pauvres gens ménageaient avec grand soin ce qui leur restait de paille de riz pour nourrir leur bétail qui était nombreux; la maigreur de ce bétail, annonçait, sinon une disette absolue, au moins un grand défaut de nourriture. Chine.

J'observai parmi les équipages des chaloupes de guerre qui remorquaient le yacht que l'empereur m'avait envoyé, des rameurs dont les traits différaient singulièrement de ceux de leurs compagnons. Ils avaient cette physionomie douce qui caractérise les bengalis, non l'air fier & mâle des Birmans. J'en demandai la raison, & l'on me répondit qu'ils étaient Cassayers, ou fils de Cassayers que les Birmans avaient arrachés de leurs pays. Les conquérans orientaux qui ne veulent pas conserver les contrées qu'ils

Chine.

envahiſſent, ont ordinairement la politique de traîner les habitans captifs à leur ſuite, ſurtout les enfans qu'ils établiſſent dans leurs états. Ils augmentent leur force en augmentant le nombre de leurs ſujets.

Tel a été de temps immémorial, l'uſage des habitans de l'Aſie. Les dernières guerres d'Hayder-ali-khan, ont dépeuplé le Carnate. Des enfans peuvent être tranſplantés ſans danger; ils s'accoutument à tous les pays; mais il n'en eſt pas de même quand on eſt parvenu à un âge mûr. Les plus doux traitemens n'habituent pas l'homme à vivre forcément dans un pays étranger; le ſouvenir des lieux où il a paſſé les premières années de ſa vie, & les douces impreſſions qu'il a reçues dans ſon enfance & dans ſa première jeuneſſe, le ſuivent par-tout & ne peuvent ceſſer de lui être chers.

Les temples & les villages que nous vîmes le 15 juillet étaient ſi nombreux, qu'il eût été fatigant de les compter. Le village de *Sandaht*, ainſi que le diſtrict qui l'environne, ne ſont habités que par les hommes qui ſoignent les éléphans des écuries impériales. Le monarque birman eſt ſeul propriétaire de tous les éléphans qui ſont dans ſes états : le privilége de monter un de ces animaux ou de le garder chez ſoi, eſt un honneur qu'il n'accorde qu'aux perſonnes

ſonnes de la première diſtinction. Ce prince poſsède, dit-on, ſix mille éléphans. Le droit excluſif de l'empereur, & l'uſage limité des éléphans, empêche que ces animaux ne ſoient un objet de commerce. Chine.

Plus nous approchions de la capitale, plus les villes & les villages ſe multipliaient des deux côtés de la rivière. Nous nous arrêtâmes fort tard devant le quai de l'ancienne ville d'Ava, qui, comme on ſait, fut long-temps la capitale de l'empire birman. Le 18 juillet je me levai de bonne heure pour jeter un coup-d'œil ſur les reſtes d'Ava. Elle eſt encore, en grande partie, entourée d'un mur de trente pieds de haut : ſes murailles tombent en ruine. Comme les maiſons d'Ava ne conſiſtaient qu'en bois & en bambou, un ordre de l'empereur a ſuffi pour les faire tranſporter dans la nouvelle ville d'*Ummera-poura*. Quelques bananiers & des ronces cachent aujourd'hui la plus grande partie du ſol où floriſſait naguère la capitale d'un puiſſant empire. Un grand nombre de temples ſur leſquels les Birmans n'oſent porter une main ſacrilége, & qui étaient autrefois un des principaux ornemens d'Ava, tombent en ruine. Il eſt impoſſible de voir une image plus frappante de la décadence & de la déſolation que celle qu'offrent les reſtes de cette ville.

Chine.

Parmi les édifices religieux qui ſubſiſtent encore, on diſtingue celui de *Schoé-gongapraw*, non qu'il ſoit grand & magnifique, mais parce que depuis très-long-temps on la regardé comme particulièrement ſacré : on le révère même encore beaucoup plus que les autres. Lorſqu'un homme obtient un grand emploi, ou qu'un général eſt nommé au commandement d'une armée, il va au temple de Schoé-gonga, où on lui fait prêter ſerment avec une grande ſolennité. Celui qui trahit ce qu'il a juré au pied de ce temple, ſe rend, aux yeux des Birmans, coupable du crime le plus horrible, & en eſt toujours puni par les plus cruels tourmens.

A midi précis, nous arrivâmes à l'entrée du canal qui communique au lac *Tounzemahn*. Tout près du village de ce nom, il y a un boſquet de manguiers, de cocotiers, au milieu deſquels on avait fait conſtruire des maiſons pour loger l'ambaſſade anglaiſe. J'y fus reçu en débarquant par Baba-ſchin & quelques officiers inférieurs. En entrant dans la galerie, je trouvai le maywoun du Pégu & le principal officier qui était venu au-devant de moi à Pagahm. Nous nous aſsîmes ſur des tapis étendus ſur le parquet; nous nous entretînmes d'abord de choſes générales, & ſur-tout de la géogra-

phie de l'Europe; enſuite le principal officier me dit que l'empereur était depuis quelque temps à *Mingoun*, l'une de ſes maiſons de plaiſance, mais qu'il ſerait de retour dans peu de jours; qu'en attendant il avait donné ordre à ſes miniſtres de procurer à l'ambaſſade anglaiſe toutes les choſes dont elle aurait beſoin, & que Baba-ſchin réſiderait auprès de nous afin de tranſmettre nos intentions au conſeil : il m'avertit avec franchiſe que l'étiquette de la cour birmane exigeait qu'un miniſtre étranger ne ſortît point de chez lui avant d'avoir reçu ſa première audience de l'empereur. Je le remerciai d'un avis qui était accompagné de beaucoup d'expreſſions de civilité, & je lui promis de me conformer bien volontiers à ce qu'il m'aſſurait être un uſage établi. Chine.

Dès que les officiers birmans ſe furent retirés, nous nous empreſsâmes de viſiter notre nouvelle habitation. C'était un logement très-commode & tel que l'exigeait le climat. Les matelots de nos chaloupes & nos domeſtiques furent employés deux jours à débarquer nos effets & à les tranſporter dans notre logement, où l'on avait eu ſoin de mettre une ample proviſion de tous les meubles & les uſtenſiles en uſage dans le pays.

Chine.

Lorſque nous eûmes achevé de nous arranger, nous ſongeâmes à parcourir la campagne voiſine, & à connaître les objets qui nous environnaient. Derrière notre boſquet s'étendait une vaſte plaine, & des Caſſayers ou des enfans des Caſſayers habitaient à l'extrémité de notre boſquet. On nous dit qu'en général ces Caſſayers n'étaient point fâchés de leur ſervitude, parce qu'ils avaient été ravis trop jeunes à leur patrie pour la regretter. L'avantage qu'ils avaient d'être plus laborieux que les Birmans, les faiſait vivre aſſez à l'aiſe. Ceux qui habitaient dans le voiſinage du boſquet où nous demeurions, étaient fermiers & jardiniers. Traverſant le lac de grand matin, ils allaient vendre leurs légumes au marché d'*Ummera-poura* : cette occupation eſt en grande partie celle des femmes. On voit dans chacun de leurs canots, un homme qui eſt ordinairement avancé en âge & ſe tient debout pour gouverner, tandis que dix à quinze femmes, aſſiſes les jambes en croix, rament avec de courts avirons. Le matin elles traverſent le lac en ſilence; mais le ſoir, en s'en retournant, elles chantent toujours en chœur, & règlent le mouvement de leurs avirons ſur la meſure de leur chant. Tous les ſoirs, depuis le coucher du ſoleil juſqu'à dix heures, nous étions amuſés par les concerts de ces joyeuſes femelles,

dont la muſique, quoique très-ſimple, était mélodieuſe & touchante. Chine.

Quoique je n'euſſe point à craindre d'être attaqué ni inſulté dans mes promenades, j'étais toujours accompagné par ſept à huit ſoldats, & par un pareil nombre de mes domeſtiques, armés de ſabres, leſquels n'étaient pas moins remarqués que moi. Lorſque je rencontrais quelques Birmans, & ſur-tout des femmes, ils s'aſſeyaient ſur leurs talons pour me témoigner leur reſpect. Quand la nouveauté de ma figure & de mon coſtume ceſſa de les étonner, ils demandèrent pourquoi un homme qui était maître de tout ſon temps, & qui cherchait à s'amuſer, pouvait ſe promener ſi vîte : mais ſitôt qu'on leur dit que j'étais étranger & que je ſuivais la mode de mon pays, ils s'accoutumèrent à ma manière d'aller, ainſi qu'à toute autre choſe qui ſemblait contraire à leurs préjugés & à leurs uſages.

Au bout de quelques jours, le retour de l'empereur fut annoncé par pluſieurs fuſées volantes. En même temps cet événement occaſionna beaucoup de mouvement parmi toutes les claſſes du peuple. Je ne vis point ſon entrée; mais j'appris qu'elle s'était faite ſans beaucoup de pompe.

J'étais arrivé à *Ummera-poura* dans une cir-

Chine.

conſtance qui fournit aux miniſtres birmans un prétexte plauſible pour ne pas s'occuper d'affaires publiques & différer le moment de ma première audience. Le mois ſuivant il devait y avoir un éclipſe de lune, événement naturel que les Birmans attribuent à la maligne influence de quelque démon. Dans ces occaſions, toutes les négociations & les affaires qui peuvent être retardées ſans danger, ſe renvoient juſqu'à près l'éclipſe. Les aſtrologues furent aſſemblés pour conſulter entr'eux quel ferait le premier jour fortuné après la lunaiſon funeſte, & ils trouvèrent que ce ſerait le 30 août. En conſéquence, ce jour fut fixé pour la réception publique de l'ambaſſade anglaiſe.

Un principe invariable chez toutes les nations qui ſe trouvent à l'orient du Bengale, c'eſt de conſidérer les ambaſſadeurs étrangers comme des ſupplians qui ſollicitent des graces, ou des vaſſaux qui viennent leur rendre hommage, non comme des miniſtres qui peuvent avoir à demander le redreſſement de quelques torts, ou qui ſont chargés de négocier avec elles à titre d'égaux.

L'on me prévint que l'une des règles de cette cour pointilleuſe, était que l'empereur ne recevait jamais de lettre officielle ſans être auparavant informé de ce qu'elle contenait; & je fus

obligé de consentir qu'on tirât en ma présence une copie de cette lettre. Les Birmans stipulèrent que la copie serait faite dans le rhoum adjacent à ma maison, non dans mon logement particulier. En conséquence une députation de sept à huit membres du gouvernement, fut chargée de se rendre dans le rhoum pour ouvrir la lettre & la faire transcrire. Chine.

Dès que j'entrai dans le rhoum, on me dit avec beaucoup d'honnêteté, que comme c'était une séance d'apparat, il fallait que je saluasse le *piasath*, c'est-à-dire, l'aiguille du palais impérial, qui était à plus de deux milles de distance. Alors je me tournai du côté du palais, & élevant ma droite à la hauteur de ma tête, je fis une légère inclination à la manière des Musulmans.

Lorsque les copies furent achevées, je retournai chez moi, où je reçus en cérémonie les visites des officiers Birmans; leurs robes amples & d'une forme agréable, étaient les unes de velours, les autres de satin à fleurs, & avaient des manches larges; ils portaient des bonnets de taffetas d'un vert clair, & ils étaient tous décorés de la chaîne qui distingue la noblesse: trois d'entr'eux, qui étaient d'un rang au-dessus des autres, avaient au tour de leur bonnet une guirlande de feuilles d'or.

Les gens qui composaient la suite de ces of-

Chine.

ficiers étaient très-nombreux, & portaient des boîtes où l'on met des feuilles de bétel, des carafes, des coupes d'or, divers autres meubles; & ſur-tout des crachoirs, qui ſont très-néceſſaires aux Birmans, à cauſe de l'habitude qu'ils ont de mâcher continuellement du bétel. Je leur fis ſervir du thé & des biſcuits, ſur leſquels on avait étendu de la conſerve de framboiſe. Quoiqu'ils vantaſſent cette confiture, je ne crois pas qu'ils la trouvaſſent très-bonne; ils en mangèrent peu.

Le temps qui s'écoula entre mon arrivée à *Ummera-poura* & ma préſentation à la cour, me laiſſa le loiſir de chercher à connaître les coutumes, la religion & la morale des Birmans. Ils n'adorent point Brahma, mais bien Buddha, dont tous les Indous regardent l'apparition comme le neuvième avatar, c'eſt-à-dire, la neuvième deſcente de la divinité ſur la terre, pour la ſauver. Les adorateurs de Buddha, diſputent à ceux de Brahma, l'honneur d'avoir une religion plus ancienne. Je ne ſais pas s'ils ſe trompent au ſujet de leur antiquité; mais je ſuis certain qu'ils ſont bien plus nombreux que les Brahmes. Le culte de Buddha eſt le principal objet d'adoration dans toute l'étendue du pays ſitué entre le Bengale & la Chine.

Il ſerait ſans doute, non moins inutile qu'en-

nuyeux, de conduire mes lecteurs à travers les labyrinthes des fables mythologiques, & des allégories extravagantes qui enveloppent la religion des ſectateurs de Buddha, auſſi bien que celle des adorateurs de Brahma: Il ſuffit d'obſerver que les Birmans, adoptant la métempſycoſe, s'imaginent qu'après un certain nombre de tranſmigrations, les ames ſeront admiſes dans le paradis qui eſt ſur la montagne de Mérou, ou envoyées dans le lieu où celles des méchans doivent être punies. Ils regardent la clémence comme le premier attribut de la divinité, & ils lui rendent grâce de ce qu'elle étend ſa miſéricorde ſur toutes les créatures. Chine.

Les lois des Birmans ont, ainſi que leur religion, une origine commune avec celle des Indous, & dans le fait, on ne peut guère ſéparer leurs lois de leur religion. La divinité elle-même révéla à Ménou ces lois ſacrées en cent mille vers. Ménou publia le code, & elles ont été depuis commennées par les mutis, ou anciens philoſophes, dont les ouvrages forment ce qu'on appelle le *dherma ſaſtra*, c'eſt-à-dire, le corps des lois. Le code des Birmans eſt rempli de la plus ſaine morale, & il l'emporte de beaucoup, ſuivant moi, ſur tous les commentaires Indous, pour la perſpicacité & le bon ſens; il contient des lois ſpéciales pour

Chine. preſque tous les genres de crimes qui peuvent être commis ; il rapporte de nombreux exemples de chacun de ces crimes; & il y joint les déciſions des ſages, afin de guider l'inexpérience en cas de difficulté.

Le livre eſt terminé par les paroles ſuivantes. — Ainſi ont parlé les ſavans, ainſi ont prononcé les ſages : « Que les procès puiſſent ceſſer » entre les hommes, & les conteſtations être » bannies de la terre ; que les magiſtrats & les » juges interprètent les lois telles qu'elles ſont » inſcrites, qu'ils les interprètent auſſi bien » que leur intelligence le leur permet, & ſui- » vant ce que leur dicte leur conſcience : que » le bien de leur pays & le bonheur du genre » humain ſoient leur étude continuelle, & » l'unique objet de leur attention : qu'ils ſe » reſſouviennent ſans ceſſe de la dignité du » Rhahaan & du Brahme, & qu'ils le traitent » avec la vénération due à leur ſacré caractère ; qu'ils aient un reſpect convenable pour » tous les hommes ; qu'ils défendent le foible » contre l'oppreſſion ; qu'ils ſervent d'appui à » l'infortune, & que dans les cas particuliers, » ils adouciſſent la ſévérité d'une juſtice ven- » gereſſe.

» Le devoir d'un prince & des magiſtrats qui

» le ſécondent, eſt de régler ſagement la police
» intérieure de l'empire; d'aider & de favoriſer
» les laboureurs, les marchands, les fermiers
» & tous ceux qui exercent quelqu'art ou
» quelque métier, pour les voir chaque jour
» proſpérer. Ils doivent faciliter tous les actes
» de charité, encourager le riche à ſecourir
» le pauvre, & ſeconder généreuſement tous
» les pieux & louables deſſeins. Quelles que
» ſoient les actions vertueuſes auxquelles ils
» auront contribué par leur protection, & par
» leur exemple; quels que ſoient les ſecours
» qui ſeront donnés & le bien qui ſera fait par
» leur influence, tout cela ſera conſervé dans
» les faſtes du ciel; & quoique ces dons ſoient
» les dons d'autres perſonnes, la ſixième par-
» tie leur en ſera attribuée; & au dernier jour,
» à l'heure ſolennelle & terrible du jugement,
» l'ange le leur montrera ſur la table de dia-
» mant, où ſont écrites toutes les actions hu-
» maines. Mais ſi au contraire, ils dédaignent
» la proſpérité du peuple, s'ils laiſſent ſom-
» meiller la juſtice; s'il s'élève des querelles,
» ſi le vol, le brigandage & le lâche aſſaſſinat
» s'étendent dans les plaines, ſi tous les cri-
» mes ſe commettent par leur négligence, la
» ſixième partie leur en ſera imputée, & re-
» tombera ſur leurs têtes avec une vengeance

Chine.

Chine.

» ſi formidable que la langue ne peut l'exprimer, ni la langue la décrire. »

La ville d'Umméra-poura eſt diviſée en quatre juriſdictions ; à la tête de chacune deſquelles eſt un may-woun. Cet officier, qui dans les provinces eſt un vice-roi, ne repréſente à Umméra-poura qu'un ſimple maire, & préſide une cour de juſtice civile & criminelle. Dans les affaires capitales, où il s'agit de la peine de mort, il tranſmet par écrit l'inſtruction du procès & ſon opinion au *lotou*, c'eſt-à-dire, à la chambre où ſiége le conſeil d'état. Après un ſérieux examen du procès, le conſeil en fait le rapport à l'empereur, qui fait grace au coupable, ou ordonne ſa punition. Le may-woun eſt toujours obligé d'être témoin de l'exécution de la ſentence.

Le gouvernement Birman ne reconnaît ni d'emplois ni de dignités héréditaires. A la mort de ceux qui les poſſèdent, ils retournent à la couronne. Le *tſaloé*, ou la *chaîne*, eſt le ſigne qui décore les nobles. Il y a pluſieurs degrés de nobleſſe, leſquels ſont diſtingués par le nombre de cordons ou de fils qui compoſent le *tſaloé*. Les bouts de ces fils ſont attachés enſemble par des boſſettes. J'ai déjà obſervé que tous les objets dont les birmans font uſage, ſoit comme habillement, ſoit comme ornement

ou meuble portatif, indiquent toujours le rang de celui à qui ils appartiennent : quiconque oſe uſurper les attributs d'un rang auquel il n'a pas droit, en eſt très-ſévèrement puni. Chine.

L'habillement de cérémonie que portent les Birmans a de la grâce & de la nobleſſe ; il conſiſte en une robe de velours ou de ſatin à fleurs, qui deſcend juſqu'à la cheville du pied, & a un collet ouvert, & des manches larges ; par deſſus cette robe ils ont un manteau léger & flottant qui ne couvre que leurs épaules. Ils ſont coiffés de hauts bonnets de velours tout unis ou brodés en ſoie, & ornés de fleurs d'or, ſuivant le rang de ceux qui les portent.

Les femmes Birmanes ont auſſi des parures qui les diſtinguent. Elles nouent leurs cheveux ſur le haut de la tête, & mettent enſuite un bandeau dont la broderie & les ornemens marquent leur rang. Elles portent une eſpèce de chemiſe qui ne paſſe pas la hanche, & qu'elles ſerrent avec des cordons pour ſoutenir leur gorge. Par-deſſus cette chemiſe, elles ont une veſte large, avec des manches ſerrées ; une longue pièce de toile ou d'étoffe de ſoie, leur ceint les reins, & fait deux fois le tour de leur corps en traînant juſqu'à terre. Lorſque les Birmanes ſe parent, elles teignent en rouge leurs ongles & le dedans de leurs mains.

Chine.

Les Birmans ont les traits du viſage bien plus reſſemblans à ceux des Chinois, qu'à ceux des Indous. Les femmes, & ſur-tout celles des provinces ſeptentrionales de l'empire, ſont plus belles que celles de l'Indoſtan; elles n'ont pourtant pas leurs formes délicates; mais elles ſont bien faites; leurs cheveux ſont noirs, longs & épais.

Les hommes n'ont pas une haute ſtature, mais ils ſont robuſtes & très-agiles. Ils conſervent long temps un air de jeuneſſe, parce qu'au lieu de ſe raſer, ils arrachent la barbe avec de petites pinces. Ils ſe font, en ſe tatouant, des figures très-bizarres ſur les bras & ſur les cuiſſes, parce qu'ils s'imaginent que c'eſt un charme capable d'empêcher l'effet des armes de leurs ennemis.

Les filles birmanes ſont, dès l'enfance accoutumées à tourner tellement leurs bras en dehors, qu'on croirait qu'ils ſont diſloqués. Quand elles les étendent, le coude ſe trouve caché, & le dedans du bras eſt en avant & plié en ſens contraire. Les lois birmanes défendent la polygamie & ne reconnaiſſent qu'une femme qui porte le titre de *Mica*. Cependant les concubines ſont admiſes par ces lois mêmes, & on peut en avoir un nombre illimité. Les concubines qui vivent dans la même maiſon que l'épouſe légitime,

ſont obligées, par la loi, de la ſervir; & quand elle ſort de chez elle, ce ſont ces femmes qui l'accompagnent, & portent ſa caraffe, ſa boîte à bétel, ſon éventail, & les autres choſes dont elle a beſoin. Quand un homme meurt, ſes concubines, lorſqu'elles ſont eſclaves, deviennent la propriété de ſa veuve, à moins qu'il ne les ait affranchies par un acte authentique. Chine.

Les funérailles des Birmans ſe font avec la plus grande ſolennité & beaucoup de démonſtrations de douleurs. Les Birmans brûlent le corps de leurs morts excepté celui des pauvres, qu'on enterre ou qu'on jette dans la rivière, parce que la cérémonie du bûcher coûte très-cher.

Je n'ai pu juger de la population de l'empire birman que d'après ce que j'ai appris du nombre des cités, des villes & des villages qui y ſont. Une perſonne qui devait bien le ſavoir, & qui n'avoit aucun motif de me tromper, m'a aſſuré que ce nombre s'élevait à huit mille ſans y comprendre les villes & les villages de l'Arracan. Si cela eſt exact, comme je n'ai aucune raiſon d'en douter, on doit compter que chaque ville & chaque village contiennent, les uns dans les autres, trois cents maiſons, & chaque maiſon ſix perſonnes. Or, le nombre de leurs habitans doit être de quatorze millions quatre cent mille.

Chine.

Quoique le ſyſtême que ſuit ce gouvernement rende très-difficile & peut être impoſſible, d'apprécier le montant des revenus de l'empereur, on prétend que ce prince poſſède des richeſſes immenſes; & certes, on ne peut guère en douter, quand on ſonge que de tout l'argent qui entre dans ſes caiſſes, une très-petite partie ſeulement repaſſe dans la circulation. L'accumulation de l'argent eſt une des maximes favorites de la politique orientale. On voudrait envain faire concevoir à un prince indien qu'il ſerait véritablement plus riche & mieux affermi ſur ſon trône, ſi le numéraire était répandu parmi ſes ſujets, qu'il ne l'eſt avec des tréſors immenſes entaſſés dans des caveaux, & cachés avec tout le myſtère & l'adreſſe dont peut être capable la ſordide avarice.

On pourrait appeller les Birmans un peuple de ſoldats, puiſque chez eux tout habitant eſt ſujet à réquiſition pour le ſervice militaire, & on regarde le métier de la guerre comme le plus honorable. Leur établiſſement militaire régulier, n'eſt cependant pas bien conſidérable: il ne comprend que la garde du roi & le nombre de troupes néceſſaires pour la police de la capitale.

La partie la plus reſpectable des forces militaires

taires des Birmans, eſt, ſans contredit leur établiſſement des chaloupes de guerre. Chaque ville conſidérable, ſituée dans le voiſinage d'une rivière, eſt obligée de fournir un certain nombre d'hommes & une ou pluſieurs chaloupes, proportionnément à ſes moyens. On m'a aſſuré, que le roi peut, en très-peu de temps, raſſembler cinq cents de ces chaloupes. Les plus grandes ont depuis quatre vingt juſqu'à cent pieds de long, mais elles n'ont guère que huit pieds de large. Et encore, n'eſt-ce pas la largeur naturelle du tronc, on y met des allonges ſur les côtés quand il eſt creuſé. Elles portent depuis cinquante juſqu'à ſoixante rameurs qui font uſage d'une courte rame ſur un pivot. Chine.

Les matelots ont une épée & une lance qu'ils placent à côté d'eux, quand ils ſont occupés à ramer. Indépendamment de l'équipage, il y a ordinairement trente ſoldats à bord, armés de fuſils. Ainſi armés, ces vaiſſeaux vont en flottes à la rencontre de leurs adverſaires, & lorſqu'ils ſont en préſence, ils forment une ligne de bataille, la proue tournée vers l'ennemi. L'attaque des Birmans eſt très-impétueuſe, ils avancent avec beaucoup de rapidité en entonnant un chant de guerre, tant pour encourager leurs ſoldats que pour intimider leurs ennemis, & régler les coups de rames. Ils tâchent en

Chine.

général de venir à l'abordage, en jettant le grapin. Et quand ils y parviennent, le combat devient furieux, car ils ont beaucoup de courage, de force & d'agilité. Les rameurs ſont auſſi exercés à ramer en arrière; & à faire aller les chaloupes la poupe en avant: c'eſt là leur manière de faire une retraite & par ce moyen leur artillerie porte toujours ſur leurs adverſaires. Les plus grandes chaloupes de guerre ne tirent pas plus de trois pieds d'eau. Quand il ſe trouve à bord une perſonne de diſtinction, on y place une eſpèce de dais pour ſa commodité. Les côtés de la chaloupe ſont dorés juſqu'à fleur d'eau, ou tout unis ſuivant le rang de la perſonne à qui elle appartient. Il n'y a que les princes du ſang ou les individus qui occupent les places les plus importantes, qui puiſſent avoir des chaloupes dorées. Le climat de toutes les parties de l'empire Birman que j'ai parcourues, eſt, ſans doute très-ſalubre, ſi j'en puis juger par l'air de ſanté & la vigueur des habitans. Les ſaiſons y ſont régulières, & l'on y éprouve rarement les extrêmes du chaud & du froid. Le ſol des provinces méridionales eſt ſingulièrement fertile, & produit d'auſſi abondantes moiſſons de riz que les plus belles provinces du Bengale. Les cannes à ſucre, le tabac d'une qualité ſupérieure, l'indigo, le coton & tous

les excellens fruits des tropiques, ſont des productions indigènes de cette terre favoriſée. Chine.

Le royaume d'Ava abonde en minéraux ; il y a des mines de rubis & de ſaphir, mais les plus riches, celles qui produiſent les plus belles pierres ſont dans le voiſinage de la capitale, mais il n'y a ni diamans ni émeraudes. Les carrières de marbre ne ſont qu'à quelque milles d'Ummera-poura. Ce marbre n'eſt pas inférieur au plus beau que produiſe l'Italie, & il prend un poli qui le rend pour ainſi-dire tranſparent. il ſerait poſſible de s'en procurer des morceaux de toutes groſſeurs; mais la vente en eſt prohibée, & on ne peut l'exporter ſans une permiſſion ſpéciale. Les idoles de Gaudma étant ſpécialement faites de cette matière, elle eſt pour cette raiſon, regardée comme ſacrée. Il n'eſt pas permis aux Birmans d'acheter du marbre en bloc; mais on les excite à acheter toutes faites des ſtatues de leur divinité, qu'il ne leur eſt pas permis non plus de faire ſortir du royaume. C'eſt dans la ville de Chagain que l'on trouve la principale manufacture de ces dieux de marbre.

Le commerce entre la capitale & les parties méridionales de l'empire, eſt facilité par la belle rivière qui arroſe le pays. Un objet fort recherché, & qui ſe vend à très-haut prix chez

Chine. les Birmahs, ſont les excellentes noix de coco des îles Nicobar. Les Birmans comme les Chinois, n'ont point de monnoie frappée. L'argent & le plomb en lingots, ſont chez eux les ſignes repréſentatifs des valeurs. C'eſt conſéquemment le poids & la pureté du métal qui en fait le prix; & les naturels du pays ſont très-habiles à en faire l'eſtimation. La claſſe des banquiers ou changeurs birmans eſt fort nombreuſe & indiſpenſable, parce qu'il eſt impoſſible à un étranger de payer ou de recevoir aucune ſomme d'argent avant de l'avoir fait examiner. Le banquier eſt reſponſable de la qualité des métaux qui paſſent par ſes mains, & je n'ai jamais entendu dire qu'aucun d'eux ait été coupable d'un abus de confiance.

L'indigne jalouſie, qui engage la plupart des nations de l'Orient à enfermer leurs femmes dans un harem, & à les environner de gardiens, ne paraît pas avoir la moindre influence ſur l'ame généreuſe des Birmans. Les femmes & les filles birmanes ne ſont point ſouſtraites à la vue des hommes, & il y a entr'eux une correſpondance auſſi libre que dans les ſociétés européennes; mais à d'autres égards les femmes ont de juſtes ſujets de plaintes. Elles ſont conſidérées comme ſi elles étaient d'une qualité inférieure à celle de l'homme; et la loi met

une distinction humiliante entre les deux sexes. En justice, le témoignage d'une femme n'a pas le poids de celui d'un homme, & elle est obligée de faire sa déposition hors du *Rhoum*, dont il ne lui est même pas permis de monter les marches. La coutume qu'ont les Birmans de vendre leurs femmes aux étrangers, se borne aux plus basses classes de la société. Cet usage n'est pas regardé comme infâme, & la femme n'est pas déshonorée. Mais quand un homme quitte le pays il ne lui est pas permis d'emmener une de ces femmes. La loi est extrêmement rigoureuse à cet égard. Il n'est pas non plus permis d'emmener les filles nées d'une mère birmane. Les hommes peuvent émigrer, mais on pense que l'émigration des femmes appauvrit l'état, en diminuant les sources de la population. Chine.

Les Birmans n'ont point adopté la coutume atroce de faire des eunuques pour les employer à garder leurs femmes; ils savent que la chasteté est plus sûrement gardée par l'affection & des principes d'honneur que par des châteaux & des fossés. L'infidélité n'est pas le vice des femmes birmanes, elles sont en général trop occupées pour avoir le temps de penser au libertinage. Il est rare qu'une femme du plus haut rang soit chez elle à ne rien faire; ses

Chine.

ſervantes, ſemblables à celles des dames grecques de l'antiquité, filent & font courir la navette, tandis que la maîtreſſe ſurveille & dirige leurs travaux. Etant un jour aller rendre une viſite de cérémonie à la mère de la reine actuelle, nous remarquâmes dans une galerie de ſon palais, trois ou quatre pièces d'étoffes ſur le métier, travaillées par les dames de ſa maiſon.

Dans quelques traits de leur caractère, les Birmans montrent la férocité des Barbares, & dans d'autres, toute l'humanité & la douceur des nations les plus civiliſées; ils exercent la plus cruelle vengeance ſur leurs ennemis; quand ils entrent dans un pays, ils y portent le ravage & la déſolation; ils y montrent beaucoup de bienfaiſance, en portant des ſecours à la vieilleſſe, aux malades, aux infirmes. La piété filiale y eſt regardée comme un précepte ſacré, & il eſt religieuſement obſervé: on n'y voit jamais de mendians. Tout le monde eſt sûr d'avoir de quoi ſubſiſter.

Dans les différentes excurſions que nous fîmes à la campagne, nous ne vîmes aucun oiſeau particulier à cette partie du monde, ou qui ne ſe trouve pas dans l'Indoſtan. La *henza*, ſymbole de la nation Birmane, comme l'aigle était celui de l'empire Romain, eſt une

eſpèce d'oiſeau ſauvage, appelé dans l'Inde l'oie bramine. Le Pégu abonde en éléphans; il y en a dans les autres parties de l'empire; mais le Pégu paraît être leur ſéjour favori; l'un des titres de ſa majeſté birmane, eſt celui de ſeigneur de l'éléphant blanc, & de tous les éléphans du monde. Chine.

Le huitième jour de la nouvelle lune, le quinzième de la pleine lune, le huitième de la lune décroiſſante, & le dernier jour du mois, ſont religieuſement obſervés par les Birmans comme des fêtes ſolennelles; durant ces jours, il ne ſe fait rien dans le *Rhoum*, le commerce eſt interrompu, le travail défendu & les gens vraiment pieux ne prennent aucune nourriture, depuis le lever juſqu'au coucher du ſoleil; mais cet exemple de privation n'eſt pas fort commun, & d'après ce que l'on m'a dit, ne ſe pratique guère que dans la capitale, où les intrigans prennent quelquefois le maſque de la dévotion pour parvenir aux emplois. Le ſouverain lui-même eſt grand zélateur des auſtérités de la religion birmane.

Les Birmans aiment la poéſie, quand leurs vers ſont bien récités; ils ſont doux & harmonieux; ils ont des poèmes épiques & religieux très-célèbres, & ils ſe plaiſent à raconter, en

Chine.

vers alexandrins, les hauts faits de leurs rois & de leurs généraux ; les exploits d'Alompra ont été, dit-on, chantés en vers digne de lui. La muſique eſt auſſi fort eſtimée dans toute l'étendue de l'empire Birman, & on l'y cultive plus généralement que dans l'Inde, où elle eſt pourtant appelée, comme par les anciens grecs, le langage des dieux. On dit que la bibliothèque d'Ummera-poura contient divers traités précieux ſur cet art. Pluſieurs profeſſeurs de muſique birmane ſont très-habilles, & leurs airs tendres flattent même les oreilles peu accoutumées à cette eſpèce de mélodie; je doute fort que parmi les bateliers qui me conduiſaient, il ne s'en trouvât un ſeul qui ne jouât de quelque inſtrument. Celui qui ne pouvait ſe procurer mieux, avait ce que nous appelons une trompe, & en s'amuſant ainſi le ſoir pendant une demi-heure, il oublioit un jour de fatigue ſous un ciel brûlant.

Nous n'avons que des renſeignemens fort imparfaits ſur les anciens *Palis*, dont la langue eſt juſqu'à ce jour, la langue ſacrée d'Ava, de Pégu & de Siam, ainſi que de pluſieurs autres pays à l'eſt du Gange. Quelques-uns des écrivains les plus éclairés ſur les langues orientales, ſont d'avis que le pali, langue ſacrée des prêtres de *Buddah*, a beaucoup

de rapport avec le ſans-crit des Brahmes, & il y a certainement beaucoup de mots de cet idiome ſacré dans le langage vulgaire d'Ava, depuis l'introduction de la religion des Indous. Chine.

Les Birmans écrivent de gauche à droite, & quoiqu'ils ne laiſſent pas d'eſpace entre les mots, ils marquent les pauſes d'une phraſe & les points. Leurs lettres ſont diſtinctes & leurs manuſcrits, en général fort beaux. Les livres ordinaires des Birmans, comme ceux des Indous, particulièrement de ceux qui habitent les parties méridionales de l'Inde, ſont compoſés de feuilles de palmier, ſur leſquelles les lettres ſont gravées avec un burin; mais les Birmans ſurpaſſent de beaucoup les Indous Bramins pour la netteté & l'ornement de l'ouvrage. Il y a dans chaque kioum ou monaſtère, une bibliothèque ou dépôt de livres, conſervés ordinairement dans des caiſſes en laque; la marge eſt ornée de guirlandes & de figures en or, ſur un fond rouge, vert ou noir.

Il ſerait difficile de marquer avec préciſion les limites de l'empire Birman, d'après un calcul probable; il paroît s'étendre depuis le neuvième juſqu'au vingt-ſixième dégrès de latitude ſeptentrionale, & depuis le quatre-vingt douzième juſqu'au cent ſeptième degré de

Chine.

longitude à l'eſt du méridien de Gréenwich, ce qui lui donne mille cinquante milles géographiques de longueur, & ſix cents de largeur; il faut cependant obſerver que ſa largeur varie ſouvent, & que, dans pluſieurs endroits de ce qu'on appele la péninſule orientale elle eſt peu conſidérable.

Chine.

CHAPITRE III.

Cérémonial de la préſentation de l'ambaſſade. --- Deſcription de la cour. --- Sa magnificence. --- Introduction dans le lotou. --- Banquet. --- Grand prêtre d'Ummera-poura. --- Kioum magnifique. --- Préſentation de l'envoyé Anglais à l'empereur. --- Habillement de ce prince, ſa perſonne, ſes manières. --- Retour à Rangoun. --- Examen des rues d'Ava, les Kains ou les montagnards. --- Les Birmans connaiſſent le jeu des échecs. --- Traverſée du Pégu au Bengale.

COMME le temps approchait, où nous devions faire notre entrée publique dans Ummera-poura, ville que nous n'avions encore vue que de loin, je jugeai à propos de prendre quelques informations touchant l'étiquette que l'on obſervait ordinairement dans de pareilles occaſions, & les marques d'hommage qu'on exigeoit. La néceſſité de m'aſſurer de ces choſes là, était d'autant plus néceſſaire, que dans toutes les occaſions, les Birmans ſont ſcrupuleux obſervateurs des formes. Le maywoun du

Chine.

Pégu, organe de ma correſpondance officielle, m'apporta l'aſſurance que l'on aurait pour moi tous les égards d'uſage, & l'on finit par me dire que j'aurais égalité de rang avec la nobleſſe de la cour.

Je fus en même temps informé qu'il n'était pas d'uſage d'admettre des gens armés dans le palais, coutume à laquelle je me ſoumis ſans répugnance. Le 29 août, veille de notre audience, je reçus un meſſage, pour m'avertir que les Birmans n'avaient pas le même dégré d'eſtime pour la profeſſion du docteur Buchanan que nous; & que dans des occaſions auſſi ſolennelles, il n'était pas d'uſage de recevoir un homme de ſon état dans le lotou, ou la grande ſalle du conſeil: je fis tous mes efforts pour ſoutenir la dignité de la profeſſion libérale & ſcientifique de la médecine. Je vins à la fin à bout de ſurmonter cette difficulté. Les miniſtres Birmans convinrent de recevoir le docteur, mais ils ſtipulèrent que dans la marche il monterait un cheval, non un éléphant, privilège qui, à ce qu'ils dirent, n'étoit accordé qu'aux perſonnes de la plus haute conſidération.

Les préſens que nous avions deſſein d'offrir à l'empereur, furent arrangés avec ſoin, & mis dans différentes caiſſes: ils étaient beaux

& d'un grand prix. Le 30 août, vers les huit heures du matin, un ſecrétaire du lotou vint nous avertir qu'il y avait des bateaux tout prêts pour nous conduire de l'autre côté du lac: ces chaloupes étaient aſſez ſpacieuſes pour le nombre de perſonnes qu'elles devaient contenir. Nous fûmes environ vingt minutes à parvenir à l'autre côté du lac, où nous trouvâmes une foule de peuple aſſemblée pour nous voir débarquer. Chine.

Trois éléphans & pluſieurs chevaux étaient préparés pour nous, & quelques officiers ſubalternes, en robes & en bonnets de cérémonie, nous attendaient ſur le rivage. Les perſonnes de qualité, dans l'empire Birman, conduiſent toujours elles-mêmes leurs éléphans, & s'aſſeyent ſur leur cou de la même manière que les conducteurs de ces animaux, font dans l'Inde. Cette coutume fait qu'il n'ont aucun de ces ſiéges ſi commodes, ſur leſquels un Indien de diſtinction ſe repoſe à ſon aiſe ſur le dos de ce noble animal, tandis qu'un autre perſonne le conduit. Par le moyen de chaînes de fer qui lui paſſaient ſous le ventre, & que des peaux de bœufs empêchaient de le bleſſer, on avait attaché, ſur le dos de l'éléphant deſtiné à me porter, un grand panier d'oſier, reſſemblant en quelque ſorte à la caiſſe d'une

Chine. voiture découverte, mais plus petit, ſans ſiège élevé, & dont le bas était couvert d'un tapis. Cet équipage n'était ni commode, ni élégant; mais comme je ne ſavais pas conduire un éléphant, ni me tenir ſur ſon cou, il n'y avait pas d'alternative : je fus obligé d'accepter ce qui était préparé, ou de me ſoumettre à une méthode moins honorable de voyager. Les conducteurs, au lieu de faire mettre l'animal à genoux, pour recevoir ſon cavalier, comme cela ſe pratique dans la plupart des pays orientaux, le firent avancer vers une eſtrade, pour me faire monter. MM. Wood & Buchanan montèrent de beaux chevaux fringans, de la pétite race de Pégu, préparés pour eux, & qui étaient beaucoup mieux harnachés que les éléphans.

Nous avançâmes à petits pas, & ne tardâmes pas à entrer dans une belle rue très-large, pavée en briques; les maiſons de chaque côté étaient baſſes, conſtruites en bois & couvertes de tuiles; les boutiques, qui étaient généralement ouvertes, étalaient de très-belles marchandiſes. Les garçons étaient aſſis ſur les toits, & les rues étaient ſi pleines d'une foule de ſpectateurs des deux ſexes, qu'il ne reſtait au cortège qu'un eſpace ſuffiſant pour s'avancer ſans interruption; mais ce qu'il y avait de plus

ſingulier, était l'attitude que prenait le peuple. Dès que nous paſſions, chacun s'aſſeyait à la manière orientale, ſe baiſſait ſur ſes genoux, & reſtait ainſi juſqu'à ce que nous fuſſions paſſés; c'était une marque de profond reſpect. Dans cette foule, il n'y avait ni déſordre, ni bruit. Le peuple nous regardait tranquillement & en ſilence; il ne s'efforçait pas même de nous ſuivre, ſatisfait de nous avoir vu paſſer. Les huiſſiers faiſaient quelquefois ſemblant de frapper de leurs baguettes, ceux qui étaient trop en avant, pour les faire reculer; mais ils ne faiſaient de mal à perſonne, ne touchant que le pavé près de ceux qu'ils voulaient faire mouvoir.

Quand nous fûmes parvenus à l'entrée d'une rue qui allait droit au palais, le Sandohgaan, ou maître des cérémonies, nous fit dire par Baba-ſchin, de nous arrêter, & de ſaluer la réſidence de ſa majeſté, par une légère inclination de corps, & en portant la main à la tête, comme eux. Je n'héſitai pas à le faire, quoique je cruſſe que la diſtance était bien grande pour exiger cette marque de reſpect. Deux ou trois cents pas plus loin, le Sandohgaan fit la même cérémonie; je la répétai auſſi, & je n'aurais pas ſenti la moindre répugnance a m'y ſoumettre, ſi la manière du

Chine.

Sandohgaan ne m'avait pas paru extrêmement malhonnête.

Nous allâmes ainſi juſqu'au rhoum, qui était une ſalle majeſtueuſe, élevée de quatre ou cinq pieds au-deſſus de terre, ouverte de tous côtés, & ſituée à environ cent toiſes à gauche de la porte de la cour du palais, au centre d'une vaſte place. Après avoir ôté nos ſouliers, nous entrâmes dans le ſalon, & nous nous aſſîmes ſur des tapis, le viſage tourné vers la porte du palais : c'eſt-là qu'on dépoſa les préſens. Il était alors environ dix heures, & le Woundock nous fit dire qu'il fallait que nous attendiſſions que tous les princes de la famille royale fuſſent arrivés, avant de pouvoir entrer; il n'y avait que très-peu de temps que nous étions aſſis, lorſque le prince de Pagham parut : c'était, non pas le plus jeune des fils de l'empereur, mais l'avant dernier pour le rang, à cauſe de celui de ſa mère; il était monté ſur le cou d'un ſuperbe éléphant qu'il dirigeait lui-même, aſſis ſur un drap d'écarlate brodé en or, tandis qu'un de ſes gens, placé derrière lui, tenait un paraſol doré pour le mettre à l'abri du ſoleil.

Peu après l'arrivée du prince de Pagham, trois autres de ſes frères parurent. L'Engéetekien, ou prince héréditaire, vint le dernier.

Quand

Quand il arriva, il était midi; ce que fit entendre du haut d'une tour majaſtueuſe le grand tambour qui annonce les heures. La pompe avec laquelle l'Engée-tekien fit ſon entrée était vraiment magnifique & convenable à ſon haut rang : il était précédé de quatre ou cinq cents gardes-du-corps à pied, armés de fuſils, marchant en rang bien formés, & uniformément habillés : venait enſuite un corps de cavaliers Caſſayers, avec leur habillement ſingulier & leurs haut bonnets recourbés en arrière; ceux-ci étaient ſuivis de vingt ou trente hommes avec des baguettes dorées. Après eux marchaient dix-huit ou vingt officiers militaires ſupérieurs, avec des caſques dorés; enſuite les officiers civils de la maiſon & du conſeil du prince, portant le *ſaloé*, marque de leur nobleſſe, & revêtus de leurs robes & bonnets de cérémonie. Le prince ſuivait dans un ſuperbe palanquin; mais il n'y avait point de dais : pour l'empêcher d'être expoſé au ſoleil, un gentilhomme le couvrait d'un grand éventail. De chaque côté du palanquin marchaient ſix aſtrologues Caſſayers de la ſecte des Bramins, en robes & bonnets blancs, parſemés d'étoiles d'or. Immédiatement derrière, ſes valets de pied portaient ſa caraffe d'eau, & une boîte d'or à bétel, d'une grandeur qui paraiſſait faire une Chine.

Chine.

charge assez pesante pour un homme. Plusieurs éléphans & chevaux de main, richement enharnachés, venaient ensuite. Quelques officiers subalternes, un corps de lanciers & trois compagnies de fusiliers, l'une en bleu, une autre en vert, & la troisième en rouge, fermaient la marche.

Quelques minutes après que l'Engée-tekien fut entré, nous reçûmes un message, en conséquence duquel nous sortîmes du rhoum, en observant le même ordre qu'auparavant. Les présens étaient portés devant nous. Dans notre marche, le sandoghaen fut extrêmement incommode en nous faisant faire des salutations inutiles, & en les demandant d'une manière évidemment malhonnête. Je réprimai son insolence en lui faisant dire par Baba-schin, que s'il voulait que je continuasse, je le priais de changer de ton. La plupart de nos gens furent obligés de rester à la première porte du palais. On nous dit aussi d'ôter nos souliers, ce que nous fîmes sur-le-champ.

La cour dans laquelle nous entrâmes était spacieuse, & contenait le lotou ou la grande salle du conseil & d'audience, & où se discutent & se déterminent les affaires d'État. Là une bande de sauteurs faisait des tours de force, tandis que de jeunes filles étalaient leurs graces

en danſant. On nous fit enſuite monter dans la ſalle majeſtueuſe, appelée *lotou*. La cour était aſſemblée dans toute la pompe que la grandeur birmane peut déployer. En entrant dans cette ſalle, il eſt impoſſible qu'un étranger ne ſoit pas ſurpris de ſa magnificence : elle eſt ſoutenue par ſoixante-dix-ſept colonnes, diſtribuées en onze rangs de ſept chacun. Les colonnes qui ſoutiennent le milieu, ou la partie la plus haute du toit, peuvent avoir trente-cinq à quarante pieds de hauteur ; les autres diminuent graduellement à meſure qu'elles s'éloignent du centre. Au fond de la ſalle, il y a une haute jalouſie dorée qui prend toute la largeur de l'édifice, & au centre de cette jalouſie une porte dorée qui, lorſqu'elle eſt ouverte, découvre le trône. Au bas de la jalouſie il y a une baluſtrade dorée de trois ou quatre pieds de hauteur, où étaient dépoſés les paraſols & pluſieurs autres ſignes de la ſouveraineté. Dans ce magnifique ſalon étaient aſſis, ſur le parquet, tous les princes & la principale nobleſſe de l'empire birman. Chine.

Lorſque nous eûmes pris poſſeſſion des nattes qui nous étaient deſtinées, il nous fut civilement obſervé de ne pas tourner les pieds vers le ſiége de ſa majeſté, mais de tâcher de nous aſſeoir dans la poſture de ceux qui nous environnaient. Nous nous ſerions volontiers con-

Chine.

formés à cette invitation ſi cela avait été en notre pouvoir ; mais nous n'avions pas encore appris à nous aſſeoir ſur nos talons. Les européens ne peuvent pas acquérir cette ſoupleſſe de muſcles que poſsèdent les Birmans & même tous les naturels de l'Inde. Quand un Birman eſt aſſis, ſon derrière touche rarement ſon ſiége : il ſe ſoutient ſur ſes talons. Mais un européen qui a des vêtemens étroits, ne peut guère prendre une pareille attitude, & quand il le pourrait, il ne lui ſerait pas facile d'y reſter long-temps. Nous tournâmes nos jambes du mieux qu'il nous fût poſſible, & notre maladreſſe à cet exercice, fit rire quelques-uns de nos voiſins.

Quelques minutes aprés notre entrée, huit Bramins en robes blanches ſacerdotales, & avec des bonnets de ſoie de même couleur & parſemés d'or, s'avancèrent au pied du trône en dedans de la baluſtrade, & récitèrent une prière avec un accent qui n'était pas déſagréable. Cette cérémonie dura un quart d'heure. Quand les Bramins ſe furent retirés, la lettre du gouverneur général que je remis à un woundock fut placée ſur un plateau d'argent en face de la baluſtrade, & un ſandoghaan, ou lecteur, s'avança dans un eſpace vide, & ſe proſterna trois fois, touchant chaque fois la terre avec

le front. Alors il lut à haute voix, ou plutôt chanta, ce que l'on me dit être une traduction de cette lettre, faite par un Birman. Cela fait, le lecteur ſe proſterna de nouveau trois fois, & lut enſuite la liſte des préſens que nous offrions à l'empereur. Ces différentes lectures finies, il répéta ſes proſternemens & ſe retira. Après un intervalle de quelques minutes, un Nak-kaan-gée s'avança & me fit une queſtion, comme ſi c'eût été de la part de ſa majeſté birmane; après avoir reçu ma réponſe, il ſe retira, en feignant d'aller la communiquer à ſon maître, & il revint quelques minutes après m'en faire une ſeconde. Il m'en fit ainſi trois ſucceſſivement que je mets ici : « Vous venez d'un » pays éloigné; combien y a-t-il que vous êtes » arrivé? comment ſe portaient le roi, la reine » & la famille royale d'Angleterre, d'après » les dernières nouvelles que vous en avez » reçues? L'Angleterre était-elle en paix ou » en guerre avec d'autres nations, & votre « pays était-il dans un état de troubles? »

Chine.

Quelques minutes après que ma dernière réponſe eut été cenſée rendue à l'empereur, on ſervit une ſuperbe collation. Il n'y avait pas moins de cent différens plats. Nous goûtâmes de quelques-uns qui nous parurent fort agréables; mais aucun des courtiſans n'y toucha, ni

Chine.

ne bougea de ſa place. Au bout d'une demi-heure, le ſandoghaan nous avertit que nous n'avions pas beſoin de reſter plus long-temps. Je fus fort mécontent de ce que l'empereur ne paraiſſait pas, parce qu'on m'avait donné à entendre qu'il recevrait de ſa main la lettre du gouverneur général.

Quand nous nous levâmes pour quitter le lotou, le ſandhogaan nous dit de faire trois ſalutations au trône. Nous fûmes alors reconduits au ſalon, où l'on nous informa qu'il fallait reſter juſqu'à ce que les princes fuſſent ſortis du palais & montés ſur leurs éléphans; l'étiquette, dans ces occaſions, ne permettant à perſonne de monter avant la famille royale. Nous nous plaçâmes dans ce ſalon comme auparavant, & peu de temps après la cour ſe retira avec autant de formalité & de pompe qu'elle s'était aſſemblée. Auſſitôt que la famille royale fut partie, nous retournâmes à l'endroit où nous avions laiſſé nos éléphans & regagnâmes notre maiſon, très-ſatisfaits de ce que nous venions de voir.

Le lendemain matin, 31 août, le ſchaubonder de Rangoun & Baba-ſchin vinrent nous avertir que, comme nous avions été formellement préſentés, j'avais des éléphans & des chevaux à ma diſpoſition pour aller où je voudrais, & qu'ils avaient reçu ordre de m'accompagner

& de me montrer ce qui méritait le plus l'attention d'un étranger. Il me dit auſſi que l'Engée-tekien, ou héritier préſomptif, devait tenir ſa cour le jour ſuivant pour nous recevoir & que l'on nous attendait vers midi. Chine.

Le premier ſeptembre, à neuf heures, nous traversâmes la rivière, à-peu-près avec la même ſuite que le jour précédent. Nous traversâmes la ville par le même chemin que nous avions pris la première fois, & en obſervant le même ordre de marche. Les préſens étaient portés devant nous. Dans les formalités de ce jour, on obſerva à notre égard une conduite beaucoup plus reſpectueuſe que dans la première occaſion, & nous fûmes aſſis dans le rhoum à côté d'hommes d'un rang plus diſtingué. Deux woundocks, le général des éléphans & quelques autres officiers, portant des marques de diſtinction, nous accompagnaient: c'était auſſi un autre ſandhogaan qui dirigeait la cérémonie, & qui ſe conduiſait bien différemment de celui dont les manières avaient été ſi offenſantes.

Il y eut très-peu de différence entre l'étiquette de ce jour & celle de notre première audience. Nous trouvâmes la cour aſſemblée à peu près de la même manière qu'au lotou. La ſalle avait ſix rangs de colonnes, de ſept chacun; ces colonnes n'étaient ni dorées, ni

Chine. peintes ; de pareils ornemens n'étant permis qu'au monarque & au clergé. La nudité des colonnes donnait à l'appartement un air triſte qui était encore augmenté par le contraſte des habits magnifiques des courtiſans ; à l'un des bouts de la ſalle, était le ſopha de cérémonie du prince, couvert d'une étoffe brodée, & l'on voyait rangés des deux côtés pluſieurs vaſes d'or d'une grandeur conſidérable, tels que ſa boîte à bétel, ſa coupe, ſon crachoir & ſa caraffe d'eau ; peu après que nous fûmes aſſis, quatre brahmes en robes blanches ſacerdotales, entonnèrent un cantique qui dura un quart-d'heure ; ce cantique fini, une fenêtre placée au-deſſus du ſopha s'ouvrit ſubitement & nous laiſſa voir l'Engée-tekien aſſis. Les courtiſans s'inclinèrent ſur le champ, & ſe mirent dans une attitude ſuppliante, avec les mains jointes ; les membres de la légation anglaiſe firent comme le reſte de la compagnie.

Le prince nous parut avoir, environ vingt-huit ou trente ans, le viſage ouvert & plein ; mais nous ne pûmes juger du reſte de ſa perſonne, parce qu'il n'avait que la tête & les épaules viſibles. Son habit autant que nous pûmes le voir, était couvert d'or, & il avait ſur la tête un bonnet pointu qui brillait beaucoup. Un lecteur à genoux en face du ſopha, lut

alors à haute voix la liſte des préſens, après quoi il régna dans toute l'aſſemblée un ſilence univerſel. Le prince ne prononça pas une ſeule parole, il ne fit attention à perſonne; mais il reſta aſſis ſans ſe remuer, même ſans regarder à droite ou à gauche; au bout d'environ un quart-d'heure les volets ſe refermèrent ſubitement & nous ceſſâmes de voir le prince. Chine.

On ſervit alors une ſuperbe collation dans des plats poſés ſur des ſoucoupes dorées; & quand le repas fut fini, nous retournâmes au rhoum où nous reſtâmes juſqu'à ce que la famille royale eût défilé; les deux jours ſuivans nous viſitâmes les princes de Prome, de Baſſien, de Tongo & de Pagham, ainſi que Midau-Praw, princeſſe de grande diſtinction, vénérable par ſon âge, & illuſtre par ſon alliance avec la famille impériale. Sa ſœur était femme du célèbre Alompra, libérateur de ſon pays, & ſa fille première épouſe du monarque actuel.

Après nos viſites de cérémonie aux différens membres de la famille royale, nous eûmes le loiſir de ſatisfaire notre curioſité; nous allâmes d'abord à la bibliothèque royale; avant d'entrer nous montâmes dans le kioum dont nous trouvâmes l'intérieur analogue à l'exté-

Chine. rieur. C'était un bâtiment ſpacieux richement doré, les colonnes, le toit & les lambris étaient abſolument couverts de feuilles d'or, & la ſtatue de Gaudma brillait d'un luſtre éclatant. Elle était aſſiſe ſur un vaſte piédestal entièrement doré, en face du quel, dans l'intérieur de la baluſtrade, il y avoit une ſuperbe girandole de criſtal de manufacture européenne. Près de la ſtatue était un canapé que l'on nous dit être le lit ordinaire du principal Shaan. Ce canapé était ſplendidement doré ; le fond n'était cependant qu'une ſimple planche.

Du kioum nous allâmes voir la bibliothèque voiſine, c'eſt un grand bâtiment de briques, compoſé d'une chambre carrée, où pluſieurs grands coffres, curieuſement ornés de dorures & de jaſpe, étaient régulièrement rangés contre le mur, j'en comptai cinquante ; mais il y en avait au moins le double. Les livres étaient claſſés par ordre, & le contenu de chaque coffre était écrit en lettres d'or ſur le couvercle. Le bibliothécaire en ouvrit deux, & me montra de très-belle écriture ſur de minces planches d'ivoire, dont les marges étaient ornées de fleurs d'or artiſtement travaillées. On dit qu'il y a des livres ſur divers ſujets, mais plus ſur la théologie que ſur aucun autre.

La chaleur exceſſive de trois jours paſſés à rendre viſite à tous les princes, me fit différer tout autre cérémonie juſqu'au 6 du mois de ſeptembre, jour fixé pour préſenter nos reſpects au ſire Daou ou grand prélat de l'empire. Le jour marqué pour notre viſite, nous nous embarquâmes à ſept heures du matin & traverſâmes le lac avec notre ſuite ordinaire. Quelques officiers Birmans nous reçurent ſur le bord oppoſé où l'on nous avait préparé des éléphans; lorſque tout fut prêt, on nous conduiſit dans une cour ſpacieuſe, environnée d'une haute muraille de briques, au milieu de laquelle était le kioum; édifice non moins remarquable par ſon genre d'architecture, que magnifique par ſes ornemens & la profuſion, d'or que l'on recontrait dans toutes ſes parties. Après avoir monté l'eſcalier, nous éprouvâmes autant de plaiſir que de ſurpriſe en voyant l'éclat de l'intérieur. Une baluſtrade s'ouvrit ſur une ſalle magnifique, ſupportée par une colonnade majeſtueuſe. Les colonnes du centre avaient au moins cinquante pieds de hauteur & étaient dorées depuis le ſommet juſqu'à quatre pieds de la baſe, qui était peinte en laque rouge. Une ſtatue en marbre doré & repréſentant Gaudma aſſis ſur un trône d'or était placée au centre & en face de l'idole; nous

Chine.

Chine.

aperçumes le ſire Daou aſſis ſur un tapis de ſatin & appuyé contre une colonne. Il était dans un cercle de Rhahaans, deſquels il ne pouvait être diſtingué que parce qu'il tenait ſa tête élevée, tandis que les autres avaient par reſpect, le corps incliné & les mains jointes dans une attitude ſuppliante.

En entrant dans la ſalle, les Birmans qui nous accompagnaient, ſe proſternèrent devant la figure de Gaudma, après quoi ils s'agenouillèrent & firent leur révérence au ſire Daou, touchant la terre de leurs fronts, tandis que nous nous aſſîmes ſur de belles nattes étendues à quelque diſtance de lui. Il nous reçut avec beaucoup de politeſſe, & affecta dans ſes regards & dans ſes manières plus d'amabilité & de complaiſance qu'aucun des prêtres que j'euſſe encore vus; ſon air annonçait à peu près l'âge de quarante ans; il n'était ni maigre ni auſtère comme la plupart des Rhahaans, au contraire il avait de l'embonpoint & de la gaité; je lui offris mon préſent qui conſiſtait en une pièce d'étoffe jaune, en bois de ſandal, & en quelques bougies couvertes d'une feuille d'or. Il fit pluſieurs queſtions ſur l'Angleterre, il demanda, entr'autre choſes, qu'elle était la durée d'un voyage de là dans l'Inde? lorſqu'il en fut informé il dit que nous

étions un peuple bien extraordinaire, de nous éloigner ſi fort de notre pays. Je lui parlai de la magnificence du kioum où nous étions, il répondit que les choſes terreſtres n'attiraient point ſon attention, qu'il n'était dans ce monde qu'un hermite. Je me recommandai à ſes prières: il dit qu'il priait tous les jours pour le bonheur du genre humain, mais qu'il nous recommanderait à la protection particulière de Gaudma. Il fit quelques obſervations que je ne compris pas, ſur notre manière de nous habiller, & même il ſourit, indulgence que ſe permet rarement un Rhahaan. Nous nous retirâmes ſans cérémonie, & étant montés ſur nos éléphans, nous prîmes un chemin plus large & vers le nord. Ce chemin nous conduiſit dans une vaſte plaine qui paraiſſait s'étendre, ſans interruption, juſqu'au pied d'une chaîne de montages ſituée à dix ou douze milles de diſtance. Il y avait ça & là dans la plaine des kioums & des villages; mais quand nous eûmes fait environ deux milles les maiſons religieuſes augmentèrent tellement qu'il nous fut impoſſible d'en calculer le nombre. Chine.

La première où nous entrâmes, était appelée le kioum *de l'immortalité* : du centre de ce kioum, s'élévait une pyramide de la hauteur de cent cinquante pieds; c'eſt le lieu où les

Chine. corps embaumés des ſires Daous, décédés ſont expoſés. La ſalle qui était fort belle, avait environ ſoixante-dix pieds carrés, & une galerie tout autour; le toit était ſoutenu par trentre-ſix colonnes dorées, dont celles du milieu avaient quarante pieds de hauteur; il y avait, dans différens endroits, des nattes étendues pour les Rhahaans, & ſur chacune d'elles un oreiller de bois; il y avait auſſi un eſpèce de tiroir contenant des livres ſur les devoirs des Rhahaans, la religion & le culte extérieur.

Après être reſté quelque temps dans cet endroit, nous allâmes voir le kioum, où le ſire Daou fait habituellement ſa réſidence. Ce bâtiment ſurpaſſe de beaucoup en grandeur & en magnificence tous ceux que nous avions vus, & c'eſt peut-être, en ce genre, le plus bel édifice de l'univers. Il eſt entièrement conſtruit en bois, & ſemblable par les ornemens & par la ſtructure, à celui où nous avions été reçus par le ſire Daou, mais beaucoup plus vaſte & plus majeſtueux. Les nombreuſes rangées de colonnes, dont quelques-unes ont ſoixante pieds, & qui ſont toutes couvertes d'or bruni, produiſent un effet merveilleux. Il ſerait difficile à la plume ou au pinceau de nous donner une idée exacte de cet édifice extraordinaire.

La dépenſe immenſe de la dorure, ſoit ſur l'extérieur, ſoit dans l'intérieur de ce temple, ne peut manquer d'exciter l'étonnement d'un étranger, quoiqu'on puiſſe déſaprouver la manière dont elle eſt diſtribuée. Jamais mon imagination n'aurait pu ſe former un tableau plus magnifique & plus frappant. Chine.

On nous mena delà à un temple magnifique que l'on élevait pour la ſtatue de Gaudma, apportée de l'Arracan. L'idole eſt de bronze poli, a environ dix pieds de hauteur, & eſt aſſiſe ſur un piedeſtal, les jambes en croix, dans une eſpèce de niche. Les murs ſont dorés & ornés de morceaux de glaces de différentes couleurs, placés avec beaucoup de goût. On attribue de grandes vertus à cette ſtatue, & les gens pieux viennent de toutes les parties de l'empire adorer le Gaudma d'Arracan, qui n'eſt pas toujours expoſé aux yeux de vulgaire. Les portes de la niche ne s'ouvrent que lorſque des perſonnes d'importance viennent pour le voir, ou à certaines époques fixes pour faire plaiſir au peuple. Quand nous en approchâmes, une foule de peuple ſe précipita ſur nos pas avec un enthouſiaſme tumultueux, faiſant tous ſes efforts pour entrer, afin d'adreſſer ſa prière à cette image de la divinité. Nous quittâmes bientôt ces fanatiques & l'objet de leur folle

Chine.

ſuperſtition, pour examiner le ſuperbe piaſath qui couronnait le bâtiment, & qui métitait beaucoup plus notre attention qu'une ſtatue peu digne de faire honneur à l'artiſte qui l'a fabriquée. Le piaſath s'élevait en ſept étages ſéparés au-deſſus du kioum, & la feuille d'or dont on l'avait récemment couvert, reſtéchiſſait avec éclat les rayons du ſoleil.

Nous arrivâmes à notre boſquet ſur les huit heures, fatigués de la chaleur & de l'exercice du jour, mais très-ſatisfaits de la ſplendeur extraordinaire des nombreux objets que nous avions vus. Quoique nous euſſions beaucoup entendu parler de la magnificence des temples des Birmans, elle ſurpaſſa notre attente. L'énorme quantité de dorure qu'ils mettent tant en dedans qu'en dehors des toits, doit coûter des ſommes immenſes. L'on m'a informé que l'or en eſt extrêmement fin, & qu'il reſte longtemps expoſé à l'air ſans éprouver la moindre dégradation.

C'eſt là la ſeule manière dont un peuple naturellement frugal & peu enclin au luxe, diſpoſe du ſuperflu de ſes richeſſes. Il eſt à regretter que ces édifices ſoient conſtruits avec des matériaux auſſi périſſables que le bois, quoique celui qu'on y emploie ſoit peut-être le meilleur qu'il y ait au monde. Ces bâtimens ne peuvent pas durer

durer pendant un grand nombre de générations, & laiſſer à la poſtérité des monumens du goût & de la magnificence de l'architecture birmane. Chine.

Comme je n'avais pas de prétexte plauſible pour reſter plus long-temps à Ummera-poura, je preſſai les miniſtres de m'informer de la déciſion de l'empereur ſur les différentes demandes que j'avais ſoumiſes à ſon conſeil. Je leur ſignifiai en même temps que j'étais dans la néceſſité d'obeir aux ordres de mon gouvernement, qui m'avait enjoint de m'en retourner auſſi promptement que le permettraient les arrangemens pour leſquels j'étais envoyé. Je fus alors prévenu que les préſens que le monarque birman ſe propoſait d'envoyer au gouverneur général du Bengale, en retour de ceux que j'avais apportés, ſeraient prêts le 19 ſeptembre, & que je viendrais au lotou, où ils me ſeraient remis. L'on m'annonça auſſi que l'on y diſcuterait le même jour les propoſitions dont il était queſtion, & que je pouvais fixer le moment où je jugerais convenable de partir.

Dans cet intervalle, je fus ſecrètement averti par des perſonnes dignes de foi que la cour birmane, ſans ſe déclarer formellement, avait décidé de ne me regarder que comme le délégué d'un gouvernement ſubordonné, non comme

Chine. le représentant d'une puissance souveraine & indépendante, & qu'en conséquence l'empereur ne me donnerait pas lui-même mon audience de congé.

Le 19 septembre, je me rendis vers midi au lotou. J'y trouvai le conseil d'état assemblé; les ministres & les autres officiers étaient, suivant l'usage, en robes & en bonnets de cérémonie. Quelque temps après notre arrivée, on apporta les présens de l'empereur, qui consistaient en trois grandes caisses couvertes de drap rouge & de deux dents d'éléphans d'une grandeur considérable. On me présenta en même temps un rubis monté en or & un saphir : ces deux bagues étaient un présent que daignait me faire le monarque birman.

Quand cette cérémonie fut finie, je m'adressai en langue birmane aux ministres, & les priai de me dire s'il y avait quelque raison relative à mon caractère public, qui eût engagé l'empereur à me refuser de m'honorer d'une audience personnelle, honneur que la cour accordait ordinairement à tous les ambassadeurs des états souverains. La réponse fut évasive; je répétai ma question, qui fut de nouveau éludée. Je priai alors les ministres de m'apprendre d'une manière positive, si leur maître me recevrait en personne avant mon départ, comme

repréſentant du gouverneur général. Ils dirent qu'ils ne pouvaient pas répondre à cette queſtion, ignorant la volonté de ſa majeſté. Chine.

J'appris de bonne part que mes remontrances avaient excité beaucoup de fermentation dans le lotou. Les miniſtres furent diviſés d'opinion; ils reſtèrent aſſemblés le 27 juſqu'à minuit, & on finit par prendre une réſolution modérée. Le 28 ſeptembre, le maywoun du Pégu vint le ſoir, fort tard, m'annoncer que le jour où l'on me remettrait la réponſe à la lettre du gouverneur général, je ſerais reçu au palais de l'empereur; que ce prince m'accorderait une audience conformément au caractère que je réclamais, & que les propoſitions que j'avais faite pour l'encouragement & les réglemens du commerce, avaient la plupart été approuvées par ſa majeſté.

Le 30 ſeptembre fut fixé par l'empereur pour recevoir les Anglais avec tous les honneurs dus à une ambaſſade impériale. Nous traverſâmes le lac à dix heures du matin avec notre ſuite ordinaire, & accompagnés de Baba-ſchin & de pluſieurs officiers birmans. Quand nous fûmes à la porte extérieure du rhoum, nous n'ôtâmes pas nos ſouliers, mais on nous permis de les porter juſqu'au mur intérieur qui ſépare la cour du lotou de celle du

Chine.

palais de l'empereur. Dans cette enceinte, aucun noble birman ne peut porter de chauſſure.

En entrant dans cette enceinte, nous aperçûmes devant nous la ſalle d'audience de l'empereur & la cour aſſemblée avec toute la pompe & le faſte aſiatique. Nous prîmes place près de l'eſpace toujours vacant entre le trône & les courtiſans. Le trône était ſupérieurement ſculpté & richement doré. Dans une petite galerie garnie d'une baluſtrade dorée & qui s'étendait des deux côtés, il y avait quatre paraſols de cérémonie, & ſur deux tables au pied du trône, étaient placés pluſieurs vaſes d'or de différentes formes & à divers uſages. Préciſément au-deſſus du trône, s'élevait un piaſath magnifique couronné par un tée, d'où ſortait une longue barre de fer dorée.

Il y avait un quart-d'heure que nous étions aſſis, lorſque la porte qui cachait le ſiége, s'ouvrit avec grand bruit, & nous laiſſa voir l'empereur ſortant de ſon appartement & montant les marches du trône. Il s'avançait fort lentement & ſemblait avoir de la peine à ſe ſoutenir; cependant je vis que la peine qu'il avait à marcher ne provenait d'aucune infirmité, mais de la peſanteur de ſes habits de cérémonie. Si ce qu'on m'a dit eſt vrai, il

portait un habillement couvert de plus cinquante livres pesant d'or. Chine.

Lorsqu'il fut en haut, il s'arrêta une minute comme pour reprendre haleine, & s'assit ensuite sur un coussin brodé, en croisant les jambes. Il avait sur la tête un grand bonnet pointu chargé de pierres précieuses: ses doigts étaient couverts de bagues, & son habillement ressemblait à une armure d'or.

Le monarque me parut avoir de cinquante à soixante ans. Il était d'une taille au-dessous de la médiocre, mais robuste: il avait de gros traits & un teint brun. Cependant sa physionomie n'était pas désagréable; elle semblait même annoncer un esprit vif & intelligent.

Dès que l'empereur parut, tous les courtisans s'inclinèrent, joignirent les mains & prirent une attitude suppliante. Mais on n'exigea de nous autre chose que de nous baisser un peu en avant & de mettre nos jambes en dedans autant que nous pumes, car rien n'est si impoli ni si contraire à l'étiquete birmane, que de tourner la plante des pieds vers le visage d'une personne de distinction. Quatre Brames, en robe & bonnet blancs chantèrent la prière ordinaire au pied du trône. Un Mak-haan s'avança alors dans l'espace qui restait vide devant l'empereur, & ayant récité en ton cadencé les noms des per-

Chine.

ſonnes qui devaient être préſentés ce jour là, il ſe proſterna & pria ſa majeſté de vouloir bien accepter leurs hommages. Mon préſent était compoſé de deux pièces d'étoffes de bénarès, brochées en or. Le docteur Buchanan & M. Wood en préſentèrent chacun une. Quand on lut nos noms, on nous invita l'un après l'autre, à prendre quelques grains de riz, à joindre nos mains en tenant ce riz, & à nous incliner auſſi bas que nous pourrions, ce que nous fîmes ſur le champ. Quand cette cérémonie fut finie, l'empereur prononça quelques mots que je ne compris pas: mais on me dit que c'était pour commander de revêtir une des perſonnes qui étaient préſentes des marques d'un certain ordre de nobleſſe. Ce qu'avait dit le monarque fut immédiatement proclamé tout haut par des héraults. Ce prince ne reſta que quelques minutes de plus, & nous regarda pendant ce temps là très-attentivement; mais il ne nous fit pas l'honneur de nous adreſſer une ſeule parole. Quand il ſe leva pour s'en aller, il marcha avec la même difficulté qu'en entrant; la porte du trône ſe referma & la cour ſe retira.

Nous revînmes au rhoum, où l'on me dit que l'on me préſenterait la lettre de l'empereur au gouverneur général de l'Inde. En effet un Nak-kaan apporta du lotou un plateau ſur

lequel était la lettre de l'empereur enfermée dans un étui de bois & couverte d'un drap d'écarlate. Chine.

Pendant que nous fûmes dans la cour intérieure où eſt ſitué le lotou, nous eûmes occaſion de voir l'énorme couleuvrine trouvée dans la forteresſe d'Arracan, quand elle fut priſe par l'Engée-tekien. Cette pièce d'artillerie fut conduite par eau dans la capitale des Birmans. On l'a dorée & miſe ſous un toit d'un ordre diſtingué; elle eſt de bronze & groſſièrement travaillée. Mais elle a trente pied de longueur. Le diamètre du cercle de l'embouchure eſt de deux pieds & demi; et celui de l'embouchure même de dix pouces. Nous retournâmes dans notre logement précédés par un ſecrétaire inférieur, à cheval, portant la lettre du monarque & revêtu de ſa robe & de ſon bonnet miniſtériel.

Ayant rempli au gré de mon eſpoir, l'objet pour lequel j'avais été envoyé, je me préparai à m'en retourner. En attendant, M. Wood employait ſes heures de loiſir à faire des obſervations aſtronomiques. D'un autre côté le docteur Buchanan faiſait des recherches botaniques & ne négligeait aucun moyen de ſe procurer des renſeignemens ſur divers autres objets. On lui apporta, entre autres choſes, des livres en langue birmane, dont les propriétaires deman-

Chine.

daient un prix qui me parut exhorbitant. Ceux qui voulaient vendre ces ouvrages, les offraient toujours en cachette, prétendant que ſi on les découvrait, ils ſeraient expoſés à une groſſe amande. Cependant nous apprîmes un jour qu'un de ces marchands ayant été découvert, venait d'être mis en priſon & devait être puni. J'envoyai ſur le champ un meſſage au principal Woungée pour le prier de me faire connaître s'il était défendu de nous vendre des livres.

L'empereur étant informé de cette affaire, invita le jour ſuivant les principaux Rhahaans à ſe rendre au conſeil, & ſoumit à leur déciſion la queſtion de ſavoir s'il était permis ou non, par le code birman, de donner à des étrangers des livres d'hiſtoire & de légiſlation. Les Rhahaans, aprés une délibération ſolennelle ſe décidèrent pour l'affirmative, & ajoutèrent que c'était non-ſeulement permis, mais même louable, parce que c'était un moyen de propager les ſciences. Alors ſa majeſté eut la complaiſance d'ordonner qu'on me donnat un ſuperbe exemplaire de l'hiſtoire des rois birmans, & un autre du code des lois. ces deux ouvrages furent tirés de la bibliothèque impériale Ils forment chacun un gros volume, ſupérieurement écrit, & orné de peintures & de dorures.

Le 23 octobre nous commençames à expédier nos effets les plus peſans & tout notre bagage fut

embarqué le 25. En quittant Tounzemahn, je tournai encore avec plaiſir les yeux vers le boſquet à l'ombre duquel j'avais réſidé. Je dis adieu avec joie, mais avec reconnaiſſance, à une habitation où j'avais éprouvé tous les ſoins d'une douce hoſpitalité, & paſſé trois mois d'une manière qui ne pouvait manquer de graver dans ma mémoire un ſouvenir durable. Chine.

La rivière qui, trois mois auparavant, avait offert dans ſa largeur une étendue de pluſieurs milles, était alors partagée en différens bras, environnant un grand nombre d'îles qui venaient de ſortir des eaux. Le principal bras, même dans cet endroit avait un mille de large. Les dômes d'*Ummera-pourá*, que nous laiſſions derrière nous, les temples blancs & les montagnes eſcarpées de Chagaing, que nous avions en face, & le fort du Vieil-Ava au-deſſous, formaient une magnifique perſpective.

Le 30 de grand matin, nous montâmes à cheval & ſuivîmes la même route que la veille. Elle était des deux côtés bordée de temples. Mais il n'y en eut qu'un qui attira particulièrement notre attention. Il était entouré d'une haute muraille de briques, d'où ſortaient des têtes d'éléphans en maçonnerie, de manière à faire croire que la muraille était ſoutenue par le dos de ces animaux. Le temple était conſtruit en

Chine. briques & formait une pyramide d'environ cent pieds de haut, ornée d'un tée doré. Au delà eſt une ville appelée Kiouck zeit, fameuſe par le grand nombre d'idoles de marbre qu'on y fabrique. Là, les habitans ſont tous ſtatuaires. J'y vis trente ou quarante grandes cours remplies d'artiſtes travaillant à des ſtatues de différentes grandeurs mais repréſentant toutes le dieu Gaudma aſſis, les jambes croiſées ſur un piédeſtal. Les ſtatuaires me parurent extrêmement honnêtes & communicatifs. On me dit qu'ils ne voulaient vendre leurs marchandiſes qu'à des birmans.

Une demi-lieue plus loin, nous arrivâmes à l'endroit où s'élève l'unique & peſante maſſe du temple de Commodou. Ce vénérable & curieux édifice eſt ſur une éminence. Auſſi l'apperçoit-on de loin. Il a préciſément la forme d'une cloche, mais il n'y a aucun vide. Il eſt environné d'une haute baluſtrade de bois placée à douze pieds de la baſe. Je meſurai la circonférence en dehors de cette baluſtrade, & je trouvai qu'elle était de quatre cents pas. Les Birmans vantent beaucoup l'antiquité de ce temple. Ils en attribuent l'édification à des êtres ſurnaturels, & la font remonter beaucoup plus haut que le temps ou Moyſe a exiſté.

J'ai fait déjà mention de la groſſeur extraordinaire des fuſées des Birmans. Mais j'en vis à Commodou pluſieurs qui étaient bien plus groſſes. Ces énormes fuſées ſe lancent du haut d'un échafaud élevé exprès. Pluſieurs bambous d'une longueur ſuffiſante pour faire le contrepoids, forment la queue de la fuſée. Les Birmans aiment beaucoup ce genre de pyrotechnie & y ſont fort adroits. Chine.

Le lendemain nous deſcendîmes juſqu'à Ava; je ſortis à pied pour examiner les ruines de cette capitale, abandonnée au milieu de monceaux de ruines, couvertes d'herbes & de ronces; nous reconnûmes la place du palais impérial. Une pauvre femme, triſte hiſtorienne & emblême vivant de ces lieux dégradés, nous montra l'endroit où était autrefois la réſidence du grand prêtre de l'empire. On y voit la ſtatue coloſſale de Gaudma; elle eſt haute d'environ vingt-quatre pieds; ſa tête a huit pieds de diamêtre, & ſa poitrine dix de large. Ses mains ont cinq à ſix pieds de longueur, & le piédeſtal qui eſt auſſi de marbre, à huit pieds d'élévation. Le cou & le côté gauche de l'idole ſont dorés, mais le bras & l'épaule droite ſont unis. Les birmans m'aſſurèrent que cette ſtatue, ainſi que tous les autres gaudmas de marbre que j'avais vus, étaient d'un ſeul bloc.

Chine. En l'examinant de très-près, je ne pus y apercevoir aucun point : il ſerait fort curieux de ſavoir comment une maſſe auſſi énorme a pu être tranſportée du fond d'une carrière, & élevée dans cet endroit.

Le 2 novembre, nous continuâmes notre route, le courant de la rivière nous faiſait faire deux ou trois milles par heure; nous mouillâmes le ſoir au milieu d'une flotte d'au moins deux cents bateaux marchands; ils étaient amarés au rivage de *Nioundoh*, les uns pour mettre leur cargaiſon à terre, les autres pour en prendre une.

Le 3 novembre, nous partîmes de grand matin & nous arrivâmes à Pagahm à l'heure du déjeûner. C'eſt une ville célèbre par le nombre de ſes temples: & les reſtes de ſon ancienne magnificence. Dans l'après midi nous ſortîmes pour aller voir un temple fort curieux & fort ancien, que l'on repavait par ordre & aux frais de l'Éngée-tékien. De chaque côté des portes, dans des niches pratiquées dans le mur, étaient aſſiſes des figures humaines, en ſtuc, d'une grandeur coloſſale; elles avaient de grands yeux & la tête en avant, comme pour voir ceux qui approchaient du ſeuil. C'étaient à ce que l'on me dit, des portiers ſurnaturels, dont la pénétration était telle, qu'ils voyaient

jusques dans les replis les plus cachés du cœur humain, & découvraient ſi la dévotion de ceux qui venaient dans le temple était ſincère. Chine.

Le 5 novembre, au lever du ſoleil, le prince de Prome paſſa avec une ſuite très-nombreuſe & très-bruyante. A en juger par le nombre de bateaux, il n'y avait pas moins de trois à quatre mille perſonnes. Tous les bateliers chantaient en meſure, & reglaient ſur leur chant, les coups de leurs avirons.

Le 6 novembre, nous arrivâmes à neuf heures du matin à *Sembiru-ghicun*, ſitué ſur la rive orientale de l'Irraouaddi; nous aperçûmes à quelque diſtance, une de ces maiſons qu'on conſtruit pour des hommes d'un rang ſupérieur quand ils ſont en voyage. Lorſque nous jugeâmes le ſoleil aſſez bas pour ne pas nous incommoder, nous montâmes à cheval & nous allâmes voir les puits célèbres qui produiſent l'huile qui eſt d'un ſi grand uſage dans l'empire Birman. La campagne que nous traverſâmes, était triſte & ſtérile; à meſure que nous approchâmes des puits, nous trouvâmes un pays moins montueux & de la verdure.

Il nous parut qu'il y avait un grand nombre de puits dans un petit eſpace de terrain. Nous en examinâmes un; il avait une ouverture d'environ quatre pieds carrés, & les pa-

Chine. rois, autant que nous pûmes le voir, étaient revêtues de pièces de bois. L'huile se tire avec un pot de fer attaché à une corde, passée dans un cylindre de bois, qui tourne sur son axe, & est soutenu sur deux poteaux. Quand le pot est plein, deux hommes prennent un bout de la corde, & descendent en courant un sentier obliquement creusé dans la terre, & équivalant à la profondeur du puits. De sorte que, lorsqu'ils sont parvenus au bout de ce sentier, le pot est remonté. Alors on jete l'huile & l'eau qu'il contient dans une citerne, qui a dans le fond un petit conduit par où l'on fait écouler l'eau.

Notre guide, homme actif & intelligent, alla dans une maison du voisinage, & se procura une corde, par le moyen de laquelle nous fûmes en état de mesurer la profondeur du puit; elle était de trente-sept toises; mais nous ne pûmes pas juger de la quantité d'huile qu'il y avait. L'homme qui nous avait prêté la corde, nous dit que les puits où l'on avait de l'huile jusqu'à la ceinture, étaient regardés comme assez bons; ceux où l'on en avait jusqu'au cou, comme abondans, & ceux où l'on en avait seulement jusqu'au genou, comme très-médiocres.

Nous mouillâmes cette nuit près de la ville

de Patanago ; elle eſt entourée de jolies collines couronnées d'arbres touffus. La flotte en partit de bonne heure, & au coucher du ſoleil nous arrivâmes à Miauday. Le ſoir je me promenai dans un terrain que j'avais ſouvent parcouru auparavant. Tout y flattait mes yeux ; le contentement paraiſſait peint ſur tous les viſages ; et l'aiſance régner dans toutes les maiſons. Chine.

En revenant de faire une longue courſe à cheval, je trouvai un grand nombre de perſonnes vis-à-vis de nos chaloupes, j'appris que c'étaient des Kains, ou montagnards. Je demandai qu'on fit venir à bord un des principaux perſonnages de chaque ſexe ; ce couple curieux était dans ſon plus bel accoutrement, qui conſiſtait en un habit mal fait, de groſſe toile de coton noire. Ce qui me parut le plus remarquable dans la femme, était le viſage, qu'elle avait entièrement tatoué en lignes formant des ſegmens de cercle. J'employai ſur le champ mon peintre à faire un deſſein de ces montagnards ; il les fit très-reſſemblans. Il eut pourtant quelque difficulté à deſſiner le viſage de l'homme, qui était alarmé, inquiet, & remuait continuellement, parce qu'il s'imaginait qu'on allait l'enſorceler ; la femme ſe tint tranquille, les mains jointes & paraiſſant fort contente.

Chine.

Ces payſans parlaient aſſez mal la langue Birmane. Pour les diſtraire pendant qu'on les deſſinait ; nous fîmes pluſieurs queſtions à l'homme ; nous lui demandâmes où il eſpérait aller quand il mourrait ? Il répondit qu'il redeviendrait enfant. — Qui vous rendra enfant ? — Les mounzings. — Qui ſont les mounzings ? — Le père & la mère du monde, qui croiſſent ſur la terre comme deux arbres dans un champ, l'un toujours vert, & l'autre ſec. Nous ne comprîmes pas ce qu'il voulait dire par cette métaphore, à moins que ce ne fut le type d'un rajeûniſſement & d'une décadence perpétuellement ſucceſſifs. Il n'avait pas d'idées des récompenſes & des punitions d'un autre monde, & prétendait qu'on ne commettait jamais de péché dans ſon pays. Les Kains ne prient point pendant leur vie, parce qu'ils ne peuvent pas alors voir les mounzings ; mais ils imaginent que leurs ſtatues les prient après leur mort. Ce ſont là des notions groſſières de religion que poſſède la race innocente & naïve des habitans des hautes montagnes, qui ſéparent l'Arracan de l'Ava. Ces hommes, ſimples comme la nature, chériſſent leur ſauvage indépendance, & ont en général une repugnance inſurmontable à communiquer avec les habitans des plaines.

Nous

Nous fîmes voile le lendemain de grand matin, & vers les deux heures nous mouillâmes au-deſſous du faubourg de Prome. Dans les environs le ſol eſt fort propre au jardinage, & nous rencontrâmes pluſieurs perſonnes portant des fruits au marché. Le bois de charpente & les pierres plates, ſont les principaux articles du commerce de Prome. Chine.

Le jour ſuivant nous mena à Denoubieu; la belle poſition du village de Teriato, & l'élévation de la rive occidentale où il eſt ſitué, m'engagèrent à aller à terre: c'eſt un endroit charmant; il n'eſt pas fort ſpacieux, mais les maiſons y ſont propres & commodes; il eſt remarquable par un beau temple, & célèbre par les nattes qu'on y fabrique. Il y en a de très-belles & de toutes les façons, & elles ſont d'une qualité ſupérieure à celles que l'on fait dans les autres parties de l'empire. De longs roſeaux couvraient preſque tout le rivage que nous vîmes dans cette journée.

Nous étions alors dans l'endroit où, en remontant la rivière, nous avions été ſi fort incommodés par les maringouins; nous éprouvâmes encore leurs piqûres venimeuſes; ils étaient ſi nombreux, ſi gros, que je ſuis perſuadé qu'un européen, expoſé tout nu, durant une ſeule nuit à leurs piqûres, courait grand riſ-

Chine. que d'en mourir. Les matelots Birmans eux-mêmes, dont la peau eſt aſſez dure, ne peuvent réſiſter à leurs aiguillons, & mes domeſtiques bengales en pleuraient de douleur; je couchai avec mes bottes, mes habits & une double ſerviette ſur le viſage : malgré cela les maringouins m'empêchèrent de prendre aucun repos.

Vers neuf heures, nous mouillâmes au deſſous de la ville de Paulang. A onze heures mes gens helèrent une chaloupe qui qui profitait du flux & ramait vers nous. J'entendis à l'inſtant une voix européenne, choſe à laquelle je n'étais pas accoutumé depuis long-temps & je reconnus bientôt celle du capitaine Thomas, commandant du cheval marin. Comme il n'était pas poſſible de dormir, je paſſai la nuit à converſer avec lui. A minuit nous levâmes l'ancre : nous fûmes encore obligés de la jetter une fois à cauſe de la marée. Le 17 novembre de grand matin, nous arrivâmes à Rangoun. Pendant le peu de jours que j'y reſtai, je reçus pluſieurs marques de civilité de la part du maywoun, & je ne fus pas en reſte avec lui.

Le docteur Buchanan monta à cheval, & fit une excurſion de quelques milles avec un officier du cheval marin, pour voir un village habité par des Carainers, race de payſans dont j'ai déjà

fait mention. L'un des habitans invita les deux Anglais à entrer chez lui, & leur offrit amicalement à ſe rafraîchir. Ces meſſieurs montèrent avec une échelle aſſez étroite, d'environ douze pieds, dans une eſpèce de grange, diviſée en deux par une cloiſon de nattes. Le ſoir, les habitans de ces maiſons retirent leur échelle, ferment leur porte, & par ce moyen, ils n'ont rien à craindre, ni des bêtes ſauvages ni des voleurs. Chine.

Sept ou huit hommes, autant de femmes, & pluſieurs enfans, forment une famille nombreuſe chez les Carainers : ils ſont en général ſains & vigoureux, & ils ont la peau plus blanche que la plupart des Birmans du midi. Quelques unes de leurs femmes portent de beaux coliers de corail, elles ont même des ornemens d'or & d'argent. La vie que mènent ces gens là eſt vraiment patriarchale. ils n'ont d'autre occupation que celle de cultiver la terre & de faire paître leurs troupeaux. Ils adorent Gaudma, mais non pas avec cette ferveur qui anime les Birmans.

Le docteur Buchanan interrogea un de ces Carainers ſur leur religion. Cet homme convint du peu de lumières de ſa nation, & en donna une ſingulière raiſon. — » Dieu, dit-il, écrivit » un jour ſes lois & ſes commandemens ſur la

Chine.

» peau d'un bufle, & ſomma les nations de la
» terre de venir en prendre copie, ce qu'elles
» firent toutes, excepté les Carainers qui n'en
» eurent pas le temps, parce qu'ils étaient
» occupés à l'agriculture. Cela eſt cauſe qu'ils
» ſont toujours reſté dans un état d'ignorance,
» & que leurs ſoins ſe bornent aux travaux
» champêtres. »

En s'en allant, le docteur Buchanan offrit à ſes hôtes quelques pièces d'argent: ils étaient ſi peu accoutumés à un pareil acte de généroſité, & ils en furent tellement ſurpris qu'ils en méconnurent les motifs. Après s'être regardés & avoir parlé entre elles une minute ou deux, les femmes, qui s'imaginèrent avoir deviné ſon deſſein, s'enfuirent toutes en riant. En même-temps les hommes refusèrent le cadeau d'un air mécontent. N'ayant aucune idée d'un don déſintéreſſé, ils crurent que le docteur voulait acheter les faveurs d'une de leurs femmes. Le docteur Buchanan eſſaya envain de les convaincre que leurs ſoupçons étaient mal fondés. Pour prouver la pureté de ſes intentions, le docteur laiſſa par terre l'argent, quand il quitta la maiſon.

Pendant mon dernier ſéjour à Rangoun, j'eus occaſion d'obſerver que les Birmans jouaient aux

échecs, jeu fort eſtimé parmi les premières claſſes de cette nation. China.

Le 26 novembre, veille de notre départ de Rangoun, j'allai faire mes derniers adieux au maywoun du Pégu. Ce vice-roi eſt univerſellement regardé comme un très-honnête homme & il paraît bien digne de ſa réputation. Quoiqu'il jouiſſe d'une autorité abſolue dans ſon gouvernement, je ne l'ai jamais vu accuſer ni de tyrannie ni d'injuſtice. Certes un homme de ce caractère, dans un pays où règne le plus ſévere & ſouvent le plus cruel deſpotiſme, mérite beaucoup d'éloges.

Le 27 novembre, à dix heures du matin, nous levâmes l'ancre. Nous deſcendîmes avec la marée. En paſſant devant l'embouchure de la rivière de Pégu, nous remarquâmes qu'elle était preſqu'auſſi large que l'Irrouaddi. Mais cette largeur ne s'étend pas bien loin, & plus haut l'eau ſe trouve reſſérée dans des bornes très-étroites. Le 28 novembre de grand matin, nous vîmes la pointe de terre appelée l'éléphant. Le 30 nous dépaſſâmes l'île du diamant & le cap Negrais.

Nous tenant à quelques lieues de la côte, nous luttâmes contre les vents contraires, juſqu'au 9 décembre, que nous fûmes à la hauteur de Cheduba, île fertile, appartenante à l'empire Birman. Nous jugeâmes qu'elle pouvait avoir

Chine.

quinze lieues de long. On y recueille une très-grande quantité de riz. Dans la matinée du 11 nous vîmes les îles Orheco, ſur la côte d'Arracan, îles qui ſont pour la plupart un aſſemblage de rochers, ſervant d'abri aux pirates & aux brigands.

Le 22 décembre, nous arrivâmes à Budge-budge, où je trouvai un bateau qui m'attendait. Je quittai le vaiſſeau & en deux heures je fus rendu à Calcutta, après une abſence de dix mois.

Chine.

LIVRE TROISIEME.

VOYAGE de Samuel Turner au Boutan & au Thibet, en 1783.

CHAPITRE PREMIER.

DÉPART de Calcutta. — Arrivée à Rungpore. — Vue des montagnes du Boutan. — Chichacotta. — Frontières du Boutan. — Entrée dans Buxadeouar. — Arrivée au palais de Taſſiſudon. — Meſſage du Deb-raja. — Entrevue avec ce Prince. — Echarpes de cérémonie. — Ordre des Gylongs. — Leurs nombreux établiſſemens. Les envoyés Anglais ſe rendent à Ouandipore. — Retour à Taſſiſudon. — Bouffon. — Machine électrique. — Grande fête des Indous.

AU commencement de l'année 1783, ayant reçu les ordres & les inſtructions du gouvernement du Bengale, je partis de Calcutta pour remplir la miſſion qui m'était confiée. Il ne m'arriva rien de bien remarquable dans le commencement de mon voyage, c'eſt-à-dire juſqu'à

Chine. l'extrémité ſeptentrionale du territoire de la compagnie. J'entrai dans mon palanquin à Gly-yetti, ville ſituée de l'autre côté du Bhagiratti principal bras du Cange, qui en cet endroit, prend le nom de rivière d'Hougly. Le quatrième jour après mon départ, je m'arrêtai à Rungpore qui eſt à ſoixante milles de Calcutta.

Je fus obligé de ſéjourner à Rungpore, pour attendre la permiſſion d'entrer dans le Boutan; car, ſans un ordre exprès du Deb-raja, perſonne ne peut pénétrer dans les montagnes, nous continuâmes à voyager en palanquin. Nous fûmes forcés de paſſer la journée du 7 mai dans la plaine de Calamatty, parce que notre bagage n'était pas encore arrivé. Nous le reçûmes le jeudi matin, & à dix heures nous nous remîmes en route; bientôt après nous arrivâmes à Mongoulhaut, ville ſpacieuſe, célèbre par ſes manufactures. Ses habitans paraiſſent être de tous les Indiens ceux qui recherchent avec le plus de ſoin les douceurs & les commodités de la vie.

Nous trouvâmes le lendemain qu'à meſure que nous avancions, le pays était moins cultivé que celui que nous avions vu. Au point du jour nous découvrîmes les montagnes du Boutan, reſſemblant à un nuage épais qui s'élève dans le lointain. L'étendue ténébreuſe de ces vaſtes limites, & leur forme irrégulière & bizarre,

lorſqu'on les voit pour la première fois & à une ſi grande diſtance, portent dans l'ame une vive émotion, & je ne pus me défendre d'une ſorte de terreur en ſongeant que j'avais à franchir cette redoutable barrière. Chine.

Nous entrâmes bientôt dans le diſtrict de Bahar. Il offre un triſte aſpect, ſes habitans ſont pauvres. Les gens du peuple vendent leurs enfans à qui veulent les acheter: ils les donnent même à très-bon compte & n'emploient jamais un tiers dans un ſi barbare commerce. Rien n'eſt plus commun que de voir une mère porter ſon enfant au marché, après l'avoir paré le mieux qu'elle a pu, dans l'eſpoir d'en tirer un plus haut prix.

Nous touchions à l'affreux pays qui ſépare le Bengale de celui du Boutan. Son étendue eſt de près de trente cinq milles. Le 11 mai, nous arrivâmes à Chichacotta. Nous fîmes plus de huit milles dans cet affreux pays, après quoi, nous entrâmes dans une forêt, dont les arbres étaient très-beaux. On nous dit que cette forêt abondait en éléphans, en rhinocéros & en ſangliers. Nous avions encore un mille à faire pour arriver à Buxedeouar, & nous étions au pied de la dernière montée, lorſque nous rencontrâmes un héraut, qui dès lors précéda notre troupe & ſonna de la trompette. Quand nous

Chine.

fûmes au haut de la montagne, cinq jeunes filles ornées de guirlandes de fleurs noires, vinrent au devant de nous en chantant & nous conduisirent dans Buxedeouar. Ce lieu est à vingt milles de distance de Chichacotta.

Les officiers de la ville vinrent nous rendre visite & chacun d'eux nous présenta un mouchoir blanc de Pelong, une tasse de thé & une boisson faite avec du riz & du froment. Nos tentes furent un objet d'admiration pour la foule des Boutaniens qui nous environnait. Les Boutaniens ont tous les mêmes traits, ils sont moins bruns & plus robustes que les Bengales, leurs voisins: ils ont le visage plus large & les os des joues plus proéminens. Il y a une si grand différence entre ces deux races d'hommes, qu'un étranger, qui les verrait pour la première fois, n'hésiterait pas à croire qu'elles habitent deux régions très-éloignées l'une de l'autre, & ne pourrait pas se persuader que leurs pays sont limitrophes.

Le soir nous allâmes voir le Soubah de Buxedeouar; il vint au devant de nous jusqu'à la porte de son appartement. Conformément à la coutûme du Boutan, je lui présentai un mouchoir blanc de Pelong. Il m'en donna en même temps un pareil & nous nous touchâmes la main; nous nous assîmes. Il se plaça dans un coin de la

chambre, à côté d'une fenêtre & vis-à-vis de nous, ſur un ſiége d'environ un pied de haut, & couvert d'un tapis d'écarlate, au milieu du quel était un morceau de peau de tigre. Il avait à ſa droite un baſſin d'argent, dans lequel brûlaient des bois aromatiques, avec un autre vaſe, ou brûlaient auſſi trois eſpèces de cierges fort longs & d'une compoſition dans laquelle il y avait des parfums. L'appartement était orné de peintures repréſentant les divinités du pays. Dans le fond était une alcove, où l'on voyoit quelques idoles avec des lampes allumées. Devant ces idoles était un crane humain, & des fleurs ; des fruits, des grains étaient parſemés auprès d'elles. Chine.

Le lendemain à midi le Soubah vint nous rendre viſite. Je lui avais fait préſent d'un teleſcope. Je lui montrai alors la manière de s'en ſervir ; & il la comprit fort bien, allongeant ou ou raccourciſſant le tube juſqu'à ce qu'il fut au point convenable.

L'après dîner, je dis au Soubahs que nous avions grande envie d'aller ſur le ſommet d'une montagne que je lui montrai du doigt, & je lui demandai s'il y avait un chemin qui y conduiſit. Il me répondit que c'était un lieu ſacré & qu'il s'empreſſerait de nous y accompagner, & en conſéquence, il paſſa chez lui pour s'y préparer.

Chine. L'on me dit que le Soubah avait coutume de ſe rendre tous les mois ſur la montagne ſacrée, & qu'alors il y plantait un drapeau blanc, & y faiſait quelques cérémonies religieuſes, dans l'eſpoir de ſe rendre favorable le *Dewta*, qui, ſuivant l'opinion des Boutaniens, eſt le génie de ce lieu, & plane ſur le ſommet de la montagne, d'où il diſpenſe les biens & les maux à tout le pays voiſin. L'on me conſeilla de planter auſſi ſur la montagne un drapeau blanc. Je me conformai volontiers à cette coutume, toute abſurde & ridicule qu'elle eſt, parce qu'un refus aurait pu bleſſer mes hôtes.

Au bout d'une-demi heure, le ſon de la timbale & de la trompette annonça que le Soubah venait nous rejoindre. Il était accompagné d'une foule de perſonnes vêtues d'habits de diverſes couleurs. Notre troupe formait une aſſez belle cavalcade. On portait en avant cinq bambous, à chacun deſquels était attaché un drapeau blanc. A la ſuite de ces drapeaux étaient deux longues perches, entourées ſymétriquement de morceaux d'étoffes de ſoie bleus, rouges, jaunes & blancs. Les deux hommes qui portaient ces perches les faiſaient ſans ceſſe tourner. Sept jeunes filles les cheveux épars, marchaient à une certaine diſtance de ces deux hommes & chantaient une hymne. Elles étaient précédées par le principal

lama du pays, vêtu d'une veſte d'écarlate, coiffé d'un bonnet de laine très-élevé, & montant un cheval qu'il faiſait marcher fort lentement. Enſuite venait le Soubah; il avait une veſte de ſatin bleu, brodée en or; il portait un chapeau à l'européenne orné d'un morceau de métal jaune qui avait la forme d'une feuille d'arbre. Je marchais après avec une ſuite nombreuſe. Lorſque nous arrivâmes ſur le ſommet, les ſept jeunes filles qui nous avaient précédées, nous ſaluèrent en chantant à meſure que nous paſſions près d'elles. Elles marquaient lentement la cadence par le mouvement de leurs mains & de leurs pieds, ce qui me parut être une eſpèce de danſe religieuſe. Elles s'avancèrent alors à la file, ſe tenant tantôt ſur un pied, tantôt ſur un autre, élevant leurs mains à la hauteur de leurs épaules, les avançant un peu & les tournant ſans ceſſe. Chine.

Nous vîmes au ſommet de la montagne un petit plateau ſur lequel était un autel appuyé contre un grand arbre. Sept hommes étaient rangés en face de l'autel; le premier était le lama qui ſe tenait debout; il avait à ſon côté un prêtre qui frappait ſur un grand tambour. Après celui-ci était un autre prêtre avec des cymbales; un troiſième jouait d'une eſpèce de

flûte, faite avec l'os de la jambe d'un homme, & deux autres ſonnaient de la trompette.

Chine.

On nous préſenta à chacun un petit cierge d'une compoſition parfumée : il était allumé, & nous le tînmes à la main. On nous apporta auſſi une taſſe pleine de riz, au milieu de laquelle était planté un autre cierge allumé. Nous touchâmes le riz, ainſi que l'avait fait le Soubah, & alors on plaça la taſſe ſur l'autel, après quoi les prêtres récitèrent d'un ton très-bas des prières, qui furent ſuivies d'un moment de ſilence. Le Soubah noua alors autour de ſon cou un linge blanc, qui lui couvrait la bouche & les narines, & on lui apporta un vaſe d'eau dans lequel il lava ſes mains. Enfin on nous préſenta un mouchoir blanc de Pelong, dont nous prîmes un bout, tandis qu'un prêtre tenait l'autre. Nous nous approchâmes de l'autel, puis nous lâchâmes le bout du mouchoir que le prêtre paſſa pluſieurs fois au-deſſus des cierges. On nous apporta du riz mêlé avec des cauris; on planta les drapeaux en terre, & le riz & les fruits conſacrés qui étaient ſur l'autel, furent jetés à la multitude, qui s'empreſſa de les ramaſſer. Les jeunes filles s'avancèrent alors en danſant, & la cérémonie finit aux acclamations des ſpectateurs.

Le Soubah m'apprit que la cérémonie reli-

gieuſe à laquelle nous venions d'aſſiſter, avait pour but de nous rendre propice leur divinité, afin qu'elle nous fît voyager heureuſement dans leur pays. Chine

Le 17 & 18 mai, il plut toute la journée. Nous rendîmes viſite au Soubah. Quand nous fûmes aſſis, il nous entretint de la toute puiſſance de ſes dieux, repréſentés dans divers tableaux qui étaient dans la chambre; mais ce qu'il nous dit était ſi rempli de fables & de choſes myſtérieuſes, que je ne pus y rien comprendre. Il avait auprès de lui une tabatière émaillée qu'il me donna à examiner, & quand je l'eus dans les mains, il me pria de la garder. Il me fit auſſi préſent d'une bourſe dans laquelle il mit trois roupies; car la coutumes des Boutaniens eſt de ne jamais donner une bourſe vide.

Le 22 mai, nous allâmes de grand matin prendre congé du Soubah. Je le remerciai des politeſſes & des marques d'attention dont il m'avait comblé; nous nous touchâmes la main & nous nous ſéparâmes. Le Soubah était âgé d'environ trente ans; il avait une phyſionomie ouverte & ſpirituelle, & ſi l'on peut juger d'un homme d'après les traits de ſon viſage, je crois que celui-là était naturellement droit & bienveillant, aiſé & agréable dans ſes manières;

Chine. il ne donnait des ordres que du ton le plus doux, & ſemblait faire oublier qu'il était le dépoſitaire de l'autorité.

Le 22 mai, à ſept heures du matin, nous partîmes de Buxadeouar. Il nous fallut paſſer ſur une montagne dont nous atteignîmes le ſommet avant neuf heures. Au bout de quelques minutes, des nuages épais s'élevèrent & nous dérobèrent la vue de tout ce qui était à nos pieds. Tandis que nous étions en cet endroit, les Boutaniens nous conſeillèrent de garder un profond ſilence, ou du moins à ne parler que très-bas, afin de ne pas nous expoſer à troubler les élémens. Il nous aſſurèrent très-ſérieuſement que l'ébranlement que produiſait dans l'air le ſon ordinaire de la voix, ferait immanquablement tomber au-deſſous de nous des torrens de pluie. Nous évitâmes ce danger. Nos guides furent bien aiſes de voir que nous faiſions attention à leur avis.

En deſcendant de l'autre côté de la montagne, nous arrivâmes dans un lieu appelé Gigougou, petit village éloigné de douze milles de Buxadeouar. Nous fûmes accueillis par les principaux habitans : c'étaient un vieillard, ſa fille & une autre femme.

Le vendredi, 23 mai, à ſix heures du matin, nous partîmes de Gigougou. Le chemin était rocailleux

rocailleux & inégal ; on y trouve à chaque inſtant des montées & des deſcentes fort roides ; mais les chevaux tanguns ſont accoutumés à de pareilles routes, & ils s'élancent avec une étonnante facilité d'un rocher à l'autre, quoiqu'il y ait au-deſſous des précipices affreux. Ce jour-là nous paſſâmes tout près d'un pont de bois jeté ſur une grande rivière qui, du haut d'une montagne très-élevée, ſe précipite de cataracte en cataracte. Nous nous reposâmes quelques momens en cet endroit ; l'ombre épaiſſe, le bruit de la caſcade, le chant des oiſeaux, tout contribuait à ranimer notre courage & à nous donner de nouvelles forces : nous en avions beſoin pour gravir la montagne du Murichou, dont le chemin était preſque à pic & extrêmement difficile. Chine.

Le dimanche, 25 mai, nous nous remîmes en route. Nous paſsâmes près de Tetim, village qu'un accident terrible détruiſit en grande partie il y a quelques années. Pendant une nuit orageuſe, un ouragan enleva neuf maiſons avec toutes les perſonnes qui y étaient ; & quelques recherches qu'on ait faites, on n'a jamais pu en retrouver le moindre veſtige. Là, nous traversâmes la rivière du Tutti, qui s'y joint au Tehintchieu : on voit celui-ci écumant & furieux comme une mer irritée, ſortir du milieu

Chine.

court avec moins de rapidité. Il arroſe une vallée étroite mais charmante, où il n'y a pas un ſeul coin de terre en friche. Nous partîmes le dimanche premier juin, nous continuâmes à ſuivre la vallée où nous avions voyagé la veille; quand nous eûmes fait quelques milles, nous aperçumes Taſſiſudon, bâti dans une vallée qui s'etend du nord au ſud; en y arrivant nous fûmes conduits dans une maiſon bâtie ſur une éminence, à peu de diſtance au nord du palais.

Le lendemain de mon arrivée, je chargaei l'interprête qui m'avait accompagné de ſe rendre au palais pour régler le cérémonial de mon audience & fixer le moment où je pourrois préſenter au Deb-raja les lettres du gouverneur général du Bengale.

Le mardi 3 juin, un meſſager vint de grand matin m'annoncer que le raja ſe-propoſait de me donner audience ce jour là. Je me rendis chez lui un peu avant midi avec tous les gens de ma ſuite : l'on nous conduiſit dans un vaſte ſalon; l'on nous fit paſſer dans divers corridors & monter pluſieurs longues échelles, qui communiquent d'un étage à l'autre, & enfin nous parvînmes à l'appartement du raja; c'eſt-à-dire, preſque au haut du palais.

Peu de temps après que nous eûmes monté la dernière échelle, la porte du raja s'ouvrit, & nous entrâmes dans une ſalle peu ſpacieuſe mais fort jolie. Il y avait du côté du couchant un balcon ceintré avec des rideaux, ſeul endroit par où le jour entrait. Le mur était couvert de quelques portraits des apôtres de la religion du pays, portraits faits en ſoie, & à peu-près pareils à ceux des héros qu'on voit ſur nos tapiſſeries. Chine.

Le raja avait une robe de drap brun foncé; il était aſſis, les jambes croiſées, ſur une pile de couſſins placés dans un coin de la chambre. Il avait à ſa droite le balcon, & à ſa gauche un cabinet, rempli de petites idoles & de bagatelles à l'uſage des dévots.

Nous nous avançâmes, l'un après l'autre, moi & mes deux compagnons, & ſuivant l'uſage de ces contrées, nous préſentâmes au raja une écharpe de ſoie blanche, c'eſt-à-dire, une pièce de pelong, étroite & frangée à chaque bout. Le raja reçut ces préſens & les mit dans les mains de ſon zempi ou maître des cérémonies; je lui remis enſuite la lettre du gouverneur général du Bengale, qu'il prit avec un ſourire gracieux. Il la conſidéra quelque temps en faiſant des inclinations de tête; après quoi, il la poſa ſur le banc qui était devant

Chine.

lui. Dans le coin de la chambre oppoſée à celui où était le raja, il y avait trois piles de couſſins; le raja nous les indiqua avec la main, en nous faiſant ſigne de nous aſſeoir.

Quand nous fûmes tous rangés à nos places, il y eut un moment de ſilence que le raja rompit en me faiſant pluſieurs queſtions obligeantes & me félicitant ſur mon heureuſe arrivée à Taſſiſudon. Je profitai avec empreſſement de cette occaſion pour témoigner combien nous étions reconnoiſſans des attentions qu'on avait pour nous dans le Boutan, & je dis au raja que j'étais on ne peut pas plus ſatisfait du zèle & de l'intelligence que montrait l'homme qui nous ſervait de guide depuis que nous étions dans ſes états.

On plaça devant nous trois petits bancs ſemblables à celui qu'avait le raja. Auſſitôt un officier entra avec une grande théière de métal blanc; il s'approcha du raja, puis il remua circulairement ſa théière, comme pour mêler ce qu'elle contenait, & il en verſa dans la paume de ſa main & ſe hâta de le boire.

Le raja tenait avec ſa main droite, ou plutôt ſur le bout de ſes doigts, une petite taſſe verniſſée qu'on lui remplit de thé. Auſſitôt il fit ſigne à l'officier d'en verſer dans trois taſſes qu'on avait miſes devant nous: tenant toujours

la ſienne dans la main droite, il récita d'une voix peu élevée, une longue prière, il trempa trois fois le bout de ſon doigt dans la taſſe & le ſecoua chaque fois ſur le parquet. Après ces légères libations, il commença à boire ſon thé, alors nous ſuivîmes ſon exemple & mangeâmes du riz rôti qu'on nous ſervit. On mit devant nous des plateaux, ſur leſquels il y avait des pommes ſechées, des oranges, des noix, des légumes & des conſerves des fruits de la Chine & de Cachemire. Le raja nous fit donner par le zempi une écharpe de ſoie à chacun, & quand on nous l'eût paſſée ſur les épaules, ce prince nous congédia, en nous recommandant de prendre beaucoup de ſoin de notre ſanté, & nous diſant qu'il ſouhaitait qu'elle ne fut point altérée par le changement de climat. Chine.

Pendant la durée de notre audience, le raja montra de la dignité & de la bienveillance. Il était grave & attentif, mais il ne manquait pas de vivacité. Il parlait aſſez bas, mais il articulait bien, & ſes diſcours étaient accompagnés de quelques geſtes. Toute ſa conduite annonçait une politeſſe qui me ſurprenait, je l'avoue, dans un prince qui vivait au milieu d'un amas de montagnes inacceſſibles, & qui ne voyait que par haſard, des hommes qui n'étaient pas ſes ſujets.

Chine.

Il était à propos que nous fissions une visite aux principaux officiers du gouvernement & ils s'y attendaient. Le premier, le noumpon, était commandant du château de Tassisudon, grand maître des arsenaux, & gouverneur de tout le pays que nous avions traversé depuis le Bengale jusqu'à la capitale du Boutan.

Le second, le zoundonier, était grand trésorier & capitaine général de toutes les forces de l'État. Le troisième, le zempi, était maître des cérémonies, grand échanson & maître de la garde-robe. Nous fûmes d'abord conduits chez le zoundonier; c'était un homme fort gros & assez peu poli; mais il remplaçait ce qui lui manquait de savoir vivre, par beaucoup de bonne humeur. Le zoundonier était grand & robuste & paraissait avoir beaucoup plus d'esprit que le noumpon: nous nous donnâmes mutuellement des écharpes de pelong, & nous prîmes du thé.

Il était déjà tard quand nous sortîmes de chez le zoundonier, de sorte que nous fûmes obligés de remettre au lendemain la visite que nous devions aller faire au zempi. C'était un homme d'une taille moyenne, fort bien fait & n'ayant pas plus de vingt-quatre ans. Il joignait à un air plein de candeur & d'aménité, beaucoup de pénétration dans l'esprit; moins réservé

que les deux autres miniſtres, il ne paraiſſait n'avoir contracté aucune de ces habitudes hautaines que donne ordinairement le rang où il était élevé. Il témoigna vivement qu'il déſirait de ſe lier avec nous des nœuds d'une intime amitié. Chine.

Nous étions encore chez le zempi, lorſque le raja nous invita à dîner dans ſon appartement, ce qui était aſſurément la plus haute marque de diſtinction qu'il put nous donner, car ſes ſujets, de quelque rang qu'ils ſoient, n'oſent jamais aſpirer à l'honneur de manger en ſa préſence. Dès qu'on eut apporté le plat de riz bouilli & de racines, qui compoſait le repas frugal du raja, qui avait voulu que le dîné fut préparé par nos domeſtiques, nous nous mîmes à table, il mangeait avec deux bâtons d'ivoire, & quelquefois il ſe ſervait d'une cuillère. Je l'invitai à goûter de notre vin & de nos confitures; mais il le refuſa en m'obſervant que quiconque portait ſa robe, c'eſt-à-dire, l'habit religieux, était obligé de s'abſtenir de toute liqueur enivrante.

Quant à notre dîné, le raja montra beaucoup d'étonnement en voyant la quantité de mets & de boiſſons qui le compoſaient, & nous ne pûmes pas lui faire concevoir l'avantage du mélange de tant de choſes hétérogènes. Il ne

Chine.

fut pas moins ſurpris d'apprendre que preſque toutes les parties du globe contribuaient à nos repas les plus ordinaires : « Mes alimens, dit-» il, ſont les choſes les plus ſimples, des grains, » des racines & des fruits. Jamais je ne mange » de choſes qui ont eu vie ; parce que ſi j'en » mangeais, je pourrais être la cauſe indirecte » de la mort de quelque animal, ce qui eſt » ſévèrement défendu par notre religion. »

Quand il eut achevé de dîner, on lui ſervit du thé dans une taſſe de porcelaine, d'une forme uniquement reſervée au premier Lama. Toute autre perſonne qui ſe ſervirait d'une pareille taſſe, ſerait accuſée de ſacrilége. Il s'était écoulé beaucoup de temps, la ſoirée approchait ; nous laiſſâmes le raja ſe livrer à ſes actes de dévotion, & nous allâmes faire notre promenade accoutumée.

Les Gylongs s'aſſemblent trois fois par jour dans leurs temples, pour s'occuper de leurs exercices religieux ; nous étions régulièrement éveillés avant l'aube, par le bruit des nombreux inſtrumens dont ils s'accompagnent, quand ils chantent leurs hymnes. A midi ils recommencent leurs offices, & le ſoir ils récitent auſſi des prières. On ferme alors les portes du palais, non ſeulement pour être plus tranquille, mais pour éviter de violer les règles d'une rigou-

reuſe chaſteté ; quinze cents Gylongs demeurent dans l'enceinte des murs du palais, & il n'y loge pas une ſeule femme. En entrant dans leur ordre, les Gylongs ſe vouent au célibat, & toute fréquentation avec des perſonnes d'un autre ſexe leur eſt défendue ſous des peines très-ſévères. Chine.

Nous avions coutume de les voir lorſqu'ils paſſaient tous enſemble au bas de l'éminence ſur laquelle était notre maiſon. Alors ils traverſaient le pont & la plaine adjacente, & ſe rendaient dans une petite île, où ils ſe déshabillaient pour laver leurs corps robuſtes. C'eſt ainſi que ſont là plupart des Boutaniens dans toute la partie des montagnes que j'ai traverſée ; je ne me rappelle pas d'avoir vu un ſeul exemple de difformité, à l'exception toute fois de cette enflure glandulaire qui vient au cou.

Les Boutaniens ont tous les cheveux noirs, & leur coutume eſt de les couper très-courts. Leurs yeux ſont petits, noirs, & ont les angles des paupières longs, pointus, & comme ſi on leur avait donné une extenſion artificielle. Leurs cils ſont ſi fins qu'à peine les aperçoit-on, & leurs ſourcils ſont peu fournis. Les Boutaniens ont la peau très-unie, la plupart d'entr'eux atteignent un âge aſſez avancé, avant d'avoir la moindre apparence de barbe.

Chine.

Ils portent des mouſtaches, mais elles n'ont jamais que quelques petits poils. Les Boutaniens ſont grands, pluſieurs d'entr'eux ont plus de ſix pieds de haut.

Pendant notre ſéjour à Taſſiſudon, les Gylongs allèrent régulièrement, une fois par ſemaine, accomplir la ſalutaire cérémonie de ſe laver dans les eaux du Téhintchieu. Ils étaient conduits par un vieillard de leur ordre. Ce moine portait un vaſe de fer, ſuſpendu par une chaîne à un long bâton, & dans lequel brûlaient diverſes ſortes de bois aromatiques, qui produiſaient beaucoup de fumée. Les autres Gylongs le ſuivaient, formant une ligne qui s'étendait de la porte du palais juſqu'au pont. Ils étaient tous vêtus uniformément & avaient la tête, les jambes & les pieds nus. Leur habillement extrêmement ſimple conſiſte en une robe qui leur tombe juſqu'au genou, une courte veſte, d'étoffe de laine, ſans manches, & un grand manteau, d'un drap de couleur cramoiſie, dont ils s'enveloppent d'une manière en apparence négligée, mais qui ne manque pas de grâce. En ſe rendant à la rivière, les Gylongs marchoient avec beaucoup de rapidité. Ils tenaient leur bras gauche appuyé ſur leur poitrine, & ils portaient dans

la main droite un roſaire dont ils faiſaient paſſer les grains dans leurs doigts. Chine.

Les viſites de cérémonie & mes arrangemens domeſtiques me laiſſant enfin le temps de reſpirer, je vais donner une idée générale de la vallée de Taſſiſudou. On a choiſi pour placer la capitale du Boutan, un coin de plat pays de trois à quatre milles de long & n'ayant pas plus d'un mille dans ſa plus grande largeur. Son ſol eſt très-fertile, & les induſtrieux boutaniens le cultivent avec le plus grand ſoin. Il n'y a point de ville à Taſſiſudon, & excepté la maiſon que nous habitions, toutes les autres ſont à plus d'un mille du palais. Il y en a différens groupes ſemés çà & là dans la vallée, & les yeux ſe fixent avec plaiſir ſur ces habitations, lorſqu'ils ſont fatigués de comtempler l'aſpect ſauvage & varié des montagnes, & que l'ame a beſoin de remplacer les idées ſombres que fait naître cette eſpèce de cahos, par celles-que produit la vue des cantons habités & des ſuccès de l'agriculture.

Le palais de Taſſiſudon s'élève vers le milieu de la vallée. Il eſt bâti en pierre & forme un carré long. La façade eſt d'un tiers plus longue que les côtés. Les murailles ont plus de trente pieds de haut ; à mi-hauteur il y a un rang de balcons garnis de rideaux de crin,

Chine. qu'on ferme tous les ſoirs. Le palais a deux entrées, la principale fait face au levant. On y monte par un eſcalier en pierre, & il y a une allée ſpacieuſe avec deux portes maſſives, couvertes de gros clous de fer. Lorſque nous fûmes entrés, nous nous trouvâmes, vis-à-vis d'un bâtiment carré qui eſt dans le centre & que j'appelle la citadelle; c'eſt-là qu'habite le premier lama. Il y a auſſi une multitude d'idoles, & entre autres, celles pour laquelle les Boutaniens ont la plus grande vénération & à laquelle ils donnent le nom de *Mahamona*. La grande entrée conduit auſſi, à droite & à gauche a de grandes places pavées avec des carreaux de pierre. La citadelle n'a pas moins de ſept étages, dont chacun de quinze à dix-huit pieds d'élévation. Le lama *Rimbochai*, qui eſt aujourd'hui *Deb-raja* demeure au quatrième étage de la citadelle & l'idole mahamonie eſt placée au ſeptième.

Notre maiſon n'était éloignée du palais que d'un jet de pierre; elle était auſſi agréable & commode que nous pouvions le déſirer. Nous habitions le haut compoſé de pluſieurs chambres propres, & communiquant entr'elles par des portes qui tournaient ſur des pivots. Du côté du levant, il y avait un joli balcon qui donnait ſur la rivière, & qui était aſſez avancé

pour qu'on vit une auſſi grande partie de la vallée qu'on en pouvait voir de par-tout ailleurs. Auſſi nos promenades étaient-elles ordinairement dirigées vers le haut de la vallée. Nous la prolongions quelquefois en ſuivant un ſentier tracé le long d'une montagne voiſine, & bordé par un aqueduc qui porte les eaux de quelques ſources très-éloignées, & les conduits dans toutes les parties de la vallée, que les cultivateurs ont beſoin d'arroſer. Cet aqueduc n'eſt pas le ſeul qu'on voit là. Il y en a trois l'un au deſſus de l'autre & très-écartés. Ces aqueducs ſont faits avec de gros troncs d'arbes creuſés, qui ſont en quelques endroits, poſés dans la terre qui couvre les rochers, & dans d'autres, ſoutenues par de longs poteaux plantésſur le bord des précipices. L'œil peut ſuivre ces conduits juſqu'à plus de deux milles de diſtance. Ces ſimples & nobles monumens du génie des habitans de ces montagnes ſont dignes d'être comparés avec les aqueducs bien plus couteux, qui nous reſtent de l'antiquité. On ne peut qu'admirer une invention auſſi utile, quand on ſonge que ſes auteurs ſont renfermés dans un pays preſqu'inacceſſible, qu'ils n'ont jamais étudié les ſciences, & que leurs préjugés autant que les obſtacles que leur oppoſe la nature, les ont empêchés

Chine.

Chine.

d'avoir aucune communication avec des peuples plus éclairés qu'eux. Quand ils auraient parfaitement connu les principes de l'hydraulique, ils n'auraient pas pu faire leurs aqueducs mieux qu'ils ne ſont.

Quelquefois, pour varier notre promenade, nous nous en revenions par un chemin qui paſſait devant la façade du palais du lama *Ghassatou*. Il y avait ſur le chemin un petit temple carré devant lequel il y avait une idole. On voit toujours de pareils temples près des maiſons religieuſes; les idoles ſemblent être miſes en ſentinelle pour en garder l'avenue, & les temples ſont proportionnés à la grandeur & à l'importance de la maiſon. Il y en a un très-ſpacieux ſur chacun des grands chemins qui aboutiſſent à Taſſiſudon. Ces temples ont une petite allée qui demeure toujours fermée & l'on ne voulut jamais me permettre d'en voir l'intérieur. Le reſpect ſuperſtitieux que les Boutaniens ont pour les idoles que renferment ces temples eſt tel, qu'ils ne paſſent jamais devant un de ces édifices ſans ſe découvrir, & s'ils ſont à cheval, ils mettent pied à terre.

Dans nos promenades journalières, je m'arrêtais ſouvent dans l'endroit où eſt la principale manufacture de papier. Là, le papier ſe fait avec une écorce d'un arbre appelé *deb*, qui croît en abondance

abondance ſur les montagnes des environs de Taſſiſudon, mais qu'on ne trouve pas ſur celles qui avoiſinent le Bengale. Ce papier eſt beaucoup plus fort qu'aucune autre eſpèce de papier que je connaiſſe; & quand il eſt doré, on peut le faire entrer comme ornement dans des tiſſus de ſoie, ainſi que je l'ai vu ſouvent dans les ſatins & autres étoffes qui viennent de la Chine. Chine.

Nos promenades ne s'étaient guères étendues au-delà de la vallée de Taſſiſudon, lorſque nous tentâmes d'en faire une bien plus longue & plus fatigante. Nous avions de bonne heure conçu le deſſein de parcourir quelques-unes des hautes montagnes qui entourent la vallée & de découvrir les objets nouveaux & intéreſſans qu'elles recèlent. De quel inexprimable ſatisfaction ne jouit-on pas dans ces montagnes, en contemplant la nature dans ſa forme la plus giganteſque & la plus ſauvage! On eſt enchanté à chaque pas; l'ame eſt remplie des ſentimens les plus ſublimes. Avide de regarder les beautés ſans ceſſe variées qui frappent de tous côtés, on ne ſent plus la fatigue de marcher, & on ne quitte qu'à regret un ſi magnifique ſpectacle.

Nous dirigeâmes d'abord nos pas vers la maiſon de plaiſance du raja. Nous continuâmes à

Chine.

monter par un ſentier très-tortueux & très-roide. Au lieu de cette eſpèce de ſapins qui ornent la maiſon de plaiſance du raja, nous ne trouvâmes bientôt que des arbres rabougris, qui diminuaient à meſure que nous approchions du ſommet de la montagne, ſur laquelle on voit de loin en loin des chaumières habitées par des hermites, & toutes ſituées d'une manière ſingulière & extrêmement pittoreſque: on aperçoit auſſi quelques couvens de Gylongs.

Nous eûmes beaucoup de peine à atteindre le ſommet de la montagne. Nous y trouvâmes un grand édifice en pierre, environné d'une haute muraille; la porte n'était point fermée à clef, & nous n'eûmes qu'à pouſſer pour l'ouvrir. A peine étions-nous dans la cour, qu'un jeune garçon s'avança vers nous, & nous invita de la part de ſon maître à entrer dans la maiſon. Nous montâmes au premier étage par un eſcalier de bois, & nous fûmes accueillis par un homme qui portait l'habit religieux & avait un air extrêmement honnête. Il nous fit entrer dans un appartement dont le plancher était garni de tapis & de couſſins, & il nous engagea à nous aſſeoir. Bientôt une ample collation, compoſée de thé avec du beurre & du grain rôti, nous prouva mieux encore l'hoſpitalité de l'obligeant reclus. Il aimait à cauſer, & notre

coſtume fut pour lui le ſujet de beaucoup de queſtions & d'obſervations. Chine.

Tous les gens de notre hôte, leſquels étaient en grand nombre, ſe raſſemblèrent pour nous conſidérer ; il y avait parmi eux de beaux petits garçons. Je demandai au reclus s'ils étaient à lui, ce qui excita de grands éclats de rire. Pour lui, il ſourit de mon ignorance, en me diſant qu'il était Gylong, & que les Gylongs ne ſe mariaient pas.

Le lendemain, je rendis viſite au Deb-raja & je lui racontai ce qui m'était arrivé ſur la montagne. Mon récit lui fit plaiſir ; mais je m'aperçus qu'il n'était pas bien aiſe que nous ne fuſſions pas rentrés chez nous avant la nuit : il dit qu'il y avait des bêtes féroces & de mauvais génies, & il me conſeilla de ne plus reſter ſi tard à la promenade.

Quelques jours après notre promenade ſur la montagne, M. Saunders eut pluſieurs violens accès de fièvre & fut dangereuſement malade. Le raja parut très-inquiet de l'état de cet Anglais, & me témoigna combien il déſirait qu'il ſe rétablit. Il s'étendit beaucoup, à cette occaſion, ſur le grand danger qu'il y avait à viſiter avec trop de curioſité les bois infréquentés & les cantons ſolitaires, demeures favorites des mauvais génies. Il me dit que la montagne ſur

Chine. laquelle nous étions allés était ſoumiſe à l'influence immédiate d'un très-puiſſant *Dewta*, & il conclut que la maladie de M. Saunders était un des effets de cette influence. Cette opinion fut bientôt partagée par tous nos gens; car il n'eſt aucun muſulman ni aucun Indou qui ne croie auſſi fermement à la démonologie, qu'aux préceptes les plus ſacrés de la religion.

Le raja ordonna qu'on fît ſans délai des conjurations ſolennelles pour obtenir la guériſon de M. Saunders. Un prêtre vint chez nous, fit quelques cérémonies autour d'un chaudron plein de braiſe, récita de longues prières, & ayant reçu un préſent, s'en retourna très-ſatisfait du rôle qu'il venait de jouer. Je connus par là que, s'il était des moyens de charmer les démons du Boutan, il y en avait auſſi pour ſe rendre les prêtres favorables, & qu'il n'était point de mal ſur la terre que l'or employé à propos ne pût guérir. Cependant la fièvre de M. Saunder diminua, & en peu de temps, nous eûmes le plaiſir de le voir parfaitement rétabli.

Le jeudi, 3 jeuillet, le Deb-raja partit de Taſſiſudon quelques heures avant l'aube, pour ſe rendre à *Ouandipore*. Le ſoir, vers les dix heures, nous reçûmes un meſſage de ce prince qui nous invitait à aller le joindre. Notre dé-

part fut fixé au lendemain. Une grande variété d'arbres couvrait le pays que nous traverſâmes ; vers midi, nous fûmes hors des bois, & nous vîmes un pays aſſez uni ; nous paſſâmes à gué une rivière, elle avait peu de profondeur, mais elle courait avec tant de rapidité, que nos chevaux avaient de la peine à s'y tenir debout. Le temps était très-clair ; les ſommets des montagnes, tapiſſés d'une riche verdure, s'élevaient avec majeſté au milieu d'un ciel ſans nuages, & du bleu le plus éclatant : plus bas, on voyait de magnifiques boſquets, entrecoupés de ruiſſeaux, qui ſerpentaient au pieds des montagnes, avec une égalité & une moleſſe qui ſe trouve rarement dans les ſauvages & ſublimes payſages du Boutan. Chine.

Nous rencontrâmes dans ce chemin un Gylong, qui était frère du raja ; il montait un cheval tangun, & était précédé par un grand nombre de domeſtiques. Quand nous aperçûmes ces gens, l'un d'eux jouait d'une eſpèce de haubois fait avec un roſeau, & nous l'entendîmes encore long-temps après les avoir dépaſſés. Tous les Boutaniens de qualité qui ſortent de chez eux en cérémonie, ſont précédés d'un de ces muſiciens qui, ſelon ce qu'on m'a aſſuré, jouent de leur inſtrument depuis le moment où le chef monte à cheval, juſqu'à

Chine.

celui où il en deſcend. La faculté de prolonger autant qu'on veut le ſon d'un inſtrument à vent, eſt très-commun parmi les Boutaniens ; j'en ai entendu pluſieurs & je les ai conſidérés quelquefois pendant plus de cinq minutes de ſuite, pour voir s'ils éprouveraient quelque changement dans leurs traits ; mais je n'y ai jamais aperçu la moindre altération.

A meſure que nous avancions, nous trouvions le climat plus doux & le pays plus peuplé ; enfin nous gagnâmes la montagne ſur laquelle eſt bâti le château d'Ouandipore. On nous conduiſit dans une maiſon voiſine du château, & nous n'y fûmes pas plutôt, que le Deb-raja nous fit faire des complimens, & nous envoya une grande theière de thé, & du riz bien rôti.

Le château d'Ouandipore, avec ſon dôme doré, eſt auſſi ancien que le pont qui y mène ; l'un & l'autre ont été, dit-on, conſtruits il y environ cent cinquante ans, & ils ſont l'ouvrage du lama *Sobrou*, qui s'empara du Boutan. Ce conquérant ne montra pas moins de prudence que d'habilité, en choiſiſſant Ouandipore pour le principal lieu de ſa réſidence : car le Boutan ne pouvait lui en offrir aucun autre comparable à celui-là, pour la beauté

de la ſituation, & pour la facilité d'en défendre l'accès. Chine.

Ouandipore eſt regardé comme un des lieux ſacrés du Boutan, & le Deb-raja ſe fait un devoir d'y réſider une partie de l'année. Ce château eſt un édifice en pierres, très-irrégulier; les murailles en ſont hautes & ſolides; le lendemain de notre arrivée, nous fîmes une viſite au raja; il nous recommanda de commencer par nous repoſer, & enſuite de nous promener par-tout où nous voudrions. Nous lui fîmes part de nos obſervations ſur la nature du pays, & nous le priâmes de vouloir bien nous indiquer les objets les plus dignes de notre curioſité. Mais il ne put pas nous ſatisfaire à cet égard; les Boutaniens ont ſi peu de lumières ſur tout ce qui concerne l'hiſtoire naturelle, que cela ne me ſurprit point.

Pendant tout le temps de notre ſéjour à Ouaudipore, nous variâmes beaucoup nos promenades. Malgré cela nous ne vîmes que peu de choſes qui nous fuſſent étrangères : nous étions déjà tellement accoutumés au bruit des torrens rapides, & à la vue des hautes montagnes, tantôt ſauvages, tantôt ornées de villages populeux, ou d'hermitages ſolitaires, que ces objets ne pouvaient plus nous faire une grande impreſſion.

Chine. A l'extrémité nord-eſt de la montagne d'Ouanpidore, eſt un boſquet de beaux ſapins, remarquable par une ſingularité naturelle; ils n'ont pas de branches qui pouſſent, ni qui ſoient tournées du côté de l'eſt; & quand l'art les en aurait dépouillés, ils ne préſenteraient pas une plus grande nudité : mais du côté oppoſé, leurs branches croiſſent avec vigueur, & ſont couvertes de feuilles. Une telle différence eſt l'effet de la conformation des montagnes voiſines, qui forcent le vent de frapper ſans ceſſe ces arbres du côté de l'eſt.

Le raja prévoyant que les ſoins de ſon adminiſtration le retiendraient à Ouandipore plus long-temps qu'il n'ayait prévu, & qu'il ſerait obligé de renoncer au projet de faire un voyage à *Pantoukka*, nous invita à y aller ſeuls, afin de nous éviter l'ennui d'un plus long ſéjour dans le même endroit; nous nous empreſſâmes d'accepter ſon offre; le 8 juillet, nos chevaux & notre guide furent prêts de grand matin, nous deſcendîmes la montagne d'Ouandipore; nous paſſâmes près d'une eſpèce de grange où il y avait un éléphant apprivoiſé, le ſeul que j'aie vu dans le Boutan. L'étréciſſement & la roideur des chemins de ce pays, ſont cauſe qu'on ne peut pas ſe ſervir de ces animaux, & quoiqu'ils ſoient très-abondans ſur les frontiè-

res méridionales, on ne leur fait quelquefois franchir ces frontières, que pour les garder comme un objet de curioſité. Chine.

Nous fûmes heureux dans notre voyage, le ciel était ſerain, l'air pur, & le ſoleil dorait la cîme des montagnes. Les plus éloignées de ces montagnes que nous pouvions découvrir, étaient celles de *Ghaſſa*, qui ſont couvertes d'une neige éternelle, & dont les éclatans ſommets contraſtent majeſtueuſement avec les rochers obſcurs, qu'on voit à leur baſe. La plus haute montagne de *Ghaſſa*, a vers ſa baſe une ſource dont l'eau eſt exceſſivement chaude. Je ne ſais ſi les Gylongs s'accoutument inſenſiblement à la chaleur de cette eau, de manière à pouvoir s'y baigner ſans danger; mais un préjugé populaire, dit qu'elle n'a de vertu que pour les gens pieux & juſtes, & que les profanes ne ſont pas ſuſceptibles de profiter de ſes vertus médicinales. Les malades qui vont à Ghaſſa, ont donc recours à ceux qui, doués d'un aſſez grand degré de ſainteté, peuvent leur rendre propice le génie de la ſource.

Le palais de Panoukka reſſemble extérieurement à celui de Taſſiſudon; mais il eſt plus ſpacieux: toute la partie de la vallée eſt extrêmement plane & tapiſſée d'un joli gazon; la rivière eſt bordée d'un rang de beaux & vieux

arbres, dont l'épais feuillage eſt impénétrable aux rayons du ſoleil : le pavillon que nous occupâmes, était élevé ſur des colonnes : ce logement était commode & bien expoſé.

Chine.

Panoukka eſt la réſidence d'hiver du debraja, & ſuivant ce qu'on m'a aſſuré c'eſt ſon ſéjour favori ; il a dépenſé beaucoup d'argent pour l'embellir, & c'eſt, dit-on, de tous ſes palais le mieux décoré. Mais nous eûmes le déſagrement de n'en pas voir l'intérieur ; le concierge, profitant des ordres qu'il avait reçus pendant les derniers troubles, nous en refuſa l'entrée, & tous les moyens que nous employâmes pour tâcher de le fléchir, furent inutiles : nous n'éprouvâmes pas la même difficulté pour entrer dans les jardins, qui ſont très-grands & remplis d'arbres fruitiers.

Il eſt à regretter que l'art du jardinage ſoit preſqu'entièrement étranger aux habitans du Boutan. Que de fruits & de légumes réuſſiraient parfaitement dans ce pays ; la nature a tout fait pour les Boutaniens, ils n'ont qu'à tendre les mains pour profiter de ſes offres.

Il était fort tard lorſque nous regagnâmes notre logement. Nous n'étions menacés en route d'aucun danger évident ; malgré cela, nous n'héſitâmes pas de nous conformer aux avis de notre guide, qui nous engagea pluſieurs fois de nous

arrêter pour nous rendre les *Dewtas* propices par l'offrande de quelques marrainies; nous voulûmes bien croire qu'il n'avait aucun intérêt particulier à nous inviter à faire ces dons. La marrainie eſt une petite monnaie d'argent; le nom qu'on lui donne dérive de la mythologie indienne. *Narrain* eſt le même dieu que *Khrischna*, l'Apollon des Indes, le dieu de la danſe, de la muſique & de tous les amuſemens. C'eſt en l'honneur de ce dieu que l'Inde entière célèbre la fameuſe fête connue ſous le nom d'*Houli*; fête qui annonce l'équinoxe de printemps, comme celle de *Deuſſera*, à la fin de l'été, annonce l'équinoxe de l'automne. Chine.

Les Indiens de tout rang & de tout âge ſe réuniſſent pour célébrer la fête d'Houli. Ils ſe jettent à pleines mains, les uns aux autres, de la fleur rouge de juba pulvériſée; ils ſe jettent auſſi de petites bales pleine d'une eau colorée avec la même plante. Ces bales crèvent facilement, & couvrent de taches rouges les perſonnes qu'elles frappent : on ne regarde comme honteux ni déſagréable de porter ſur ces habits des traces de cette eau. La porte du *Zennana*, ou appartement des femmes, s'ouvre; & le ſouverain lui-même, oubliant l'orgueil de ſon rang & de ſon deſpotiſme, ſe livre, comme les autres, aux jeux & à la gaîté. Une liberté

Chine.

ſans borne, le ton de la plaiſanterie, règnent dans les diſcours; les femmes, ſur-tout, aiment beaucoup les jeux & les ſaillies que permet l'Houli. Cette fête eſt également célébrée & par les indous & par les mahométans de l'Inde.

Je me trouvai une fois à *Mouuura*, dans le *Hondabund*, diſtrict de l'Indoſtan, à l'époque où l'on célèbre l'Houli. C'eſt, dit-on, dans les environs de Mouttura que Khriſchna deſcendit ſur terre : auſſi les habitans de ce diſtrict ne ſont pas les moins empreſſés de l'honorer. La tradition rapporte que Khriſchna ayant rencontré là les neuf Houlis qui jouaient de divers inſtrumens, chantaient & ſe divertiſſaient, & qui n'avaient pas avec elles un ſeul être d'un ſexe différent du leur, fut aſſez galant pour multiplier ſa forme & leur préſenter neuf Kriſchnas, qui leur donnèrent la main & dansèrent avec elles. Les dévots indous n'ont pas oublié combien ce dieu plut aux Houlis, & combien il s'amuſa avec elles; l'on en voit la preuve dans les chants conſacrés à la joie, dont le refrain eſt Houli, Houli, Houli.

Nous étant mis en route de bon matin, nous eûmes bientôt gagné Telagong une des maiſons du Deb-raja; il y fait toujours halte lorſqu'il paſſe de ſa réſidence d'hiver à ſa réſidence d'été. C'eſt là qu'il nous avait propoſé de nous

joindre ; mais ſes affaires le retenaient encore & il nous était impoſſible d'attendre ſon retour. Chine.

Après avoir mangé du riz grillé & bu du lait, ſeul rafraîchiſſement qu'on eut à nous offrir à Telagong, nous remontâmes à cheval. Nous marchâmes lentement, car nous avions devant nous une montagne exceſſivement élevée & couverte de bois qu'il nous fallait gravir; nous fûmes quatre heures à atteindre ſon ſommet.

Les animaux ſauvages ſont ſi peu communs dans le Boutan, ou, du moins, nous en avons rencontré ſi rarement, que je dois citer comme une choſe remarquable une troupe de ſinges que nous vîmes gambader ſur les bords du chemin. Ils étaient d'une grande & très-belle eſpèce; ils avaient la face noire & entourée de poils blancs; leur queue était très-longue & très-mince : ce ſont les plus grands & les plus jolis de tous les ſinges. Les Boutaniens, ainſi que les Indiens, les regardent comme ſacrés; les Indous leur ont donné une place diſtinguée parmi leurs nombreuſes divinités. Peu après avoir rencontré les ſinges, nous entrâmes dans le chemin qui nous avait conduits à Ouandipore, & nous arrivâmes à Taſſiſudon, entre ſix & ſept heures.

Quelques jours s'écoulèrent avant que le

Chine.

raja fût de retour. Il revint ſans pompe. On avait allumé ſur ſa route de grands feux de diſtance en diſtance : c'eſt une marque de reſpect par laquelle les habitans honorent le paſſage de toutes les perſonnes élevées en dignité. Le jour même de l'arrivée du *Deb*, nous lui rendîmes viſite : il nous fit beaucoup de queſtions ſur ce que nous avions vu. Tant que nous reſtâmes à Taſſiſudon, je ne lui cachai jamais rien de ce qui ſervait à remplir nos momens de loiſir. Par ce moyen, il ſavait, non-ſeulement par moi-même, quels étaient nos amuſemens, mais auſſi par ceux de ces gens qui étaient auprès de nous ; car ſans doute ils ne manquaient pas de lui raconter tout ce que nous faiſions. Notre franchiſe n'était pas ſans avantage, & nous l'éprouvâmes ; elle écartait la crainte & les ſoupçons, que des rapports malveillans auraient pu faire naître dans l'ame du raja, & elle lui inſpira une confiance dont il nous donna des preuves pendant tout le temps que nous paſsâmes à ſa cour.

L'un des Boutaniens qui vinrent le plus ſouvent chez nous, était un petit vieillard vêtu de rouge, comme le ſont tous les prêtres du pays ; les uns l'appelaient le conteur du raja, les autres le bouffon. Il jouait le rôle de plaiſant de ſociété, & il ſemblait que ſon dîner dépen-

dait du ſuccès de ſes bons mots. Nous fûmes de bonne heure l'objet de ſon attention; il ne nous voyait jamais ſans nous adreſſer la parole en mauvais bengale. C'était un de ces hommes gais, qui ſont incapables de faire du mal, & tels qu'on en rencontre quelquefois parmi les gens d'une claſſe inférieure; un de ces hommes qui plaiſent aux autres par leur reparties, & par les tours ſans malice qu'ils aiment à jouer. Cependant, comme nous ne pouvions pas toujours comprendre ſes plaiſanteries, nous finîmes par trouver ſes viſites trop fréquentes, & pour lui faire peur, nous employâmes le moyen de l'électricité. Je n'ai jamais vu d'étonnement pareil à celui qu'il éprouva la première fois qu'il reçut le coup électrique. Nous lui en donnâmes pluſieurs autres par ſurpriſe; il ne ſe croyait plus en ſûreté chez nous; & dès qu'il y revenait, un ſeul tour du cylindre le faiſait fuir de toutes ſes forces. Chine.

Notre machine électrique devint pour nous un grand ſujet d'amuſement; l'inconcevable & rapide action du fluide électrique, produiſait des ſcènes très-comiques parmi la foule des Boutaniens que la curioſité attirait chez nous. A l'invitation du raja, je fis pluſieurs fois porter chez lui notre machine électrique, & nos expériences l'amusèrent beaucoup. Il n'oſa jamais

Chine.

ſe haſarder ſeul à faire partir une étincelle de la bouteille de leyde ; mais il ſe laiſſa quelquefois électriſer avec d'autres perſonnes, & il riait beaucoup en voyant la ſingulière figure qu'elles faiſaient en recevant le coup électrique. A la fin, il devint difficile de trouver des perſonnes qui vouluſſent ſe faire électriſer volontairement : il ſemblait que la machine leur inſpirait à tous une crainte extraordinaire.

Cependant les expériences d'électricité plaiſaient tellement au raja, que je ne me ſentis par la force de le priver de cette ſource d'amuſement. Je lui fis préſent de la machine, en lui donnant toutes les inſtructions néceſſaires pour qu'il put s'en ſervir : il les comprit fort bien ; & certes, il doit être en état de ſe ſervir de la machine, ſi, en perdant à ſes yeux les charmes de la nouvauté, elle n'a pas perdu tout ſon prix.

Le Raja aimait beaucoup la muſique & les arts & le goût de ce prince pour l'inſtruction, ainſi que ſon intelligence naturelle, lui avaient fait acquérir quelques connaiſſances : il s'entretenait avec nous des coutumes & des productions des pays étrangers ; objets ſur leſquels il ſe montrait ſans ceſſe avide de s'inſtruire. Je lui dis ce qui me paraiſſait le plus ſingulier chez ſes diverſes nations : & en revanche, il me conta des

dès choſes merveilleuſes auxquelles je ſuis bien éloigné de croire. Chine.

Parmi les choſes ſingulières que me dit le raja, eſt le récit d'une aventure qui lui était arrivée, récit qui n'avait pas moins pour but de nous donner une haute idée de ſon zèle & de ſa piété, que d'accroître le reſpect que les perſonnes de ſa ſecte avaient pour ſon rang de pontife. Il me raconta cette hiſtoire à l'occaſion de quelques queſtions que je lui fis ſur le Thibet. Il me dit que j'éprouverais beaucoup de difficultés en chemin. Et que le pays & le climat étaient très-différens de ce que j'avais vu juſqu'alors. » Je l'ai vu de mes yeux, ajouta-t-il, » & je parle d'après ma propre expérience. Il » y a quelques années que me déguiſant ſous » l'habit d'un ſimple faquir, ou plutôt d'un » mendiant, je fis un pélérinage à La-ſa, & je » viſitai les temples ſacrés, ou réſident les prin- » cipaux objets de notre vénération. Je fis le » voyage à pied, n'ayant avec moi qu'une ſeule » perſonne. Je me promenai dans la vaſte cité » de La-ſa: je vis ce qu'elle recélait de plus » curieux. Je rendis hommage aux reliques » ſacrées du Poutala; & enfin, après avoir » paſſé quinze jours dans la capitale du Thibet, » je revins dans la mienne, ſans qu'on ſe fut » aperçu de mon abſence. »

Chine.

Pendant ce temps là, on s'occupait dans le palais du raja des préparatifs d'une grande fête, & il nous arriva un meſſage du régent de *Teſchou-Loumbou*. Il fallut long-temps négocier avec ce prince qui, étant peu accoutumé à traiter avec des étrangers, m'oppoſait des obſtacles non moins extraordinaires qu'abſurdes: cependant je les ſurmontai en partie. Le régent conſentit à me recevoir avec le même nombre de perſonnes qui, dans une ſemblable occaſion, s'était rendu auprès du Teſchou-lama; mais il ne voulut ſous aucun prétexte, admettre un troiſième Anglais, diſant que s'il venait, il paierait de ſa tête cette témérité.

J'appris de mon interprète, que la fête qui abſorbait toute l'attention des Boutaniens, était le *Dourga-Poujah*, que les Indous célèbrent au commencement de l'automne. On repréſente alors en relief & avec les couleurs les plus brillantes mêlées de dorures *Dourga*, ou la femme céleſte, qui combat *Soumné-Soun*, chef des démons. Le premier eſt accompagné de pluſieurs dieux, & l'autre d'une foule de mauvais génies; enſorte que ces peintures occupent toute la largeur d'un vaſte ſalon. Le dernier jour de la fête, une nombreuſe proceſſion, conduit à midi, ces images ſur le bord du Gange, & Dourga & ſes compagnons ſont jetés dans le fleuve. Pen-

dant la dernière partie de la fête, les maiſons des Indous les plus opulens ſont ouvertes à tous les européens & attirent continuellement une foule de curieux. Chine.

Cette fête, l'une des plus ſolennelles & des plus belles des Indous, donne auſſi aux Boutaniens occaſion de déployer leurs talens. La repréſentation du combat des Dieux & des démons, dure dix jours entiers. J'y aſſiſté les trois premiers. Mais j'avoue que je ſuis trop ignorant dans leur mythologie, pour avoir compris beaucoup des choſes. Le Deb-raja & tous les Gylongs étaient gravement aſſis ſous une colonnade & très-attentifs à ce qu'on repréſentait.

Les combattans étaient maſqués de la manière la plus bizarre & la plus variée qu'il ſoit poſſible d'imaginer. Des éléphans, des chevaux, des ſinges & une figure horrible entourée de ſerpens, repréſentaient les mauvais génies; la vertu, ſous la forme de *Dourga*, venait pour exterminer le vice. Quelques démons étaient rudement battus avant de quitter la ſcène, où Dourga ne manquait jamais de remporter la victoire.

La *Dourga-Poujah* eſt remarquable à d'autres égards; c'eſt l'époque à laquelle les princes Indous ont coutume d'entrer en campagne; & juſqu'au moment où les européens leur ont fait

Chine. ſentir la néceſſité de renoncer à quelques-uns de leurs préjugés les plus invétérés, il était exceſſivement rare que leurs troupes ſe miſſent en marche avant la *Duſſera*, qui ſe célebre pendant la pleine lune qui ſuit l'équinoxe d'automne.

Chine.

CHAPITRE II.

Les envoyés Anglais partent de Taſſiſudon.--- Vue de Dalai-Jeung. --- Ghaſſa. --- Patres Tartares. --- Juridiction du Lamadephari. --- Tente des Tartares. --- Comparaiſon entre le Thibet & le Boutan. --- Vue de Teſchou Loumbou. --- Préparatifs pour la réception des envoyés Anglais. --- Leur préſentation au régent. --- Idée de ceux qui profeſſent la religion du Lama. --- On le conduit à Terpaling. --- Portrait du Régent.

J'allai avec M. Saunders, prendre congé du Deb-raja & des principaux officiers de ſon conſeil. Ils étaient encore très-occupés des cérémonies fantaſtiques de leur grande fête.

Le lundi, 8 ſeptembre, nous partîmes de Taſſiſudon; nous ſuivîmes la vallée, ayant à droite & à gauche de hautes collines, & en face une montagne exceſſivement élevée, appelée *Pomoela*. Sur ſon ſommet nous vîmes un vaſte monaſtère, conſiſtant en pluſieurs bâtimens ſéparés: le plus commode de ces bâtimens, était occupé par un vieux Gylong qui,

Chine.

en qualité de chef du couvent, portait le titre de Lama. Les autres étaient habités par de ſimples moines : ces ſortes de religieux ſont en très-grand nombre dans le Boutan ; leur ſeule occupation eſt de remplir les devoirs que leur preſcrit la religion ; ils ne travaillent point, mais ils faut qu'ils joignent la tempérance à la piété, & qu'ils s'interdiſent tout commerce avec les perſonnes d'un autre ſexe ; quoique pluſieurs Gylongs ſoient entrés volontairement dans leur ordre, leur grand nombre eſt l'effet d'une coutume, qui oblige toute famille qui a plus de quatre garçons, d'en conſacrer un à la vie monaſtique : quelquefois la même coutume s'étend à tous les enfans mâles d'un village.

Nous avions fait ce jour là douze milles ; on nous logea dans une maiſon ſpacieuſe, où nous paſsâmes la nuit. Nos conducteurs Thibétains avaient pris les devans, & s'étaient empreſſés de nous faire préparer du thé au beurre. L'uſage des Boutaniens, eſt de manger du riz ou d'autre grain rôti, en prenant le thé ; au Thibet, chacun met dans ſa taſſe de la farine d'orge très-fine, & la remue avec un petit couteau d'ivoire : ce couteau ſe porte avec un couteau ordinaire, un cure-dent, & quelquefois des dez, dans un étui qu'on attache à ſa

ceinture, & qui fait conſtamment partie de l'accoutrement d'un Tartare. Chine.

L'endroit où nous étions alors s'appelle *Paibeſa*; la vue des montagnes qui l'environnent eſt extrêmement pittoreſque. Il ſemble que ce ſont des jardins en terraſſe. La montagne dont nous atteignîmes le ſommet, était entièrement couverte d'une magnifique verdure. Nous y trouvâmes un édifice appellé le château de Dalai-Jeung : nous y fûmes très-honnêtement accueillis par le concierge qui, ſachant notre arrivée, avait fait étendre des tapis ſur le gazon, & préparer des rafraîchiſſemens.

Nous marchâmes quelque temps avant de découvrir le château de Paro : lorſque nous y Paſſâmes, j'appris que le gouverneur de ce diſtrict, frère du Deb-raja, s'était rendu, depuis quelques jours, à Taſſiſudon, pour aſſiſter à la célébration de la fête du *Mullaum* : le même motif attire, à cette époque, tous les autres chefs dans la capitale. En même temps, ils rendent compte au ſouverain des revenus de leurs gouvernemens.

Peu après notre arrivée à Paro, nous reçûmes la viſite d'un *Moukhi*, dont l'emploi eſt de conduire la partie de la caravane du Boutan, qui ſe rend de Paro à Rungpore. Il nous parla beaucoup de ſes voyages, & il m'aſſura qu'il

Chine.

était prêt à faire pour moi, tout ce qui dépendait de lui. Le marché de Paro eſt le ſeul qu'il y ait dans le Boutan, & il paraît très-fréquenté. Paro poſsède auſſi une manufacture d'idoles & d'armes : on y fabrique beaucoup de ſabres, de poignards & de bouts de flèches.

Non loin de notre logement, il y avait une douzaine de femmes qui battaient du blé ; leur force & leur adreſſe attirèrent notre attention. Elles étaient placées trois par trois, les unes vis-à-vis des autres. Leurs fléaux étaient triples, c'eſt-à-dire, qu'ils étaient compoſés de trois bâtons, dont deux frappaient le blé, & l'autre ſervait de manche : ces femmes le maniaient ſi bien, que, quoiqu'elles ne laiſſaſſent pas un ſeul épi ſans être battu, elles ne s'embaraſſaient jamais les unes les autres, ni leurs fléaux ne ſe rencontraient.

On élève un grand nombre de chevaux tanguns dans la vallée de Paro, & c'eſt de là que ſortent la plupart de ceux que les caravanes conduiſent tous les ans à Rungpore. Beaucoup de jumens qui erraient en liberté avec leurs poulains, nous donnaient de l'inquiétude, parce qu'on ne coupe jamais les chevaux dans le Boutan, & que ceux que nous montions étaient très-vifs.

Après nous être rafraîchis, nous remontâmes

à cheval, & continuâmes notre route. Nous paſſâmes a côté de pluſieurs villages, & nous vîmes par-tout les champs bien cultivés. Le vendredi 12 ſeptembre, nous ſuivîmes une longue vallée où une rivière coulait avec beaucoup de rapidité, dans un lit étroit & embaraſſé par diverſes maſſes de rochers. Nous traverſâmes ce jour-là, un pays qui nous offrit pluſieurs points de vue très-pittoreſques & très-romantiques. Chine.

Il était plus de midi, quand nous arrivâmes à *Sana*, le dernier village du Boutan du côté du Thibet : il conſiſte ſeulement en dix maiſons. Nous logeâmes dans celle qui avait le plus d'apparence ; la maîtreſſe de la maiſon, qui avait beaucoup d'embonpoint, avec une figure & de petits yeux noirs, était remplie de vivacité, & s'empreſſa de nous procurer toutes les choſes dont nous avions beſoin. Aux cloiſons de notre chambre étaient ſuſpendus des caſques, des boucliers de bambou, des carquois, des arcs, des flèches, & d'autres accoutremens militaires, qui tous ſemblaient avoir paſſé pacifiquement d'un poſſeſſeur à l'autre, & ſe reſſentaient moins des injures de l'ennemi que de celles du temps. Il régnait dans le village de Sana un air d'induſtrie & d'activité.

Chine.

Le ſamedi, 13 ſeptembre, nous nous mîmes en route de bonne heure. Il y a ſur le bord de la rivière un corps de garde, qui ne permet à perſonne de ſortir du Boutan, ſans un paſſe-port du Deb-raja. Le chemin que nous ſuivîmes, après avoir traverſé le *Patchieu*, n'était qu'à peu de diſtance de la rivière, qui roulait ſur un lit de rochers, en faiſant autant de bruit qu'une magnifique caſcade. Quelques pins flétris s'élévaient triſtement ſur les flancs de ces rochers, & le vent qui les agitait, faiſait entendre au loin le bruiſſement de leurs branches dépouillées. Quelle affreuſe ſolitude! on n'y entendait, ni la voix des hommes, ni le cri des animaux. Nous fîmes quatre milles dans ce ſombre déſert; les Boutaniens ne peuvent pas avoir un meilleur moyen de défenſe, que la chaîne de montagnes preſqu'inacceſſibles, qui les ſépare du Thibet, & la ſolitude de leurs frontières: il n'était pas encore nuit quand nous fîmes halte.

Lorſque nous fûmes de l'autre côté de la rivière, nous aperçûmes pluſieurs de ces bœufs qu'on nomme *yak* dans la langue du Thibet: cet animal a la taille d'un taureau, & à-peu-près la même forme; il a la tête courte, & armée de deux cornes rondes bien nies, & dont la pointe eſt très-aigue;

oreilles ſont petites, ſon front eſt proéminent & couvert de beaucoup de poil friſé : il a les yeux fort gros, le muſle petit, le cou court, les épaules hautes & arrondies, la croupe baſſe & les jambes très-courtes. Il y a entre les épaules un muſcle proéminent & couvert d'un poil long & épais ; ſa queue eſt garnie d'un bout à l'autre, d'une quantité conſidérable d'un poil très-long, très-touffu & très-brillant ; il y en a même tant qu'on croiroit qu'on l'y a attaché artificiellement. Les épaules, les reins & la croupe ſont couverts d'une ſorte de laine épaiſſe & douce, mais les flancs & le deſſous du corps fourniſſent des poils très-droits, qui deſcendent juſqu'au jarret de l'animal. Il y a des yaks de diverſe couleur, mais les noirs ſont les plus communs. Chine.

Ces animaux ſont petits, mais l'énorme quantité de poil qui les couvre, les fait paraître extrêmement gros ; ils ont le regard ſombre, & paraiſſent, comme ils le ſont en effet, défians & farouches : l'approche d'un étranger leur cauſe beaucoup d'impatience.

Ce bétail fait la richeſſe de diverſes tribus Tartares qui habitent ſous des tentes, & paſſent ſans ceſſe d'une partie des montagnes à l'autre : il tranſporte leur bagage, les nourrit & leur fournit des vêtemens.

Chine.

Les queues de ces animaux ſont eſtimées, dans l'orient, ſelon le dégré d'influence que la pompe & le luxe ont ſur les mœurs : on s'en ſert pour écarter les mouches & les maringouins, ainſi que pour parer la tête des chevaux & des éléphans.

Nous traverſâmes le lendemain, un pays qui nous offrit pluſieurs points de vue d'une extrême beauté. Nous rencontrâmes beaucoup de voyageurs chargés de gros fardeaux. Ils avaient tous cette taille & ces traits robuſtes avec leſquels on repréſente des athlètes ; nous ne pouvions contempler ſans étonnement le déploiemeut de leurs muſcles, & nous admirions juſqu'à quel point l'exercice & le travail peuvent accroître les forces de l'homme. Le climat contribue ſans doute à donner de la vigueur aux habitans de ces contrées ; mais il faut que d'autres cauſes y concourent auſſi. Je n'ai jamais vu des gens qui paruſſent avoir plus de ſanté & de vigueur que les montagnards que nous rencontrâmes ce jour-là. Les femmes, ſur-tout, avec leurs cheveux couleur de jais, & leurs yeux noirs & brillans, avaient un air de fraîcheur, pour le moins égale à celle des plus robuſtes payſannes de l'Angleterre.

Nous parvînmes, en montant, juſqu'à une

eſpèce de défilé que forment les ſommets des montagnes. Là nous rencontrâmes le lama de *Phari*, qui était venu au devant de nous, & avait fait planter des tentes pour nous recevoir. Le lama de Phari nous fit ſervir, avec le laitage, des dattes & des abricots ſecs. Chine.

Non loin de l'endroit où nous étions, campait une petite troupe de Tartares *Doukhas*, peuple qui habite conſtamment ſous des tentes, & dont la ſeule occupation eſt de faire paître ſes troupeaux; l'un d'eux vint m'apporter un peu de beurre & beaucoup de lait qui étoit excellent. Il me dit qu'il n'y avait dans ce canton que trois familles tartares qui poſſédaient entre elles environ trois cents têtes de bétail à queue touffue. Au moment de notre arrivée, le bétail était diſperſé ſur les montagnes; mais le ſoir, il ſe raſſembla à l'ouïe de quelques cris que pouſſèrent les Tartares, & qui étaient pour lui un ſignal accoutumé.

Après dîné, nous abattîmes nos tentes, & nous étant mis en marche, nous gagnâmes le ſommet de la montagne de *Soumouriang*. Là, on voit une rangée de petits drapeaux, plantés ſur des tas de pierre, & flottant au gré du vent; ils ſervent à marquer les limites du Thibet & du Boutan; & les gens du pays croyent que c'eſt auſſi un charme, pour em-

Chine.

pêcher le mal que pourraient faire les dewtas ſouverains de ces lieux. Il n'y a point ſuivant les Boutaniens, de montagne entièrement exempte de l'influence de ces prétendus démons; mais ils habitent principalement celles qui ſont les plus élevées. Là, trempés par les brouillards, fatigués par les tempêtes, ils ſont ſuppoſés être fort aigris & occupés à chercher tous les moyens d'exercer leur maligne influence ſur les voyageurs.

Nous ſuivîmes un chemin dont la pente était aſſez douce, & qui nous conduiſit vers la plaine de Phari. Le premier objet que nous aperçumes en deſcendant, était une petite montagne qui s'élevait du milieu d'un plateau, & ſur le haut de laquelle il y avait un édifice carré en pierre, qu'on me dit être conſacré aux cérémonies funéraires. La coutume du Thibet, à l'égard des morts, eſt contraire à celle de preſque tous les autres pays. Au lieu d'enſevelir, avec une pieuſe attention, les reſtes de leurs parens & de leur amis, les Thibétains font comme les Parſis de l'Indoſtan, ils les expoſent à l'air & les laiſſent dévorer par les vautours, les corbeaux & les autres oiſeaux carnaſſiers dans les parties du Thibet où la population eſt plus nombreuſe; les chiens aident les oiſeaux de proie & ne manquent ja-

mais d'aſſiſter aux funérailles. Nous nous arrêtâmes pour paſſer la nuit à *Chaſſa-Gombah*, réſidence du lama de Phari. Son rang & ſa qualité de prêtre lui donnent une grande influence ſur les paſteurs tartares. Chine.

Le dain qui fournit le muſc, objet d'un revenu aſſez conſidérable, abonde ſur ces montagnes. Cet animal paraît aimer le plus grand froid, & on le trouve toujours dans les endroits peu éloignés de la neige. Deux dents longues & courbes qui ſortent de ſa machoire ſupérieure, ſemblent lui avoir été données pour qu'il puiſſe déterrer les racines qui ſont, dit-on, ſa nourriture ordinaire.

Le dain à muſc eſt de la hauteur d'un cochon ordinaire, & a le corps à peu près fait comme lui; il a la tête petite, la croupe large & ronde, les jambes extrêmement fines, & point de queue. Ce qu'il y a de plus ſinguliér dans cet animal, c'eſt ſon poil qui eſt prodigieuſemenet abondant, long de deux ou trois pouces, & toujours hériſſé. Le muſc ſe trouve dans un ſachet, ſemblable à une petite loupe qui ſe forme du côté du nombril de l'animal. Le mâle ſeul en fournit. Dans le Thibet, le dain à muſc eſt cenſé appartenir au ſouverain & ne peut être chaſſé que par une permiſſion expreſſe.

Chine.

Nous fûmes logés dans le monaſtère de Cahſſa-Gombah, & nous occupâmes un appartement où le lama avait coutume de faire ſes prières. C'était un vieillard de bonne mine & d'un caractère doux & tranquille. Il nous traita avec beaucoup d'honnêteté & ne négligea rien pour que nous fuſſions contens.

Dans la matinée du 14 ſeptembre, nous vîmes beaucoup de neige ſur les montagnes. La plus remarquable eſt celle de *Choumoularie*, très-révérée des Indous. Ils y vont de temps immémorial en pélérinage, pour en adorer le ſommet religieux. Il faut obſerver que tout ce qui paraît ſingulier dans la nature, devient l'objet de la ſuperſtition indienne. Une montagne qui reſte couverte de neige, une fontaine dont l'eau eſt chaude, la tête d'une rivière, un volcan lui paraiſſent également mériter ſes hommages.

Tandis que nous étions en route notre guide & l'interprète s'éloignèrent quelque temps, pour faire leurs adorations ſur la montagne de Choumoularie; ne voulant pas troubler leur dévotion nous continuâmes notre marche. Le climat froid des environs eſt une puiſſante preuve de l'élévation de cette partie du Thibet. On peut dire qu'il règne à Phari un éternel hiver. Cependant on y nourrit de grands troupeaux

troupeaux dans les environs, parce que, bien que courte & sèche, l'herbe y eſt d'une excellente qualité. Les plaines & les montagnes adjacentes ſont remplies de ces chèvres dont le poil ſert à faire des ſchals, de dains à muſc & de lièvres ; j'y vis pluſieurs compagnies de perdrix, de faiſans, & beaucoup de renards. Chine.

Les Thibétains ſont très doux & très-humains ; j'ai eu ſouvent occaſion d'en faire l'épreuve, & je vais en citer un exemple. Lorſque nous eûmes mis pied à terre à Tenna, & que nous fûmes ſous nos tentes, je reſſentis un violent mal de tête, ce qui m'engagea à me jeter ſur un tapis. A peine y avait-il une demi-heure que j'étais couché, que mon conducteur Palima ſe gliſſa dans la tente, & prenant une redingote & une pièce de toile, il les étendit avec ſoin ſur moi. Je fis ſemblant de ne pas prendre garde à ce qu'il faiſoit, car je ſouffrais & n'avais nulle envie de parler. Il ſortit un moment après, un autre Tartare entra, & ſouleva doucement ma tête avec ſa main pour ôter le banc ſur lequel je repoſois, & le remplacer par un couſſin. Son attention me fit de la peine parce que je m'étais déjà aſſez bien arrangé ſur le banc ; mais je ne lui fis aucun reproche, j'étais trop sûr que ce qu'il faiſait était dicté par des ſentimens d'humanité. Ces

Chine. ma ques d'attention ont laiſſé dans mon ame une impreſſion qui ne s'effacera jamais, & je me plais à les rappeler, pour montrer combien elles ſont contraires à la dure férocité que préſente ordinairement la ſeule idée d'un Tartare.

Le mardi 16 ſeptembre, nous nous mîmes en route de bonne heure ; nous marchâmes à travers une vaſte plaine, qu'on pouvait appeler un déſert : car il n'y avait que quelques tiges d'une herbe rare & flétrie. Après avoir marché neuf milles, nous trouvâmes trois ſources qui j'ailliſſent dans la plaine, à peu de diſtance d'une colline, & auxquelles les Thibétains attribuent des vertus médicinales. Nous fîmes halte dans un petit village appelé *Dochai* : là, nous avions en face un grand monaſtère ſitué au milieu de quelques rochers, dont un lac baigne le pied. Une ſeconde chaîne de rochers ſe voit à l'autre extrémité du lac, & tous ſont blanchis par l'écume de ſes vagues continuellement agitées. Les habitans du Boutan ont, m'a-t-on dit, une grande vénération pour ce lac : ils ſont aſſez ſuperſtitieux pour penſer que l'accroiſſement & le décroiſſement de ſes eaux, ſont d'un préſage avantageux ou funeſte à leur nation. Ils s'imaginent que c'eſt l'aſile favori d'un de leurs principaux dieux.

Chine.

Le mercredi 17 ſeptembre, nous déjeûnâmes de bonne heure, & auſſitôt nous montâmes à cheval; nous marchâmes l'eſpace de deux à trois milles à peu de diſtance du lac. Après quoi, nous nous trouvâmes ſur les bords de ce lac deſſéché, non loin du village de Sumdta, qui eſt à quatorze milles de Chalou.

Les villages du Thibet, ſont loin d'avoir une belle apparence; les maiſons en ſont très-mal conſtruites; elles ſont bâties avec des pierres qu'on élève les unes ſur les autres, ſans les lier par aucune eſpèce de mortier; & à cauſe du vent qui règne continuellement dans ces contrées; on n'y fait que trois ou quatre petites ouvertures, afin d'y donner du jour. Le toit forme une terraſſe entourée d'un parapet de deux ou trois pieds de haut, & il y a ordinairement quelques piles de pierre, ſur leſquelles on plante, ſoit un petit drapeau, ſoit une branche d'arbre, ou bien une corde garnie de morceaux de papier ou de chiffons de toile blanche, comme la queue d'un cerf-volant. Quand cette corde eſt tendue d'une maiſon à l'autre, elle devient, ſuivant les Thibétains, un charme auſſi infaillible contre le pouvoir des mauvais génies, que peut l'être un fer à cheval cloué ſur le ſeuil d'une porte, ou une

Chine.

paille en croix miſe ſur le chemin d'un ſorcier, pour arrêter l'effet de ſes maléfices.

Le Thibet paraît d'abord un des pays les moins favoriſés du ciel, & les moins ſuſceptibles de culture; il eſt rempli de petites montagnes, ou plutôt de rochers ſur leſquels on n'aperçoit aucune trace de végétation. Ses plaines ſont d'une effrayante aridité, & toujours ingrates ſous la main qui tâche d'en défricher quelque partie. Son climat eſt exceſſivement froid; les habitans y ſont obligés de chercher des abris dans les vallées les plus profondes, dans les gorges des montagnes, & parmi les rochers où le vent pénètre le moins. Cependant la providence, en diſtribuant ſes dons aux différentes parties de la terre, n'a ſans doute été injuſte envers aucune. Si l'une peut ſe vanter de la fertilité de ſon ſol, de l'abondance de ſes fruits, & de la beauté de ſes forêts, l'autre poſſède d'immenſes troupeaux, & des mines d'une richeſſe inépuiſable. Là, la végetation eſt extrêmement abondante: ici les animaux ſe multiplient avec une prodigieuſe fécondité; le Thibet eſt couvert d'oiſeaux, de gibier, de bêtes fauves, d'animaux de proie, & de troupeaux de bétail.

Le jeudi 18 ſeptembre, nous montâmes à cheval au lever du ſoleil; nous paſſâmes près

des ruines de pluſieurs villages, qui étaient reſtés déſerts, à cauſe des ravages de la petite vérole, maladie que les Thibétains ne redoutent pas moins que la peſte; il eſt vrai qu'elle leur eſt tout auſſi funeſte que la peſte pourrait l'être, parce qu'ils n'emploient ni ne connoiſſent aucun remède pour en arrêter les effets. Nous atteignîmes Gangamaur, village ſitué ſur une éminence, & où nous fîmes un excellent repas, qui nous donna occaſion d'admirer combien a d'empire la force de l'habitude. La table était couverte de quartiers de mouton cru & encore tout ſaignant, & de quartiers de mouton bouilli. Nous préférâmes certainement ces derniers, qui étaient froids, mais tendres & délicats. Les Thibétains firent tout différemment, & nous fûmes tous ſatisfaits; ſans que les uns portaſſent envie au goût des autres. Après cela, nous bûmes tous avec la même ardeur du chong, & nous fîmes circuler entre nous une pipe amie, uſage dans lequel j'étais déjà devenu paſſablement expert. Chine.

Nous continuâmes à marcher preſque droit au nord; c'était le temps de la moiſſon: beaucoup de payſans étaient répandus dans les champs; ils ne ſe ſervaient pas de faucilles pour faire leurs récoltes; mais ils arrachaient les tiges du blé avec les racines, & après en

Chine.

avoir fait de petites gerbes, ils les mettaient de bout pour les faire sécher. Je ne sais pas si c'était le grand nombre de gens qui composaient notre cavalcade, ou si c'était notre costume étranger, qui frappait l'esprit de ces moissonneurs, mais ils paraissaient remplis d'étonnement. Restant immobiles avec les épis qu'ils tenaient dans leurs mains, au moment qu'ils nous avaient aperçus, ils continuaient à regarder sans rien dire, jusqu'à ce qu'ils nous eussent perdu de vue.

Après avoir dépassé la pointe de la base d'une montagne de rochers, nous fûmes frappés tout à coup de la vue d'une figure giganteſque qui représente *Mahoumanie*, la principale divinité du Thibet & du Boutan; elle est sculptée en relief, sur un immense rocher, & dans l'attitude ordinaire des idoles de ces contrées, c'est-à-dire, les jambes croisées. Certes, cette figure est très-irrégulière & très-mal travaillée; mais si je ne puis pas faire l'éloge des talens du sculpteur, je dois au moins louer sa patience, car cet ouvrage a dû lui coûter beaucoup de temps.

Nous nous arrêtâmes à Schouhou, lieu remarquable parce qu'il y avait quelques saules au milieu desquels nous plantâmes nos tentes. Nous étant remis en route de grand matin,

nous vîmes devant nous un vaſte amphithéâtre, formé par des montagnes doucement inclinées. Dans le centre était un très-beau village, ſitué au pied du rocher de Nainié ; les maiſons de ce village, étaient régulières & fort propres ; il y en avait qui étaient bordé de rouge, & d'autres qui étaient couvertes de raies de même couleur. L'aſpect des arbres & des maiſons nous paraſſait extrêmement agréable, après les affreux déſerts que nous venions de traverſer, & dont l'horreur ſurpaſſait tout ce que nous avions vu juſqu'alors. Chine.

Quand nous eûmes paſſé une pointe de rocher aſſez avancée, nous découvrîmes le château de Jhanſen-Jeung, à la diſtance de cinq à ſix milles. La vallée qui eſt très-étendue, ſemble avoir été autrefois ſous l'eau, & cette conjecture a été fortifiée par le témoignage des gens du pays, avec qui j'ai converſé. Mais ils n'ont pas pu me dire à quelle époque la vallée a été deſſéchée. Ils ne ſavent pas même ſi c'eſt par les efforts de l'art, ou par quelque cauſe naturelle. Il y a trop long-temps que cet événement a eu lieu pour qu'on en conſerve un ſouvenir diſtinct.

La vallée de Jhanſen eſt fameuſe par le drap qu'on y fabrique & dont il ſe fait une grande conſommation. Il eſt d'un tiſſu très-ſerré

Chine.

& très-fort, Il eſt moëlleux, parce que la laine de Tartarie eſt ſingulièrement fine & d'une excellente qualité. La vallée de Jhanſen eſt heureuſement ſituée pour le commerce. Elle ſe trouve dans le centre du Thibet, & elle peut aiſément recevoir les laines dont elle a beſoin. En outre, elle poſſède d'autres avantages, elle eſt ſpacieuſe, fertile, & le climat y eſt aſſez doux.

Étant montés à cheval le 20 ſeptembre, nous découvrîmes bientôt un monaſtère ſitué ſur le flanc concave d'une montagne. Les temples, les dômes dorés, & les demeures des principaux prêtres, faiſaient de l'enſemble de ce monaſtère un ſpectacle très-brillant. Lorſque nous en fûmes très-près, nous fûmes aſſaillis par une foule de mendians de tout âge & de tout ſexe. Il y avait parmi eux quelque jeunes gens, qui portaient des maſques & faiſaient des tours & des bouffonneries. Nous vîmes au coin d'une rue deux vieilles femmes couvertes de haillons, qui jouaient d'une eſpèce de guittare & qui danſaient au ſon de leur rauque inſtrument.

Le lendemain nous marchâmes continuellement le long de la rivière, qui coulait fort lentement, tantôt au pied des montagnes, tantôt au milieu de la vallée. Après avoir fait environ dix milles, nous aperçûmes le château de Painom, avec ſes tours rondes & ſes tours

carrées. Il eſt placé ſur un roc très-haut & très-eſcarpé, au pied duquel coule la rivière. Les Thibétains conſtruiſent toujours leurs forteresſes ſur la cime des rochers; & ſouvent leurs monaſtères ſont ſitués de la même manière. Je ne crois pas avoir vu dans le Thibet un ſeul édifice fortifié ou de quelque importance qui ne fut bâti ſur une hauteur. Chine.

Nous fîmes halte à Trondieu qui eſt à une petite journée de Teſchou-Loumbou. Nos guides réſolurent de nous y faire arriver de bonne heure : en conſéquence ils nous réveillèrent avant le jour : nous mantâmes à cheval à la clarté de pluſieurs torches, & n'ayant que dix milles à faire, nous atteignîmes Teſchou-Loumbou, au moment où le ſoleil ſe levait dans toute ſa pompe & redoublait l'éclat des dômes & des nombreuſes tours qui ornent ce lieu. La vue en était ébloui, il ſemblait que ce fut un ſpectacle magique; l'impreſſion qu'il fit ſur moi, ne s'effacera jamais.

Nous montâmes par une rue étroite, à travers le monaſtère, & l'on nous conduiſit dans les appartemens qu'on nous avait deſtinés. Placés au centre du palais, ils étaient vaſtes, peints avec élégance, & meublés de la manière la plus ſomptueuſe. Dans le moment où nous y entrâmes, nous entendîmes le ſon de pluſieurs inſ-

trumens, qui appelaient les religieux aux prières du matin.

Chine.

A peine étions-nous dans les appartemens deſtinés à nous loger, que nous reçumes des meſſages de félicitation de la part du régent frère du dernier lama & de Soupoun-chombou. L'un & l'autre m'envoyèrent en même temps une écharpe de ſoie blanche. Tel eſt l'uſage qu'on obſerve régulièrement au Thibet & dans le Boutan, envers des hôtes qui arrivent de loin. Ces écharpes ſont d'un tiſſu très-fin, ce quelles ont ſur-tout de remarquable, c'eſt leur blancheur éclatante. Elles ſont ordinairement damaſſées, & à chaque bout, qui eſt toujours frangé, on voit des mots ſacrés tracés dans le tiſſu. Elles varient beaucoup pour les dimenſions & pour la qualité qui ſont communément proportionnées à l'état de celui qui donne l'écharpe & au degré de conſidération & de reſpect qu'il veut témoigner à celui à qui il l'offre.

Quelqu'inſignifiante, quelqu'abſurde que cette coutume puiſſe paraître à des européens, une générale & longue pratique fait qu'au Thibet on y attache la plus grande importance. Je ne manquai pas toutes les fois que je rendis viſite aux chefs, de les ſaluer à leur manière. Les habitans de ces contrées ſont ſi attachés à cette formalité que le raja du Boutan renvoya

une lettre du gouverneur général du Bengale, parce qu'elle n'était pas accompagnée d'une écharpe qui en prouva l'authenticité. Chine.

Le soir je reçus une visite de la personne qui m'avait été envoyée par le régent tandis que j'étais à Tassisudon. C'était un homme de bonne mine, & dont les manières étaient très-engageantes. Les Thibétains ont en général, les traits grands & durs; mais les siens étaient adoucis par un air de gaîté, de franchise & de modération. Je me sentis d'abord singulièrement prévenu en sa faveur. Tant qu'il resta à Teschou-Loumbou, il ne se passait guère de jours sans qu'il me consacrat quelques heures. Il m'apprenait la langue du Thibet; & quand j'étais fatigué de la prononciation gutturale & nasale qu'exigent la plupart des mots de cette langue, je lui proposais une partie d'échecs qu'il acceptait avec joie.

Le lendemain de mon arrivée, l'on vint m'annoncer de bonne heure que le régent se proposait de me donner audience dans la matinée. Nous nous rendîmes dans une partie du palais qui quoique très-éloignée de nos appartemens, y communiquait par des passages intérieurs.

Nous fûmes introduits dans la salle d'audience qui est très-vaste, très-haute & d'une

Chine.

forme oblongue. Il y a tout au tour un rang de colonnes peintes en vermillon. On ne voit point de fenêtres dans cette ſalle. A un des bouts, il y a une alcove, ou eſt le trône du Teſchou-lama. Ce trône eſt haut d'environ cinq pieds, couvert de couſſins de ſatin jaune & garni de chaque côté d'un magnifique brocart. Au pied du trône, il y a de petits cierges d'une compoſition odorante, & des vaſes remplis de bois aromatiques qui brûlent lentement, & exhalent un parfum très-ſuave.

Nous nous avançâmes juſqu'au fond de la ſalle où étaient le régent & Soupoun-chombou, l'un & l'autre vêtus en religieux. Conformément à l'uſage du pays, nous leur préſentâmes des écharpes de ſoie blanche. Je remis enſuite au régent la lettre du gouverneur général du Bengale, avec un fil de perles & de corail. On avait préparé pour nous deux piles de couſſins, que le régent nous montra avec la main, & avec un regard plein d'expreſſion.

Il faut épargner à mes lecteurs le diſcours que j'adreſſai au régent & les détails de mes différens entretiens avec lui, il ſerait difficile, peut-être impoſſible de faire bien comprendre tout ce qu'il me dit. La langue thibétaine a trop peu d'analogie, dans ſes tours & dans ſes expreſſions, avec les langues d'europe.

Chine.

Soupoun-chombou prit la parole de temps en temps. Des queſtions concernant mon voyage, les embarras que j'avais éprouvé en route, l'impatience avec laquelle on m'avait attendu furent le ſujet général de cette conférence. Les deux Thibetains parlèrent auſſi longtemps de la douleur qu'ils avaient reſſentie, lorſque, pour punition de leurs péchés, le Teſchou-lama s'était retiré de ce monde, & ils exprimèrent enſuite toute la ſatisfaction qu'il leur avait cauſée en daignant ſe réincarner & reparaître ſitôt parmi eux.

Ce fut alors que j'appris que le jeune lama réſidait encore dans la maiſon où il avait été découvert dans la vallée de Painom. L'on me dit en même temps qu'on ſe propoſait de le conduire ſous peu de jours à *Terpaling*, monaſtère qu'on avait préparé pour lui. Toute la cour devait en cette occaſion accompagner le jeune lama : les principaux officiers n'étaient occupés que des préparatifs de ce voyage.

Vers la fin de cette audience, on apporta du thé, qui fut ſervi de la même manière que dans le Boutan, & au moment où nous étions prêts à nous retirer, on nous préſenta des plateaux chargés de ſucre, de beurre dans des peaux, & de divers fruits ſecs qui venaient de la Chine & de la Tartarie orientale. Nous

Chine. reçûmes une écharpe de la main même du régent, après quoi nous nous retirâmes extrêmement ſatisfaits de la manière dont nous avions été traités.

Le régent était d'une moyenne taille. Quoiqu'aucun de ſes traits ne fût joli, l'enſemble n'en était pas déſagréable, & ſa phyſionomie était remplie d'une expreſſion douce ; ſon langage était clair ſans affectation, & il était prononcé avec ce ton de politeſſe qui caractériſe tous les Thibétans bien élevés. Le régent ne faiſait point de geſtes en parlant ; il tint preſque continuellement les bras croiſés ſous ſon manteau ; il portait l'habit religieux, qui paraît être le coſtume de cérémonie de tous les gens attachés à la cour du lama.

Mon intention était de rendre viſite à Soupoun-chombou auſſitôt que je ſortirais de chez le régent ; mais l'audience du prince dura ſi long-temps, qu'au moment où nous nous levâmes, les cloches du monaſtère annoncèrent l'heure de l'office. Le changement de réſidence du jeune lama qui était ſur le point d'avoir lieu, occaſionnait des exercices de piété & des prières extraordinaires. Les Gylongs redoublaient de ferveur & paſſaient preſque tout leur temps dans les temples.

Le lendemain, Soupoun-chombou me fit

dire qu'il me recevrait lorſque je le déſirais. La ſalle où il était aſſis lorſque nous entrâmes, avait une vue très-étendue ſur la vallée & elle était ornée d'un balcon qui ſervait à l'éclairer. Chacun de nous lui préſenta, ſelon l'uſage, une écharpe de ſoie blanche. L'entretien que j'eus avec lui roula principalement ſur la longueur du chemin que j'avais été obligé de faire & ſur la différence qui exiſtait entre les climats du Thibet, du Boutan & du Bengale. Chine.

Lorſque j'étais au Thibet, Soupoun-chombou n'avait guère plus de trente ans; il était d'une petite taille, mais bien proportionné; ſa phyſionomie était ouverte & ſpirituelle; cependant tous ſes traits annonçaient bien ſon origine tartare. Quoiqu'il poſſédât des connaiſſances très-étendues, de grands talens, & qu'il eût beaucoup d'influence ſur ſes compatriotes, il ne paraiſſait pas enorgueilli de ces avantages: il était, au contraire, rempli d'honnêteté & de modeſtie; & lorſque je le connus plus particulièrement, je vis qu'il avait ſouvent une gaîté franche & naturelle & qu'il aimait à dire des plaiſanteries.

J'arrivai au Thibet à une époque qui était d'une grande importance aux yeux des habitans de ces contrées. Ils étaient ſur le point de reconnaître dans la perſonne d'un enfant leur ſou-

verain, & de lui rendre le premier hommage en
Chine. cette qualité; mais en celle de pontife ſacré, & par conſéquent de déclarer publiquement qu'il était le régénéré & immortel médiateur entre les hommes & l'Etre-ſuprême. On doit bien s'imaginer qu'en ces ſortes d'occaſions, les Thibétains n'omettent rien de ce qui, ſuivant leurs idées, peut contribuer à la dignité, à la pompe & à la ſplendeur de la cérémonie. Déſirant d'en voir une ſi ſingulière, je fis les démarches que je crus néceſſaires pour être compris parmi ceux qui devaient compoſer le cortége. Je fis témoigner au régent combien je déſirais pouvoir, dans toutes les occaſions, donner des preuves du profond reſpect que m'inſpirait le caractère ſacré du lama, & pour lui dire en même temps que je me regarderais comme très-heureux s'il voulait bien me permettre d'être du nombre de ceux qui l'accompagneraient au monaſtère de Terpaling. Il me fit répondre qu'il ſerait charmé de pouvoir faire ce que je déſirais, mais qu'il en était empêché par la préſence des Chinois, qu'on ſavait être extrêmement jaloux des étrangers.

Le ſamedi 27 ſeptembre, le cortége partit du monaſtère de Teſchou-Loumbou avant que le jour commençât à poindre. Le lama fut accompagné dans ſa marche par un immenſe concours de

de peuple qui lui rendait hommage avec un enthouſiaſme extraordinaire, & l'après-midi on arriva à Terpaling. Après avoir établi dans le nouveau monaſtère, l'enfant lama avec ſon père & ſa mère, aux ſoins de qui il était confié, le régent retourna avec toute ſa ſuite à Teſchou-Loumbou. Chine.

Nos appartemens donnant ſur la route par où venait le régent, nous eûmes occaſion de le voir arriver. Il avait avec lui deux ou trois cents cavaliers; il était lui-même à cheval, environné des miniſtres & des principaux officiers; il avait une robe de ſatin jaune, doublée d'une fourrure noire, & attachée autour du corps avec une ceinture : il portait un chapeau rond couvert d'un vernis jaune qui brillait beaucoup au ſoleil. A ſa ceinture pendait un couteau à gaine avec une grande bourſe dans laquelle était ſa taſſe à thé, & divers autres petits meubles qui ſont toujours partie de l'habillement d'un Tartare.

Le cheval que montait le régent était richement enharnaché; la partie de la bride qui paſſait ſous le cou était garnie de clochettes, qui ſe faiſaient entendre à meſure que le cheval marchait : ce cheval avait de plus tant de queues de vaches des deux côtés, qu'on avait de la peine à voir ſon corps. On voyait dans cette troupe quelques Kalmouks portant le turban &

Chine. l'habit indou, ainſi que des Mogols des frontières de la Perſe avec leur coſtumè national; tout cela formait un coup-d'œil très-pittoreſque. Une foule de ſpectateurs qui bordaient la route du régent, ſe proſternaient à meſure qu'il paſſait devant eux. Dès qu'il s'approcha de Teſchou-Loumbou, on arbora pluſieurs drapeaux ſur les murailles du palais, & les trompettes & les cymbales annoncèrent à grand bruit ſon arrivée.

Je m'empreſſai d'aller féliciter le régent ſur ſon retour, & ſur le bonheur qu'il avait eu de conduire le lama ſans accident juſqu'à Terpaling. Cela donna occaſion à ce prince de parler de ſon reſpect & de ſa tendre affection pour le dernier lama, dont il avait, dit-il, parfaitement reconnu l'identité avec le nouveau. Il tirait ſes preuves des ſignes de ſageſſe & de grandeur empreints ſur le front de l'enfant, & du caractère ſublime qu'il annonçait & dont il avait déjà pluſieurs traits frappans.

Chine.

CHAPITRE III.

L'envoyé Anglais viſite l'intérieur du monaſtère de Teſchou-Loumbou. --- Magnificence des temples. --- Cérémonies religieuſes. --- Vénération des Gylongs pour le Lama. Funérailles des Thibétains. --- Leur imprimerie. --- Monaſtère de Terpaling. --- L'envoyé Anglais eſt admis en préſence du jeune Teſchou lama. --- Portrait de ce prêtre enfant. --- De ſes parens. --- Hommage que des Kalmouks rendent à l'enfant Lama. --- Religieuſes Thibétaines. --- Chèvres qui fourniſſent le poil dont on fait les ſchals. --- Les envoyés anglais arrivent à Rungpore.

DEPUIS le premier jour de mon arrivée à Teſchou-Loumbou, je déſirais vivement voir l'intérieur de quelqu'un des ſuperbes édifices qui entouraient le palais où j'étais logé; & qui, par les riches & éclatans ornemens qu'on leur avait prodigués en dehors étaient bien propre à exciter ma curioſité.

Chine.

La fréquence des ſons graves de divers inſtrumens qui ſe faiſaient entendre au loin, & auxquels ſuccédaient des pauſes d'un ſilence profond, le murmure des prières qu'on récitait à pluſieurs repriſes, & le jour & la nuit, la bruyante clameur des invocations & des hymnes que chantait en chœur un très-grand nombre de Gylongs, tout enfin prouvait qu'on célébrait, non loin de moi, quelques-unes des cérémonies ſolennelles & myſtérieuſes de la religion des Thibétains.

Je ſus que le lieu où ſe raſſemblaient les Gylongs, pour leurs prières journalières était à peu de diſtance de nos appartemens. Leurs heures de dévotion étaient au lever du ſoleil, à midi & le ſoir. Le monaſtère de Teschou-Loumbou renfermait deux milles cinq cents de ces prêtres. Tous les trois jours ils conſacraient la matinée à prononcer, à haute voix les louanges & les attributs de l'être ſuprême. Ce ſervice ſe faiſait avec une véhémence & des vociférations extraordinaires qui, ce me ſemble, étaient bien peu d'accord avec la décence qui aurait dû régner dans une pareille aſſemblée, & avec l'objet dont elle s'occupait.

Indépendamment des exercices publics de la religion, les Gylongs avaient des prières particulières qu'ils faiſaient dans les apparte-

mens des lamas inférieurs, & qui étaient toujours accompagnées de muſique. On voyait auſſi, preſque tous les jours des proceſſions ſolennelles, qui faiſaient lentement le tour du monaſtère. Enfin tout cela me convainquit bientôt que je vivais parmi des hommes conſacrés à la religion, & qui faiſaient leur ſeule occupation de leurs exercices. Les Thibétains ne croient pas qu'il leur ſoit néceſſaire d'entretenir des armées pour défendre leur territoire, ou pour maintenir leurs droits. Toute leur confiance eſt dans la médiation de leur lama. Ils le regardent comme le ſubſtitut ſacré & immaculé de l'être ſuprême. Ils s'imaginent que ſon inviſible bouclier peut les dérober à toutes les atteintes de leurs ennemis, & la douce influence de ſa doctrine leur apprend à être miſéricordieux, humains, bienfaiſans envers tout ce qui les entoure. L'affection, le reſpect, l'accord unanime que je vis conſtamment règner chez ce peuple, me prouvèrent qu'il était véritablement heureux. Chine.

Je profitai de la première occaſion que j'eus de voir le régent pour lui demander la permiſſion de voir un édifice placé à droite de mon appartement & qui ſervait de mauſolée au dernier Teſchou-lama. Non-ſeulement ce

Chine. prince y accéda avec honnêteté ; mais il parut touché de mon empreſſement.

Après avoir traverſé divers paſſages nous entrâmes dans la cour où était le grand mauſolée. Cette cour eſt pavée, & il règne ſur trois de ſes côtés, un périſtyle deſtiné à abriter les pélerins, & les dévots que la piété attire en ce lieu. Sur les murailles du périſtyle, on a peint diverſes figures d'une grandeur giganteſque, qui ſont des emblêmes analogues à la mythologie thibétaine. Les colonnes ſont peintes en vermillon, & ſur le fronton qu'elles ſupportent, on voit le dragon impérial de la Chine.

Nous vîmes ſous le portique, un prêtre aſſis qui liſait dans un grand livre ouvert devant lui, & qui ſemblait ne pas s'apercevoir que nous étions-là. Il était du nombre de ceux qui prient alternativement en cet endroit, & qui ſont chargés d'entretenir le feu ſacré devant le tombeau. Il faut qu'il y ait ſans ceſſe un de ces prêtres qui prie, & que le feu ne s'éteigne jamais. Deux peſantes portes, peintes en vermillon, avec des boſſages dorés, firent trembler l'édifice, lorſqu'elles roulèrent ſur leurs pivots, & que leurs battans maſſifs heurtèrent le mur. Nous reconnûmes alors que le bâtiment que nous avions pris pour la mau-

ſolée, ne ſervait qu'à entourer une pyramide de la plus grande beauté. Chine.

Au pied de la pyramide, repoſait le corps du lama dans un cercueil d'or maſſif. La coutume du Thibet eſt de ne conſerver que les reſtes des ſouverains lamas. Les corps des autres perſonnes qui meurent ſont conſumés ſur un bûcher, ou expoſés dans les champs, pour ſervir de pâture aux bêtes féroces & aux animaux de proie.

La ſtatue du dernier Teſchou-lama eſt d'or pur; elle eſt au haut de la pyramide, & placée ſous une très-grande coquille. Cette ſtatue eſt repréſentée aſſiſe ſur des couſſins couverts d'un manteau de ſatin jaune, qui flotte négligemment, & coiffée d'un bonnet qui reſſemble à une mitre.

Aux bords de la coquille, ſont ſuſpendus les divers chapelets dont le lama ſe ſervait pendant ſa vie, & qui pour la plupart ſont très-précieux.

Les côtés de la pyramide ſont revêtus de plaques d'argent maſſif. Elle forme, en s'élèvant divers gradins, ſur leſquels ſont étalés tous les objets rares & précieux qui ont appartenu au lama & qui proviennent des offrandes des dévots.

A la hauteur d'environ quatre pieds, la pyramide a un gradin beaucoup plus large,

Chine. sur le devant du quel ſont ſculptés deux lions rampans. Entre ces lions eſt une ſtatue d'homme, qui a des yeux d'une grandeur énorme, & qui lui ſortent de la tête. Son corps fait des contorſions bizarres, ſa phyſionomie peint le trouble & l'anxiété, & ſes mains ſont placées ſur les cordes d'une eſpèce de guittare.

A côté de la pyramide, eſt placée une ſeconde ſtatue du lama de grandeur naturelle, qui ſuivant ce qu'on me dit, lui reſſemble ſingulièrement. Elle eſt aſſiſe dans une chaiſe; cette ſtatue n'eſt point d'or maſſif, mais de vermeil. En face de la pyramide, il y a un autel couvert d'un tapis bleu, ſur lequel on dépoſe les offrandes journalières; il y a auſſi ſur le même autel pluſieurs lampes allumées & qu'on ne laiſſe jamais s'éteindre. La fumée que produiſent ces lampes & une multitude de cierges odoriférans, remplit l'enceinte de ce lieu, & répand tout autour une odeur très-ſuave.

Le pavé eſt chargé de tous côtés de monceaux de livres ſacrés, concernant la religion des lamas, livres que les profeſſeurs orthodoxes de cette religion augmentent continuellement par de volumineux commentaires. La coquille qui couvre la pyramide, eſt extrêmement grande & quand on la voit à une certaine diſtance, elle fait un très-bel effet. Elle eſt placée

ſur le côté d'un rocher & élevée au deſſus de la plus grande partie du monaſtère, de ſorte qu'on l'aperçoit de fort loin; mais la partie la plus brillante & la plus apparente de l'édifice, celle qui couronne le tout, eſt un dôme magnifiquement doré qui eſt au deſſus du centre de la pyramide & des reſtes du lama. Il eſt ſupporté par de légères colonnes, & il donne à l'enſemble de l'édifice bien plus d'éclat. Ses bords ſe relèvent avec grâce; ſon ſommet eſt ornée de dragons chinois, & tout autour il y a un nombre immenſe de petites cloches, qui, ayant des morceaux de bois minces & carrés, attachés au battant, font avec celles qu'on voit à toutes les autres parties avancées de l'édifice, un carillon conſidérable, dès que le vent les agite. Chine.

Toutes les fois que j'eus audience du regent du Thibet, Soupoun-chombou était auprès de lui; je ne fus pas peu ſurpris de voir que, quoiqu'ils ignoraſſent entièrement, l'un & l'autre, l'uſage des cartes géographiques, ils euſſent une idée extrêmement juſte du giſſement des différens pays. En nous entretenant de géographie & de ſtatiſtique; le régent était ſi avide d'apprendre, que nous parlâmes de preſque tous les points du globe. Il me dit qu'il n'y avait que peu d'années qu'un Indou, venu à

Chine.

la cour du Teſchou lama, lui avait dit avoir vu un pays où il faiſait jour pendant ſix mois de ſuite, & nuit pendant les ſix autres mois; & il me demanda ſi cela était vrai; ce qui prouve bien que les connoiſſances des Thibétains ſont très-bornées.

Lorſque m'entretenant de divers pays avec le régent & Soupoun-chombou, il fut queſtion de la Ruſſie; l'un & l'autre firent quelques obſervations ſur le gouvernement de cet empire: la grande réputation de Catherine II, était parvenue juſqu'à eux; ils connaiſſaient l'étendue de ſes états, & le commerce que ſes peuples faiſaient avec la Chine & la frontière des deux empires. Ils me dirent, que la cour de Ruſſie leur avait fait propoſer, pluſieurs fois, d'établir des relations commerciales entre les provinces Ruſſes & l'intérieur du Thibet: mais que leur éloignement pour toute eſpèce de nouvelles liaiſons, & la vigilante jalouſie des Chinois avaient juſqu'alors empêché ce projet de réuſſir.

La ſeconde entrevue que j'eus avec le régent, eut lieu dans une ſalle, qui ſe trouvait au même étage que mon appartement, & ne s'en trouvait ſéparée que par une étroite galerie. Ce fut-là qu'on me conduiſit d'abord, & j'eus de quoi m'y amuſer, car il y avait un nombre immenſe de petites ſtatues, repréſentant les

dewtas & les ſaints que révère la religion de ces contrées. Chine.

La galerie a environ quarante pieds de long; elle eſt éclairée par un balcon placé dans le centre, & garni d'une légère baluſtrade & de rideaux de moire. Vis-à-vis du balcon, les images ſont rangées en ordre ſur des gradins, qui s'élèvent depuis le plancher juſqu'à peu de diſtance du plafond. Quelques-unes des ſtatues qu'on voit là, ſont faites d'une compoſition métallique; mais la plupart ſont d'airain ou de cuivre doré; elles ne ſont point du tout mal faites; elles offrent une grande variété de figures & d'attitudes, avec les attributs ſymboliques, qui caractériſent les différens dewtas & les héros de la mythologie Indienne. Teſchou-Loumbou eſt célèbre par la manière dont on y fabrique les petites ſtatues, dont les chefs du monaſtère ont la direction, & qui ne reſte jamais oiſive.

Le régent qui aimait beaucoup, & à faire part de ſes lumières, & à s'inſtruire ſur tout ce qui concernait les pays étrangers, me fit pluſieurs queſtions ſur les forces, la richeſſe & l'étendue de l'empire Britannique. Il paraiſſait prendre beaucoup d'intérêt à la guerre, qui ravageait alors les deux mondes; & qui, en ſuſpendant, en grande partie le commerce

Chine.

général, rendait les marchandiſes plus rares & en augmentait le prix. Je ſatisfis ſa curioſité à ce ſujet, autant que je le pus. Je lui racontai les principales cauſes de la querelle, entre l'Angleterre & les provinces d'Amérique, qui avaient été long-temps ſous la domination Anglaiſe. Je tâchai de lui donner une idée claire des motifs qui nous avaient engagés à entrer en guerre avec la France, guerre qui avait porté le trouble dans le Carnate, interrompu les communications entre l'Inde & l'Europe, & couvert les mers de flottes rivales; ceux qui m'écoutaient, témoignèrent la plus grande ſurpriſe, ſur ce qu'une querelle particulière pouvait ainſi allumer la guerre chez pluſieurs nations, & répandre la diſcorde & la déſolation juſqu'aux extrémités du monde.

Tandis que nous nous entretenions du commerce des différens pays & des nombreux articles de première néceſſité, ou de luxe que chaque peuple reçoit des autres; le régent admira ſingulièrement cet eſprit d'entrepriſe qui anime la nation Anglaiſe. Mais tout en faiſant l'éloge de notre indomptable perſévérance, il obſerva, que puiſque un très-grand nombre d'Anglais était forcé d'abandonner ſa patrie, pour aller ſouvent s'expoſer à mille dangers dans les climats les plus rigoureux, & parmi

les peuples les plus inciviliſés, on ne pouvait en attribuer le motif qu'à quelque vice particulier qui exiſtait en Angleterre. Malgré cela, il dit que d'après tout ce qu'il avait vu ou entendu, il était perſuadé que la nation Anglaiſe était l'une des plus hardies & des plus induſtrieuſes du monde. Chine.

Pour expliquer la cauſe de cette ambition ennemie du repos, qui fait que mes compagnons ſe répandent ſur toute la ſurface du globe, je fus obligé de m'étendre un peu ſur notre ſyſtème d'éducation; je dis au régent que cette éducation avait ſans ceſſe pour but de réveiller le génie, & de faire éclore les talens qui, ſans cela, ſeraient peut-être reſtés à jamais dans l'engourdiſſement & dans l'oubli; mais qui, ayant une fois commencé à ſe développer & à ſe perfectionner, ne permettaient plus à leurs poſſeſſeurs, de languir dans une honteuſe oiſiveté; je lui fis ſentir que c'était là ce qui faiſait que les enfans des familles les plus reſpectables de l'Angleterre, preſſés par la curioſité, non moins que par le déſir d'acquérir des richeſſes, parcouraient toutes les parties du monde. Je lui dis que notre monarque, célèbre par ſon amour pour les ſciences, & par l'encouragement qu'il donnait aux entrepriſes utiles, avaient fait ſouvent équiper

Chine.

des vaiſſeaux a très-grand frais, pour les envoyer dans les mers les plus lointaines, découvrir de nouveaux pays; qu'il s'embarquait ſur ces vaiſſeaux des ſavans, des philoſophes, dont le ſeul déſir était d'acquérir & de répandre des connoiſſances nouvelles, & qui pour cela, tentaient les plus laborieuſes & les plus périlleuſes entrepriſes. Enfin, j'ajoutai que dans ces voyages, on avait découvert des terres & des peuples, dont l'hiſtoire, ni la tradition n'avaient jamais donné la moindre idée; & qu'en publiant la deſcription de ces nouveaux pays, & leurs obſervations ſur les peuples qui les habitent, les navigateurs avaient donné des lumières très-curieuſes & très-importantes. Cela produiſit de la part du régent & de ceux qui étaient avec lui, une foule de queſtions & de remarques qu'il ſerait trop long de répéter.

Les principes géographiques des Thibétains ſont très-limités; il me fut impoſſible de me former, avec quelque préciſion, une idée de l'ancienne étendue du Thibet, parce que les noms que le régent & ſes amis donnaient aux divers lieux dont ils parlaient, m'étaient inconnus, & qu'ils n'entendaient pas plus ceux que je leur appliquais; je ne fus pas plus heureux pour l'époque de leurs inſtitutions re-

ligieuſes. Leurs dates ſont très-embrouillées, attendu qu'ils n'ont point d'ère ſpécifique, d'après laquelle il fixent le cours du temps. Cependant le cycle de douze ans eſt en uſage parmi eux, ainſi que dans la Tartarie occidentale. Chine.

Toutes mes queſtions & mes recherches n'ont pu me faire découvrir ſi les Thibétains conſervent quelque écrit ou quelque tradition qui parle d'un ancien peuple, habitant du nord, & célèbre par ſes connaiſſances. L'opinion qu'ils adoptent en général, eſt que les ſciences & les arts ſont originaires de la ville ſacrée de Benarés, ville qu'ils révèrent non-ſeulement comme la ſource & le centre du ſavoir, mais comme le berceau de la religion. C'eſt delà qu'ils croient que dérivent les connaiſſances répandues parmi les divers peuples de la terre, & qu'eſt ſorti le premier rayon de lumière auquel ils doivent leurs inſtitutions religieuſes & civiles.

Les anciens apôtres de la foi qu'ils profeſſent ſortirent, dit-on, de cette ville ſacrée, & après s'être avancés vers l'eſt & avoir traverſé l'empire de la Chine, ils dirigèrent leurs pas vers les contrées de l'Europe. Les Thibétains font remonter l'origine de leur inſtruction dans les ſciences & dans la religion à une époque bien plus ancienne que celle où l'Europe commença

Chine. à être éclairée. Cependant ils ſont aſſez juſtes pour ſentir leur infériorité & pour avouer que les habitans de l'Europe ont ſurpaſſé de beaucoup ceux de l'Aſie. Ils attribuent l'inégalité des progrès que les divers nations ont fait dans les arts, à la différence des climats & aux différens degrés d'application qu'ont exigé des beſoins & des convenances locales. Quant à eux, ils croient que pour tout ce qu'il y a de néceſſaire & d'utile dans les arts, il en ſavent aſſez relativement à leur ſituation & à leurs moyens.

Nous prîmes enfin congé du régent; je fus en même temps averti qu'il était dans l'intention de m'honorer d'une viſite. Je ne pouvais pas douter que la curioſité n'eût beaucoup de part à cette marque d'honnêteté; auſſi j'eſſayai de ſatisfaire le prince en expoſant à ſes yeux toutes les machines & tous les inſtrumens que j'avais apportés, & qui différant de tout ce qu'on avait dans le pays, devaient attirer ſon attention.

Dès que le régent ſe préſenta pour entrer chez nous, les deux battans de notre porte s'ouvrirent, & l'un des premiers objets qui frappa les regards du prince & de ſa ſuite fut un lit de camp de fer avec des rideaux, des matelats & une courtepointe à l'européenne.

Mais

Mais ce qui excita l'admiration du régent & de ſes amis, ce fut un grand nombre d'ouvrages de méchanique, & d'inſtrumens de mathématiques & d'optique. La nouveauté & l'uſage de toutes ces choſes les ſurprirent également. Chine.

Ils ne pouvaient pas revenir de leur étonnement, en découvrant par le moyen d'un téleſcope à réflexion, des objets qui n'étaient pas viſibles à l'œil nu, & en diſtinguant leur grandeur, leur figure & leur couleur.

Nos gens avaient mis le couvert, de ſorte que nos uſtenſiles de table furent auſſi l'objet de l'étonnement du régent de ſa ſociété; & comment ne l'auraient-ils pas été, puiſque notre manière de ſervir les mets & de manger, diffère ſi eſſentiellement de la leur. D'ailleurs, autant que j'ai pu l'apprendre, les Thibétains ne ſont point dans l'uſage de ſe réunir pour prendre leurs repas; ils mangent toujours chacun en particulier, & ils n'ont pas d'heure fixe pour ſe mettre à table: ce n'eſt que leur appétit qui règle le moment où ils ſe font ſervir.

Le lendemain de la viſite que m'avait rendue le régent, ce prince quitta le monaſtère de Teſchou-Loumbou long-temps avant le point du jour. Il eſt à remarquer qu'au Thibet comme

Chine.

dans le Boutan, les hommes qui occupent les premières places voyagent preſque toujours la nuit. Cet uſage vient de ce qu'ils ne veulent pas être aperçus, de peur d'occaſionner des embarras aux habitans des campagnes qui, pour leur rendre des honneurs, s'empreſſeraient de quitter leurs occupations.

Le jour qui ſuivit celui du départ du régent, Soupoun-chombou me fit inviter à le joindre dans la ſalle attenante à la galerie des idoles. Je l'y trouvai avec le tréſorier de l'État. Nous nous entretînmes de diverſes choſes, & principalement de l'Égypte & des lions, dont Soupoun-chombou aimait beaucoup à parler.

Les queſtions qu'il me fit me conduiſirent de la Zône Torride à la Zône glacée. Il était très-étonné de m'entendre aſſurer qu'une partie du globe était éclairée pendant la moitié de l'année par le ſoleil, & reſtait dans les ténèbres pendant l'autre moitié. Il me parla beaucoup des comètes & des éclipſes, phénomènes qu'il ne conſidérait que comme des avant-coureurs des événemens heureux ou malheureux. Je lui dis que nous regardions les éclipſes & même les comètes, comme l'effet naturel des révolutions céleſtes, & que leur apparution était calculée avec la plus grande préciſion pluſieurs années avant qu'elle eût lieu. Mais c'eſt en vain

que j'aurais tenté d'ébranler leur foi à cet égard. Rien n'aurait pu les engager à effacer de leur calendrier le pronoſtic des jours heureux ou malheureux, ni les empêcher de croire qu'une éclipſes préſageait du mauvais temps pour le quatrième & le ſixième jour après qu'elle avait eu lieu. Chine.

Soupoun-chombou me demanda comment nous comptions les années, & ſi la computation que nous avions adoptée correſpondait comme la leur aux ſignes du zodiaque & au cycle de douze ans.

Mon grand téleſcope à réflexion occupait beaucoup Soupoun-chombou. Je lui fis voir avec cet inſtrument pluſieurs choſes que l'œil ne pouvait découvrir. Mais une choſe qui, je l'avoue, m'étonna un peu, c'eſt que ce Thibétain connaiſſait fort bien les ſatellites de Jupiter & l'anneau de Saturne. Il m'apprit que toutes les principales planètes étaient regardées par lui & par ſes compagnons, comme le ſiége de quelqu'un des objets de leur vénération. C'eſt même à cela que les Thibétains attribuent la ſplendeur de ces planètes; ils croient qu'elles font leur révolution, ainſi que l'aſtre du jour, autour de la montagne imaginaire de *Soumerou*, dont, ſuivant eux, le haut

Chine.

ſommet eſt le ſéjour du chef de tous les dieux. Cette idée ſuffit pour montrer qu'elles ſont les bornes & la nature de leurs progrès dans les ſciences.

L'abſence du régent me donna beaucoup plus de liberté & me laiſſa le temps de ſatisfaire ma curioſité, en parcourant les environs de Teſchou-Loumbou. C'eſt un grand monaſtère compoſé de trois à quatre cents maiſons habitées par des Gylongs. Il y a en outre beaucoup de temples, de mauſolées, & le palais du ſouverain pontife, dans lequel réſident tous les officiers eccléſiaſtiques & civils attachés à la cour. Ce monaſtère eſt renfermé dans le vaſte creux d'un rocher très-élevé, ouvert du côté du midi. Les bâtimens ſont tous en pierre, & il n'y en a aucun qui ait moins de deux étages.

La plaine de Teſchou-Loumbou eſt parfaitement unie & environnée de montagnes de rochers. Elle s'étend du nord au ſud & a quinze milles dans ſa plus grande longueur. Son extrémité méridionale eſt large d'environ cinq ou ſix milles. La roideur des montagnes qui environnent la vallée de Teſchou-Loumbou eſt vraiment remarquable : elles ſont preſque à pic, & le roc qui le compoſe à la couleur du fer rouillé.

Le rocher de Teſchou-Loumbou eſt beaucoup plus élevé que tous ceux qu'on voit dans les environs. Le monaſtère eſt bâti un peu au deſſus de ſa baſe; de ſorte que, dans la ſaiſon du froid, il eſt abrité contre la violence des vents du nord oueſt, tandis qu'en même temps, le ſoleil déclinant vers le ſud, le frappe de ſes rayons & le fait jouir des avantages d'une chaleur naturelle. Chine.

J'eſſayai de gravir ſur le ſommet du rocher; mais lorſque j'y arrivai, mon attente fut bien trompée. Je ne vis de tous côtés que des vallées étroites & ſtériles, des ſommets pelés, & je trouvai un froid très-piquant, qui me prouva que ce lieu était abſolument inhabitable. En portant mes regards du côté du nord, j'eus la ſatisfaction de contempler ce fleuve fameux, que nous connaiſſons ſous le nom de *Burham pouter*, & que le Thibétains appelent *Tchoumbou*. Il coule dans un vaſte canal, & dans les endroits où l'inégalité du terrain ſemble s'oppoſer à ſon cours, il s'eſt ouvert pluſieurs paſſages, & a formé une multitude d'îles. Il traverſe les montagnes qui ſéparent le Thibet du royaume d'Aſſam, entre dans le Bengale, & ſe montre aux yeux des Indous avec toute la majeſté d'un des plus grands fleuves du monde, & confond enfin ſes eaux avec les eaux fraternelles du

Chine.

Gange. La ſource commune de ces deux fleuves eſt le lac *Maunſervré*, ſitué à un mois de marche au nord oueſt de Teſchou-Loumbou. En ſe ſéparant à leur origine, ils prennent une direction diamétralement oppoſée, l'un court vers l'oueſt, & l'autre vers l'oueſt. Le Burhampouter ſuit un cours tortueux, ſur un ſol hériſſé de rochers & dans un climat rude, juſqu'à ce qu'abandonnant la Tartarie, il franchit, comme je l'ai déjà dit, les frontières du royaume d'Aſſam, & pénetre dans le Bengale par la province la plus orientale.

Le Gange cherche les climats doux & les plaines plus fertiles de l'Indoſtan. A peine a-t-il abandonné les montagnes & franchi le fameux paſſage appelé la *Bouche-de-la-Vache*, qu'il devient l'objet de l'adoration de diverſes tribus ſuppliantes, & reçoit les hommages de tous les peuples qui habitent ſur ſes bords. Il fertiliſe les pays qu'il arroſe, il enrichit leurs habitans, & il porte dans ſes bras tous les tréſors de l'Inde.

La religion des Thibétains ſemble n'être qu'un ſchiſme de la religion des Indous, quoiqu'elle en diffère beaucoup dans ſes formes extérieures. Les lieux que les Indous révèrent & où leur dévotion les conduit ſouvent en pélérinage, ſont également ſacrés pour les habitans du Thibet. Ils bravent tous les dangers pour

visiter Prag, Sagour, & Jagrenat. J'ai vu des hommes gravir ſur les montagnes du Boutan & traverſer une partie du Thibet, emportant ſur leurs épaules des vaſes remplis d'eau du Gange. Ils étaient allés chercher cette eau dans le Bengale, pour ſatisfaire des enthouſiaſtes, qui pour celà, les avaient payés fort cher. Quant aux cérémonies du culte, je crois autant qu'il m'eſt poſſible d'en juger, que celles des Thibétains diffèrent eſſentiellement de celles des Indous. Les Thibétains s'aſſemblent en très-grand nombre dans leurs temples pour leurs exercices religieux; ils chantent leurs hymnes alternativement en récitatifs & en chœurs & en s'accompagnant avec beaucoup d'inſtrumens très-bruyans. Toutes les fois que je les ai entendus, ils m'ont rappelé le chant ſolennel & retentiſſant d'une grande meſſe célébrée dans une égliſe romaine. Chine.

Les inſtrumens dont ſe ſervent les prêtres thibétains, ſont d'une grandeur énorme. Leurs trompettes ont plus de ſix pieds de long, leurs tambours ſont en cuivre, garnis de peaux. Ils ont auſſi des cymbales, des hautbois, & une eſpèce de flûte faite avec un tibia d'homme. Quelque rude que paraiſſe être le ſon de ces inſtrumens, quand on les joue chacun ſéparément, j'avoue, que réunis, accompagnant la

Chine.

voix de deux ou trois cents hommes & enfans, & paſſant alternativement des ſons les plus bas & les mieux ménagés aux plus hauts & aux plus éclatans, ils produiſaient ſur moi un effet à la fois impoſant & flateur.

Les Thibétains ſont parfaitement exempts de beaucoup de préjugés entremêlés dans la religion des Indous, & particulièrement de ceux qui ont rapport à la diſtinction des caſtes, diſtinction ſi injuſte & ſi rigoureuſe. Cependant la différence la plus marquée entre les uſages des Indous & des Thibétains eſt celle qui a lieu pour les établiſſemens religieux.

La religion des Indous du moins dans le Bengale & dans l'Indoſtan, n'a pas de chef reconnu, non plus que de grands édifices où ſes prêtres vivent en communauté. Au contraire; ils ſont répandus dans le monde comme les autres individus, & l'on en rencontre continuellement qui ne ſont diſtingués par aucune marque extérieure.

Les modeſtes & réfléchis Thibétains agiſſent d'une manière toute différente. Chez eux tout eſt ſyſtême & ordre; leur eſprit plie ſans peine ſous une autorité à laquelle il eſt accoutumé à ſe ſoumettre. A la tête de leur hiérarchie eccléſiaſtique, eſt placé un ſouverain lama, immaculé, immortel, qui eſt préſent par tout

& qui ſait tout. C'eſt lui qui eſt le ſubſtitut d'un ſeul dieu, & le médiateur entre les mortels & l'être ſuprême. Ses ſectateurs ne le conſidèrent que ſous le jour le plus favorable, comme perpétuellement abſorbé dans ſes devoirs religieux, & ne détournant ſon attention ſur les mortels que pour les conſoler & les encourager par ſa bénédiction, & exercer le plus doux des attributs, la miſéricorde & le pardon. Chine.

Le lama eſt le chef du gouvernement; car c'eſt de lui que dérivent le pouvoir & l'autorité. C'eſt l'eſprit qui anime tout le ſyſtême civil & religieux. Il y a en même temps, des rangs & des grades très-diſtincts, depuis ce lama ſi révéré, juſqu'au jeune novice qui entre dans l'ordre des Gylongs.

Le chef d'un monaſtère a toujours le titre de lama ajouté à celui qu'il occupe dans ſon ordre. Après lui viennent les Gylongs, les Tubahs & les Touppas. Lorſque j'étais à Teſchou-Loumbou, il y avait dans ce monaſtère trois mille ſept cents Gylongs qui ſe raſſemblaient chaque jour dans le temple, pour les exercices religieux. Le Thibet n'a pas moins de couvens de filles que d'hommes: & il y exiſte les plus ſévères loix, pour empêcher qu'une religieuſe ou un religieux paſſent la nuit dans l'enceinte d'un couvent qui n'appartient pas à ſon ſexe.

Chine. La nation thibétaine eſt diviſée en deux claſſes. L'une s'occupe des affaires du monde; l'autre eſt entièrement conſacrée à celles du ciel. Jamais les gens du monde ne ſe mêlent des exercices religieux. En revanche, le clergé prend ſoin de tout ce qui a rapport aux intérêts ſpirituels. Ce ſont les premiers qui peuplent l'état & dont les travaux l'enrichiſſent.

Lorſque les prêtres du Thibet ſont revêtus de leurs habillemens ſacerdotaux, ils ont de longues robes de drap jaune, avec un bonnet de la même couleur, qui eſt pointu, & dont les côtés deſcendent aſſez bas pour cacher les oreilles.

Dans la religion de ce pays, le tribut de reſpect qu'on doit aux morts, ſe paye de différentes manières. Les reſtes des ſouverains lamas ſont dépoſés tout entiers dans des chaſſes faites exprès. On les regarde comme ſacrés, & on va les viſiter avec une profonde vénération. Les corps des lamas d'un ordre inférieur, ſont ordinairement brûlés & leurs cendres recueillies & miſes dans de petites ſtatues de métal qui ont une place aſſignée dans la galerie des idoles.

Pour les autres morts, on les traite avec moins de cérémonie; quelques-uns ſont tranſportés ſur de hautes montagnes, où on les met

en pièces pour que les corbeaux, les vautours, & les autres oiſeaux de proie les dévorent plus promptement. Les Thibétains ont encore une autre manière de rendre les derniers devoirs à leurs morts, c'eſt de les abandonner au cours de la rivière. Chine.

On célèbre au Thibet une fête annuelle en l'honneur des morts. Le 26 octobre, au ſoir, nous vîmes illuminer le haut de tous les temples & de toutes les maiſons du monaſtère de Teſchou-Loumbou, ainſi que celui des maiſons iſolées de la plaine, & de tous les villages. L'enſemble de cette illumination offrait un ſpectacle vraiment magnifique. La nuit était fort obſcure, l'air calme & les lampions brûlaient uniformement. Les Thibétains regardent ces circonſtances comme très-importantes; car ſi, au contraire, le temps eſt orageux, & que le vent ou la pluie éteignent leurs lampions, ils s'imaginent que c'eſt pour eux l'augure le plus funeſte.

Indépendamment de ces marques ſolennelles de ſouvenir données aux morts, les Thibétains ſignalent leur fête par divers actes de bienfaiſance. Chacun d'eux donne à manger aux pauvres, & diſtribue des aumônes autant que le lui permettent ſes facultés.

Les habitans du Thibet ſe gouvernent dans

Chine.

toutes les circonſtances d'après les préceptes d'une religion ſuperſtitieuſe; ainſi l'on ne doit pas être étonné qu'ils croient aux jours heureux & aux jours malheureux. Attachés à l'aſtrologie judiciaire, ils ont un grand reſpect pour ceux qui la profeſſent, & ils ne doutent pas de la certitude de leurs productions; auſſi n'eſt-il preſque aucun voyageur qui oſe ſe mettre en route, ſans s'être adreſſé à ces devins pour en obtenir un préſage favorable. On a également recours à eux dans toutes les entrepriſes de quelque importance: parmi les hommes chargés de préſider aux cérémonies de la réligion thibétaine, il en eſt quelques-uns qui prétendent être fort habiles dans cette obſcure & incertaine ſcience de l'aſtrologie, & ce ſont toujours les diſcrets & prudens Gylongs qui la profeſſent, & qui, par conſéquent rendent ſes oracles. La coutume du pays m'obligea quelquefois à avoir recours aux pronoſtics d'un Gylong qu'on avait mis auprès de moi; j'avais d'autant moins de peine à m'adreſſer à lui, que j'étais preſque toujours ſûr que ce qu'il me dirait ſerait parfaitement conforme à mes déſirs. En conſéquence, je ne commençais jamais un voyage ſans le conſulter, & ma marche était dirigée par lui. Quand j'avais l'air de m'en rapporter à ſa prudence,

il examinait avec beaucoup d'attention les préſages que j'avais à craindre, & ceux qui m'étaient favorables. Chine.

On aſſure que l'imprimerie eſt connue au Thibet depuis un grand nombre de ſiècles, mais que la puiſſante influence de la ſuperſtition y en a fait limiter l'uſage. Elle n'y ſert que pour les livres ſacrés & pour les autres ouvrages qui concernent l'inſtruction publique. Quand on a beſoin d'imprimer quelqu'un de ces ouvrages, on n'emploie pas des caractères mobiles, mais des planches de bois, ſur leſquelles le texte eſt gravé avec des ornemens analogues au ſujet. Le papier des Thibétains eſt étroit & fort mince : malgré cela on y imprime les caractères ſur les deux côtés. Ce papier ſe fait avec les racines fibreuſes d'un petit arbuſte qui croît dans le pays. Quand on a achevé d'imprimer toutes les feuilles d'un livre, on les arrange les unes ſur les autres ſans les attacher, & on les met entre deux ais, qui leur ſervent de couverture.

Le mercredi 19 novembre, le régent revint à Teſchou-Loumbou. La première fois que je le vis, il me parut que le froid, qui augmentait journellement, & qui ne pouvait pas tarder à être exceſſivement rigoureux, lui donnait de l'inquiétude par rapport à moi. Il

Chine.

craignait que la neige, interrompant les communications entre le Thibet & le Boutan ne rendit mon retour au Bengale impraticable avant l'hiver; en conſéquence, il crut que je ferais bien de ne pas retarder mon départ, & de fixer le temps où je prendrais congé de lui; J'eus encore pluſieurs entretiens avec le prince; mais tous avaient rapport à la miſſion qui m'avait conduit au Thibet.

Le dimanche 30 novembre je pris congé du régent qui me renouvella pluſieurs fois ſes témoignages d'amitié, & me conjura de lui conſerver la mienne, & le mardi 2 décembre je repris la route du Bengale. Avant de quitter le palais, il fallut, conformément à la coutume du pays, que j'attachaſſe une écharpe de ſoie blanche autour du chapiteau de chacune des quatres colonnes qui étaient dans mon appartement. Je ne peux pas dire quels ſont les motifs de cette cérémonie; mais je ſais que ſi elle a pour but d'exprimer la reconnaiſſance, je devais certainement un pareil tribut à la demeure hoſpitalière ou j'avais été traité ſi amicalement. Si c'eſt une manière ſolennelle de dire un long adieu aux lieux qu'on quitte, elle me convenait également.

Le mercredi 3 décembre, nous jugeâmes qu'il était aſſez tôt de nous mettre en route à

neuf heures du matin ; il avoit gelé pendant la nuit, & l'air était encore très-froid. Bientôt nous entrâmes dans un défilé étroit qui ſe trouve entre des montagnes fort élevées, où il n'y a pas un ſeul arbre, & où nous ne vîmes pas la moindre trace de végétation. Nous continuâmes à marcher juſqu'à ce que nous fûmes au pied de la montagne ſur laquelle eſt le monaſtère de Terpaling. La montée était roide; nous n'arrivâmes à l'entrée du couvent qu'à midi, il occupe un terrain d'environ un mille de circonférence, & eſt entouré d'une muraille. Le palais du jeune lama était dans le centre. Les autres bâtimens ſervaient à loger trois cents Gylongs chargés de faire le ſervice religieux auprès du jeune lama, juſqu'à ce qu'il fut en âge de monter ſur le *muſmud* ou trône de Teſchou-Loumbou. Chine.

Dans la matinée du jeudi 4 décembre, on voulut bien m'admettre en préſence du jeune lama. On l'avait placé en grande cérémonie ſur ſon *muſmud*; à ſa gauche ſe tenaient debout ſon père & ſa mère, & à droite, était également debout l'officier particulier chargé de le ſervir.

Le muſmud eſt une pile de couſins de ſoie qui forment une eſpèce de trône de quatre pieds de haut. Il eſt couvert d'un tapis de ſoie

Chine.

brodé ; d'autres ſoieries de diverſes couleurs pendent ſur les côtes. Je m'avançai vers le Teſchou-lama, & ſuivant la coutume, je lui préſentai une écharpe de pelong blanche, ainſi qu'un fil de perles & de corail que lui envoyait le gouverneur général du Bengale. Le jeune lama les prit de ſa main, le reſte des préſens fut mis à ſes pieds. Après que nous eûmes changé d'écharpe avec le père & la mère de Teſchou-lama, nous nous aſſîmes à droite du muſmud.

Beaucoup de perſonnes qui avaient eu ordre de m'accompagner, furent admiſes à cette audience & ſe proſternèrent devant le Teſchou lama. Cet enfant les regarda avec intérêt & parut très-ſatisfait de leurs hommages. Je remarquai que pendant que nous fûmes dans l'appartement du lama, ce jeune prince eût les yeux preſque continuellement fixés ſur nous.

Lorſque nous bûmes le premier thé qu'on nous préſenta, il parut mécontent de ce que nos taſſes étaient vides, & comme il ne pouvait parler, il fronça le ſourcil, pencha la tête en arrière, & fit du bruit juſqu'à ce qu'on nous eût ſervi de nouveau. Il prit une coupe d'or dans laquelle il y avait des confitures sèches, & il en tira un peu de ſucre brûlé qu'il m'envoya par l'un de ſes officiers.

Celui

Celui à qui je rendais visite était un enfant : mais je me trouvai dans la nécessité de lui parler ; car on m'avait fait entendre que, bien qu'il ne fut pas en état de me répondre, il n'en était pas moins vrai qu'il comprenait tout ce qu'on lui disait. Cependant mon discours ne fut pas long : tant que je parlai, le jeune prince me fixa attentivement, il fit plusieurs signes de tête, qui semblaient donner à entendre qu'il comprenait & approuvait ce que je disais, mais qu'il ne pouvait pas y répondre. Le père & la mère du jeune Lama contemplaient leur fils avec la plus tendre affection ; & un sourire qui partait du cœur, exprimait combien ils étaient charmés de la manière dont il se comportait avec moi ; pour lui, il ne paraissait occupé que de nous : tranquille & silencieux, il ne regarda pas même une seule fois ses parens, par qui il était pourtant dirigé. On avait sans doute pris beaucoup de peine pour le préparer à se bien conduire dans cette occasion ; mais il faut avouer que cette peine ne fut pas perdue : tout ce qu'il fit décelait beaucoup d'intelligence, & semblait ne venir que de lui-même. Chine.

Cette scène peut paraître indifférente, même ridicule, aux yeux de quelques personnes : mais elle était trop nouvelle & trop extraordinaire pour ne pas captiver toute notre attention.

Chine.

Le Teſchou-lama n'était alors âgé que de dix-huit mois ; il ne ſavait pas encore parler ; mais il ſe conduiſit avec beaucoup de décence & de dignité. Tous les ſignes qu'il faiſait annonçaient beaucoup d'intelligence ; ſon teint était d'une couleur un peu brune, mais animée ; il avait les traits réguliers, les yeux noirs, une phyſionomie heureuſe, & il me parut être un des plus beaux enfans que j'euſſe jamais vu.

Sa mère, qui comme je l'ai déjà obſervé, ſe tenait debout à côté de lui, était une femme d'environ ving-cinq ans ; elle était d'une petite taille, & avait ce caractère de phyſionomie qui diſtingue la race Tartare, malgré cela, elle était jolie ; ſon teint était un peu plus brun que celui de ſon fils ; elle avait les traits réguliers, les yeux noirs ; & ce qu'ont à l'excès toutes les femmes de qualité au Thibet, c'eſt-à-dire, le coin des paupières prolongé vers la tempe, par des moyens artificiels. Ses cheveux étaient noirs, mais à peine pouvait-on les aperçevoir, tant ils étaient chargés de perles, de rubis, d'émeraudes & de corail. Ses pendans d'oreilles étaient de perles entremêlées avec de l'or & & des rubis, de lapis la zuli, d'ambre & de corail, qui lui deſcendaient par étage juſqu'à la ceinture ; elle était attachée avec une boucle d'or, dans le milieu de laquelle brillait un

très-gros rubis. Un ſchal couleur de grenat, avec des étoiles blanches, complettait ſon habillement, qui n'atteignait pas au-deſſous du genou. Elle avait pour chauſſure des bottes de maroquin. Chine.

Gyap, père du jeune Teſchou-lama, était vêtu d'une robe de ſatin jaune broché en or, & orné du dragon impérial de la Chine; je n'eus pas un long entretien avec lui. Dans la matinée du 6 décembre, je fus de nouveau admis en préſence du jeune Teſchou-lama, à qui j'offris quelques curioſités que j'avais apportées du Bengale. Il parut très-ſatisfait d'une petite montre, & obſerva le mouvement de l'aiguille des minutes avec attention, mais ſans montrer une admiration puérile; les cérémonies de cette viſite furent les mêmes que celles de la première.

Les ſectateurs de Teſchou-lama étaient venus en foule pour l'adorer; peu d'entr'eux furent admis en ſa première: ils ſe croyaient très-heureux lorſqu'ils pouvaient le voir ſeulement à la fenêtre, & qu'ils avaient eu le temps de ſe proſterner devant lui avant qu'on l'emportât. Ce jour-là, il s'était rendu à Terpaling une troupe Tartares Kalmouks, pour préſenter des offrandes au lama. Lorſque je ſortis de chez lui, je vis ces Tartares raſſemblés ſur la place qui eſt

devant le palais ; ils étaient debout & avaient
Chine. la tête découverte, les mains jointes élevées à la hauteur du viſage, & les yeux fixés ſur l'appartement du lama, avec un air d'inquiétude très-marquée. Enfin, on le leur montra, ou du moins je l'imagine, car ils levèrent leurs mains, toujours jointes, au-deſſus de leurs têtes ; les baiſſèrent encore ſur leur viſage, les poſèrent ſur leur poitrine ; puis, les écartant, ils tombèrent à genou, & frappèrent la terre de leur front. Ils répétèrent la même cérémonie neuf fois de ſuite : enſuite ils s'avancèrent pour offrir leurs préſens, qui conſiſtaient en pluſieurs lingots d'or & d'argent, & en divers productions de leur pays. Ces préſens furent remis à un officier prépoſé pour les recevoir ; après quoi les Kalmouks ſe retirèrent en donnant de grandes marques de ſatisfaction. J'appris que ces ſortes d'offrandes ſe répétaient ſouvent, & étaient une des plus abondantes ſources des richeſſes des lamas du Thibet.

L'après midi j'allai, ainſi qu'on m'y avait engagé, faire une dernière viſite au Teſchoulama. Quand j'eus reçu les dépêches du prince, ſes parens me remirent deux pièces de ſatin pour le gouverneur général du Bengale, & ils y joignirent beaucoup de complimens ; après avoir reçu les écharpes d'uſage, je me retirai dans

l'intention de me remettre en route le lende- Chine.
main matin pour le Bengale.

Au lever du ſoleil, nous partîmes du monaſtère de Terpaling. De là nous deſcendîmes dans une vaſte plaine, bornée de tous côtés par des rochers pelés. Sur le ſommet d'un de ces rochers, eſt un couvent de religieuſes ou d'*annies*, en langage du pays. Dans ces ſolitaires demeures, elles s'aſſemblent de grand matin pour faire leurs oraiſons, chantent à midi leurs offices, & l'après dîné leurs vêpres, & le ſoir elles ſe retirent dans leurs cellules.

J'avais ſouvent entendu parler de ces religieuſes, je ſavais qu'il en exiſtait en différentes parties du Thibet; mais je n'avais pas encore aperçu un ſeul de leurs couvens: celui-ci fut le premier que je vis; je ſerais allé volontiers rendre viſite aux recluſes qui l'habitaient: cependant elles étaient ſi éloignées de ma route, & le temps me preſſait ſi fort, que je n'oſai pas céder à ma curioſité. Bien qu'elles ſoient cloîtrées, les annies peuvent recevoir le jour les viſites des hommes; mais il ne leur eſt pas permis d'en ſouffrir un ſeul pendant la nuit dans l'enceinte de leurs couvens.

Quand on réfléchit à la coutume qui exiſte au Thibet, relativement à l'union des deux ſexes, on eſt moins ſurpris de voir qu'un très-

Chine.

grand nombre de femmes renonce aux occupations & aux plaiſirs du monde, pour ſe retirer dans ces lieux ſolitaires. Cette coutume eſt entièrement différente de celle de l'Europe, où une ſeule femme devient l'épouſe d'un ſeul homme ; elle eſt également oppoſée à celle d'une grande partie l'Aſie, où un homme s'arroge le droit d'avoir pluſieurs femmes à la fois, & proportionne le nombre de ſes épouſes & de ſes concubines, à l'étendue de ſes moyens pécuniaires. La coutume du Thibet eſt encore plus étrange ; on y voit une femme aſſocier ſa fortune & ſa deſtinée à tous les frères d'une famille, quelque ſoit leur nombre & leur âge. Le choix d'une femme appartient à l'aîné de la famille.

Les Thibétains regardent le mariage comme une choſe odieuſe, un fardeau gênant & honteux que tous les mâles d'une famille doivent chercher à rendre plus léger en le partageant entr'eux. Le nombre des maris eſt, comme je viens de le dire, illimité. Il ſe borne quelquefois à un ſeul, parce qu'on voit des familles où il n'y a qu'un mâle. Peut-être auſſi excède-t-il rarement, ce que j'ai vu à Teſchou-Loumbou, où un Thibétain de qualité me montra cinq frères qui vivaient enſemble fort tranquillement avec la même femme. Quoique cette ſorte de

lien conjugal ſoit ordinairement le partage du peuple, on le trouve auſſi dans les familles les plus opulentes. Cette coutume, dont je ſuis obligé de faire mention, comme voyageur, ami de la vérité, mérite ſans doute, d'être condamnée: cependant, il faut obſerver que des lois particulières ne ſont ſouvent que le réſultat des cauſes locales, & que d'après la diverſité des préjugés & des opinions, le même uſage qui paraît dans un pays, ſous un jour odieux, peut être vu dans un autre, non-ſeulement comme convenable, mais comme digne de louange. Chine

Vouloir chercher l'origine d'un uſage établi long-temps avant qu'il exiſtât des annales écrites, & auquel la tradition elle-même n'aſſigne pas une date; c'eſt ouvrir un champ vaſte à l'imagination; & alors tous les raiſonnemens qu'on peut faire, ne ſervent ſouvent qu'à élever des nouveaux doutes, & à couvrir d'un voile plus épais l'objet qu'on prétend éclaircir.

Dans la ſaiſon de l'année où nous étions alors, l'aſpect du Thibet n'eſt ni riche, ni varié; les arbres ſont entièrement dépouillés de leurs feuilles; le ſol n'offre preſque pas une tige d'herbe. Sur le ſommet des montagnes on voit des eaux ſuſpendues dans leur chute, former des maſſes énormes de glace, juſqu'à ce que

le printemps vienne les faire fondre : nous en vîmes quelques-unes d'une grandeur prodigieuse & semblables à d'immenses colonnes ; elles contribuaient avec la nudité des campagnes, à nous donner une idée terrible de l'apreté du climat & de la rigueur de la saison.

Chine.

Le jour que nous partîmes du hameau qui est vis-à-vis du couvent, nous allâmes coucher à Doukke, que nous avions vu en nous rendant à Teschou-Loumbou ; le lendemain de grand matin, nous nous remîmes en route. Il ne nous arriva rien jusqu'à notre rentrée dans le Bengale, qui mérite que j'en fasse mention. Je dois seulement observer qu'avant de quitter le Thibet, nous nous aperçûmes que chaque jour le froid augmentait excessivement. Nous vîmes de grands lacs entièrement gelés jusqu'à une grande profondeur ; ce qui est très-remarquable dans une latitude aussi belle que celle de 28 degrés.

En nous levant notre premier soin fut de nous couvrir de nos vêtemens les plus chauds, & certes cette précaution était bien nécessaire, car le froid augmentait continuellement. Nous vîmes dans le voisinage d'un lac, sur les bords duquel nous campâmes, plusieurs grands troupeaux de ces animaux précieux, dont le poil sert à faire les magnifiques schals qui sont

ſi recherchés ; ils paiſſaient l'herbe ſèche & rare, qui reſtait ſur ces montagnes qui nous ſemblaient nues. Cette eſpèce de chèvres eſt peut-être la plus belle de toutes ; elle eſt d'une beauté bien ſupérieure à la chèvre d'Angora. La couleur de ces animaux varie ; il y en a de noirs, de blancs, de bleuâtres & même d'un fauve clair. Ils ont les cornes droites, & ſont moins grands que les plus petits moutons d'Angleterre.

Le poil qui ſert à faire des ſchals eſt extrêmement fin & ras ; il eſt recouvert par d'autres poils longs & durs, qui enveloppent l'animal & qui conſervent la délicateſſe de ſa première robe. Ces chèvres doivent ſans doute à la nature du climat qu'elles habitent, cette robe ſi fine & ſi chaude, car toutes celles qu'on a tranſportées au Bengale, ont bientôt perdu leur beau poil, & ont été attaquées d'une éruption galeuſe.

Nous traverſâmes les hautes montagnes, dont la chaîne forme la frontière méridionale du Thibet & le ſépare du Boutan : nous faiſions toute la diligence poſſible pour nous rapprocher d'un climat plus tempéré.

Nous le trouvâmes à *Panoukka*, réſidence d'hiver du Deb-raja. Ce prince y était déjà établi, & nous reçut avec toutes les attentions qu'on peut eſpérer de l'hoſpitalité & de l'amitié. Je ne demeurai que fort peu de temps au-

Chine.

près de ce prince ; je me hâtai de terminer avec lui tout ce qui avait rapport à ma miſſion. Le 30 décembre, j'obtins mon audience de congé ; il m'accorda alors une très-grande faveur ; il me fit préſent d'un lacs de ſoie cramoiſie, ſur lequel tout l'art des devins s'était exercé, & qui devait à jamais aſſurer mes ſuccès & mon bonheur. Mais quelque précieux que fut un tel cadeau, j'ai eu le malheur de le perdre. Le ſoir, je fis mes adieux à tous les officiers de la cour du Deb, & le lendemain je quittai le château de Panoukka : je ne trouvai point à Buxadeouar le ſoubah, qui m'y avait ſi bien accueilli à mon premier paſſage ; je ne le vis qu'à Chichacotta, où cédant à ſes ſollicitations je paſſai un jour entier.

Le lendemain, je me hâtai d'aller joindre les amis que j'avais laiſſé l'année précédente à Rungpore, & qui ſachant mon arrivée, étaient venus au-devant de moi juſques dans la plaine de Calamatty. Nous paſſâmes le reſte de la journée ſous les tentes qu'ils y avaient plantées, & le lendemain nous nous rendîmes à Rungpore. Bientôt je reçus ordre du gouverneur général d'aller le joindre ſans délai à Patna, dans la province de Bahar. Je m'y rendis auſſitôt & lui rendis compte de ma miſſion.

Fin du trentième volume.

TABLE
DES CHAPITRES
CONTENUS DANS CE VOLUME.

CHAPITRE PREMIER. *DÉPART de Portsmouth. — Arrivée à Madère, Pic de Ténériffe. — Côtes de cette île. — Relâche à Praga, dans l'île Sant-Jago. — Cérémonies observées quand on passe la ligne. — Arrivée à Batavia. — Passage dans le détroit de Banca. — Relâche à Bantam. — Arrivée à à Pulo-Condor. — Séjour dans la Baie de Turon, dans la Cochinchine. — Agilité extraordinaire des Cochinchinois. — Leurs amusemens.* Page 1

CHAP. II. *Traversée de la Cochinchine aux îles des Larrons près de Macao, & de là à Chusin. — Observations sur ces différens pays. — Route de l'escadre dans la mer Jaune. — Ville & baie de Tien-Chou-Fou. — L'ambassade entre dans le Pei-Ho. — Elle arrive à Tien-sing. — Elle traverse Pékin pour se rendre dans un palais qui est au-delà. — Détails sur cette Ville.* 39

CHAP. III. *Voyage aux frontières ſeptentrionales de la Chine. --- Vue de la grande muraille. --- De ſa ſtructure. --- De ſes dimenſions. --- L'ambaſſade anglaiſe arrive auprès de l'empereur de la Chine, en Tartarie, dans le palais où ce Prince fait ſa réſidence pendant l'été.* Page 103

CHAP. IV. *Suite des obſervations qui ont rapport à la capitale & à la cour de la Chine. --- Départ de Pékin. --- Voyage fait, en partie, ſur le canal impérial. --- Diverſes obſervations faites pendant cette route. --- Fameux oiſeau pêcheur. --- Arrivée de l'ambaſſade à Canton.* 144

CHAP. V. *Séjour de l'ambaſſade Anglaiſe à Canton. --- Deſcription de cette ville. --- Son commerce. --- État de la médecine en Chine. --- Traverſée de Canton à Macao. --- De ſa proſpérité & de ſa décadence. --- Traverſée de Macao à Sainte-Hélène. --- Notice ſur cette île. --- Retour en Angleterre.* 212

LIVRE SECOND.

CHAPITRE PREMIER. *Le Major Symes part de Calcutta. --- Vue des îles des Cocos. ---*

Relâche aux îles d'Andaman. --- Arrivée à Rangoun. --- M. Symes part pour Pégu. --- Il assiste à la fête qu'on célèbre tous les ans, dans le grand temple de cette ville. --- Retour à Rangoun. --- Sa description. --- Détails sur les Carainers. Page 239

CHAP. II. *Temple de Schoé-Dagon. --- Rhahaans de Rangoun. --- Population de cette ville. --- L'ambassade se prépare à partir. --- Magnifique aspect des bords de l'Irraouaddi. --- Arrivée à Prome. --- Différentes villes. --- Mœurs --- Agriculture. --- Idée que les Birmans ont de l'or. --- Statue gigantesque de Gaudma. --- Temple de Schoé. --- Gouya. --- Ummera-poura. --- Accueil que l'ambassade Anglaise reçoit dans cette capitale.* 279

CHAP. III. *Cérémonial de la présentation de l'ambassade. --- Description de la cour. --- Sa magnificence. --- Introduction dans le lotou. --- Banquet. --- Grand prêtre d'Ummera-poura. --- Kioum magnifique. --- Présentation de l'envoyé Anglais à l'empereur. --- Habillement de ce prince, sa personne, ses manières. --- Retour à Rangoun. --- Examen des ruines d'Ava, les Kains ou les montagnards. --- Les Birmans connaissent le jeu des échecs. --- Traversée du Pégu au Bengale.* 331

LIVRE TROISIEME.

CHAPITRE PREMIER. *DÉPART de Calcutta. --- Arrivée à Rungpore. --- Vue des montagnes du Boutan. --- Chichacotta. --- Frontières du Boutan. --- Entrée dans Buxadeouar. --- Arrivée au palais de Taſſiſudon. --- Meſſage du Deb-raja. --- Entrevue avec ce Prince. --- Echarpes de cérémonie. --- Ordre des Gylongs. --- Leurs nombreux établiſſemens. Les envoyés Anglais ſe rendent à Ouandipore. --- Retour à Taſſiſudon. --- Bouſſon. --- Machine électrique. --- Grande fête des Indous.* Page 375

CHAP. II. *Les envoyés Anglais partent de Taſſiſudon. --- Vue de Dalai-Jeung. --- Ghaſſa. --- Patres Tartares. --- Juridiction du Lama de phari. --- Tentes des Tartares. --- Comparaiſon entre le Thibet & le Boutan. --- Vue de Teſchou-Loumbou. --- Préparatifs pour la réception des envoyés Anglais. --- Leur préſentation au régent. --- Idée de ceux qui profeſſent la religion du Lama. --- On le conduit à Terpaling. --- Portrait du Régent.* 421

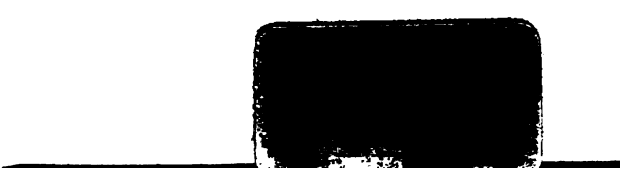
CHAP. III. *L'envoyé Anglais viſite l'intérieur du monaſtère de Teſchou-Loumbou. --- Magni-*

ficence des temples.—Cérémonies religieuſes. — Vénération des Gylongs pour le Lama. Funérailles des Thibétains. — Leur imprimerie. — Monaſtère de Terpaling.—L'envoyé Anglais. eſt admis en préſence du jeune Teſchou lama. — Portrait de ce prêtre enfant. — De ſes parens. — Hommage que des Kalmouks rendent à l'enfant Lama. — Religieuſes Thibétaines. — Chévres qui fourniſſent le poil dont on fait les ſchals. — Les envoyés Anglais arrivent à Rungpore. Page 451

Fin de la Table.

THE NEW YORK PUBLIC LIBRARY
REFERENCE DEPARTMENT

This book is under no circumstances to be taken from the Building



THE NEW YORK PUBLIC LIBRARY
REFERENCE DEPARTMENT

This book is under no circumstances to be taken from the Building